BIBLIOTECA NAZ.
150
L
83

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
150
L
53

LETTRES
CRITIQUES
OU
NOUVELLES
LITTÉRAIRES.

LETTRES

CRITIQUES
SUR DIVERS SUJETS
DE LITTÉRATURE,
OU
NOUVELLES
LITTÉRAIRES
CRITIQUES ET AMUSANTES.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXI.

VH1 1509776

LISTE
DES
SOUSCRIPTEURS.

On a obſervé de ne pas nommer les perſonnes qui n'ont pas jugé à propos d'être nommées.

A.

Mde. *la Ducheſſe* D'AIGUILLON *Douairière.*
M. D'ALEMBERT, *de l'Académie des Sciences de Paris, &c.*
M. ALLIOT, *Conſeiller Aulique de S. M. le Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar.*
M. D'ARBOULIN.
M. *le Chevalier* RICHARD ARUNDEL.
Mylord *Comte* D'ASHBURNAM.
M. *le Comte* D'AUDENARDE.

B.

S. A. S. *le Prince régnant* DE BADE-DOURLACH.
M. *le Baron* DE BAGGE.
M. *le Marquis* DE BARAL.
Mde. BARBARIGO-SAGREDO, *à Veniſe.*
Mylord *Vicomte* DE BARRINGTON.
Mylord *Comte* DE BATH.
M. *de la* BEAUMELLE.
M. *le Marquis* DE BELESTAT.
M. DE BERNAGE, *Conſeiller d'État, Pervôt des Marchands.*
M. *le Lieutenant-Colonel* BLONDEL D'AZAINCOURT.

Mde. DU BOCAGE.
M. DE BOMBARDE.
M. *le Marquis* DE BONNAC, *Ambaſſadeur de France auprès des Etats Généraux.*
M. DE BOULOGNE, *Maître des Requêtes.*
M. BOUQUET, *à Bruxelles.*
S. A. S. *le Duc régnant* DE BRUNSWICK-LUNEBOURG.
S. A. S. *le Feldt-Maréchal-Duc Louis* DE BRUNSWICK-WOLFENBUTEL.
Mrs. BRUYZET, *Libraires de Lyon.*

C.

M. *le Général Comte* DE CALEMBERG, *à Bruxelles.*
M. CHAIS, *Paſteur à la Haye.*
Mde. CHAMIER, *à Londres.*
M. JAQUES DES CHAMPS, *Paſteur de l'Egliſe Françoiſe à Berlin.*
M. JEAN DES CHAMPS, *Paſteur de l'Egliſe de la Savoye à Londres.*
S. A. R. *le Prince* CHARLES-ALEXANDRE DE LORRAINE, *Gouverneur Général des Pays-Bas Autrichiens, pour 2 Exemplaires.*
Mylord *Comte* DE CHESTERFIELD.
Mde. *la Comteſſe* CICONIA, *née Comteſſe de Daun, à Milan.*
M. CLAIRAUT, *de l'Académie des Sciences de Paris, &c.*
M. *le Colonel* CLAVERING.
M. JEAN CLÉMENT, *à Paris.*
M. JEAN LOUIS CLÉMENT, *à Paris.*
M. J. L. PIERRE CLÉMENT, *à Paris.*
M. *le Comte* DE COBENZEL, *premier Miniſtre de l'Impératrice-Reine au Gouvernement des Pays-Bas, pour 2 Exemplaires.*
M. COLIN, *Controleur de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis.*

M. *le Comte* DE COLLORÉDO, *Vice-Chancelier de l'Empire.*
M. *le Général Comte* DE COLLORÉDO, *Envoyé Extr. & Plén. de S. M. I. à la Cour d'Angleterre.*
M. DE COMBES, *Secrétaire de l'Ambaſſade de France en Hollande.*
M. COPE, *Miniſtre de S. M. Brit. auprès du Cercle de la Baſſe Saxe.*
M. *le Chevalier* CLÉMENT COTTEREL DORMER.
Mde. *la Marquiſe* DE CRÉQUI.
M. *le Baron* DE CRUININGEN.

D.

M. DAINE, *Procureur du Roi au Bureau des Finances.*
M. DAWKINS.
M. DELAVAL, *Membre du Parlement d'Angleterre.*
M. *le Baron* DE DENEKEN, *Miniſtre de S. A. S. le Duc de Brunſwick-Lunebourg, à la Haye.*
M. DERODON, *négociant à Genève.*
M. *le Baron* DIEDE DE FURSTENSTEIN, *Gentilhomme de la Chambre de S. A. S. le Landgrave de Heſſe-Caſſel.*
Mylord *Duc* DE DORSET.
Mylord CHARLES DOUGLAS.
M. DOUSSIN.
Mylord DOWNE.
Mylord DRUMLANRIG.
M. *le Colonel* DURY.

E.

M. *le Comte* D'ECKEBLAD, *Sénateur de Suède, &c.*

M. *le Comte* D'ERICEIRA, *à Lisbonne.*
M. *le Marquis* D'ETIAU.

F.

M. FABUS.
Mylord FANE.
M. FAUCONNIER fils, *Tréſorier de la Marine à Dunkerque.*
Mylord *Comte* DE FITZWILLIAM, *pour 2 Exemplaires.*
M. HENRY FURNÈSE, *Membre du Parlement d'Angleterre.*

G.

S. A. R. Mde. *la Princeſſe Douairière* DE GALLES.
M. DE GÊNES.
M. GODIN, *Colonel d'Infanterie, Directeur Général de l'Académie de Marine à Cadix ; de l'Académie des Sciences de Paris, &c.*
M. GOÉ, *Secrétaire de S. A. S. E. Palatine.*
M. *le Marquis* DE GOUFFIER, *pour 2 Exemplaires.*
Mylord *Duc* DE GRAFTON.
M. *le Chevalier* GRAY, *Envoyé Extraordinaire de S. M. B. à la Cour de Naples.*
M. ETIENNE DE GROOT, *Avocat à la Haye.*
M. DE LA GUETTE, *Libraire de Paris.*
M. GUNDEL, *Conſeiller Aulique à Vienne.*

H.

M. HALE, *Membre du Parlement d'Angleterre.*
Mylord *Marquis* DE HARTINGTON, *Grand Ecuyer du Roi d'Angleterre.*
M. *le Comte* DE HASLANG, *Envoyé Extraordinaire de la Cour de Bavière à celle d'Angleterre.*

Mde. HERMANT.
S. A. S. *le Landgrave régnant* DE HESSE-CASSEL, *pour 2 Exemplaires.*
S. A. S. Mde. *la Princeſſe* DE HESSE-DARMSTADT, *née Comteſſe de Linange.*
S. A. S. *le jeune Prince* DE HESSE-PHILIPSTHALL.
Mylord *Comte* DE HILLSBOROUGH.
Mylord HOBART.
Mylord *Comte* DE HOLDERNESSE, *Secretaire d'État, pour 5 Exemplaires.*

I.

M. DE JOUI, *Maître des Requêtes.*

K.

M. *le Comte* DE KAMÉKE, *à Berlin.*
M. DE KEIL, *Concipiſte intime de S. M. I. à la Chancellerie de l'Empire, &c.*
Mde. *la Comteſſe* DE KILDARE.
Mylord *Duc* DE KINGSTON.
M. KNIGHT, *de la Société Royale de Londres.*
M. KNIGHT, *Frère de Mylord Luxborough.*
M. *le Profeſſeur* KOENIG.

L.

M. *le Chevalier* LAMBERT, *Baronet, Père.*
M. *le Chevalier* LAMBERT, *fils.*
M. *le Marquis* DE LAMBERTIE, *pour 5 Exemplaires.*
M. LAMY, *à Paris.*
M. *le Comte* DE LANNOI, *Gouverneur de Bruxelles, &c.*
M. LASCELLES *l'aîné, Membre du Parlement d'Angleterre.*
M. LASCELLES, *le Cadet, Membre du Parlement d'Angleterre.*

Mylord *Comte* DE LINCOLN, *pour 2 Exemplaires.*

M. LIOTARD, *Peintre.*

M. DE LORME, *Membre du Conſeil des Deux-Cens, à Genêve.*

M. *le Chevalier* GEORGE LYTTELTON, *Membre du Parlement d'Angleterre, &c.*

M.

M. JAMES STEWART MACKINZIE, *Membre du Parlement d'Angleterre.*

M. *le Comte* DE MAILLEBOIS, *Lieutenant Général, Grand-Maître de la Garderobe du Roi de France.*

Mylord *Duc* DE MALBOROUGH, *pour 3 Exemplaires.*

M. MANN, *Envoyé extraordinaire de S. A. S. le Landgrave de Heſſe-Caſſel auprès des Etats Généraux.*

Mylord *Comte* DE MARCH.

M. MARIE, *Garde des Archives de l'Ordre de St. Louis.*

M. *le Profeſſeur* MARTENS.

M. *le Docteur* MASSUET.

M. *le Docteur* MATY, *pour 3 Exemplaires.*

M. DE MAUPERTUIS, *Préſident de l'Académie des Sciences à Berlin.*

Myladi MARY MAYNARD, *pour 3 Exemplaires.*

M. *le Duc* DE MEDINA-SIDONIA.

M. MELLO-È-CASTRO, *Miniſtre Plénipotiaire de S. M. T. Fid. auprès des Etats Généraux.*

Mde. *la Princeſſe* DE MELZI, *née Comteſſe de Harrach, à Milan.*

M. MICHEL, *Miniſtre de Pruſſe à Londres.*

Mde. *la Procurateſſe* MICHELI, *ci-devant Ambaſſadrice de Veniſe en Eſpagne.*

M. MITCHELL, *Commiſſaire de S. M. B. aux Conférences de Bruxelles.*
M. DE MISSY, *Paſteur d'une Egliſe Françoiſe à Londres.*
S. A. S. Mde. *la Princeſſe* BÉNÉDETTE DE MODÈNE, *Sœur du Séréniſſime Duc régnant.*
M. MONIN, *l'aîné, Secrétaire des Commandemens de S. A. S. le Prince de Conti.*
Mylord *Comte* DE MONTRATH.
M. MORICE, *Membre du Parlement d'Angleterre.*
M. MUSSARD, *Syndic de la République de Genêve.*

N.

S. A. S. le Prince Héréditaire DE NASSAU SAARBRUC USINGEN.
Mrs. *les frères* NICOLAÏ, *Libraires à Berlin.*

O.

M. *le Baron* D'OLBACH.
S. A. R. Mde. *la Princeſſe Gouvernante des ſept Provinces Unies.*

P.

M. *le Comte* DE PAAR, *Grand-Maître des Poſtes de Hongrie & de Bohème, &c.*
M. PARTYET, *Commiſſaire général de la Marine de France en Eſpagne.*
S. A. S. *Electorale Palatine, pour 2. Exemplaires.*
M. GUILLAUME PITT, *Membre du Parlement d'Angleterre, &c.*
Mde. *la Marquiſe* DE POMPADOUR, *pour 2 Exemplaires.*
Mde. PREVOT, *à Paris.*

M. *l'Abbé* PREVOT.
S. A. R. *le Prince de Pruſſe.*
Mylord PULTENEY.

R.

M. *l'Abbé* DU RESNEL, *de l'Académie Françoiſe, &c.*
M. *le Baron* DE RIEDESEL, *Colonel & Aide de Camp général de* S. A. S. *le Landgrave de Heſſe-Caſſel.*
M. *le Chevalier* THOMAS ROBINSON, *Baronet.*
M. *le Baron* DE ROSINCRANTZ, *ci-devant Envoyé Extraordinaire de la Cour de Danemarck à celle d'Angleterre.*
Mylord *Duc* DE RUTLAND.

S.

M. DE SAINTEFOY.
M. SALADIN, *Membre du Conſeil des Deux-Cens à Genêve.*
M. SALADIN D'ONEX, *Syndic de la République de Genêve.*
M. *l'Abbé* SALLIER, *Garde de la Bibliothèque du Roi de France, de l'Académie Françoiſe, &c.*
M. DE LA SARRA, *Colonel des Cent Suiſſes à la Haye.*
M. *le Comte* DE SARTIRANE, *Ambaſſadeur de Sardaigne à la Cour de France.*
M. *le Chevalier* SCHAUB.
M. *le Baron* DE SCHEFFER, *Sénateur de Suède, &c.*
M. SCREEN.
M. SERRE.
M. SHADWELL.
Mde *la Comteſſe* SIMONETTA, *née Comteſſe de Caſtel-barco, à Milan.*

M. *le Comte* DE STAINVILLE, *Ambaſſadeur Extr. & Plén. de S. M. T. C. auprès du St Siège.*
Mylord *Comte* DE STANHOPE.
S. M. LE ROI DE POLOGNE, *Duc de Lorraine & de Bar,*
Mylord *Comte* DE STRANGE.

T.

Mylord *Comte* DE TEMPLE.
Mde. *la Comteſſe* DE TESSÉ.
M. *le Comte* DE TESSIN, *Sénateur de Suède, &c.*
M. TREVER, *Miniſtre de S. A. S. le Landgrave de Heſſe-Darmſtadt, à la Haye.*
M. TRONCHIN, *Médecin.*
M. J. R. TRONCHIN, *Membre du Conſeil des Deux-Cens à Genève.*
M. DE TRUDAINE DE MONTIGNY, *Conſeiller au Parlement de Paris.*

V.

Mylady VANE.
M. DE VERELST, *Deputé de la Province de Zélande au Conſeil d'Etat.*

W.

M. *le Colonel* WADE.
Mylord *Comte* DE WALDEGRAVE, *pour 10 Exemplaires.*
M. *le Colonel* WALDEGRAVE.
M. *le Général* WALL, *premier Miniſtre de S. M. Cath. au département des affaires étrangères.*
M. DE WAVRANS, *Conſeiller au Conſeil des Finances, à Bruxelles.*
M. *le Baron* DE WECHMAR, *Gouverneur,*

& Conſeiller de la Cour de S. A. S. le Prince de Naſſau Uſingen.

M. WILLIAM WHYNDAN.

M. *le Docteur* WILMOT.

M. *le Chevalier* CYRIL WYCH, *ci-devant Envoyé E. & P. de la Cour d'Angleterre à celle de Ruſſie.*

Y.

M. YOUNG, *beau-frère de Mylord Comte de Rochefort.*

AVERTISSEMENT
DE
L'AUTEUR
DES CINQ ANNÉES LITTÉRAIRES.

Projet de Souſcription de 1753.

JE remplis l'Engagement que je pris il y a deux ans avec le Public, de publier les Lettres *ou* Nouvelles *des années* 1750, 1749 & 1748, *qui réunies avec celles de* 1751 & *de* 1752, *que je viens de donner feuille à feuille, & qui ſe ſont ſans doute envolées, formeront une ſuite de cinq années littéraires en quatre volumes in-octavo, imprimés ſur le plus beau papier & avec des caractères neufs.*

IL me faut un an pour revoir & corriger l'ouvrage avec tout le ſoin & le reſpect que je dois au Public,

ainſi il ne paroîtra que dans un an (a).

La Souſcription ſera d'une Guinée, ou d'un Louis-d'or, payable en ſouſcrivant.

On mettra à la tête de l'ouvrage les noms de ceux qui auront ſouſcrit, (à moins qu'ils n'envoient leur contr'ordre) & pour combien d'exemplaires; & l'on n'imprimera préciſément que le nombre d'exemplaires ſouſcrits (b).

(*a*) Je dois ici de très-humbles excuſes ſur le retardement de cette Edition, uniquement cauſé par l'envie que j'ai euë de la rendre un peu moins imparfaite.

(*b*) Je n'ai pas cru qu'il fut néceſſaire de tenir exactement ma parole ſur ce point, parce que j'étois comme sûr d'être contrefait en Hollande, ou ailleurs. Mais tout reviendra au même pour ceux qui auront bien voulu favoriſer cette Edition; & l'on peut compter que les exemplaires qui me reſteront, ne ſeront livrés au Public que deux mois après la diſtribution aux Souſcrivans. Au reſte, ſi l'on me contrefait, avec quelque ſoin qu'on le faſſe, mon édition aura toujours l'avantage de la beauté de l'impreſſion, j'eſpère, & pour le moins, de l'exactitude de la correction, faite par l'Auteur même avec toutes les attentions de l'amour propre.

On ſçait, & en tout cas j'avertis, comme dans mon Projet de 1751, *que ce n'eſt point ici un Journal dans les formes, une ſuite d'extraits réguliers & fait pour des Gens de Lettres; mais qu'il n'aura rien paru de nouveau, d'agréable & d'un peu intéreſſant dans la République des Lettres, ou ſur le Théatre en France, dont je ne rende compte ſuffiſamment pour la curioſité d'un homme du monde, trop diſſipé pour pouvoir tout lire, ou trop pareſſeux pour le vouloir.*

Les Piéces fugitives, courtes & amuſantes, qui n'auront pas été imprimées, les Anecdotes réjouiſſantes & ſans conſéquence ne ſeront point oubliées. Si même il paroit, ou arrive quelque choſe de bien curieux, & de mon reſſort, dans le cours de cette année 1753, *j'en rafraichirai mes vieilles* Nouvelles *par deſſus le marché. Quelques excurſions ſur l'Angleterre de tems en tems,*

AVERTISSEMENT

Je tâcherai sur toutes choses de représenter le caractère d'esprit des Auteurs du tems, le goût du pays, du siécle, & même du moment où ils écrivent : le tout avec autant d'égards pour leur personne, que d'impartialité sur leurs ouvrages.

Après avoir répété cette partie de mon programme, & demandé grace sur quelques articles, il ne me reste plus qu'à protester contre toute édition augmentée, ou non conforme à celle-ci, qui pourroit se faire de mes Lettres, soit manuscrites, soit imprimées, les déclarant fautives, négligées, inconsidérées, mal corrigées, mal sonnantes, *&c.*

Les Souscrivans de France, d'Espagne, ou d'Allemagne, trouveront leurs exemplaires chez les personnes à qui ils auront donné le Louis de Souscription ; Ceux de Londres, chez Mr. Jean Deschamps,

DE L'AUTEUR.

Paſteur de l'Egliſe de la Savoye *à Londres*, Dean ſtreet ſoho, at *Mr.* Adam's Attorney; *ceux de Hollande, chez Mr.* Pierre Goſſe Junior, *Libraire à la Haye. Mon adreſſe juſqu'au* 1*er. May prochain eſt, à Mr.* Clément, au Parlement d'Angleterre, à la Haye.

La Haye, 30 *Nov.* 1754.

On a reproché à l'Auteur que le prix de ſon livre étoit trop haut des deux tiers, ce qui eſt très-vrai : Mais à ceux qui lui ont fait une objection ſi bien fondée, il leur a conſeillé de ne point ſouſcrire ; il a ajouté que l'état de ſes affaires & le fruit qu'on ſçait qu'il pouvoit tirer de ſon travail en s'occupant à de nouvelles feuilles manuſcrites, ne lui auroient pas permis de donner ſon tems à l'édition de celles-ci, s'il eût été obligé de mettre l'ouvrage au prix ordinaire.

LE LIBRAIRE
A L'AUTEUR.

NE vous en déplaise, Monsieur Clément, *j'imprimerai vos cinq Années Littéraires. Rien, dans le siécle où nous vivons, ne doit être plus prompt & plus sûr que le débit de cet Ouvrage; puisque, selon vous, il n'est fait que pour amuser la curiosité de quiconque est* trop dissipé pour pouvoir tout lire, ou trop paresseux pour le vouloir. *En multipliant les exemplaires, j'étendrai votre réputation & votre gloire, que désirent de plus Messieurs les Auteurs? & je prévois que je me ménage un profit réel, quel autre objet pourroit se proposer un Libraire?*

LE papier & les caractères que j'employe ne vous paroîtront peut-être ni beaux *ni* neufs, *mais vous n'avez sans doute écrit que pour être lû, & vos Lecteurs ne doivent chercher dans vos productions que vous-même; pourvû que mon Edition ne soit pas absolument* incorrecte, *qu'elle ne soit ni* négligée, *ni* inconsiderée, *ni* mal sonnante, *&c. c'en est assez; je ne tenterai jamais de*

ſatisfaire à mes dépens de vétilleux Bibliomanes qui ne s'attachent qu'à l'écorce, & qui ne jugent du mérite d'un Livre que par ſa forme, ſes dehors, & non par ce qu'il contient.

Du reſte, Monſieur Clément, *ſouffrez que plus conſciencieux que les Libraires* de Groot & fils *que je ſoupçonne vous avoir trompé, nous ne préſentions que deux volumes au lieu de quatre. Permettez encore pour faciliter notre vente que nous n'éxigions de ceux qui n'ont pas ſouſcrits que le quart de la ſomme que vous ont payée les Souſcripteurs; le public y gagnera, au moyen des ſages précautions que vous avez priſes, vous n'y perdrez rien, & ſi par hazard quelques uns de ceux dont vous avez manifeſté la généroſité, & dont, à votre exemple, j'ai ſoigneuſement inſcrits les noms à la tête de l'Edition préſente, s'en plaignent & en murmurent, vous en ſerez quitte pour leur repréſenter qu'*ils étoient libres de ne pas ſouſcrire.

Je les ſalue de tout mon cœur, ainſi que vous, Monſieur Clément.

EPITRE

A MYLORD COMTE DE...;

J'ai cru pouvoir placer ici cette pièce, quoique de 1743 ; & j'eſpère que Mylord Comte *me pardonnera d'avoir oſé le faire ſans lui en demander la permiſſion, qu'il m'auroit refuſée.*

TOI qui ſauvas des fureurs de *Neptune*
Ma frêle barque & mon humble fortune,
Lorſque mes Dieux, tranquilles dans le port,
M'abandonnoient aux caprices du ſort ;
Comte, permets que ma reconnoiſſance
Rompe le frein d'un pénible ſilence,
Et que mon cœur trop long-tems ſuſpendu
Te rende enfin l'hommage qui t'eſt dû.
Par ce début ſans détour avertie
Je vois déja rougir ta modeſtie,
Et ſur ton front la naïve Pudeur
Me reprocher une indiſcréte ardeur.
A cet aimable & noble réſiſtance
Je dois ſans doute un peu de complaiſance ;
Mais n'attends pas que ſoumis lâchement
Je m'interdiſe un juſte mouvement.
Quoi ! pour flétrir la plus illuſtre vie,
L'Ambition, la Malice, l'Envie,

Ces monſtres nés du plus impur limon ;
Auront du Ciel fait deſcendre *Apollon* ;
J'aurai pu voir de cette affreuſe école
Les noirs Serpens déchirer un *Walpole* ,
Et de leur ſoufle infecter les Lauriers
De *George* même, exemple des guerriers:
Telle eſt l'audace & la verve du crime :
Et moi qu'inſpire un dépit légitime ,
Pour me venger de tes bienfaits divers
Je n'oſerai t'adreſſer quelques vers ?
S'il eſt ainſi, que me ſert l'art d'écrire ?
Dieu des talens, reprenez votre Lyre ;
Et toi, Mécène, ami trop généreux ,
Délivre-moi d'un bienfait onéreux.
Je ſaurai bien, ſans eſprit, ſans ſcience,
Sans l'éguillon de la reconnoiſſance ,
Et ſans *Phébus* & ſes traits rebattus ,
Me ſatisfaire & chanter tes vertus :
Je porte un cœur, j'ai des yeux, une bouche ,
Et je me livre au charme qui me touche.
O douces nuits, feſtins délicieux ,
Où loin du monde, & loin des ennuïeux,
Des Sots titrés, des Conteurs tyranniques ,
Des froids plaiſans, des triſtes politiques,
Des beaux diſeurs & des nouveaux *Phraſiers*.
Libres au ſein de tes Dieux familiers ;

Le verre en main, les flacons ſur la table,
Nous partagions un propos délectable ;
Tantôt riant des ſottiſes du jour,
Parlant de vers, de Muſique, d'Amour ;
Tantôt cherchant d'un œil philoſophique,
De nos plaiſirs la ſource chimérique ;
Juſqu'où s'étend le plus ſolide bien ;
Si l'avenir eſt quelque choſe, ou rien ;
Quel eſt l'attrait d'une amitié ſincère.....
Ah ! c'eſt alors que flaté de te plaire,
Dans les clartés de ce vif entretien
Où mon eſprit s'élevoit juſqu'au tien ;
J'apercevois cette raiſon ſublime,
Ce goût du bon, cet inſtinct magnanime,
Souffle divin, dont le cœur agité
Vole au ſéjour où luit la Vérité ;
Ce naturel heureux, inaltérable ;
Cette ame ſimple, ouverte, ſociable ;
Ce tendre Ami, ſans fadeur complaiſant,
Noble ſans faſte, & ſans art ſéduiſant ;
Ce Citoyen, dont l'équité ſuprême
Rend à ſon Prince, à l'Etat, à ſoi-même,
Conciliant & diſcernant leurs droits,
Un tribut libre & digne de tous trois ;
Ces dons enfin, que la Nature avare
Trop fréquemment ou refuſe, ou ſépare,
Mais dont elle aime à rehauſſer le prix,
Pour diſtinguer ſes plus chers favoris,

C'eſt à ces traits, embellis par les *Graces*,
Que tant de cœurs, appellés ſur tes traces.
Ont accouru : de climats en climats
Tu les as vus s'attacher à tes pas ;
Loin de tes yeux tu les retiens ſans peine
Dans tes liens ; & le *Tibre* & la *Seine*
T'offrent encor leurs hommages divers,
Et de ton nom font retentir les Mers.
Mais de ce nom le plus digne apanage
Eſt la faveur, l'eſtime & le ſuffrage
De ce Héros, devenu ton garant,
De ce Monarque auſſi ſage que grand,
Qui t'approchant de ſon thrône ſuprême,
A tes vertus s'aſſujettit lui-même,
Et dans tes mains, qu'il conſacre aujourd'hui (*a*),
Met la balance entre ſon peuple & lui.
Pourſuis, Grand Roi ; comble ſes deſtinées ;
Sème de fleurs ſes brillantes années ;
Des attributs du Vainqueur du Dragon
Que tardes-tu d'orner ſon écuſſon ?
N'en rougis point, Comteſſe trop altière,
Salisbury, détache ta *Jartière*,
Viens, c'eſt ici que doit être placé
Le Chifre heureux que l'amour a tracé.

(a) *Il venoit d'être créé Pair d'Angleterre.*

NOU-

NOUVELLES LITTERAIRES, &c.

LETTRE I.

Paris, 11. *Janvier*, 1748.

VOUS êtes parti trop tôt, MONSIEUR, il falloit voir le *Méchant* encore une fois pour le moins. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais vû ni lû de Pièce plus élégamment, plus continûment bien écrite : plus ornée de jolis portraits, d'épigrammes, de ſaillies, d'éclairs d'imagination, & de toute l'artillerie légère de l'eſprit de détail: & quels Vers! Quelle aiſance, quelle douceur, quelle préciſion, quelle tournure & quelle abondance d'heureux tours! Ovide ne me paroît point plus riche, ni plus varié.

MAIS en bonne foi eſt-ce là une Comédie? Queſtion de *Province*, di-

roit le petit (*a*) *Valère*; qui eſt-ce qui en fait des Comédies ; & qui ſçait ſi l'on en voudroit aujourd'hui ? Je le ſçais moi, & je vous le dirai tout à-l'heure. Mais eſt-ce là même une Pièce de Théatre? Quelle action! Quelle intrigue! Quel projet que celui de Cléon pour un homme d'eſprit ! & quel intérêt m'y fait-on prendre, même de curioſité ? Qu'importe ? *Le Méchant* eſt un compoſé de traits charmants, dont à la vérité la plûpart perdent la moitié de leur prix pour être déplacés, mais qui en tout n'ont que le défaut de ne former ni une Comédie, ni même une Piéce de Théatre.

CROYEZ-VOUS tout de bon, MONSIEUR, que ſi quelqu'un s'aviſoit aujourd'hui de nous donner une franche Comédie dans le meilleur goût de Moliére, de Renard, & de M. Deſtouches, il ſe feroit ſifler du Parterre & des Loges ? Pour moi je ſuis perſuadé qu'il ſeroit applaudi de toutes parts. Le goût du vrai, du bon, & du beau ſimple ne ſe perd jamais univerſellement ; c'eſt le feu ſacré des Veſtales dont il ſe conſerve toujours quelque étincelle. Il

(*a*) Valère eſt un Fat ſubalterne de la Pièce, qui dit en parlant de ſa Maîtreſſe, *Elle a d'aſſez beaux yeux, pour des yeux de Province.*

s'en faut beaucoup qu'il ſoit éteint parmi nous : les gens ſenſés, qui en ſont les dépoſitaires, ne ſont pas ceux qui font le plus de bruit, mais comptez qu'il nous en reſte un grand nombre, & que les petits eſprits du goût le plus frivole, le plus faux & le plus malade, n'ont la plupart beſoin pour être guéris que de voir la bonne & vraie nature préſentée dans tout ſon jour & dans toute ſa force.

SI jamais on nous redonne un pareil ſpectacle, c'eſt alors, MONSIEUR, que vous entendrez ces applaudiſſemens du fond du cœur, cette acclamation univerſelle, ce *cri de la nature* pénétrée de plaiſir, que vous n'avez preſque point entendu au *Méchant*, malgré tout l'eſprit dont il pétille, & tout le ſuccès dont il jouït. Il ſemble en effet que cette jolie Pièce ſoit plutôt admirée que vraiment goûtée & applaudie. Le plaiſir qu'on y éprouve ne paſſe guère la ſuperficie de l'eſprit ; non-ſeulement on y rit peu ; mais lorſqu'on y rit, ce n'eſt preſque jamais de ce bon rire qui dilate le cœur & fait circuler le ſang ; ce n'eſt point cette joie naïve qui vous rend heureux pour le moment, & vous laiſſe

de douces impreſſions dans les ſens & dans la mémoire ; en quoi cependant, ſi je ne me trompe, conſiſte le premier plaiſir de la Comédie. Et le ſecond, qui naît de la perception vive d'un ridicule délicat préſenté en action, vous ne l'éprouvez non plus que rarement dans la Piéce nouvelle.

La raiſon en eſt aiſée à voir ; c'eſt que la plupart des ridicules n'y ſont point en action ; preſque tout tombe ſur des noms étrangers à la Pièce, des *Aramintes*, des *Eraſtes* ; ou ce ſont des traits encore plus vagues qui ne portent préciſément ſur aucun perſonnage, ni de la Pièce, ni hors de la Pièce. La Comédie doit peindre les mœurs générales ; mais c'eſt dans des ſujets déterminés, dans la conduite & l'action de ſes propres perſonnages, dans le jeu de leurs caractères réciproques, dans les diſcours particulièrement appartenans à la ſituation où on les met, & à la paſſion dont on les anime ; & non en maximes, en traits ſentencieux, en tirades ſatyriques, en ſe précipitant

Dans un torrent de *morale ſans mœurs*,
De vérités triſtes & déplacées,
De mots nouveaux & de fines penſées,

L'art n'eſt point fait pour tracer des modéles:
Mais pour fournir des exemples fidèles
Du ridicule & des abus divers
Où tombe l'homme en proie à ſes travers:
Quand tel qu'il eſt on me l'a fait paroître
Je me figure aſſez quel je dois être,
Sans qu'il me faille affliger en public
D'un froid Sermon, paſſé par l'alambic.

C'EST au quatrième Acte, ſi cher au Parterre, que l'application de ces Vers de Rouſſeau ſe rend le plus ſenſible. Mais n'eſt-il pas ſur tout bien ſingulier que dans toute la Pièce le *Méchant*, le premier perſonnage, ne ſoit jamais Comique? Auſſi, quel choix de ſujet, le *Méchant*! Comment peut-il entrer dans l'eſprit qu'un tel caractère, qu'un vice odieux, qui n'eſt déguiſé par aucun ridicule, puiſſe faire un fonds de Comédie? Je ne déſeſpère pas de voir bientôt le *Scélérat* en brodequins; mais un Scélérat de Cour ou du grand monde,

Bien horrible *bien bon*; le genre *n'y fait rien*;
Il ſuffit qu'il ſoit noble, *il ſera toujours bien*.

VOILA ſans doute une nouvelle carrière ouverte au Théatre. Que n'y va-t-on pour contraindre d'entrer? J'en frémis d'avance de plaiſir. Il empiétera ſur la Chaire; mais la Chaire le lui rendra bien; repoſez-vous en

ſur nos jeunes Prédicateurs. Il faut convenir cependant, que ſi le *Méchant* n'eſt pas lui-même ridicule, il répand des ridicules ſur les autres ; il n'en prend point, mais il en donne. C'eſt quelque choſe que cela ; mais ce n'eſt point aſſez pour un premier perſonnage. D'ailleurs il manque à l'eſſentiel ; il ne frappe point de grand coup ſur ceux avec qui il eſt en ſcène, ſi ce n'eſt ſur *Floriſe* au moment qu'il en reçoit ſon congé. Oh ! voilà une Scène ; voilà une ſituation vraiment comique, réjouïſſante, vive, bien frappée, priſe dans la nature & neuve au Théatre. Auſſi vous en avez vu l'effet. Quatre ou cinq traits de cette force, plus de chaleur dans l'action, & de vraiſemblance dans l'intrigue, feroient peut-être une Comédie de ce qui ne paroît qu'une eſpèce de Satyre. Mais après tout, quelle folie ! Quel ſcrupule de pédant ! Pourquoi tant craindre la confuſion des genres & des idées ? Comédie, ou Satyre ; plaiſanterie, ou bel eſprit ; naïveté, ou fineſſe ; action, ou paroles ; ton de Théatre, ou de Chaire ; qui s'en embarraſſe ? Pourvû qu'on ſourie, qu'on bâille, qu'on ſe réveille, qu'on s'impatiente, qu'on s'amuſe lé-

gèrement, qu'on rie enfin, & qu'on ſe retire chargé d'épigrammes, yvre d'eſprit & libre de ſens commun :

Tout eſt bien, tout eſt mal ; tout le monde eſt content.

P. S. Il me vient une idée ; je vois un moyen de juſtifier l'intrigue par ſes défauts mêmes. Ce Méchant nous eſt annoncé comme un homme d'eſprit ; toute cette tracaſſerie eſt de ſon invention ; cependant, elle eſt mal imaginée, mal conduite, & ſans vraiſemblance. Ce n'eſt donc point ici une intrigue à la Lettre ; il n'eſt pas probable qu'on nous l'ait ſérieuſement voulu donner pour telle. Ne ſeroit-ce point une plaiſanterie, un écart ingénieuſement affecté, en un mot une action allégorique pour nous repréſenter dans un tableau vivant cette vérité eſſentielle & ſi propre au ſujet :

De tout le mal ſotiſe eſt le principe ;
Et ſi parfois on vous dit qu'un Vaurien
A de l'eſprit, examinez le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque,
Et vous direz, c'eſt un Sot ſous le maſque.

La vérité prouvée par les faits rien n'eſt plus Théatral, ni mieux entendu. Tout ſe ranime ſous ce nouveau point de vuë. Avec tout cela, je ne

ſais, je ſens encore un peu de froid; & ſi Mr. Gr... n'avoit pas donné un ridicule aux *ſoupers fins*, je ſerois tenté de comparer ſa Pièce à des repas de ce goût, où l'on *veille par air*, & qui nous font quelquefois regretter la bonne chère du Bourgeois,

Et la groſſe gaieté de l'épaiſſe opulence.

LETTRE II.

Paris, 20. *Janvier*, 1748.

RIEN de plus nouveau à la Cour, MONSIEUR, que cette eſpèce d'impromptu de Mr. *de Voltaire*, à Mde. *de P.....*, qui venoit de jouer dans les petits cabinets le rôle de *Liſe* de *l'Enfant Prodigue*:

„ Ainſi donc vous réuniſſez
„ Tous les arts, tous les goûts, tous les ta-
„ lens de plaire,
„ P..... vous embelliſſez
„ La Cour, le Parnaſſe & Cithère.
„ Charme de tous les cœurs, tréſor d'un ſeul
„ mortel,
„ Qu'un ſort ſi beau ſoit éternel!
„ Que vos jours précieux ſoient comptés par
„ des Fêtes!
„ Que de nouveaux ſuccès marquent ceux
„ de L....!
„ Soyez tous deux ſans ennemis,
„ Et gardez tous deux vos conquêtes.

LES vrais Comédiens ſont ruinés ſi ceci continue, MONSIEUR, tout le Monde ſe mêle de leur métier. Outre le Théatre des petits appartemens de *Verſailles*, il y en a un à *Seaux*, chez Mde. la Ducheſſe *du Maine*, un autre magnifique à *St. Cloud*, chez Mr. le Duc *de Chartres*, & pour le moins vingt autres de petites troupes répandues dans tous les coins & environs de Paris. C'eſt la (*a*) Fièvre des Abdérites, dont parle *Lucien*. Après tout, ſi c'eſt une folie, elle eſt du moins riante & ſociable, elle donne lieu aux aſſemblées, aux fêtes, aux amuſemens de toute eſpèce. Vous jugez bien, cependant, MONSIEUR, que la plûpart de ces troupes particulières prennent plus de plaiſir qu'elles n'en donnent,

Et qu'en nous annonçant ſa dramatique proſe
Plus d'un fat s'aplaudit de l'ennui qu'il nous cauſe;

MAIS il ne laiſſe pas d'y en avoir de bien compoſées : J'ai ouï dire ſur tout que celle de *Verſailles* avoit dans certaines piéces deux ou trois Acteurs de la première force. Mr. *de Voltaire* & Mde. *du Chatelet* ont fait long-

(*a*) *Qui les faiſoit courir les rues en récitant des lambeaux de tragédie.*

tems les honneurs & l'ornement de celle de *Seaux* ; *il y pleuvoit* des impromptus *à verſe* : En voici un qui m'eſt tombé ſur le nés, chemin faiſant du Poëte à la Marquiſe, qui venoit de chanter le rôle d'*Iſſé* ; je vous en fais part à cauſe de ſa ſingularité :

„ Charmante *Iſſé* vous nous faites entendre
„ Dans ces beaux lieux les ſons lesplus flateurs;
„ Ils vont droit à nos cœurs :
„ *Leibnitz* n'a point de monade ſi tendre,
„ *Newton* n'a point d'xx plus enchanteurs ;
„ A vos attraits ont les eût vus ſe rendre ;
„ Vous tourneriez la tête à nos Docteurs.
„ *Bernoulli* dans vos bras,
„ Calculant vos apas,
„ Briſeroit ſon compas.

QU'AIMEZ-VOUS mieux de ces vers là, ou de ces Etrennes de Mde. la Ducheſſe *de Bouflers* à la même Marquiſe?

„ Une Etrenne frivole à la docte *Uranie*,
„ Peut on la préſenter ! Oh très-bien, j'en
„ répons :
„ Tout lui plait, tout convient à ſon vaſte
„ génie ;
„ Les livres, les bijoux, les compas, les
„ pompons,
„ Les vers, les diamans, les biribis, l'Op-
„ tique,
„ L'Algèbre, les Soupers, le latin, les
„ jupons,
„ L'Opéra, les procès, le bal & la Phyſique.

VOUS ſçavez que Mde. *du Chatelet* a mis la Philoſophie de *Leibnitz* à la portée de tout le monde ; (*b*) mais vous ignoriez peut-être qu'elle daignât s'y mettre elle-même. Au reſte, ce n'eſt pas la ſeule femme qui ſe diſtingue ici par les talens : c'eſt l'année des Dames ; en voici trois tout de ſuite qui nous enrichiſſent de leurs productions, Mde. *du Bocage*, Mde. *de Graffigny* & Mdle. *de Luſſan*. Celle-ci eſt l'aînée des Muſes, qui après avoir donné le jour aux *Anecdotes de la Cour de Philippe Auguſte*, nous fait aujourd'hui confidence de celles de la Cour de *François premier*. Vous y trouverez des évènemens préparés & entremêlés avec art, des ſituations vivement renduës, les paſſions bien maniées, un ſtyle négligé, mais aſſez naturel. Ce ſont deux aventures menées de front, dont l'une eſt preſque tragique, & ſe termine heureuſement ; l'autre, comique, finit comme une tragédie bien noire. Le caractère du Comte *d'Eſtouteville*, Héros de la ſeconde, eſt celui d'un jeune homme diſſipé, vif, galant, volage, & cepen-

(*b*) *Ainſi que Mrs.* de Voltaire *&* Algarotti, *y ont mis* Newton.

dant prévenu d'une paſſion dominante, à laquelle il ne fait de fréquentes infidélités que par le beſoin de groſſe nourriture & cette bienheureuſe impuiſſance de réſiſter à l'objet préſent. Mdle. *de Vallemont*, ſa Maîtreſſe, qui le connoît mieux que perſonne, le raméne perpétuellement d'une manière douce, légère, adroite, réjouiſſante, charmante : Ce morceau eſt d'une lecture très-agréable : & l'aventure principale m'a intéreſſé preſque autant que l'autre m'a amuſé : Mais tout ceci n'eſt éxactement vrai, qu'à l'égard des deux premiers volumes ; le troiſième eſt foible, languiſſant, allongé, ſi bien qu'il a preſque entraîné les autres dans ſa chute, & que vingt *Midas* du plus bel air m'ont aſſuré que tout l'ouvrage étoit déteſtable.

Le Poëme de Mde. *du Bocage*, imité du *Paradis perdu* de *Milton*, en eſt à ſa deuxième édition, & il n'y a pas quinze jours qu'il paroît: Je n'ajouterai rien à cette annonce; douze ans de liaiſons d'amitié m'ont rendu ſuſpect; mais je vous envoie le livre, & vous en jugerez par vous-même. Le meilleur moyen de le faire valoir eſt de le faire lire.

LETTRE III.

Paris, 10. *Février*; 1748.

CE n'eſt plus l'*Art de.....*; MONSIEUR, c'eſt tout le contraire, c'eſt l'*Art de faire des Garçons* que je vous annonce. Celui-ci eſt un livre réel, qui vient de paroître en 2 volumes, mal exécuté, foiblement écrit, mais quelquefois agréable à lire. L'Auteur avoue de bonne foi dès la préface qu'il ne prétend point remplir ſon titre, mais ſimplement réveiller le Public par la ſingularité de l'étiquette. Son ouvrage n'eſt en effet qu'un examen des divers Syſtèmes de la *Génération*, & ce n'eſt que vers la fin du ſecond volume qu'il commence à traiter la queſtion principale, ou plutôt à s'égaïer en conjectures à l'occaſion de ce nouveau problème. Or écoutez; mon abrégé ne ſera pas long, mais il eſt ſçavant. La ſemence dans les femelles eſt filtrée par les ovaires, & dans les mâles par les t.....: ces organes ſont doubles dans le mâle & dans la femelle; on obſerve des différences conſtantes entre l'un & l'autre dans chaque

ſexe ; ne pourroit-on point conclurre de ces différences que l'un des ovaires ne ſert à filtrer que des mâles, l'autre que des femelles, & qu'il en eſt de même des organes de l'homme : ſi l'effet dépend de ces organes & des ovaires tout enſemble, c'eſt bien de l'embarras ; s'il ne tient qu'aux organes de l'homme, vous n'aurez qu'à vous priver de celui des deux qui pourroit traverſer vos deſſeins ; mais s'il ne s'en faut prendre qu'aux ovaires, voici un moyen beaucoup plus doux, qui dépend uniquement de la préſence d'eſprit de la femme ; elle n'a qu'à diriger la liqueur filtrable vers celui de ſes ovaires que vous avez dans l'intention ; ce qu'elle peut en ſe tournant toujours du côté dudit ovaire an moment critique. Et de quel côté ſe penchera t-elle pour avoir des garçons? Je vous le dirai bien, MONSIEUR, mais c'eſt un ſecret de famille, & n'allez pas en abuſer. Vous ſçaurez donc que notre Auteur a eu deux femmes : l'une, dont il s'occupoit comme un ſot, ſans ſonger à ce qu'il faiſoit ; l'autre, dont il cultivoit les ovaires avec réflexion & deſſein d'en tirer des mâles ; à quoi il a réuſſi trois fois de ſuite en la faiſant

conſtamment pencher du côté gauche. Avec tout cela il ne fait point trop de fonds ſur ſes expériences, & vous invite à les répéter. Je vous rendrai compte une autre fois du chapitre douze, ſur la cauſe du plaiſir, car j'ai grand peur que vous ne vous y trompiez ; mais il faut auparavant que je vous réponde ſur les *Lettres de la Péruvienne* de M^le^. *de Graffigny*, qui me reſterent au bout de la plume la dernière fois, & j'en ſuis bien aiſe, j'avois beſoin d'un ſecond coup d'œil pour corriger l'impreſſion de la première lecture. J'avoue que cette impreſſion n'avoit pas été juſqu'à l'enthouſiaſme ; mais voyant celui du Public, j'ai voulu en avoir ma part, & je me ſuis mis à relire pour y arriver.

MON grand tort étoit de m'être laiſſe trop frapper de certains défauts que je trouve encore dans l'ouvrage. Ce ſtyle peigné d'une jeune fille m'avoit indiſpoſé ; ce ton métaphyſique en amour, eſſentiellement froid, contre nature, & qui ne peut (*a*) paſſer à

(*a*) *Cela eſt ſi vrai qu'ôtez la métaphyſique de tous les endroits où Mde.* de Graffigny *a paru s'y livrer avec complaiſance, vous verrez comme les ſentimens en deviendront plus vifs &*

l'abri d'aucune ſuppoſition, m'avoit donné de l'humeur; les Lettres trente & trente-une déplacées, & refroidiſſant la ſcène, trop avancée pour pouvoir les admettre; enfin le dénouement ne m'avoit pas ſatisfait.

MAIS en falloit-il être moins ſenſible à cette variété de beaux détails, d'images vives, tendres, ingénieuſes, riches, fortes, légères, ſingulièrement tracées; de ſentimens délicats, naïfs, paſſionnés; à ces, (*b*) *Accélérations* de ſtyle ſi bien ménâgées: ces mots accumulés de tems en tems; ces phraſes qui en ſe précipitant les unes ſur les autres expriment ſi heureuſement l'abondance & la rapidité des mouvemens de l'ame; à ce grand (*c*) morceau plein d'art, de feu & d'intérêt, où la *Péruvienne* ſe trouve plus que jamais preſſée entre ſon chez *Aza*,

plus agréables. Voyez ſur tout le mauvais effet de cette manière au commencement de la Lettre 9. *Ce qui m'étonne le plus eſt qu'un pareil goût ſoit entré dans l'eſprit d'une femme; tandis que l'art d'un écrivain qui manie les paſſions eſt de faire imiter les femmes à ſes perſonnages, c'eſt-à-dire de leur faire tout mettre en ſentimens particuliers, ſans les laiſſer preſque jamais montrer de vues générales.*

(*b*) *Voyez la fin des* Lettres 5, 6, 8, *&c.*

(*c*) *Qui commence à la* Lettre 23, *& finit à la* 24.

& le plus généreux des bienfaiteurs.

QUEL dommage que ce dénouëment ſoit manqué ! car il l'eſt. *Aza* eſt infidéle, qu'eſt-ce que cela produit ? Que peut-on faire de *Zilia* dans cet abandon ? Rien qui me touche : toutes ſes Lettres à *Déterville*, quoiqu'auſſi bien qu'elles puiſſent être, me ſont inſipides. On la plaint d'abord ; mais remarquez que c'eſt une pitié qui la dégrade, à quoi ſe mêle une ſorte de regret aux ſentimens qu'on avoit pris pour elle, effet rétroactif qui gâte tout ; Voyons pourtant s'il n'y auroit pas de remède. Il faut ici tuer quelqu'un : Ce n'eſt ni *Aza* ; ni *Déterville*, trop menues victimes pour un cœur *en train* de grandes impreſſions, c'eſt la *Péruvienne* elle-même ; c'eſt *Zilia*, la ſeule perſonne à qui vous vous intéreſſiez véritablement ; il faut la tuer ; afin qu'elle vous intéreſſe encore davantage ; & voici comment.

IL faut que de l'inſtant que *Déterville* lui laiſſe entrevoir (*Lettre* 29) qu'elle pourroit bien ſe tromper dans ſon idée ſur l'amour d'*Aza*, elle tombe dans des inquiétudes affreuſes ; que des ſoupçons tous les jours plus violens, la ſucceſſion des fantômes de ſon

imagination alarmée, le feu dévorant de ſa paſſion perpétuellement irrité par ſes craintes mêmes, la jettent enfin dans un abbatement, dans un épuiſement de forces, qui la mettent à deux doigts de la mort; que dans ce moment arrive *Aza*, fidéle, empreſſé, plus tendre que jamais, yvre de ſes eſpérances prochaines, & brulaſit d'impatience de les voir accomplies; & que *Zilia*, dont les ſens affoiblis ne ſuffiſent point à ce redoublement d'agitation, touchant au ſouverain bien ſans en pouvoir jouir, les yeux attachés ſur ſon cher *Aza*, ſerrant cette main qui lui fut promiſe, expire à la fois de joie, de regret, de plaiſir & de déſeſpoir (*d*).

DE vous expliquer à préſent *comme quoi* cet arrangement ſatisfait à tout, fait plaindre *Zilia* de la bonne façon, met de la gradation dans l'intérêt, ne laiſſe rien ſur la ſcène dont on ſe ſoucie, ce ſeroit avoir trop mauvaiſe opinion de votre intelligence.

ADIEU, MONSIEUR; je vous quitte pour recevoir une fille de *Minerve* qui m'aporte des manchettes brodées. Ce ſeroit peut-être ici l'occaſion de vérifier les expériences des Ovaires; mais

(*d*) Amantem videas, intabeſcatque relicto.

voilà cinq heures qui ſonnent, & qui m'appellent à mon rendez-vous avec *Denys le Tyran*, dont on nous donna Lundi dernier la première repréſentation avec ſuccès, & Mercredi la ſeconde avec plus de ſuccès encore. La verſification eſt éblouiſſante ; mais j'ai de la peine à me prêter à la ſuppoſition fondamentale : C'eſt une jeune Syracuſaine ; amoureuſe & aimée du fils du Tyran, & qui ſe détermine tout d'un coup à épouſer le père au lieu du fils ; pour l'amour de la patrie.

LETTRE IV.

Paris, 25. *Février*, 1748.

VOICI un ouvrage, MONSIEUR, qui manquoit à votre Bibliothéque, une *Hiſtoire générale d'Allemagne*, par le Père *Barre*, Chanoine régulier de Ste. *Géneviéve*, & Chancelier de l'Univerſité de *Paris*, onze volumes in-quarto.

Illi robur & æs triplex
Circà pectus erat ;

IL falloit avoir une tête de fer & un *cul de plomb* pour ſoutenir le travail immenſe qu'a dû couter un ſi vaſte projet. Combien croyez-vous ſeulement, MONSIEUR, qu'il ait fallu rechercher, lire, dévorer & comparer de diſſertations, mémoires, compilations & autres pièces poudreuſes de ce genre ? Près de deux mille. Mais nous avions beſoin d'une pareille entrepriſe, nous n'avions point de bonne Hiſtoire d'Allemagne; vous ſçavez combien la moins mauvaiſe, celle de *Heiſſ*, eſt imparfaite : n'êtes-vous pas trop heureux qu'il ſe trouve un homme au monde qui donne ſa vie à la retraite, à la lecture, &c. pour avoir l'honneur de vous conduire dans les détours de ce curieux labyrinthe, où vous ne ſeriez jamais entré ſans lui, ou dont vous ne vous ſeriez jamais tiré.

CETTE *Hiſtoire*, qui eſt en même tems Eccléſiaſtique, Civile & Militaire, finit par celle de l'Empereur *Charles VI.* & commence au ſeptième ſiécle de la fondation de Rome. Ce que j'en ai lu par-ci par-là me donne l'idée d'un homme plus ſçavant que judicieux, d'un écrivain médiocre & d'un foible peintre.

C'EST par un défaut bien différent que péche l'Auteur de la nouvelle *Hiſtoire du Parlement d'Angleterre*, Mr. l'Abbé *Raynal*. Il avoit débuté par celle du *Stathouderat*, dont je vous ai parlé dans le tems. Je lui reprochai alors, & je lui reproche encore aujourd'hui, un air enflé, un ton épique, une affectation d'antithèſes, d'énumerations, d'enfilades de penſées ſymmétriques, dignes tout au plus d'un Orateur d'Académie, ou d'un Prédicateur de femmes : mais après tout, c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit, plein de feu, point trop eſclave du vrai, & qui ſans ſortir de ſon ſujet, va vous retracer en beaux tableaux d'imagination preſque toute l'Hiſtoire d'Angleterre ; il a même ſçu répandre un certain intérêt dans ſon ouvrage, & cette rapidité de narration qui le caractériſe, vous amuſera beaucoup lorſqu'elle ne vous fatiguera pas.

CEPENDANT, ſi je vous connois bien, vous vous amuſerez encore davantage de l'hiſtoire des *Bijoux Indiſcrets*, grace à *Mangogul*, Roi de Congo, qui vient de les faire parler avec tant d'éloquence! Ce ſage Prince ayant pris envie de tirer quelque inſtruc-

tion des femmes de ſa Cour, s'adreſſa ſon vieux ami le Génie *Cucufa ;* qui *ſubito* plongea ſa main droite dans une poche profonde, pratiquée ſous ſon aiſſelle gauche, & en tira un anneau d'argent, que *Mangogul* prit d'abord pour une bague de St. *Hubert.* Vous voyez bien cet anneau, dit le Génie au Sultan ; mettez-le à votre doigt, mon fils : Toutes les femmes ſur qui vous en tournerez le chaton raconteront leurs aventures à voix haute, claire & intelligible. Mais n'allez pas croire au moins que ce ſoit par la bouche qu'elles parleront. Et par où donc, s'écria *Mangogul* ? Par la partie la plus franche qui ſoit en elle, & la mieux inſtruite des choſes que vous déſirez ſçavoir, reprit *Cucufa*, par leur *Bijou.* Par leur *Bijou* ! dit le Sultan ; ah que j'en ſuis aiſe ! des *Bijoux* parlans ! cela eſt d'une extravagance charmante. Vous concevez, MONSIEUR, ce qu'avec une pareille idée on peut amener de ſituations : L'Auteur (*a*) en a trouvé de bonnes ſans doute ; il porte ſa bague à l'Opéra, à la Comédie, au Bal, aux Aſſemblées, au Couvent, chez la Ducheſſe & chez la Bour-

(*a*) *Mr.* Diderot.

geoiſe, chez la Coquette, chez la Dévote & par tout : Mais il ne tire pas aſſez de parti de la plûpart des Scènes qu'il imagine ; ſes détails ſont foibles, ſes diſgreſſions fréquentes, quelquefois longues, pas toujours intéreſſantes ; En général, il n'y a pas aſſez de chaleur dans l'éxécution, de légèreté, de fine plaiſanterie, de cette fleur de gaieté, de ces naïvetés heureuſes, ſi néceſſaires aux bons contes. Mais trève de critique, on va ſervir, toutes les femmes ſont arrivées, & voilà *Mangogul* qui entre chez la Favorite au moment qu'*Alcine* dit, *Ah que mon Bijou parle ou ſe taiſe, je ne crains rien de ſes diſcours.* Il tourne à l'inſtant ſa bague ſur elle, & l'on entend le *Bijou* s'écrier, *n'en croyez rien, elle ment.* Mais ce fut bien autre choſe lorſque le Roi tourna ſucceſſivement, mais preſtement ſa bague ſur toutes les femmes en leur adreſſant cette queſtion, eh bien, comment vous en va ? Auſſitôt murmure général ſous le tafetas, chœur de *Bijoux*, chacun répondant à ſon tour, preſque en même tems & ſur différens tons, *je ſuis fêté, délaiſſé, parfumé, enfumé, délabré, excédé*, ... tous dirent leur mot, mais

ſi bruſquement qu'on eut peine à en faire l'application bien au juſte, quel dommage ! Leur jargon, tantôt ſourd & tantôt glapiſſant, accompagné des éclats de rire de *Mangogul* & de ſes Courtiſans, forma une eſpèce de concert qui ne fit pas tout-à-fait tant de plaiſir aux uns qu'aux autres : Ce qui donna lieu à l'idée du célébre *Frénicol*, à l'invention des *Muſelières*, ou *bâillons portatifs*, qui ôtoient aux *Bijoux* l'uſage de la parole, ſans géner leurs fonctions naturelles. Mais une femme en ayant penſé étouffer peu de tems après, on préféra la honte à l'apopléxie, on ſe défit des muſelières & même de la honte, & on laiſſa jaſer les *Bijoux* : C'eſt ce qui fait que nous ſçavons ſi bien les aventures de la plûpart des femmes de *Congo*.

Un homme d'eſprit, (*b*) de beaucoup d'érudition, philoſophe, & qui s'eſt occupé de Marine preſque toute ſa vie, vous donne un *Eſſai ſur la Marine des Anciens*. Il explique tout avec les ſeuls *Trirèmes* ; & une preuve, dit-il, que les *Quadrirèmes*, &c. ne ſuppoſent point, comme ils le donnent à imaginer, un plus grand nom-

(*b*) *Mr.* Deſlandes.

bre

bre d'étages, c'eſt que les Anciens qui ont donné des noms aux trois différentes eſpéces de rameurs des *Trirèmes*, n'en ont point d'autres pour les *Quadrirèmes*, &c. Tous les autres ſyſtêmes connus juſqu'ici ſur la forme des *Birèmes*, *Trirèmes*, *Quadrirèmes*, ſont démentis pat l'impoſſibilité phyſique de leur exécution.

LETTRE V.

Paris, 10 *Mars*, 1748.

SI vous avez envie, MONSIEUR; de recommencer vos études, (écoutez, vous ne feriez peut-être point ſi mal,) voici un Livre nouveau qui vous ſera très-utile, *Cours de Belles Lettres diſtribué par exercices*, 2 Volumes in 12. C'eſt le pendant du *Traité des Etudes* de Mr. *Rollin*: moins de morale & de belles paroles que dans ce dernier, mais plus de logique, plus de détails, plus de véritable inſtruction. On commence par établir des principes clairs ſur chaque genre de Littérature; enſuite on vous inculque ces principes par une application ſuivie à des éxemples ſenſibles. L'ouvrage embraſſe les Belles Lettres Fran-

çoiſes, Latines & Grecques, & (ce qu'il y a de plus propre à former le goût,) la comparaiſon des piéces de même genre dans les trois langues. L'Auteur (*a*) ne fait encore que préluder ſur les petits Poëmes, tels que la Fable, l'Eglogue, l'Ode, la Satyre & l'Epigramme; mais ſi vous l'encouragez, il vous donnera ſes réflexions ſur tous les autres genres.

IL s'étoit déja fait connoître il n'y a pas long-tems par le livre des *Beaux Arts réduits à un même Principe*, qui eſt l'imitation de la belle nature; principe ſimple, aiſé à ſaiſir, facile à appliquer, également propre à ſoulager l'Artiſte qui travaille, & l'Amateur qui juge. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que la belle nature? C'eſt ce que le Profeſſeur ne m'a point aſſez dit.

L'OCCASION de la correſpondance de Mr. *de Voltaire* avec le Pape, a été, dit-on, que le Poëte ayant rencontré quelque part une eſtampe du portrait du Saint Père, lui fit la galanterie de mettre au bas,

Lambertinus hic eſt, Romæ decus & Pater Orbis,
Qui terram ſcriptis docuit, virtutibus ornat.

(*a*) Mr. le Batteux *Profeſſeur au Collége Royal de Navarre.*

Avec la permiſſion de Mr. *de Voltaire*, *terram ſcriptis docuit* eſt un galliciſme, ou tout au plus du Latin de la Vulgate. Que ne faiſoit-il des vers abſolument François !

LE *Mémoire ſur l'Attraction*, dont vous avez ouï parler, eſt de Mr. *Clairaut*, qui nous en fit la lecture à la dernière aſſemblée publique de l'Académie des Sciences. Il ne s'agit effectivement pas de moins que d'attaquer le grand *Newton* dans le fondement de ſon ſyſtême de l'Univers, non dans le principe de l'Attraction, mais dans la loi qu'il en a établie, & de déterminer une autre loi, & ſuivant laquelle ce même principe ſatisfaſſe à tous les phénomênes. Le ſçavant Mathématicien, ſûr de l'incapacité de la plûpart de ſes Auditeurs, ne jugea pas à propos de leur communiquer ſes preuves ; il en a réſervé le détail pour les aſſemblées particulières de l'Académie, & pour le public en corps complet. Si *Newton* n'eſt pas infaillible, & qu'il ſoit permis d'y regarder après, de quoi vous étonnez-vous, MONSIEUR ? Connoiſſez-vous perſonne aujourd'hui en Europe qui ſoit plus capable de cet éxamen que

Mr. (*b*) *Clairaut* ? Seroit-ce Mr. *Euler* ? Il y travaille auſſi ; il a eu les mêmes doutes ſur cette partie de la Théorie Newtonienne.

QUAND on penſe que *Newton* n'a démontré la loi dont il s'agit que pour le cas où la planéte eſt ronde, & compoſée de parties ſemblables, ou de couches ſphériques *homogènes*, & que rien n'eſt moins connu que l'éxacte figure des Planétes & la nature de la matière dont elles ſont compoſées, on ne doit pas être ſurpris de la différence qui ſe trouve quelquefois entre l'obſervation, & le réſultat du calcul.

VOUS ne voulez donc pas me tenir quitte de ce chapitre douze de l'*Art de faire des Garçons* ? C'eſt effectivement le plus curieux du livre. Vous y apprendrez la vraie cauſe du plaiſir de l'homme dans le moment amoureux, celle du plaiſir de la femme, du plaiſir de ceux qui ne ſont plus l'un, & qui ne ſont pas l'autre ; par quel vice de conformation des femmes ſont preſque inſenſibles ; pourquoi il s'en trouve dans les écoles à qui vous pro-

(*b*) *Il a reconnu en 1749 qu'il s'étoit trompé: & Mr.* Euler *a auſſi enfin trouvé le ſyſtême de* Newton *à très-peu près d'accord avec la nature.*

poſez l'*argument à priori*, & qui vous diſent prenons l'autre ; pourquoi il eſt ſi peu de mariages phyſiquement heureux; enfin pourquoi certaines femmes ſçavent prolonger votre plaiſir au-delà des bornes ordinaires, & le rappeller quand il s'envole. Il eſt des nœuds ſecrets, des reſſorts cachés dans les couliſſes du théatre de l'Amour, d'heureuſes facilités de rétrécir la ſcène, un art de gêner le ſpectateur pour renouveller le charme du ſpectacle : l'Auteur appelle cela, je crois, *la force du ſphincter*; c'eſt un talent qui n'eſt pas également donné à tout le monde, mais c'eſt, dit-il, le dédommagement que la Nature accorde à quelques laiderons, & la ſolide raiſon du prétendu caprice de quelques maris, que vous voyez préférer à une femme charmante une maîtreſſe qui le paroît beaucoup moins, mais qui au fond l'eſt bien davantage. Tout cela eſt fort bon, mais on voit pourtant bien qu'il n'a pas été juſqu'au premier principe, & qu'il n'a pas lu la *Théorie des ſentimens agréables* de Mr. *de Pouilly* ; la ſource de nos plaiſirs en tout genre c'eſt l'exercice modéré de nos facultés. Ne badinons plus, & voyons ce que c'eſt que ce nouvel ou-

vrage, qui parut en bonne fortune en 1743, & qui reparoît aujourd'hui avec plus d'éclat.

L'ÉLEGANCE du ſtyle, diverſes réfléxions ingénieuſes, & les bonnes intentions de l'Auteur ont fait le ſuccès du livre ; j'en ai vû réuſſir à moins ; mais je ſuis bien trompé s'il n'y a quelque choſe à dire aux principes ? *Une* (*c*) *impreſſion de plaiſir eſt répandue ſur ce qui eſt de nature à favoriſer notre conſervation ; au contraire, ce qui la menace s'annonce par une impreſſion de douleur* : Cette première maxime eſt vraie à bien des égards ; mais elle ne l'eſt point aſſez univerſellement pour pouvoir ſervir de baſe à une Théorie générale : il ne faut pour s'en convaincre que prendre les propoſitions preſque contraires, & voir ſi elles ſont fauſſes : une impreſſion de douleur eſt quelquefois répandue ſur ce qui eſt de nature à favoriſer notre conſervation ; quelquefois, au contraire, ce qui la menace, ou ce qui peut lui être nuiſible, s'annonce par une impreſſion de plaiſir.

(*d*) *Tout ce qui exerce nos facultés*

(*c*) *Voyez le Chapitre* 2, *p.* 9.
(*d*) *Voyez les Chapitres* 3, 4 *&* 5.

ſans les affoiblir, ou ſans les fatiguer, peut contribuer à notre conſervation, & eſt accompagné d'un ſentiment agréable: c'eſt le ſecond principe de Mr. de *Pouilly*, qui n'eſt qu'une ſuite & une détermination du premier. Ne ſeroit-il pas preſque auſſi vrai de dire; tout ce qui exerce nos facultés ſans les affoiblir, ou ſans les fatiguer, quoiqu'il puiſſe contribuer à notre conſervation, n'eſt pas toujours accompagné d'un ſentiment agréable; ou bien, tout ce qui n'exerce que modérément nos facultés ne produit guère qu'un plaiſir médiocre, & ne le produit pas même toujours?

SI du moins les détails où entre Mr. *de Pouilly* formoient une preuve de ſa *Théorie*; mais il manque trop d'Articles à l'énumération; ſouvent même ce ne ſont que des propoſitions vraies en elles-mêmes, ou d'ailleurs, ſans rapport ſenſibles aux principes, ou ſans leur appartenir en aucune façon; où eſt donc le ſyſtême? On s'attache à de petites diſcuſſions, qui ne peuvent donner aucune conſéquence, voyez le chapitre ſept le plus long du livre, & ſur un ſujet frivole dans cette matière, ſur l'*armonie du ſtyle*; & voyez le chapitre 9, preſque le plus court de tous,

& ſur le point (*e*) le plus délicat, ſi l'on y fait autre choſe que ſuppoſer d'abord les principes en queſtion, s'en écarter enſuite en aſſignant de nouvelles cauſes qui en ſont indépendantes, enfin s'amuſer à la ſubtile recherche d'une analogie entre la manière dont les vibrations des fibres d'un cerveau paſſent dans un autre cerveau, & le méchaniſme de la tranſmiſſion des ſons dans la très-périlleuſe hypothèſe de Mr. *de Mairan*.

Ce n'eſt pas, comme je l'ai déja dit, qu'il n'y ait beaucoup de vrai dans les principes de Mr. *de Pouilly*; & c'eſt à raiſon de ce degré de vérité qu'il faut apprécier les conſéquences tirées à la fin de l'ouvrage en faveur de l'exiſtence de Dieu & de la morale naturelle; mais heureuſement nous n'avons pas plus beſoin de cette nouvelle preuve, que de celle qu'emprunte Mr. *de Maupertuis* d'une certaine loi (*f*) du mouvement, dont vous n'entendrez bientôt que trop parler.

(e) *Sur les modifications du cerveau, qui précèdent, ou accompagnent les ſentimens agréables.*

(*f*) *La loi de l'*Epargne, *ou de* la moindre quantité d'action.

LETTRE VI.

Paris, 20 *Mars*, 1748.

J'ATTENDOIS que la Pièce fût imprimée, MONSIEUR, pour vous en parler plus à mon aise; mais vous vous impatientez, je commence :

» Aveugle Ambition, cruelle Politique,
» Invincibles attraits d'un pouvoir tyrannique,
» Dans quel gouffre de maux m'avez-vous
» entraîné ?
» Déchiré de remords, d'horreurs environné,
» Chargé du poids affreux de la haine com-
» mune,
» Le vice m'eſt ſuſpect, la vertu m'importune,
» Loin de moi fuit l'honneur, la foi, la vérité,
» Et dans le crime ſeul je vois ma ſûreté.

C'EST ainſi que s'annonce le Tyran de Syracuſe, le vieux *Denys*, qui cette fois-ci cependant ne cherchera pas ſa ſûreté dans le crime ſeul; mais en partie dans la guerre qu'il va porter à droite & à gauche, pour occuper ſes ſujets; en partie dans la faveur de ces mêmes ſujets, qu'il prétend ſe concilier par un mariage avec *Arétie*, fille de *Dion*, citoyen vertueux & l'idole du Peuple. Malheureuſement cette *Arétie* étoit déja promiſe à ſon fils, à *Denys* le jeune; qui l'aimoit & qui en

étoit aimé : mais ce vil amour eſt une foible chaîne pour la ſublime *Arétie* c'eſt l'amour de la Patrie qui domine dans ſon grand cœur. L'amour de la Patrie dans le cœur d'une fille de dix-huit ans ! Qui l'eût été chercher là ? Il y étoit pourtant. La jeune *Arétie*, amoureuſe, aimée, nourrie de l'eſpérance prochaine de ſe voir heureuſe avec ſon amant, triomphe tout à coup de ſa paſſion, & ſe réſout au premier ſigne à épouſer le père au lieu du fils, pour l'amour de la Patrie. Ne vous fâchez pas, MONSIEUR, le mariage n'eſt pas encore conſommé ; il y a une certaine conſpiration ſous le tapis, qui pourroit l'empêcher, & peut-être ce qu'éxige *Arétie* ne conviendra-t-il pas au Tyran ; c'eſt qu'il préfère la vraie gloire au diadême, l'intérêt de ſes Peuples au ſien propre ; en un mot, qu'il céde le thrône à ſon fils, qui le mérite mieux que lui. La condition doit ſembler un peu étrange à quelqu'un qui vient de lui avouer à elle-même, & à *Dion* ſon père, que ſon objet dans cet hymen eſt de s'affermir ſur le thrône : cependant il n'héſite pas, il conſent tout de ſuite à ſe priver de ce thrône plutôt que d'*Arétie* ; elle le croit bonnement,

elle va le dire à *Denys* le fils, qui le croira auſſi; tout le reſte de la Piéce va porter ſur ces fondemens ; mais auſſi, MONSIEUR, vous n'avez qu'à vous perſuader cela, & quelques autres bagatelles, & vous allez avoir du plaiſir, ou du moins beaucoup d'inquiétude. C'eſt ici que l'intérêt commence, un peu tard à la vérité, au milieu de la Piéce, ce ne ſera qu'une demi-tragédie, bâtie en l'air, gare le vent ; mais l'action ſera chaude, menée vivement, & à coups preſſés.

APRÈS s'être ſoumis à la condition requiſe le Tyran nous avertit confidemment de ce qu'il en faut croire, & que ſon fils eſt perdu s'il accepte la couronne. Voilà le premier coup de la cloche d'allarme ; j'aurois même ſouhaité qu'elle n'eût pas ſonné ſi fort, pour rendre plus frapante la fin de cet acte, où le Tyran fait arrêter ſon fils : Ce ſera toujours la moitié d'un grand coup: car il faut que vous ſçachiez à préſent, MONSIEUR, que le jeune *Denys* eſt un Prince aimable, généreux, le ſeul perſonnage même qui intéreſſe dans la Piéce. Ne croyez pas qu'il accepte volontiers l'offre du Sceptre, il la rejette d'abord avec une eſpèce d'indignation :

mais *Arétie* lui repréſente que, s'il perſiſte dans ſes refus, il perd le Roi au lieu de le ſervir; qu'il y a une conſpiration prête à éclater pour lui arracher la couronne & la vie, s'il ne remet la première à ſon fils. Celui-ci court à l'inſtant l'en avertir; mais *Arétie* l'arrête auſſitôt, en lui déclarant qu'elle eſt elle-même de la conſpiration, & que c'eſt *Dion* qui en eſt le chef. Or ce *Dion*, outre le droit que lui donnoit ſur le cœur du jeune *Denys* la qualité de père d'*Arétie*, avoit encore l'avantage de l'avoir élevé & d'être devenu ſon plus cher ami. Voilà donc le jeune Prince dans la néceſſité de trahir ſon ami & ſa maîtreſſe, ou de laiſſer ſon père dans le danger. Arrive le Tyran très-à-propos, avant que ſon fils ait eu le tems de ſe reconnoître. Eh bien, lui dit ce fils tout hors de lui-même, vous l'ordonnez, je me ſoumets; *je porterai le ſceptre*, mais vous ſeul porterez *la balance*. *Qu'on l'arrête*, dit auſſi tôt le Tyran, & l'acte finit. Toute cette ſuite de mouvemens eſt vive, naturelle, ménagée avec art, terminée avec éclat, exprimée avec force, digne à tous égards des plus grands éloges.

PRESQUE tout le quatriéme acte eſt de cette vivacité. Moins touché de ſon danger que de celui de ſon père, le jeune *Denys* demande à le voir, non pour ſe défendre, mais pour le ſauver. Il prend le parti de lui révéler le ſecret de la conſpiration ſans nommer les conjurés, & de mourir plutôt que d'en dire davantage : il concilie ainſi tous les intérêts de ſon cœur ; il ſert ſon père, il ne trahit point ſon ami, il ménage ſa maîtreſſe, il fait briller toute la nobleſſe & toute la fermeté de ſon ame. Le Tyran le ménace des ſupplices les plus recherchés, s'il ne s'explique plus clairement, & fait en même-tems venir *Dion*, à qui il ordonne de faire conduire dans le palais tous les Chefs de l'Etat pour ſervir d'ôtages, tandis qu'*Arétie* lui répondra de *Dion* même. *Théodore*, l'un des conjurés, qui avoit trouvé le moyen de gagner les Gardes, ſurvient quelques momens après, pour ſauver *Arétie*, & le jeune *Denys*, qui refuſe ſes ſecours, & lui déclare même qu'il va ſacrifier la fille de *Dion*, ſi celui-ci fait le moindre mouvement. *Vas, ne crains rien, il m'aime*, dit courageuſement *Arétie* à *Théodore*..... Vous voyez que le péril

du jeune Prince pour qui l'on s'intéreſſe, ſubſiſte encore dans toute ſa force, auſſi-bien que l'agitation de ſon cœur partagé entre le danger de ſon pere, & celui de ſon ami & de ſa maîtreſſe. Exercez à préſent vos conjectures ſur les événemens du cinquiéme acte qui va commencer.

P. S. Mr. *Jallabert*, Profeſſeur de Phyſique expérimentale à Genève, vient par la vertu de la matière électrique, de rendre la vie à un bras paralytique & deſſeché depuis quinze ans.

LETTRE VII.

Paris, 10 *Avril*, 1748.

RIEN n'eſt plus sûr, MONSIEUR, que la Cure électrique dont je vous ai mandé la nouvelle. Mr. *Cramer*, célébre Mathématicien Genevois, actuellement à Paris, avec qui j'eus l'honneur de dîner hier, me communiqua la rélation du fait, qu'il avoit reçue de ſon ami Mr. *Jallabert*, auteur du Miracle. Mais ne croyez pas que l'opération ſe ſoit faite tout d'un coup, comme cel-

le de l'Evangile : le Profeſſeur de Genéve a mis près de deux mois à la ſienne, c'eſt-à-dire deux heures par jour pendant près de deux mois ; il a attaqué muſcle après muſcle dans le bras malade, il eſt revenu plus d'une fois à chacun, il les a dégourdis par degrés ; la partie la plus rebelle a été le pouce, il a fallu une ſemaine pour le ranimer. Vous ne ſerez peut être pas fâché de ſçavoir, MONSIEUR, comment le propriétaire du bras en queſtion en avoit perdu l'uſage. C'eſt un ſerrurier, il étoit à forger je ne ſçais quoi de ſon métier, & portant un coup de marteau de toute ſa force il manqua l'enclume, tomba par terre, & en demeura paralytique de la moitié de ſon corps. Il fut ſoulagé, & guéri en partie, par les remédes ordinaires, les bains, &c. Mais ce bras reſta immobile, inſenſible, & preſque deſſéché. Il y avoit quinze ans qu'il étoit dans cet état lorſque Mr. *Jallabert* a commencé ſes expériences, qui lui ont rendu le mouvement, le ſentiment, la nourriture, en un mot la vie. Il n'eſt pas encore tout-à-fait ſi fort que le gauche, mais il a déja commencé à ſe venger ſur ſon enclume du coup de marteau qu'il a manqué. Mr.

l'Abbé *Nollet*, après avoir écrit à Mr. *Jallabert* pour en tirer les éclairciſſemens dont il avoit beſoin, s'eſt mis depuis quatre ou cinq jours avec Mr. *Morand* à électriſer quelques paralytiques de l'*Hôtel des Invalides* : S'ils réuſſiſſent, je vous le dirai : en attendant j'aprens d'Italie, mais je ne vous garantis pas la nouvelle, qu'un Mr. *Pivati* a trouvé le moyen de guérir divers malades en les électriſant avec un globe où il avoit renfermé les drogues ſpécifiques contre les différentes incommodités dont ils étoient atteints ; la maladie ayant juſqu'alors réſiſté à ces mêmes drogues priſes de la manière ordinaire. Mais la plus heureuſe aventure eſt celle du Profeſſeur de *Wittemberg* en Saxe, Mr. *Boſe*, qui après vingt ans de mariage & de travaux infructueux, eſt enfin parvenu à ſe procurer un digne héritier, s'étant préliminairement fait électriſer lui & ſa femme.

En voici deux qui s'électriſent dans l'eau : c'eſt Mr. *Fréron* qui va vous en donner le ſpectacle dans une jolie petite brochure (*a*) nouvelle qu'il a imi-

(*a*) *Qui a pour titre* : Les vrais Plaiſirs, ou les Amours de Vénus & d'Adonis.

tée du 8e. chant de l'*Adone* du Cavalier *Marin*, intitulé *I Traſtulli*. Il y a mis une ſuite, des liaiſons, & même ajouté diverſes idées, mais qui ne déguiſent point trop le génie Italien. Le tableau des jeux de *Vénus* nue dans le bain, & des jeux de l'eau, eſt plein de chaleur, d'imagination & de graces: » L'onde amoureuſe ſemble ſe fon- » dre de plaiſir ; elle s'échauffe, elle » s'embraſe, & paroît une nape de feu: » ſes flots s'entrepouſſent pour tou- » cher la Déeſſe ; elle lui baiſe les pieds » & les mains ; elle ſe fait un lit du » vallon qui ſépare deux globes d'une » fermeté deſirable ; elle aime à cou- » ler entre cette double colline ; avare » & jalouſe du bien qu'elle poſſéde, » elle l'embraſſe, elle l'envelope ; quel- » quefois elle ſe ſoulève pour le mieux » cacher ; elle voudroit ſe durcir pour » retenir tant de charmes : mais *Vénus* » brille à travers cette humide glace » comme une lumière dans un criſtal. » *Adonis* ne peut voir ſans de nouveaux » tranſports les attraits qu'on lui dé- » couvre ; ſes yeux errent avec une » délicieuſe rapidité ſur toutes les par- » ties d'un ſi beau corps, & ne peu- » vent s'en raſſaſier ; il n'y en a pas

» une ſur laquelle ſon imagination n'im-
» prime mille baiſers enflammés. Tan-
» tôt la Déeſſe s'enfonce, & mouille
» juſqu'à ſes lévres vermeilles ; tantôt
» ſe ſoulevant un peu, elle ne ſe montre
» qu'à demi ; elle ſe panche, elle ſe
» redreſſe, elle tourne ſur elle-même,
» comme ſi elle vouloit ſe jouer des
» regards de ſon Amant : Tantôt avec
» ſes doigts délicats elle ſe divertit à
» lui faire jaillir l'eau au viſage. Où
» ſuis-je, s'écrie-t-il? Quels éclairs vien-
» nent m'éblouir ? Quel ſpectacle en-
» chanteur! Mais Déeſſe pourquoi vous
» baignez-vous dans ces ondes ? Elles
» ſont moins pures que vous ; vous
» les embelliſſez. (Voici un trait qui
» paroîtra bien Italien à ceux qui ne
connoiſſent guères l'Italie :) » Ah !
puiſque j'ai le bonheur de vous plai-
» re, c'eſt à moi de vous laver avec mes
» pleurs, & de vous ſécher avec mes
» brulans ſoupirs.

VOUS ſçavez mieux que moi, MONSIEUR, que ces eſpéces de *Concetti* ſont infiniment plus rares chez les bons Auteurs Italiens, que la plûpart de nos Critiques François, à commencer par *Boileau*, n'ont voulu nous le perſuader ſans les avoir lus.

QUELLE différence de cette Poëſie riante & légère de l'*Adone* à la groſſière & maudaſſe proſe de ces *Lauriers Eccléſiaſtiques, ou Campagnes de l'Abbé de T . . . !* Le livre eſt nouveau, très-libertin, très-cher & très-défendu, voilà tout ſon mérite : Il y a une groſſièreté élégante & même ſublime, ou, ſi vous voulez, une ſublimité de tour qui fait diſparoître la groſſièreté ; témoin quelques morceaux du *P. des C. . . .* & la fameuſe *Ode* qui doit fermer un jour la porte de l'Académie (*b*) au Poëte *Piron* : Mais il faut avoir l'imagination bien jeune & l'eſprit bien brut, pour trouver quelque goût à la lecture des *Lauriers Eccléſiaſtiques.*

LETTRE VIII.

Paris, 15 *Avril*, 1748.

LA plus grande nouvelle de Paris, après celle de la Guerre, eſt l'indiſpoſition de votre ami *Jéliot* : Son joli goſier a *crachoté* du ſang ; l'allarme a été chaude: raſſurez-vous, il eſt mieux; les femmes commencent à le voir, il

(b) *Françoiſe.*

les reçoit dans ſa robe de chambre, il leur donne à ſouper. Je connois une Ducheſſe qui bout d'impatience de lui être préſentée ; il eſt abſolument du bon air d'avoir ſoupé chez lui. Le Roi lui a fait préſent d'une boite d'or, dont la façon ſeule eſt pour le moins de quinze cens livres ; c'eſt qu'il avoit battu la meſure à l'Orcheſtre des petits Cabinets dans les divertiſſemens de ce Carnaval.

J'AVOIS oublié de vous annoncer le nouvel Opéra ; *Zaïs*, ballet héroïque, paroles de Mr. *de Cahuſac*, muſique de *Rameau*. Ce *Zaïs* eſt un Silphe amoureux de *Zélidie* ſimple bergère. La ſcène eſt moitié en l'air, moitié ſur terre ; auſſi dit-on que la moitié de la muſique eſt *aërienne*. Pour les vers ils m'ont paru terreſtres ; mais ces noms au *Z* ne ſont-ils pas bien jolis ? c'eſt le dernier goût, d'après Mr. *de Voltaire*. Depuis *Zaïre*, *Alzire*, & *Zamore*, tous les noms de nouvelle fabrique, ſont ornés de cette lettre mignarde ; ce ne ſont que *Zéphis*, *Zulmas*, *Zirphiles*, *Azas*, *Zilias*, *Zénéides*, *Zaïs*, *Zélidies* ; c'eſt le *De* des gens de qualité de la nouvelle fable, le prend qui veut être à la mode, en

attendant l'*Hiſtoire du Prince Z Z Z Z Z Z Z Z*, que nous prépare un bel eſprit un peu outré, mais ſublime.

JE reviens à la muſique de *Zaïs*, qui a médiocrement réuſſi : c'eſt le ſort ordinaire des Opéra de Mr. *Rameau*, ils ont de la peine à percer, mais ils gagnent tous les jours. Je n'imagine pas que celui-ci faſſe jamais fortune par le récitatif, ni les ariettes ; mais les airs de danſe ſont charmans, vifs, légers, *aëriens*, céleſtes. Quant à l'ouverture, où l'on a prétendu peindre le débrouillement du cahos, je trouve qu'elle le peint ſi bien qu'elle en eſt déſagréable ; car tout ce choc des élémens qui ſe ſéparoient & ſe rajuſtoient, n'a pas dû former un concert bien ami de l'oreille : heureuſement l'homme n'étoit pas encore né pour l'entendre ; le Créateur lui ſauva cette ouverture, qui lui auroit caſſé le tympan.

VOUS ne devinez donc point ce dénouëment de la tragédie nouvelle ? Les réfléxions du Tyran derrière la couliſſe lui ont éclairci le myſtère ; (moyen froid & rien moins que théatral) il fait tout au commencement du cinquiéme acte, il connoît le Chef des Conjurés ; le ſilence obſtiné de ſon fils lui a fait imaginer que ce ne pou-

voit être que *Dion* : il falloit avoir démêlé tout cela ſur la ſcène & dans les yeux de ſon fils : quoiqu'il en ſoit, il inſtruit *Arétie* de ſa découverte, & lui déclare en même tems, qu'elle n'a qu'un moyen de ſauver ſon Père & ſon Amant, qui eſt de venir ſur le champ l'épouſer lui-même. Il la laiſſe un moment ſeule, tandis qu'il ordonne les aprêts de ce bruſque hymen. Elle forme auſſi-tôt le projet de gagner quelque domeſtique pour empoiſonner la coupe nuptiale, & de ſauver ſon Père, ſon Amant, & ſa chère Patrie, en ſe perdant elle-même avec le Tyran. Son Père arrive ſur ces entrefaites, elle ne lui dit pas un mot de ce qu'elle ſçait, ni de ce qu'elle va faire ; mais elle lui tient les meilleurs propos du monde & les plus héroïques :

O mon Père! pourquoi n'avons-nous qu'une vie ?
Que ne peut-on cent fois mourir pour ſa Patrie!

DANS ce moment le Tyran la fait avertir que tout eſt prêt : elle prend congé de ſon Père ſans s'expliquer davantage, & lui dit un dernier adieu dont il ne ſe doute pas. Notez que depuis le deſſein formé d'empoiſonner la coupe, elle n'avoit pas quitté la

ſcène, ni par conſéquent pu voir, encore moins corrompre perſonne qui lui rendit un ſervice de cette importance. Actuellement elle va aux Autels, où tout eſt prêt, & diſpoſé par les ordres du Tyran; elle n'a pas un moment à perdre, ni même à dérober. Cependant tout ſe trouve ſous ſa main; pas la moindre difficulté dans l'exécution: c'eſt le Ciel ſans doute qui a levé les obſtacles, & favoriſé la punition du crime. Un petit miracle de plus & il ſauvoit l'innocence, un peu d'antidote diſtilé dans la portion d'*Arétie*: mais non, elle étoit deſtinée au martyre, c'eſt elle qui meurt la première; le Tyran, qui a la vie plus dure, a le tems de venir exhaler ſes derniers ſoupirs ſur le théatre; jamais je ne vis un homme ſi piqué: le perfide! s'écrie-t-il,

Sa main déſeſpérée
M'a fait BOIRE LA MORT *dans la coupe ſacrée.*

C'EST ſon fils qu'il ſoupçonne; il le fait venir; il ordonne qu'on l'immole; on arrête le coup en lui aſſurant qu'*Arétie* eſt ſeule coupable; il s'obſtine & lève lui-même le poignard ſur ce fils, qui s'étoit jetté à ſes pieds:

mais dans cet inſtant précis le poiſon opère & il expire ; cela n'eſt-il pas heureux ?

J'AIME ces vers de *boire la mort* ; il eſt Anglois, Italien, Latin, Grec, & pourquoi pas François ? C'eſt en général la hardieſſe & la vigueur qui diſtinguent Mr. *Marmontel* ; preſque toute ſa piéce eſt bien verſifiée : le ton peut-être un peu trop épique ; trop de lauriers, d'éclairs, de foudre & de lieux communs ſur le crime & la vertu ; mais c'eſt le tribut que doivent les jeunes Poëtes aux Écoles de Rhétorique : celui ci n'a que 26 ans.

LETTRE IX.

Paris, 24 Avril, 1748.

IMAGINEZ-VOUS, MONSIEUR, que vous êtes dans le Temple de l'Immortalité, au milieu des quarante Élus, aſſis dans le chœur de ces ſublimes Intelligences, pour tout dire en un mot, à l'Académie Françoiſe, où ſe fait aujourd'hui l'entrée ſolemnelle de Mr. le Marquis *de Paulmy d'Argenſon*, neveu du Miniſtre de la Guerre, fils de l'Ex-Miniſtre des affaires étrangères, &

& celle de Mr. *Greſſet*, Père du *Méchant*, du célébre Perroquet Ververt, & de tant d'autres jolies créatures. Quoi! vous vous enfuyez ; un diſcours de réception vous effraye ? Poltron ! eſprit ſans goût, cervelle inculte ! Si vous aviez lû comme moi le Recueil imprimé de quatre-vingt volumes ..... Mais ſans plaiſanterie, la fin du diſcours de Mr. d'*Argenſon* m'a paru tout-à-fait bien entenduë : il en eſt à l'éloge du Roi ; & après avoir rappellé les principaux évènemens de ſon règne, voici comme il lui fait la cour de ſon Père & de ſon Oncle : *Oſerois-je, Meſſieurs, ajouter quelques traits des qualités perſonnelles auſquelles nous devons de ſi grands avantages ? C'eſt ce que j'ai recueilli de ceux à qui je tiens de plus près, & qui pénétrés de reconnoiſſance & d'admiration m'ont tant de fois inſpiré les mêmes ſentimens dont je les voyois animés. Grandeur dans les projets, ſageſſe dans les réſolutions, Majeſté ſoutenuë dans tout ce que ce grand Prince entreprend & éxécute, tendreſſe extrême pour ſa famille, amour vraiment paternel pour ſes Peuples, douceur pour tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher ; Père tendre, Maître aimable, grand Roi, puiſſe-*

t-il bientôt donner la paix avec autant de gloire qu'il fait la guerre, & recevoir de l'Europe entière le même titre qu'il doit à l'amour de ſes ſujets !

IL faut que vous tâtiez de tout, & que je vous cite auſſi l'endroit du diſcours de Mr, *Greſſet* où l'on a le plus battu des mains :

Car, ainſi qu'à la Comédie,
A chaque brillant *concetto*,
On vous *claque* à l'Académie ;
Mais on n'y ſiffle qu'*in petto*.

„ POUR nous élever au grand dans
„ quelque genre que ce ſoit ne par-
„ tons point de l'humiliant préjugé que
„ nous ſommes déſormais réduits au
„ ſeul partage d'imiter & au foible mé-
„ rite de reſſembler. Les bornes de
„ l'Art aux yeux des ames ſupérieures
„ ne ſont pour elles que de nouveaux
„ dégrés d'où elles oſent s'élancer. Des
„ aſtres ignorés, un nouveau monde
„ inconnu à l'Antiquité, n'auroient
„ point été découverts dans les deux
„ Siècles qui précédent le nôtre, ſi
„ cette courageuſe émulation n'avoit
„ tracé la route. Par quel aſſerviſſe-
„ ment déſeſpérerions-nous de voir
„ éclorre de nouveaux prodiges de l'eſ-
„ prit humain, de nouveaux genres

„ de beautés & de plaiſirs, de nouvel-
„ les créations ? Le génie connoît-il
„ des bornes ? Attendrions-nous moins
„ de ſon empire illimité que des com-
„ binaiſons de la matière, qui toute
„ bornée qu'elle eſt par ſon eſſence,
„ eſt ſi riche, ſi inépuiſable dans les
„ formes qui la varient ſucceſſivement?

VOILA une grande image, une idée hardie; ſeroit-elle éxactement vraie? Je le voudrois; l'Orateur paroît s'être douté qu'on y pourroit trouver quelque choſe à dire, & c'eſt apparemment pour en faire honte à qui il appartiendroit qu'il a fièrement conclu par ces mots; *Les eſprits frivoles & ſuperficiels déſavoueront mon eſpérance; les eſprits foibles & timides ne s'élèveront pas juſqu'à elle; c'eſt au génie qu'appartient le droit d'accepter l'augure, & l'honneur de le juſtifier.*

JE ne doute point que Mr. *Greſſet* n'ait un jour cet honneur; mais voici quelqu'un qui ſemble être d'avis contraire; c'eſt le Poëte *Piron*, *noble ſans dignité*, puiſqu'il n'eſt pas de l'Académie; & que ſçait-on ſi ce n'eſt pas un peu de dépit qui vient de lui dicter l'épigramme que vous allez lire?

„ En France on fait par un plaiſant moyen
„ Taire un Auteur, quand d'écrits il aſſomme;
„ Dans un fauteuil d'Académicien,
„ Lui quarantième on fait aſſeoir cet homme:
„ Lors il s'endort & ne fait plus qu'un ſomme;
„ Plus n'en avez phraſe, ni madrigal:
„ Au bel eſprit ce fauteuil eſt en ſomme
„ Ce qu'à l'amour eſt le lit conjugal.

APRÈS tout, MONSIEUR, ne vaut-il pas bien autant qu'ils s'endorment doucement, que s'ils ſe conſumoient à veiller pour nous endormir? Convenons cependant qu'il y en a beaucoup parmi eux qui ſçavent ou nous procurer d'agréables rêves, ou nous réveiller à propos par d'utiles leçons.

JE vous envoie le vaudeville nouveau qui n'eſt point trop chaſte, mais que j'ai ouï chanter à des filles d'opéra très-reſpectables. Item, les nouvelles *Obſervations ſur les maladies de* l'*Urétre* par Mr. *Daran*, qui vient de faire en peu d'années ſa réputation & ſa fortune, à force de ſuccès & de belles cures. Il en a fait d'*incurables*, comme dit *Criſpin*.

LETTRE X.

Paris, 4 Mai 1748.

C'ÉST à l'Académie des Inſcriptions que je vous mène aujourd'hui, MONSIEUR, (car je prétens vous accoutumer aux bonnes compagnies ;) vous y entendrez un excellent Mémoire de Mr. *Le Beau* (*a*) ſur les *Médailles reſtitués.* Vous ſçavez qu'on appelle ainſi celles où ſe trouve ce mot *reſtituit*, précédé du nom de *Tite*, ou de *Domitien*, ou de *Nerva*, ou de *Trajan* ; car on n'y lit jamais avec ce mot aucun autre nom que celui de l'un de ces quatre Empereurs, dans celles qui nous reſtent du moins. Le ſentiment commun des Antiquaires a été juſqu'ici que c'étoient d'anciennes monnoyes, dont l'Empereur régnant rétabliſſoit l'uſage par une nouvelle fabrication. Mr. *Le Beau*, après avoir détruit cette opinion, établiſſant ſolidement la ſienne, en fait ſentir la conformité avec l'Hiſtoire, les inſcriptions & les monumens, & répond avec autant de netteté

(*a*) *L'Editeur de l'*Anti-Lucrèce.

de ſtyle, que d'étenduë d'érudition & de force de preuves, aux objections qu'on pourroit lui faire. Or ſon opinion eſt que les *Médailles reſtituées* ne ſont autre choſe que des types de la reſtitution des monumens gravés dans le champ de la *Médaille* : ainſi quand vous trouvez dans une Médaille d'un côté la tête de *Tibère*, de l'autre la répréſentation d'un monument érigé par ſon ordre, avec ces mots *Titus reſtituit*, cela ſignifie que cette *Médaille*, ou monnoye a été frappée à l'occaſion du rétabliſſement de ce monument par *Tite*.

PLUS qu'un petit tour à l'Académie des Sciences, pour faire connoiſſance avec le nouvel *héliométre*, ou *aſtrométe*, de Mr. *Bouguer*. C'eſt une lunette à deux verres objectifs, (*b*) l'un fixe, l'autre mobile ; qui vous fera voir à la fois deux objets, ou deux parties du même objet conſidérablement éloignées l'une de l'autre. Cet ingénieux inſtrument, particulièrement propre à la meſure éxacte des divers diamétres d'un aſtre, a déja été employé avec ſuccès par celui qui l'a imaginé ; & les obſer-

(*b*) *De foyer égal, placés à côté l'un de l'autre, & qui répondent à un ſeul oculaire.*

vations qu'il lui a donné lieu de faire ſur le Soleil, ſont encore moins précieuſes que la ſageſſe des réfléxions dont il les accompagne.

SI vous n'êtiez pas ſi preſſé, vous pourriez, ſans ſortir d'ici (*c*), apprendre de Mr. *Morand* la merveilleuſe hiſtoire d'un enfant mort trente ans avant que de naître, & qui en avoit été trente & un dans le ventre de ſa mère; mais Mr. *de la Condamine* vous feroit part de ſa *Meſure Univerſelle*, invariable, éxactement déterminée ſur la longueur du pendule à l'Equateur, & qui n'eſt ſujette à aucune difficulté; ſi bien qu'il ne s'agiroit déſormais que d'engager toutes les Nations du Monde à s'accorder ſur l'uſage de cette meſure.

NE me demandez point de nouvelles de votre *Jeanne Gray* en habit françois: je ne ſçais ſi c'eſt la faute du tailleur, ou l'air de notre ſcène; mais à peine s'eſt-elle montrée ſous cette nouvelle parure, qu'elle s'eſt évanouïe à mort. Il ne me reſte de ſes dernières paroles que ces deux vers, où elle a

(*c*) *De l'Académie des Sciences. Cet article & le précédent ne ſont qu'une annonce de ce qui s'eſt lû à la dernière aſſemblée publique de cette Académie.*

Iſabelle, qui l'aimoit au fond du cœur, & qui l'avoit trahi ſans malice, émuë de ſon retour, preſſée de tendres remords, vient ſe jetter à ſes pieds, lui fait l'aveu de ſa faute avant qu'il lui en parle, lui étale ſes regrets, pleure, l'attendrit, le ramène enfin, & veut ſur le champ lui faire ſigner ſon pardon. Ah ciel, dit-il, que me propoſez-vous ? & que je ſuis malheureux ! ſçachez que je ſuis arrivé chez vous comme un traitre, & que je n'ai feint d'ignorer votre infidélité que pour m'en venger en obtenant vos faveurs. Il lui avouë l'état où il s'eſt mis, elle l'oblige à la punir en lui en faiſant part: ainſi finit l'hiſtoire ; & voilà ce que c'eſt qu'une *Chauve-ſouris de ſentiment*.

LETTRE XI.

Paris, 4 *Juin*, 1748.

AUTRE nouvelle Pièce imprimée & non repréſentée, la Tragédie de *Bucéphale*, par Mr. (*a*) *Rouſſeau*. Quelques recherches qu'il ait faites

(*a*) *Ce n'eſt ni le grand* Rouſſeau, *ni Mr.* Rouſſeau *de Genève*.

pour avoir une connoiſſance éxacte des mœurs des chevaux contemporains d'Alexandre, il n'a pu trouver de quoi établir le caractère de ſon Héros ; il ne ſçait pas même s'il étoit hongre, ou entier Dans cette incertitude on a mieux aimé ſe paſſer du premier perſonnage que de s'expoſer à manquer la nature. Mais pour ne point paroître ſur la ſcène, il ne joüe pas un role moins eſſentiel dans la Pièce ; tout y roule ſur cet illuſtre Courſier ; ſa bleſſure, ſon danger, ſa mort en font l'intérêt ;

Il ſuſpend les deſtins du Conquérant du Monde;

ALEXANDRE eſt arrêté tout court au milieu de ſes victoires par la maladie de ce cher compagnon de ſes travaux: la fille de *Darius* même, *Statire* avec tous ſes charmes ne le balance pas un moment dans ſon cœur ; il quitte bruſquement cette jeune & belle Princeſſe pour aller voir ſon cheval bleſſé : mais elle lui fera payer cher cet affront. *Aridée*, frère d'*Alexandre*, avoit heureuſement conçu pour elle une paſſion qu'elle va faire ſervir à ſa vengeance ; pour preuve de cet amour qu'il lui déclare, elle lui demande la mort d'un rival, la mort de *Bucéphale*. *Aridée* la demande à ſon

tour à ſon ami *Philippe*, médecin d'*Alexandre*. Ah, Seigneur, s'écrie celui-ci, qu'éxigez-vous de moi ?

Que j'attente à ſa vie !
Que j'inſulte le Roi juſqu'en ſon écurie !
Je tremble pour mes jours, & dans ſon médecin
Le Roi peut aiſément découvrir l'aſſaſſin . . .
Mais donnez-moi du moins le tems de le détruire ;
Pas à pas au tombeau je ſçaurai le conduire.

Non, dit *Aridée :*

Ces détours ſont trop lents, & je veux qu'aujourd'hui
Un trépas imprévu nous délivre de lui :
De ce nouveau tyran ſauve la Macédoine ;
Fais-lui manger (b) la mort dans un boiſſeau d'avoine.

Philippe ſe détermine au *Chevalicide* ; &, tandis qu'il eſt à empoiſonner une botte de foin, *Alexandre*, commençant à mieux eſpérer du ſalut de *Bucéphale*, ſe raviſe d'un peu de goût pour *Statire*, & va prudemment en faire confidence à ſon rival, à ſon frère *Aridée*, qui ne manque pas de lui faire ſentir combien cette paſſion bourgeoiſe eſt peu digne d'un Héros de ſa ſubli-

(b) *Vous vous ſouvenez du vers de* Denys le Tyran, m'a fait boire la mort dans la coupe ſacrée.

mité. Un moment après Alexandre reçoit coup ſur coup deux nouvelles accablantes : l'une qu'on vient de voir ſon frere aux genoux de *Statire*, chifonant ſa dentelle, & même lui en déchirant une aune dans une convulſion de tendreſſe ; l'autre que *Bucéphale* eſt à l'agonie. Ah! c'eſt ici que le Roi s'abandonne à toute l'impétuoſité de ſes mouvemens.

O Ciel ! de quels combats mon cœur eſt agité !
Que de tranſports divers de douleur, de colère !
Ma gloire, mon amour, mon Cheval, & mon frere....

Bref, *Statire* indignée ſe jette dans le *Cydnus*, & ſe ſauve à la nage à l'aide de ſon panier ; *Aridée* qui avoit voulu ſe procurer la conſolation de voir expirer *Bucéphale*, en eſt frappé d'un coup de pied vengeur & mortel, *lancé d'une main ſûre*, quoique mourante ; le Courſier eſt ſuffoqué par les vapeurs du poiſon que lui a fait avaler le Médecin ; celui-ci eſt tué par ſon maître d'un coup de piſtolet qui manque ; & le *Grand Alexandre* lui-même, trop foible pour le poids de ſes *ennuis*, meurt ſubitement d'un colera-morbus, après avoir dit les choſes du monde les plus touchantes, que l'excès de mon attendriſſement ne me laiſſe pas la force de vous répéter.

ESSUYEZ vos larmes, & liſez le *Jovien* de Mr. l'Abbé *de la Bleterie*. Vous connoiſſez ſon *Hiſtoire de l'Empereur Julien*, qui lui a valu ſon entrée à l'Académie des Belles-Lettres, mais pas tout-à-fait à l'Académie Françoiſe ; car celle-ci n'eſt point ſi acceſſible que l'autre ; le Bel-eſprit prend le pas ſur la Littérature, comme la Géométrie ſur le Bel-eſprit ; c'eſt le nouvel ordre établi dans la marche des talens. Or, pour revenir au *Jovien*, *comme* (c) *l'Empire & la Religion ſe trouvent à la mort de* Julien *dans un état de criſe, qui pique la curioſité du lecteur, la vie de ce Prince reſteroit en quelque ſorte imparfaite, ſi l'on n'y joignoit l'Hiſtoire de ſon Succeſſeur Jovien*, comme fait aujourd'hi Mr. *de la Bléterie*. Le règne de *Jovien* n'a été que de peu de mois, mais deux grands évènemens le rendent mémorable ; le rétabliſſement du Chriſtianiſme dans l'Empire, & le traité de paix avec le Roi des Perſes, qui annonce & commence la chute de la grandeur Romaine. Vous ſentez, cependant, MONSIEUR, qu'il n'étoit guéres poſſible de rendre ce morceau auſſi intéreſſant que celui qui le précède ; ce

(c) *Ce ſont les termes de Mr.* de la Bléterie.

n'eſt pas non plus ſans doute ce dont s'eſt flaté le continuateur, malgré tout le tems & le ſoin qu'il y a mis, malgré la netteté, la préciſion, la force, l'élégance & la correction de ſon ſtyle : mais ne ſuffit-il pas d'avoir tiré de ſon ſujet tout ce qu'on avoit lieu d'en eſpérer, & de nous donner dans une narration impartiale, ſimple, naturelle, aiſée, le réſultat de beaucoup de recherches laborieuſes & utiles ? Voilà ce que vous trouverez, MONSIEUR, dans le nouvel ouvrage que je vous annonce, & non, comme dans quelques-uns de nos Hiſtoriographes modernes, une compilation de faits ſans ſuite, un recueil de jolies découpures, un amas de tableaux d'imagination, bordés de réfléxions épigrammatiques, & pour le moins auſſi déplacés que brillantes.

MR. *de la Bléterie* a enrichi ſon hiſtoire de notes curieuſes & néceſſaires, & d'une traduction de quelques écrits de *Julien*, qu'il nous avoit promiſe.

LETTRE XII.

Paris, 17 *Juin*, 1748.

C'EST le défaut des Écrivains du tems, trop d'ornemens dans le ſtyle, vous avez raiſon, MONSIEUR. Rien de plus mauvais goût que ces habits chargés d'or, ou dont la broderie fait diſparoître le fond. En voici un tout neuf, où je ne penſe pas que vous trouviez rien à dire à cet égard, mais il eſt auſſi d'une ſimplicité trop meſquine. Je veux parler d'un *Voyage en Turquie* & *en Perſe*, fait par ordre de la Cour & publié avec ſa permiſſion. Le Voyageur auteur eſt un Suédois établi en France, Mr. *Otter* de l'Académie des Belles-Lettres. Sa rélation peut être utile & véridique ; mais elle eſt ſi maigre, ſi décharnée que c'eſt pitié. Le Secrétaire de la Société dont il eſt membre, le docte *Fréret* ne l'eût pas écrite plus ſéchement. Comment peut-on conter de ce ton froid un voyage curieux qu'on a fait ſoi-même ? Se peut-il qu'un ſpectacle intéreſſant, qui laiſſe de profondes impreſſions dans la

mémoire, en faſſe de ſi belles ſur l'imagination, & ne produiſe qu'un récit glacé ? Celui des expéditions de *Thamas Kouli-Kan*, qu'on y entremêle, eſt un peu plus nourri & plus aiſée à lire, à la fin l'objet a réveillé la puiſſance du Conteur endormi.

L'HISTOIRE *des Sarraſins*, qui vient de paroître en même tems, n'eſt pas ce qu'on appelle bien écrite, mais elle plaît ſouvent par ſes négligences & certain air Oriental & dérangé qui ſied au Sujet. Vous y verrez les progrès immenſes de ces peuples merveilleux, qui ſous les onze premiers *Khalifes*, ou Succeſſeurs de *Mahomet*, c'eſt-à-dire en ſoixante & quatorze ans, ont porté beaucoup plus loin leurs conquêtes, que n'avoient fait les Romains en quatre ſiècles. C'eſt l'effet d'un fanatiſme outré plutôt que celui de la valeur. La belle choſe que le fanatiſme ! Comme il remue l'Univers ! C'eſt pour lui qu'ont preſque toujours été les plus brillans ſuccès en tout genre. Je n'ajoûterois rien ſur cette *Hiſtoire*, parce qu'elle eſt traduite de l'Anglois, & que vous en connoiſſez peut-être l'original.

ET voyez comme on traite les hon-

nêtes gens qui s'aviſent de faire les raiſonnables. Mr. *Touſſaint*, Avocat au Parlement de Paris, déguiſé ſous le nom de *Panage*, c'eſt la même choſe en Grec, vient de publier un traité de morale, intitulé *Les Mœurs*, où il ſe renferme dans les loix de la nature; ſon livre a été brûlé par la main du bourreau. Cependant les idées n'en ſont point neuves, ni même bien hardies, & il y règne un caractère de galant-homme qui intéreſſe: mais qui peut avec les meilleures intentions du monde s'aſſurer de n'être pas cru hérétique? L'accueil le plus favorable de la part du Public a dédommagé le nouveau moraliſte. Son ouvrage eſt écrit purement & avec eſprit; mais dans un ordre bizarre à mon ſens; la plûpart des qualités ſociales s'y trouvant rapportées à l'article des Devoirs envers nous-mêmes, ce qui répand un jour louche & très-affoibli ſur le développement de ces qualités, & n'eſt rien moins que juſtifié par ce que dit l'Auteur au commencement du chapitre de la Juſtice.

Ce n'eſt pas l'unique fois que je crois avoir trouvé ſa logique en défaut: voyez à la page 235. la première eſpèce de preuve qu'il donne de l'intention de

la nature ſur la perpétuité du mariage ; ſa démonſtration contre le ſuicide page 249. & ſur tout la page 226. où il ſemble vouloir qu'on décide les conteſtations en Juſtice au plus petit nombre des voix, & non à la pluralité ; parce, dit-il, *qu'il eſt plus raiſonnable de ſuppoſer qu'il y ait cinq Conſeillers prudens ſur vingt-cinq, que de préſumer qu'il y en ait vingt.* Il appuye ce Sophiſme palpable ſur une loi de (*a*) l'*Exode*, qu'il n'a non plus entendue que ſa propre idée.

L'ARTICLE de la *Sincérité*, ou du menſonge, m'a paru très-ſuperficiellement penſé ; celui de l'*Amour* proprement dit, une déclamation de morale, faite par un homme qui aime la vertu & ne connoît guère la nature ; celui de l'*Amour conjugal* eſt beaucoup mieux. Le langage favori de l'Auteur eſt celui des tableaux : Cette manière de traiter les mœurs demande une extrême délicateſſe dans le choix, & une grande attention à rendre ſes portraits néceſſaires, c'eſt-à-dire à ne les jamais placer de façon qu'ils ſervent d'exemple à des vérités qui n'ont que faire d'être éclaircies : Mr. *Touſſaint* a quelquefois

(*a*) *Chap.* 23. *Verſ.* 2.

péché contre l'une & l'autre de ces régles, mais rarement. En général le livre eſt marqué au bon coin, & ſe fait lire avec plaiſir, ce qui n'eſt pas peu de choſe pour un traité de morale. Ce n'eſt pas préciſément un ouvrage de génie; mais il y a beaucoup d'art dans ce mêlange de raiſonnemens de tableaux & de conſeils, qui ſe prêtent de la force les uns aux autres. Quelques portraits de gens connus, indiſcrétement mis au ſalon, ont apparemment contribué à la petite diſgrace du papier brûlé.

C'EST par un portrait de ce genre qu'on s'étoit flaté de charmer les yeux dans la *Péruvienne*, Comédie en vers & en cinq actes, miſe tout nouvellement pour la première & la dernière fois au Théatre François. Mr. *de Boiſſy*, qui en eſt l'Auteur, eſt celui d'une infinité de pièces dont la plûpart ont été applaudies. Il tourne un vers, il aiguiſe une épigramme, il agence une tirade, il ſçait brillanter une idée, mais il n'eſt pas riche en gros Diamans: Son eſprit eſt peu comique, ſon cœur eſt froid, & cette bonne & grande imagination qui invente, qui diſtribue, qui lie, qui voit à la fois toutes les parties, qui échauffe toute la maſſe, il ne l'a point.

Il s'eſt également trompé aujourd'hui dans ſes détails, qui n'étoient guères que des lieux communs, dans la conduite de ſa pièce, & dans le choix du ſujet. Or ce ſujet eſt une hiſtoire récente, dont il faut que je vous inſtruiſe.

UNE jeune Demoiſelle, & peut-être la plus belle perſonne de France (ſi bien qu'une grande Dame, qui en eſt à mon gré la plus jolie, diſoit qu'elle ſouhaiteroit lui reſſembler) Mdle *Eli*, du fond d'un couvent de Normandie part pour Paris il y a deux ans, & vient briller ſur notre horiſon. *Ce n'étoient pas des yeux*, comme dit l'ancien ſonnet,

C'étoient des Dieux, des Cieux, des Soleils, des Eclairs.

IMAGINEZ-VOUS le *brouhaha* au moment qu'elle parut; tous les yeux & toutes les lorgnettes pointées vers ce nouveau météore; le tourbillon d'admirateurs qui l'entourent & la pourſuit aux Égliſes, aux Promenades & dans les Aſſemblées. On a prétendu que ſes parens ne l'avoient produites au grand jour, que dans le deſſein de la marier avantageuſement; d'autres leur prêtoient des vuës moins ſages & plus ambitieuſes, que la modeſtie conſtante de la Demoiſelle a ſuf-

ſiſamment démenties. C'eſt ſur ce canevas que Mr. *de Boiſſy* a travaillé ſa Pièce, qu'il avoit d'abord nommée *la Beauté du jour, ou, la fille à l'enchère*; mais la Police n'ayant eu garde d'autoriſer un projet ſi peu convenable, l'Auteur a cherché à déguiſer ſon héroïne, & ſaiſiſſant l'à propos de ces *Lettres Péruviennes* dont je vous ai parlé cet hyver, & qui ont eu beaucoup de vogue, il en a rhabillé ſa fable, & n'en eſt pas plus avancé. Ces ſortes de vaudevilles réuſſiſſent, ou pour dire mieux, rapportent quelquefois beaucoup plus que les meilleurs ſujets, & ce n'eſt pas tout-à-fait du côté de la belle gloire que l'Auteur paroît avoir enviſagé cette affaire-ci.

VOUS voulez ſçavoir ce qu'eſt devenu Mdle. *Eli?* Elle eſt retournée dans ſa Province, & même, dit-on, dans ſon Couvent, avec deſſein de s'y faire Religieuſe. Que de larmes vous verſeriez à ſa priſe d'habit!

LETTRE XIII.

Paris, 29 *Juin*, 1748.

DEPUIS que la paix me fait eſpérer de vous revoir ici, MONSIEUR, je me reproche moins les contes frivoles que je vous ai débités tout le long de l'année : peut-être ne ſerez-vous pas fâché quelqu'un de ces jours d'être au fait du propos courant, & de ſçavoir à quoi vous en tenir ſur ces bagatelles, s'il arrive qu'on en parle devant vous, ou qu'on y faſſe alluſion. Après tout, c'eſt le fond de la ſcience de nos demi-Dieux de la *bonne compagnie*, dont vous devez reſpecter l'érudition. Quelle honte pour vous ſi vous alliez paroître ignorant ſur des ſujets de cette importance, & quelle gloire de n'avoir point l'*air étranger* en arrivant de Londre ! J'ai preſque regret à préſent de ne vous avoir encore rien dit du *Pot pourri*, ouvrage nouveau de *ces Dames* & de *ces Meſſieurs*, ſi dignes des volumes qui le précédent, & des beaux eſprits qui le compoſent. J'aime aſſez leur plaiſanterie dans le premier

conte ſur l'origine un peu douteuſe de la Princeſſe *Bellanire. La Reine ſa mère étoit fort dévote, elle étoit preſque toujours au Temple; on prétendoit que c'étoit pour le Prêtre ; moi, qui ait l'eſprit bien fait, je penſe que c'étoit pour le Dieu. En tous cas, ſi* Muzilanor(*c'eſt le nom du Prêtre*)*étoit le Pere de la Princeſſe, je ne crois pas que cela vaille un errata. Qui ſçait même ſi on ne s'y tromperoit pas encore, & ſi* Bellanire *n'étoit point, comme le Recueil d'aujourd'hui, un Ouvrage de Société ?*

C'EST apparemment du même laboratoire que vient de ſortir *Fanfiche*, illuſtre fille d'un ſavetier & d'une bouquetière, dont les aventures ſont ſi naturelles qu'elles en paroiſſent communes : mais ce défaut eſt racheté par un épiſode vif, & dont le dénouëment eſt auſſi éloigné de toute vraiſemblance que la règle du roman le puiſſe éxiger. Il s'agit d'un fils né à *Quito*, qui ne connoît pas ſon père, & qui le prend pour ſon eſclave érigé en gouverneur ; il lui étoit redevable ſous ce titre de l'éducation la plus tendre & la plus vertueuſe ; mais les impreſſions de la nature & de la vertu ne prenoient point ſur ce cœur ingrat & rebelle ; il étoit bien plus acceſſible aux ſoupçons que

lui donnoit l'extrême confiance de ſa mère en ſon prétendu gouverneur. Plein de ces idées ſiniſtres il prend celui-ci en averſion, l'enlève *un beau matin*, le mène au premier port de mer, le vend pour cent louïs, ou plutôt le joue en trois raffles, le perd & le livre. La généroſité de *Juanina*, (c'eſt le nom du père, cru eſclave & qui l'étoit effectivement,) la fermeté de ce père tendre, qui aime mieux tout ſouffrir que de riſquer de nuire à ſon fils en révélant le ſecret de ſa naiſſance, eſt quelque choſe de fort touchant, & qui vous fera trouver un vrai plaiſir dans la punition que reçoit bientôt le coupable par l'aveu de ſa mère déſeſpérée, & par la perte de tous ſes droits. Pour concluſion l'un meurt de ſa douleur, l'autre de ſon déſeſpoir, & le troiſiéme d'un coup de vent.

Le feu bon homme *Danchet*, qui n'eſt mort de rien de tout cela, mais bien de quatre-vingt ans qu'il avoit ſur la tête, vient d'être tranſporté aux *Champs Elyſées* par la vertu de la baguette poëtique du célébre Auteur de l'Ode au Dieu des Jardins.

„ Du corps antique dépétré,
„ Recompoſé d'un limon vierge,
„ Le (*a*) Bel-Eſprit plus droit qu'un cierge,
„ Et plus agile que (*b*) Dupré,
„ Perce le bois mal éclairé
„ Où le Dieu des Enfers héberge
„ Les fous à qui Mars & l'Amour
„ Ont ici-bas ravi le jour.
Etc.

PARMI beaucoup de lieux communs, relevés des rîmes baroques, vous trouverez dans cette nouvelle petite (*c*) Piéce de vers quelques traits ingénieux & bien amenés. Celui qui me plairoit le plus eſt la reconnoiſſance du Poëte pour feu Mr. le Marquis *de Livri*, ſon bienfaiteur, à l'occaſion de celle que témoigne là-bas le *Danchet* à Mr. l'Abbé *Brignon*.

„ Ceci te vaille une épitaphe,
„ Brave *Danchet* ! Tu parlois d'Or ;
„ Ton fidéle hiſtoriographe,
„ En pleure de tendreſſe encor ;
„ Et je n'en pleure pas ſans cauſe :
„ Si tu vois Mr. *de Livri*,
„ Que tu ſçais qui m'a tant chéri,
„ Dis-lui pour moi la même choſe.

(*a*) Danchet.
(*b*) *Premier Danſeur de l'Opéra.*
(*c*) *Elle a pour titre* Danchet aux Champs Elyſées.

ON ne s'aviſe guères de ſe rappeller ainſi les bienfaits d'un ami qui n'eſt plus ; j'aime les gens qui ont cette ſorte de mémoire, & qui la ſçavent montrer ſans oſtentation.

P. S. Je ſçavois bien qu'à la fin je trouverois quelque nouveauté de conſéquence à vous annoncer: *Lettres Philoſophiques ſur les Phyſionomies; ex vultibus hominum mores colligo.* Chaque choſe a ſa Phyſionomie, ſur quoi l'on peut juger à la première vuë de ſes bonnes ou mauvaiſes qualités ; pourquoi les hommes n'auroient-ils pas auſſi leur Phyſionomie infaillible ? Et à quoi les connoîtroit-on ſans cela? Ils varient leurs diſcours comme il leur plaît, leurs actions dépendent des circonſtances, la Phyſionomie ſeule eſt néceſſaire & immuable. Si vous doutiez que les qualités de l'air influaſſent ſur l'humeur & le caractère, on vous prouvera chemin faiſant que vous avez tort. A peu près vers le milieu du livre on commence à entrer en matière, pour en ſortir bien vîte, y revenir de tems à autre ; & vous donner des éclairciſſemens qui ne laiſſeront pas de vous apprendre quelque choſe en beaucoup de paroles, ſi vous êtes bien ignorant.

Le fort du ſecret eſt à la page 89 de la ſeconde partie : *La couleur indique les paſſions en général ; la configuration en détermine l'habitude ; & les yeux en fixent la portée, c'eſt-à-dire la modération, ou l'excès.* Mais pour la divination par la manière de former les lettres, l'Auteur réfute très *Philoſophiquement* l'opinion de ceux qui s'y fient trop ; *il n'eſt point d'avis qu'on ſe fonde beaucoup ſur la Phyſionomie de l'écriture de quelqu'un, pour juger du caractère de ſon eſprit.* Au reſte, le ſiège principal de la Phyſionomie eſt le plus ſouvent dans les yeux, quelquefois il eſt ſur la lèvre de deſſus, mais je vous avertis que les Phyſionomies placées de cette façon, ne ſont pas les meilleures : quelques-uns ont la phyſionomie dans les dents ; (*n'avez-vous jamais vu des dents bêtes ?*) d'autres l'ont ſur le nez, au front, aux jouës, ou au menton. (*e*)

(*e*) *Page 39. première partie.*

LETTRE XIV.

Paris, 11 *Juillet*, 1748.

MA Sœur avoit cinq ou ſix amies dont elle étoit la plus âgée ; l'une avoit dix ans, l'autre onze, les autres étoient entre douze & treize. J'étois d'une fort jolie figure, j'avois de grands cheveux noirs qui me paſſoient la ceinture : les petites filles font cas de ces bagatelles, comme ſi elles étoient grandes, & ce qu'il y a de charmant dans leur ſociété, c'eſt qu'elles diſent à un petit garçon, vous êtes beau, & je vous aime ; le petit garçon eſt charmé de l'entendre & n'en devient pas plus fat. Dès le lendemain de mon arrivée, les petites amies de ma Sœur m'aimèrent toutes à la folie ; l'une m'appella ſon bon ami, l'autre ſon mari, une ſon frère, une autre ſon Couſin, une autre ſon petit Cœur. La connoiſſance commence par les petits jeux, & au bout d'une demi-heure, l'intimité vient avec les petits noms.

LA plus jeune étoit la plus jolie ; pas conſéquent je crus qu'elle m'ai-

moit le mieux ; les autres avoient beau me jurer le contraire, je n'en croyois rien, & je lui donnois toujours la préférence. Nous nous parlions bas pour ne nous rien dire, comme on le fait dans le grand monde ; s'il falloit nous cacher, nous nous cachions enſemble, & on la trouvoit toujours avec moi derrière les mêmes portes.

COMME j'étois ſon mari, elle m'embraſſoit tant que je voulois, mais ſa façon d'embraſſer me parut pitoyable : je lui dis en confidence & après de grandes promeſſes de n'en jamais parler, que Mde. *Dupont* m'avoit appris une façon toute différente, & qui faiſoit un plaiſir ſurprenant. Elle voulut ſçavoir comment, je le lui dis, toujours ſous le ſecret ; elle n'en crut rien ; je lui propoſai d'eſſayer, à condition que ſi elle n'étoit pas de mon avis après l'eſſai, nous continuerions à ſa façon & point à la mienne. Elle vouloit & ne vouloit pas, elle en étoit tentée, mais c'eſt qu'elle avoit peur, elle ne ſçavoit pas de quoi. Enfin nous eſſayames, & la choſe nous réuſſit au-delà de nos eſpérances; ma chére petite *Toinon* en devint belle comme un aſtre: elle convint que cette façon étoit la

la meilleure, & qu'il faudroit nous y tenir, à condition qu'il n'y auroit que nous deux qui le ſçaurions, & ſi j'en parlois aux autres, plus d'amitié.

TOINON depuis ce baiſer trouvoit à tous momens de petites raiſons de ſe cacher, elle ne vouloit plus jouer qu'aux jeux où l'on ſe cache, & ne vouloit ſe cacher qu'avec moi : & toujours ſans nous dire un mot, nous commencions par les nouveaux baiſers.

LE lendemain nous trouvames moyen de nous cacher ſi bien, que les autres nous chercherent pendant deux heures. Nous ouvrimes la ſéance par un de nos baiſers favoris ; il avoit fait ſur *Toinon* une impreſſion encore plus vive que la veille. Au moment où elle étoit le plus émue, je lui dis que ce n'étoit rien en comparaiſon de ce que Madame *Dupont* m'avoit encore appris, mais que pour ce dernier article je ne voulois pas le dire. *Toinon* me crut ; j'avois acquis ſa confiance par une choſe démontrée. Elle pleura, ſe fâcha, me fit des careſſes, me jura de n'en jamais parler, me dit que cela étoit bien vilain d'avoir des ſecrets pour elle, qu'elle voyoit bien que j'aimois mieux Mademoiſelle *Ja-*

votre, parce qu'elle étoit plus grande.

ENFIN je lui dis en l'embraſſant, tenez ma chere *Toinon*, je vous le dis, vous ne voudrez pas le croire, vous ne voudrez pas l'eſſayer, & je ſerai fâché de vous l'avoir dit.

MAIS, dit-elle, qu'il eſt obſtiné! Quand je vous dis que je vous crois d'avance, dites donc vîte, mon cher petit ami. Encore une fois, lui dis-je, ma chere *Toinon*, ne me demandez point ce que je ne ſçais pas dire, ce ſont de jolies careſſes, je n'en ſçais pas le nom, je ne pourrois que les copier, mais.... ah! s'écria *Toinon*, qu'il eſt impatientant avec ſon mais, cela ne ſe peut pas dire, ce ſont des careſſes!... On vous les a bien apriſes, Monſieur, je pourrai bien les aprendre auſſi, je n'ai pas la tête plus dure; allons donc, voyons ces careſſes. Ne pouvant la refuſer, je lui parlai de ce qu'elle connoiſſoit, & de ce qu'elle ne connoiſſoit pas; je lui dis l'uſage que faiſoit de l'un & de l'autre Madame *Dupont*, & le bon parti qu'elle en ſçavoit tirer. Ce que *Toinon* ne connoiſſoit pas l'inquiétoit; je fis ceſſer ſon inquiétude. Elle tomba dans un autre embarras; la différence des

objets l'empêchoit d'en concevoir le rapport. Je l'assurai qu'elle n'y comprendroit rien tant qu'elle ne se laisseroit pas instruire, comme Madame *Dupont* m'avoit instruit, & que la leçon n'étoit pas plutôt commencée qu'on sçavoit tout : instruis-moi donc vîte, dit-elle, car je veux tout sçavoir avant de nous quitter.

JE l'instruisis enfin, & la leçon fut répétée avant de nous séparer. Elle convint que Madame *Dupont* avoit de beaux secrets ; nous nous promimes bien de ne les pas oublier, & d'en faire usage dès que nous en trouverions l'occasion.

LE lendemain, pas plus tard, *Toinon* me dit en confidence, qu'elle avoit dit à Mademoiselle *Thèrese*, qui étoit sa bonne amie, tout notre petit secret: que Mademoiselle *Thèrese* ne vouloit pas la croire, & qu'elle l'avoit priée de me demander si je voudrois lui faire comprendre les mêmes choses. *Toinon* ajouta, si vous ne le faisiez pas, elle croiroit que je suis une menteuse ; mais je ne veux pas que vous lui donniez plus d'une leçon: tenez-vous là, je vais vous l'amener. C'étoit à la même place où *Toinon* avoit été reçuë Maîtresse la

veille, dans le grenier à foin de ma grand'mere.

Théréſe vint dans la minute, amenée par *Toinon*, qui s'enfuit en riant comme une folle. C'étoit une grande fille de treize ans, faite à peindre, preſque formée, & bien moins maligne que *Toinon*.

QUE vous dirai-je? Cette miſérable petite *Toinon* qui m'avoit ſi fort demandé le ſecret, étoit le babil même: elle n'eut point de ceſſe que toutes ſes bonnes amies, c'eſt-à-dire toutes les compagnes de ma ſœur, ne fuſſent inſtruites l une après l'autre dans le même grenier.

CE petit morceau m'a paru ſi joli & ſi naïf, que je n'ai pu m'empêcher de vous en faire part au plus vîte. Je vous dirai où je l'ai pris la ſemaine prochaine.

beyrac. Le Profeſſeur de Genève a fait entrer dans ſon ouvrage ce qu'il a trouvé de mieux dans ceux de ces grands hommes ; mais avec une hauteur de vue, une intelligence, un arrangement qui tient de la création. C'eſt un vrai ſpectacle pour l'eſprit qu'une ſuite d'idées juſtes, véritablement intéreſſantes, fécondes, nettement développées, heureuſement liées, exprimées avec préciſion, tel que la préſente le nouveau livre que je vous annonce & que je vous invite à lire.

„ Malheureux qui toujours raiſonne,
„ Et qui ne s'attendrit jamais !
„ Dieu du Goût, ton divin Palais
„ Eſt un ſéjour qu'il abandonne : (a)

MAIS plus mépriſable & pour le moins auſſi malheureux l'eſprit *inepte* & efféminé, condamné à languir éternellement dans le vague des fadeurs romaneſques, & qui n'a jamais ſçu s'élever au-deſſus de ſes ſens pour goûter une fois les plaiſirs raiſonnables d'un être penſant & capable de réflexion !

JE deviens ſublime, n'eſt-ce pas ? Et pourquoi non, ſi le cœur m'en dit ?

(a) *Vers du* Temple du Goût de *Mr.* de Voltaire.

quand ce ne ſeroit que pour varier. Parbleu, puiſque je ſuis en ſi beau chemin, il me prend envie de pouſſer juſqu'au Soleil, & de vous préparer à l'Eclipſe annulaire qu'il doit ſouffrir le 25 de ce mois. Rien n'eſt plus commun que les Eclipſes partielles, le Ciel en eſt pavé ; ce ſont légers évanouiſſemens qui ne valent pas la peine d'appeller du monde ; mais les Eclipſes totales ſont rares & les annulaires plus rares encore. Si vous avez deſſein de profiter de l'occaſion, commencez par lire l'*Avertiſſement* de Mr. *Deliſle* (*b*) aux Aſtronomes ; c'eſt une brochure nouvelle de 25 pages. Vous y apprendrez le ſecret de faire des Eclipſes artificielles, en tout ſemblables à celles du Ciel, & de les obſerver en tout tems. Comment la voulez-vous? De Soleil, par exemple? Prenez un tuïau de Lunette de 10, 15, ou 20 pieds de long ; mettez à l'un des bouts de ce tuïau, à la place du verre objectif, une lame de plomb, percée d'un petit trou avec une aiguille; vous placerez enſuite dans le tuïau, à une aſſez grande diſtance de cette lame per-

(b) *De l'Académie des Sciences de Paris, de Petersbourg, &c.*

cée, un corps rond, ſoit une boule, ou un cercle de carton, ou de plomb. Vous entendez bien que c'eſt un raïon du Soleil qu'il faudra faire paſſer par le petit trou de la lame objective, & que c'eſt le cercle de carton, ou de plomb, qui doit faire les fonctions de la Lune dans le cone lumineux formé par ce raïon, & qu'enfin vous pourrez par la poſition, ou grandeur reſpective de ce cercle, rendre l'Eclipſe totale, annulaire, ou partielle à votre gré. Quand vous vous ſerez un peu exercé l'œil à l'obſervation de ces Eclipſes artificielles, celle des Eclipſes naturelles ne ſera plus qu'un jeu pour vous. Mais ſi vous voulez avoir tout l'amuſement de celle-ci, il faut emprunter le chapeau de *Fortunatus*, en couvrir votre tête aſtronomique, & vous tranſporter à Berlin; car c'eſt là préciſément, ou à très-peu près, que le ſpectacle doit être le plus complet. Vous ſçavez ſans doute, MONSIEUR, que ce qu'on appelle Eclipſe annulaire eſt celle où tout le corps de la Lune ſe trouve vis-à-vis de celui du Soleil, tellement qu'étant trop petite pour le couvrir tout entier, elle laiſſe voir un anneau de lumière ſolaire tout autour d'el-

le pendant le fort de l'Eclipſe, dans quelques pays, s'entend, car tout cela dépend du point de vue de deux aſtres & du ſpectateur, c'eſt pourquoi je vous propoſois le voyage de Berlin. Le ſçavant Marquis de *Maffei* propoſoit bien dernièrement celui d'Italie à Mr. *de la Condamine*, pour lui faire voir dans les montagnes du Véronois une grande pierre iſolée en forme d'écueil, peuplée à la vérité par-ci par-là de quelques poiſſons pétrifiés. Croyez-vous que je vouluſſe troquer mon Eclipſe annulaire contre la grande pierre du Marquis ? Mais s'il faut à votre émulation des exemples domeſtiques, rappellez-vous qu'en 1651 un Aſtronome Anglois nommé *Shakerley* alla exprès à Surate dans les Indes Orientales, pour y obſerver à ſon aiſe le paſſage de Mercure devant le Soleil, qui devoit faire ſur ce grand Aſtre l'effet d'une petite mouche ſur un beau viſage : figurez-vous le plaiſir qu'il aura eu à voir cela.

Il court ici en manuſcrit une *Epitre* à un Chevalier, ou quoique puiſſent dire les Auteurs nommés & les femmes piquées, il y a quelquefois de l'eſprit, du ſel, & des traits bien frappés; la plûpart des vers en ſont de bonne main.

Et ſuis marri que le poivre aſſaiſonne

un peu trop fort la deſcription des nouveaux hôtels de *Rambouillet*. Il s'agit de peindre ces petits théatres du demi-talent, du goût frivole & de la fatuité, ces tribunaux ſubalternes de littérature, où préſide ordinairement une beauté ſurannée :

» Chez elle on dîne, & chez elle on décide
» Entre *Ververt*, & *Phèdre*, ou l'Énéide.
» Un vieux pédant du beau monde proſcrit.
» Etoit patron de ce b . . . l d'eſprit,
» A la Sibylle il s'écrioit ma *Flore*,
» Aſſurément qui vous voit vous adore.
» Puis on parla des Opéra nouveaux,
» Si bien écrits, ſi naturels, ſi beaux.
» En vérité, dit-elle, c'eſt dommage
» Que M. . . . . n'ait completé l'ouvrage
» De ce Divin *Païſan parvenu*
» Mais à propos, Madame, avez-vous vu
» *Catilina*, fait à perte d'haleine,
» En vingt-cinq ans, en ſix actes à peine ;
» Que du *Méchant* le nœud eſt bien trouvé?
» Que d'intérêt ! J'ai ſurtout approuvé
» Ce Procureur, néceſſaire à la Piéce,
» Interdiſant les ſept Sages de Grèce.
» Sçavez-vous bien qu'on aura cet hyver
» Un nouveau chant du ſublime *Ververt* ?
» Chacun parloit ſans écouter Perſonne :
» Un cliquetis de cigales réſonne
» Moins aigrement que le babil outré
» Des Aſſeſſeurs de ce bureau lettré.

RIEN n'eſt effectivement plus ridicule que le propos ordinaire de ces précieuſes coteries. Avec cela vous ne ſçauriez-vous imaginer le noble orgueïl qu'elles inſpirent à quelques beaux eſprits de Province qui ont l'honneur d'y être admis, & l'enthouſiaſme de mauvais goût qu'ils en rapportent dans leur Patrie.

LETTRE XVI.

Paris, 15 Août, 1748.

C'EST dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences pour 1744, qui viennent de paroître, MONSIEUR, que vous trouverez cette nouvelle rélation du *Voyage au Perou*, écrite par Mr. *Bouger*. Il commence par la deſcription du Pays. Rien n'eſt plus différent des Indiens qui vivent au bas des montagnes de la *Cordelière*, que ceux qui vivent au haut ; ils ont autant de mauvaiſes qualités que les autres en ont de bonnes ; pareſſeux, ſur toutes choſes, & ſtupides au dernier point, ils paſſeront des journées entières dans la même place, aſſis ſur leurs talons, ſans remuer, pas même la langue. D'une

indifférence plus que Philoſophique pour les richeſſes & même pour toutes leurs commodités, on ne ſçait quel motif leur propoſer quand on veut en tirer quelque ſervice ; leur offrez-vous de l'argent ? Ils vous répondent qu'ils n'ont pas faim ; ſi vous les obligez à l'accepter, devinez où ils le ſerrent ; dans leur bouche, ils ne connoiſſent pas d'autre poche. Comme il fait très-cher mourir dans ce pays-là, & que les droits du Curé deviennent alors trop conſidérables, les amis & les parens du défunt n'ont rien de plus preſſé que de ſe raſſembler pour ſe régaler en pleurant de tout ce qu'ils peuvent dérober à l'Egliſe, & la fête lugubre continue juſqu'à ce qu'il ne reſte abſolument rien dans la maiſon. C'eſt ainſi qu'ils ont coutume de mettre ordre aux affaires de la ſucceſſion. Voici exactement la ſingularité phyſique dont on vous a parlé.

ON voit preſque tous les jours ſur le ſommet des montagnes de la *Cordeliére* un phénoméne qui doit être auſſi ancien que le Monde, mais dont il y a cependant bien de l'aparence que perſonne n'avoit fait l'obſervation avant nos Académiciens. La première fois

qu'ils le remarquèrent ils étoient tous trois enſemble ſur une montagne nommée *Pambamarca*. Un nuage dans lequel ils étoient plongés, & qui ſe diſſipa, leur découvrit le ſoleil qui ſe levoit dans tout ſon éclat. Le nuage paſſa de l'autre côté, ne fut pas à trente pas que chacun d'eux vit ſon ombre projettée deſſus, & ne voyoit que la ſienne, parce que le nuage n'offroit pas une ſurface unie. Le peu de diſtance permettoit de diſtinguer toutes les parties de l'ombre ; on voyoit les bras, les jambes, la tête ; mais ce qui les étonna le plus c'eſt que cette dernière partie étoit entourée d'une gloire, ou aureole, formée de trois ou quatre petites couronnes concentriques d'une couleur très-vive, chacune avec les mêmes variétés que le premier arc-en-ciel, le rouge étant au dehors. Les intervalles entre ces cercles étoient égaux, le dernier cercle étoit le plus foible, & enfin à une grande diſtance on voyoit un grand cercle blanc, qui embraſſoit le tout. C'étoit comme une eſpèce d'apothéoſe, pour chaque ſpectateur. Mettez la choſe au figuré, & concevez un Poëte dans ce point de vue, (il y eſt preſque toujours,) le plaiſir qu'il doit gouter à

ſe voir orné de toutes ces couronnes, ſans rien appercevoir de celles de ſes voiſins. Au reſte, le phénomène ne ſe trace que ſur des nuages glacés, & non ſur des goutes de pluie comme l'arc-en-ciel.

Le CATILINA, *fait à perte d'haleine,*
En vingt-cinq ans, en ſix actes à peine,

eſt une fameuſe tragédie de Mr. *de Crébillon*, qu'il porte depuis environ ce tems là dans ſon cerveau, & dont il nous promet d'accoucher enfin cet hyver, au grand étonnement des ſpectateurs, qui commençoient à déſeſpérer d'une ſi longue groſſeſſe (*a*). Il s'étoit

(*a*) Il n'eſt faiſeurs de contes dans Paris, qui n'ait celui-ci dans ſon répertoire; on n'oſe même plus le faire en bonne compagnie, tant il eſt uſé; mais vous ne le ſçavez pas, & c'eſt un de ces petits faits qui, tenant à la vie d'un homme célébre, peuvent avoir quelque droit ſur votre curioſité:

Mrs. *de Crébillon* père & fils, & un nommé Mr. *Collet*, eſprit bouffon & d'une tournure très-agréable, ſe trouvant à dîner enſemble en grande compagnie, Mr. *de Crébillon* le fils (qui eſt dans l'habitude de s'égayer avec ſon père, mais de ce ton de cauſticité qui lui eſt naturel, & qui ſouvent lui échape ſans malice,) ayant cette fois-ci pouſſé le badinage encore un peu plus loin qu'à l'ordinaire; avez-vous fini? lui dit ſon ami *Collet*, d'un air auſſi

pourtant déja ſoulagé de quelques fragmens qu'il a laiſſé voir de tems en tems à Mrs. ſes Confrères de l'Académie Françoiſe, & à quelques autres curieux moins illuſtres. J'ai eu l'honneur moi indigne de lui entendre prononcer le tiers de ſa Pièce. Ce qui m'en parut faire le mérite particulier, c'eſt la hardieſſe & la vigueur du premier caractère; je craindrois ſeulement que le ſublime Poëte ne ſe *fourvoyât* quelquefois dans *l'extravagance de ſa force*, comme dit *Montagne*; mais cette crainte n'eſt peut-être qu'une Poltronerie de mon imagination. Quoiqu'il en ſoit, le ſujet eſt le plus beau du monde, & ſi riche que l'Auteur n'avoit pas cru le pouvoir jamais renfermer complettement en moins de ſix ou ſept actes : c'eſt ce

grave qu'impatient. En vérité, Monſieur, c'eſt une choſe honteuſe, ſcandaleuſe, & trop ridicule, qu'un petit grifoneur de proſe, comme vous, un petit rhabilleur de vieux contes de Fées, oſe comparer ſes frivoles rapſodies aux productions immortelles, d'un des premiers hommes de ſon ſiécle, qui véritablement a fait un aſſez mauvais ouvrage en votre perſonne, mais qui a fait *Atrée & Thyeſte*, qui a fait *Electre*, qui a fait *Rhadamiſte & Zenobie*, qui a fait *Catilina*, qui l'a fait, qui le fait, & qui le fera toujours. Vous ſeriez vous attendu à cette chute.

qui l'a arrêté ſi long-tems. Horace ne demande que neuf ans pour la parfaite maturité des fruits du génie ; Mr. *de Crébillon* y a mis près du triple de ce terme, on ne l'accuſera pas de précipitation, mais on l'a accuſé de quelque choſe de pis. Vous ſçavez qu'il avoit déja été tant ſoit peu ſoupçonné de n'être pas tout-à-fait le père des enfans qui portent ſon nom, & qu'on en faiſoit honneur à un certain chartreux de ſes amis, mort depuis pluſieurs années, & depuis la mort duquel il faut avouer que Mr. *de Crébillon* n'a rien produit de bien digne de ſuccéder à ſes premiers ouvrages : imaginez-vous ce que le retardement de ce dernier avoit donné de carrière à la médiſance. La médiſance ſera confondue, car la pièce paroîtra inceſſamment.

A la fin du mois la *Sémiramis* de Mr. *de Voltaire*, avec tout ſon ſpectacle, dont le Roi veut bien faire la dépenſe en conſidération de feu Mde. la Dauphine, pour qui la Pièce avoit été faite. Il y aura de la Magie, & ſurtout du tonnerre, car Mr. *de Voltaire* l'aime beaucoup ; il en a mis juſques dans ſa *Mérope*, pour augmenter la terreur & la pitié.

Le commencement de ſa nouvelle Epître au Roi de Pruſſe, *Favori brillant du deſtin*, &c. m'a paru charmant; la ſuite pleine de familiarités indécentes, de vers forcés & de négligences.

LETTRE XVII.

Paris, 30 *Août*, 1748.

JE m'attendois à des aventures réjouiſſantes & plaiſamment contées dans la nouvelle *Vie* de Mr. l'Abbé *de Choiſi*, & je n'y ai rien vu de bien qui ne fût déja beaucoup mieux ou dans *La Comteſſe des Barres*, ou dans les *Mémoires de l'Abbé de Choiſi* lui-même : mieux, c'eſt-à-dire plus agréablement, car je n'ai par diſcuté les faits ; mais il me ſemble que la nouvelle Hiſtoire n'a fait autre choſe qu'allonger ce qu'il falloit raccourcir, abréger ce qu'il falloit étendre, & donner un air de mauſſaderie à tout ce qu'elle a touché.

JE ne ſçais cependant ſi pour l'inſipidité je ne préférerois pas encore le *Diſcours* d'éloquence qui remporta le prix dimanche dernier à l'Académie Françoiſe. Il étoit queſtion de prou-

ver que pour ſe rendre heureux il faut travailler au bonheur des autres : ce que la morale a de plus uſé ſur ce point fut ici étalé avec tous les ornemens de la plus triviale rhétorique. Nous fumes dédommagés de tant d'ennui par ſix ou ſept cens vers du *Catilina* de Mr. *de Crébillon*, qu'il nous récita lui-même de la meilleure grace du monde ; ſur quoi je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre.

MAIS à l'article du nouveau volume de l'Académie des Sciences j'aurois dû vous avertir d'un ſecret mouvement de la mâchoire ſupérieure dernièrement obſervé par Mr. *Ferrein*. Sçavez-vous ce que vous faites quand vous ouvrez la bouche ? Vous croyez ne faire qu'abaiſſer la mâchoire d'en-bas, Ignorant ! Cela étoit bon pour les Philoſophes d'autrefois. Aprenez que de l'effort que vous faites pour abaiſſer cette mâchoire inférieure il réſulte un mouvement réciproque de la ſupérieure, ſans lequel l'ouverture de la bouche ne ſçauroit s'exécuter ni grande, ni petite. Vous devez ſentir l'utilité de cette découverte, ſon influence ſur l'art de mâcher & de parler, & les change-

mens qu'il y auroit à faire en conſéquence aux leçons du Philoſophe précepteur du *Bourgeois-Gentilhomme*, & peut-être au chapitre d'*Orcotome* dans les *Bijoux Indiſcrets*.

A propos c'eſt un nouveau Secrétaire qui publie ce volume de l'Académie pour 1744 ; Mr. *de Fouchy* a ſuccédé à Mrs. *de Fontenelle* & *de Mairan*. La netteté, la clarté, la juſteſſe, & un certain coup d'œil philoſophique qui vous invite à penſer, caractériſent les extraits de ce dernier : Mr. *de Fontenelle* joignit à ces avantages celui du choix des détails qui pouvoient orner ſon récit, & la vue fine des rapports les plus délicats qui lient les Sciences entr'elles, & avec ce qu'il y a de plus agréable & de plus intéreſſant dans la vie commune : Mr. *de Fouchy* ne voit guére tout cela ; ſon imagination eſt triſte, ſon ſtyle nud, ſes réfléxions froides ; mais il faut admirer ſon courage d'avoir oſé boiter dans la carrière, ou l'un a couru, l'autre volé avant lui.

J'AI oüi dire que dans une certaine Pièce Hollandoiſe on voyoit au commencement du troiſiéme acte le premier homme en groſſes bottes arriver ſur le théatre pour ſe faire créer. Un homme

homme d'eſprit, qui a ſenti le ridicule de cette idée, a mis le Néant à la place de l'homme botté ; c'eſt le Néant qui dans l'*Hiſtoire Sainte* du Père *Talon* s'élève de ſes abyſmes pour venir haranguer le Créateur, & le ſupplier de vouloir bien le rendre Etre. Le moyen de refuſer ? Le ſpectacle n'eſt pas tout-à-fait ſi étonnant dans la Comédie de l'*Année merveilleuſe*, que j'avois ſi bien oubliée, pourquoi troubler le repos de ma mémoire ? Ce ne ſont ici que des êtres manqués qui demanderoient une autre forme, des animaux équivoques qui prennent un ſexe décidé, des petits-maîtres changés en femmes, &c. La Pièce, manquée elle-même d'après une feuille volante qui parut il y a quelque tems ſous le même titre, n'a pas laiſſé d'avoir quelque ſuccès, en partie dû à la ſurpriſe de voir tous les hommes en femmes, & toutes les femmes en hommes.

ON ne jouera point l'Opéra intitulé *Les quatre Parties du Monde*, qu'on nous avoit promis pour le mois prochain : les Directeurs de l'Académie de Muſique n'en ont pas jugé favorablement : ſeroit ce leur faute, ou celle de

la (*a*) Muſique ? Je connois le Poëme ; l'Auteur, Mr. *Roi*, voulut bien m'admettre à la lecture qu'il en fit il y a quelques années chez Mde. *de* ..... je crus y appercevoir beaucoup de feu & d'élégance, ſurtout dans l'acte de l'Aſie, où, ſi j'ai bonne mémoire, il s'agit d'une Indienne qui va ſe jetter dans les flammes du bucher de ſon mari *défunt*, préciſément comme feroit une femme de ce pays-ci.

JE vous annonce pour le mois prochain les trois premiers volumes des *Mémoires de Mr. l'Abbé de Montgon.*

LETTRE XVIII.

Paris, 10. *Sept.* 1748.

J'EN ai déja eu trois repréſentations, MONSIEUR, de cette *Sémiramis* tant deſirée : J'envoyai quelqu'un au théatre à onze heures du matin le jour de la première, ce n'étoit point trop tôt ; on eut bien de la peine à me trouver une bonne place ; jugez de l'empreſſement général. Notre attente ne fut ni abſolument trompée, ni tout-à-fait

(a) *Qui eſt de* Batiſtin.

remplie, la Reine eſt belle & grande, mais ce n'eſt point une de ces phyſionomies qui vous intéreſſent ; les trois premiers Actes ne diſent rien au cœur, le quatrième commence à lui parler, & le cinquiéme eſt également dénué de chaleur & de vraiſemblance.

VOUS connoiſſez la *Sémiramis* de Mr. *de Crébillon*, la moins heureuſe de ſes tragédies ; ce ſont à peu près les mêmes arrangemens dans celle de Mr. *de Voltaire* ; mêmes perſonnages, à l'exception d'une certaine Ombre évoquée pour faire peur aux enfans, & d'un troiſiéme confident habillé en Grand-Prêtre. On ſuppoſe que *Sémiramis* a tué *Ninus* ſon mari ; que ſon fils *Ninyas* éloigné de ſes yeux dès l'enfance, cru mort, élevé ſous le faux nom d'*Arſace*, amant aimé d'une Princeſſe du ſang nommée *Azéma*, devenu l'appui du Thrône par ſa valeur, s'attire bientôt toute l'attention de ſa Mere elle-même, qui ne penſe pas à moins qu'à l'épouſer. L'horreur de cet inceſte, quoique non conſommé, eſt le grand reſſort de la Pièce ; car le danger où tombe enſuite *Ninyas* de tuer ſa Mere, ſon parricide même accompli, n'eſt ici qu'un objet du ſe-

cond ordre, & ne ſoutient point le trouble du ſpectateur, bien loin d'y ajoûter quelque degré; c'eſt ſans contredit la faute du Poëte, qui a préparé ce grand coup avec trop peu d'art, & qui l'a fait exécuter avec encore moins d'adreſſe.

LE malheur eſt qu'on prévoit d'abord ce qui doit arriver : dès le commencement de la ſeconde ſcène on nous apporte le dénouëment dans une boite, où l'on étale puérilement le ſceau, l'épée, le bandeau Royal, & une lettre cachetée de feu *Ninus*. Toute la pièce eſt dans cette boite-là ; le couvercle n'en eſt pas plutôt levé que je lis dans la lettre qu'*Arſace* eſt *Ninyas*, & ſur la garde de l'épée qu'il s'en ſervira pour venger la mort de ſon Père.

MAIS après nous avoir généreuſement montré tout à la fois, on a ſoin de ne nous laiſſer plus rien voir que par parties : le grand art de Mr. *de Voltaire* ſera déſormais de ne faire preſque jamais dire à ſes perſonnages tout ce qu'ils doivent dire dans le moment préſent, & de réſerver même les diſcours les plus preſſés d'une ſcène, pour donner lieu aux ſcènes ſuivan-

tes. *Arſace* dovoit ſe connoître lui-même dès le premier inſtant : Général de l'Armée d'Aſſyrie, il étoit aſſez *grand garçon* pour que *Phradate*, ſon prétendu père, eût pû & dû lui faire cette confidence ; le Grand-Prêtre, qui eſt du ſecret, ne l'en inſtruit point aſſez tôt, il devoit le déclarer à *Sémiramis* même, & celle-ci, quand elle le ſçait, ne le devoit pas diſſimuler un moment à la Princeſſe *Azéma*. On voit perpétuellement le beſoin du Poëte, la néceſſité où il eſt d'éloigner les événemens, & d'économiſer pour avoir de quoi vivre juſqu'au bout de la piéce. Malgré ces défauts le quatriéme Acte m'a paru d'une grande beauté ; la reconnoiſſance de la Mère & du Fils maniée avec cette force, ce feu, cette ſupériorité de pathétique que vous connoiſſez dans Mr. *de Voltaire* ; on n'eſt pas préciſément attendri, mais on eſt ému. C'eſt peu de choſe, diſoit *Bayle*, qu'on ne trouve pas de ſens commun dans un arrêt, pourvu qu'on y obéïſſe ; j'en dis autant de la Tragédie, pourvu qu'elle remue l'ame. Les trois premiers Actes de celle-ci, ſont froids à la vérité ; mais les objets en ſont grands & le coloris magnifique.

En général la pièce eſt écrite avec beaucoup d'élévation ; la verſification en eſt brillante, rarement négligée, pleine ſur tout de cette harmonie, de cette muſique tranſcendante, de ce charme de l'oreille, qui n'appartient qu'à l'Auteur de la Henriade. Il s'en faut beaucoup que j'apperçoive ici la décadence de ſon eſprit, quoiqu'en puiſſe dire la mauvaiſe épigramme d'un inſecte du parterre, qui prétend avoir vu tomber *Sémiramis*, & que le tombeau de *Ninus* eſt celui de Mr. *de Voltaire*. *Sémiramis* eſt ſi peu tombée qu'elle aura quinze ou vingt repréſentations ſi l'Auteur ne la retire. Il faut avouer cependant que le ſuccès n'eſt pas complet. On a beaucoup badiné ſur l'Ombre de *Ninus*, qui véritablement ne me ſemble guères convenir à la dignité de la tragédie, & qui d'ailleurs eſt ici trop familière pour produire l'effet qu'on s'étoit promis. Mais le trait le plus piquant contre cette Ombre infortunée eſt celui qui eſt échappé au Poëte même dans le cinquiéme acte. La Princeſſe *Azéma*, qui aimoit *Arſace*, & qui ne ſe doutoit point qu'*Arſace* & *Ninyas* fuſſent la même perſonne, apprenant que ce

Ninyas, à qui elle avoit été deſtinée & qu'elle avoit cru mort, ne l'eſt point en effet, qu'il reſpire & qu'il va paroître; *Quoi*, s'écrie-t-elle douloureuſement,

Tous les morts en cet affreux ſéjour
Pour nous perſécuter reviennent-ils au jour?

On ne s'apperçut pas à la première repréſentation du ridicule que ces deux vers répandoient ſur la piéce, mais à la ſeconde il en réſulta un éclat de rire en chœur dans le parterre: l'Auteur n'a eu garde de les laiſſer à la troiſiéme.

LA décoration, qui a couté huit à dix mille francs au Roi, eſt médiocre & de peu d'effet: preſque tout l'appareil du ſpectacle eſt en pure perte, ſans excepter le tonnerre, qu'on nous a prodigué, comme je vous l'avois prédit. Il y en a un au 3e. acte dans une ſcène où Mdle. *Duménil* joue le grand rôle, & un autre au 5e. pendant que Mdle. *Cléron* ſeule ſe conſume inutilement à remplir le vuide du théatre. Le jour avant la première repréſentation on fit une répétition générale; vous ſçavez ce que c'eſt qu'une dernière répétition; on la rend le plus

ſemblable qu'il eſt poſſible à la repréſentation publique, on y exécute juſqu'au jeu des machines. Un nommé *Benoit*, gagiſte de la Comédie, qui avoit ici le département de la foudre, étant prêt à lancer le carreau dans la ſcène de Mdle. *Cléron*, & ne ſçachant s'il devoit frapper un coup ſec & bruſque, ou faire durer le bruit terrible, s'aviſa de crier du haut du Ciel à l'Actrice, *le voulez-vous long ? Comme celui de Mdle. Duménil*, répondit-elle. J'omets le détail du dénouëment, c'eſt ce que je puis faire de mieux pour l'honneur de Mr. *de Voltaire* : d'ailleurs il n'eſt pas encore fait, on y change tous les jours quelque choſe ; je ne doute point qu'à la quinziéme repréſentation il ne s'y trouve de la vraiſemblance. Imaginez-vous un fils qui tue ſa Mère la prenant pour le premier Miniſtre, qui lui plonge deux fois le poignard dans le ſein, qui la traîne long-tems dans la pouſſière, ſans qu'il échappe ni à l'un, ni à l'autre, un ſeul mot, un ſeul mouvement qui leur donne lieu de ſe reconnoître.

LETTRE XIX.

Paris, 20. *Sept.* 1748.

VOICI un Auteur qui n'avilira pas le métier, c'eſt celui de *l'Anti-Machiavel*, qui nous donne aujourd'hui des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Brandebourg*. Vous penſez bien, MONSIEUR, qu'il aura eu la permiſſion de feuilleter les Archives, &. qu'aucun des matériaux néceſſaires n'aura manqué à l'Architecte. Auſſi l'édifice eſt-il bien conſtruit ; tout a l'air de la vérité dans cet ouvrage. Le récit en eſt également ſimple, noble, &. précis, comme il convient à des *Mémoires*, relevé cependant de quelques réflexions un peu plus qu'hiſtoriques : comme ſeroit celle-ci, par exemple : *Il ne faut pas croire que* JEAN HUS, LUTHER, *ou* CALVIN, *fuſſent des génies ſupérieurs. Il en eſt des Chefs de Secte comme des Ambaſſadeurs : ſouvent les eſprits médiocres y réuſſiſſent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils offrent ſoient avantageuſes. Si donc on veut réduire les cauſes des progrès de la Réforme à des principes ſimples, on*

verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt, en Angleterre celui de l'amour, & en France celui de la nouveauté, ou peut-être d'une chanſon.

CES *Mémoires* ſont précédés d'un avant-propos, qu'on ſeroit tenté de prendre pour la préface d'un Auteur ordinaire; eſt-ce affectation, ou négligence? Dans le même Volume eſt un excellent *Diſcours* de Mr. *de Maupertuis*, prononcé à l'Académie de Berlin le jour de la naiſſance du Roi.

VOULEZ-VOUS que je vous envoie en même tems un recueil de faits politiques nouvellement publié en cinq Volumes in 12. *Négociations à la Cour de Rome, & en différentes Cours d'Italie, de Meſſire* Henri Arnaud *Abbé de St. Nicolas, &c. ſous le Pontificat* d'Innocent X? Vous y trouverez quantité de Lettres de *Louis* XIV. de la Reine Régente, du Cardinal *Mazarin*, & des autres Miniſtres de la Cour de France pendant les années 1645, 46, 47, & 48; le tout tiré des manuſcrits du cabinet de Mr. l'Abbé *de Pompone* petit-neveu du *Négociateur*.

SEMIRAMIS va ſon train: *Piron* la chanſonne, un autre la parodie; l'un en fait une Apologie déteſtable, l'au-

tre une critique médiocre. Tenons-nous en à la Chanſon, où l'on a fait entrer plaiſamment tous les *ingrédiens* de la Pièce. C'eſt ſur l'air bien connu *Docteur, en ami, &c.*

„ Blaſphêmes nouveaux,
„ Sentimens dévots,
„ Des Etats Généraux,
„ Des brides à veaux;
„ Que n'a-t-on pas mis
„ Dans la Sémiramis?
„ Que dites-vous amis
„ De ce Salmigondis?

„ Nouveau rêve,
„ Sacré glaive,
„ Billet, caſſette & bandeau,
„ Sot Oracle, faux Miracle,
„ Loge de bedeau,
„ Palais & tombeau;
„ Blaſphêmes nouveaux,
„ Etc. juſqu'à *Salmigondis.*

„ Tous les Diables en l'air,
„ Une nuit, un éclair,
„ Le Fantôme du *Feſtin de Pierre*;
„ Grand tonnerre,
„ Cris ſous terre,
„ Meurtre, trahiſon,
„ Inceſte & poiſon:
„ Blaſphêmes nouveaux,
„ Etc. juſqu'à *Salmigondis.*

Vous voyez que Mr. *Piron* n'eſt point trop ami de Mr. *de Voltaire*; je le ſoup-

çonnerois même tant ſoit peu de s'imaginer être ſon rival.

Si vous aimez les extrêmes réunis, venez-vous-en voir notre opéra nouveau des *Fragmens*. Je dis nouveau, il ne l'eſt qu'en partie. On vous y bercera pendant trois actes des plus ſoporifiques ſons du plein-chant François, pour vous reveiller en doux ſurſaut au commencement du quatriéme, qui eſt celui de *Pygmalion*, muſique nouvelle de *Rameau ;* mais quelle muſique ! quel agrément ! quelle variété ! quelle harmonie & quelle richeſſe d'harmonie ! Vous pouvez m'en croire, car ſi j'étois capable de préjugé, ce ſeroit plutôt en faveur de la muſique tout-à-fait Italienne. Je me ſens encore la tête ſonnante des impreſſions de l'opéra de Veniſe ;

J'entens encor ces voix, ce langage enchanteur,
Et ces ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.

La ſtatue de *Pygmalion* eſt parfaitement repréſentée par la petite *Puvignée*, dont la jolie figure s'anime par degrés avec toute la grace imaginable. Toutes les danſes du ballet ſont bien deſſinées, ſur des airs charmans, & très-agréablement exécutées par *Lan*,

Sodi, *Levoir*, & les Demoiſelles *Mimi* & *Lyonnois*. Cette dernière eſt une danſeuſe brillante, & preſque de la force de Mdle. *Aurette*. Mais celle qui danſe le mieux de toutes eſt une figurante, nommée Mdle. d'*Azenoncourt*; car elle a une taille admirable, une jambe! des traits délicats, beaucoup de phyſionomie, un air naïf, tendre, fin & noble, le plus beau teint du monde, & toute la fraicheur de la première jeuneſſe.

LETTRE XX.

Paris, 25 *Octobre*, 1748.

VOUS connoiſſez trop l'Auteur des *Lettres Perſanes*, pour ne pas ſouhaiter de le connoître toujours davantage. Il vient, MONSIEUR, de donner une nouvelle édition revue & augmentée de ſes *Conſidérations ſur les Cauſes de la Grandeur & de la décadence des Romains*, où il a joint un dialogue de *Sylla* & d'*Eucrate* Ce dernier morceau eſt tout neuf. Le Dictateur après avoir abdiqué s'entretient avec le Philoſophe, qui lui repréſente (un peu tard) le danger de cette démarche,

tant par rapport à lui *Sylla*, à qui on pourroit redemander le ſang qu'il a verſé, que pour la République même, dont la liberté demeure expoſée à l'ambitieuſe audace de quelqu'autre citoyen moins digne de commander. Voici la réponſe du Romain : Sylla *reſpire*, Sylla *a donné à chaque famille de Rome un exemple domeſtique & terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux, & dans ſes ſonges mêmes je lui apparoîtrai couvert de ſang ; il croira voir les funeſtes tables & lire ſon nom à la tête des proſcrits. Ne ſuis-je pas au milieu de* Rome ? *Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à* Orchomene, *& le bouclier que je portois ſur les murailles d'*Athenes. *Parce que je n'ai point de Licteurs en ſuis-je moins* Sylla ? *J'ai pour moi le Sénat avec la juſtice & les loix ; le Sénat a pour lui mon Génie, ma fortune & ma gloire.* Tout cela eſt beau, grand, merveilleuſement hardi, & fort bon pour une tragédie.

NOUS n'avons plus ici de ſpectacles que l'Opéra & la plus foible moitié de la Comédie Françoiſe ; tout le reſte eſt à Fontainebleau ; ce qui n'a pas empêché la repréſentation d'une

tragédie nouvelle, qui eſt morte en venant au monde : vous n'en ſçaurez pas même le nom. Le ſpectacle des tableaux au Louvre a duré tout le mois de Septembre, comme à l'ordinaire : je ne vous ai fait aucune mention des ouvrages expoſés, non que le Salon n'ait été curieux, quoiqu'un peu moins orné que les années précédentes ; mais il me ſemble que ces curioſités ne ſont faites que pour les yeux, & que la deſcription n'en eſt guères moins ennuyeuſe que la vuë en eſt agréable, pour qui n'eſt pas du métier ſurtout. Mr. *de la Tour* continue à ſe diſtinguer par la beauté & la reſſemblance de ſes paſtels ; Mr. *Oudry* par la vérité de ſes animaux ; & Mr. *Nattier* par les graces de ſon imitation de la jolie nature. Les deux Dames de France qui ſont à Frontvrault, peintes par ce dernier, ont fait un plaiſir infini, il eſt vrai qu'elles ſont charmantes.

UN portrait d'une autre eſpèce, mais ſans ſortir de la famille, c'eſt le *Panégyrique de Louis XV.* qui vient de paroître. Je ne ſçais pourquoi on veut l'attribuer à Mr. le Préſident *Hénault* ; ce n'eſt ni ſa touche, ni ſa couleur. On

raſſemble ici ſous un même point de vuë les glorieuſes actions du héros principal, les événemens qui occupent l'Europe depuis quelques années, & les caractères des Princes & des Généraux tant amis qu'ennemis : *de ce Roi* (*a*) *qui ſçait gouverner un Peuple qui ne ſçait point ſervir, qui mène ce peuple valeureux comme un Cavalier habile pouſſe à toute bride un courſier fougueux dont il ne pourroit retenir l'impétuoſité ; de ce Général étranger*, (*b*) *naturaliſé par tant de victoires, auſſi habile que* Turenne, *& encor plus heureux ; de ce Chef actif & prévoyant*, (*c*) *qui conçoit les plus grands projets, & qui diſcute les plus petits détails. Héros équitable*, ajoute l'Orateur après ces deux portraits, *Héros modeſte, vous pardonnez ſans doute ſi on oſe mêler l'éloge de vos Sujets à celui du Père de la Patrie, vous les avez choiſis, &c.* Ce que le Panégyriſte fait de mieux à mon gré, c'eſt de ſe placer quelquefois dans des ſituations délicates, dont il ſçait tirer avantage pour ſon ſujet. L'endroit où il peint les momens douteux de la batail-

(*a*) *Le Roi d'Angleterre.*
(*b*) *Le Maréchal* de Saxe.
(*c*) *Le Maréchal* de Belliſle.

le de Fontenoy m'a paru excellent. Mais ce n'eſt point encor ici la grande manière de *Cicéron*, ou de *Boſſuet*; ce beau feu, cette grandeur, cette plénitude, ce débordement d'éloquence que vous aimez: On court après les antithèſes & les jeux d'eſprit, le ſtyle eſt *découſu*, coupé, académique, un peu ſec & preſque toujours plus ingénieux que ſublime. Une miniature à préſent, & devinez l'intention du Peintre:

» CHARME des prunelles, tour-
» ment des cœurs, lumière de l'eſ-
» prit, je ne baiſe point la pouſſière
» de vos pieds, parce que vous ne
» marchez guère, ou que vous mar-
» chez ſur des tapis d'Iran, ou ſur des
» roſes. Je vous offre la traduction
» du livre d'un ancien Sage, qui ayant
» le bonheur de n'avoir rien à faire,
» eut celui de s'amuſer à écrire l'Hiſ-
» toire de *Zadig*, ouvrage qui dit plus
» qu'il ne ſemble dire. Je vous prie
» de le lire, & d'en juger: car, quoi-
» que vous ſoyez dans le printems de
» votre vie, quoique tous les plaiſirs
» vous cherchent, quoique vous ſoyez
» belle & que vos talens ajoutent à vo-
» tre beauté, quoiqu'on vous loue du

» ſoir au matin, & que par toutes ces
» raiſons vous ſoyez en droit de n'avoir
» pas le ſens commun ; cependant vous
» avez l'eſprit très-ſage, & le goût très-
» fin, & je vous ai entendu raiſonner
» mieux que de vieux Derviches à
» longue barbe & à bonnet pointu.
» Vous êtes diſcréte & vous n'êtes
» point défiante ; vous êtes douce ſans
» être foible ; vous êtes bienfaiſante
» avec diſcernement ; vous aimez vos
» amis, & vous ne vous faites point
» d'ennemis ; votre eſprit n'emprunte
» jamais ſes agrémens des traits de la
» médiſance ; vous ne dites de mal,
» ni n'en faites, malgré la prodigieuſe
» facilité que vous y auriez ; enfin votre
» ame m'a toujours paru pure comme
» votre beauté : » Bien des gens pré-
tendent que c'eſt Mde. la Marquiſe de *P*..... qu'on a voulu peindre, ce qu'il y a de sûr c'eſt que le portrait lui reſſemble. Quant à la fable qu'on lui préſente, celui qui en fait les honneurs a bien fait de m'avertir *qu'elle diſoit plus qu'elle ne ſembloit dire*, (*d*) car pour moi il me ſemble qu'elle ne dit mot.

(d) *Voyez ma* Lettre XXII.

LETTRE XXI.

Paris, 30. *Nov.* 1748.

RIEN que de bon, MONSIEUR, dans ce qu'on nous a lu aux dernières assemblées publiques des Académies; mais rien de bien curieux pour vous, si ce n'est peut-être un mémoire de Mr. de Ste. Palaie sur l'ancienne Chevalerie, (*a*) considérée comme un établissement politique. Ce qu'il y a de plus amusant dans cette dissertation est ce qui s'écarte un peu de l'unique point qu'elle sembloit avoir en vue : on y retrouve avec plaisir nombre d'usages bien plus fous que politiques; c'est là que j'ai apris que la chair du paon, si estimée des Anciens, & celle du faisan, qui l'est encore tant de nos jours, étoient regardées comme la nourriture propre des *Preux* & des *Amoureux*. *Je voue à Dieu mon créateur tout premièrement, à la trés-glorieuse Vierge sa mère, aux Dames, & au faisan*;

(*a*) *Dont il est fait si honorable mention dans nos vieux Romans.*

qu'ils n'ont jamais vu. La ſcène des deux amis en priſon, quelques momens avant que *Barnwell* ſoit conduit au ſupplice, a fait un plaiſir infini. C'eſt effectivement un des morceaux les plus forts & les plus touchans que je connoiſſe. Je voudrois qu'on pût ſe repréſenter bien vivement l'état du théatre dans ce moment-là : cet affreux cachot lugubrement éclairé par cette lampe ſépulchrale, ces pierres, ces chaînes, ces deux amis déſeſpérés qui ſe jettent par terre l'un après l'autre, qui s'embraſſent, qui ſe ſerrent, qui ſavourent leur douleur, qui s'abyſment délicieuſement dans la plus profonde & la plus amère triſteſſe. Je vous garde un exemplaire de ma traduction, car je veux que vous y pleuriez en françois.

MAIS arrivez donc ; les lieux ſont diſpoſés pour vous recevoir, tout notre monde eſt raſſemblé ; *Sémiramis*, les *Fils ingrats*, *Denys le Tyran* & *Catilina* vous attendent à la porte de la Comédie, & le *Carnaval & la Folie* au cul de ſac de l'Opéra; jeu, feu, bal & ſouper par tout, ſans compter les Fêtes de la Paix. L'Opéra fut très-brillant vendredi dernier, vous ſçavez

que c'eſt le beau jour ; mais les femmes étoient ſi furieuſement enluminées qu'on avoit de la peine à leur voir les yeux. C'eſt quelque choſe de choquant que la quantité de rouge qu'elles mettent aujourd'hui. Ah ! que je ſerois fâché que mes portraits ne fuſſent pas plus naturels que ces viſages-là ! diſoit le fameux Peintre Génevois habillé à la Turque, dont ma lorgnette friſoit la barbe. Il eſt à Paris depuis quelque tems, & fort à la mode; malgré la ſincérité de ſon pinceau, & l'*extravagance* de ſon prix, comme dit l'Italien. Les fronts ſillonnés, les yeux battus, & les mines équivoques le craignent comme les frippons redoutent le coup d'œil d'un honnête homme : mais la beauté, la jeuneſſe, les graces naïves, & les gens raiſonnables ſont pour lui. Il a peint dernièrement deux des plus belles femmes de France, Mde. *Caze*, que vous avez connue ſous le nom de Mdle. de l'*Eſcarmoutier*, & la fille de Mde. la Princeſſe *de Montauban*, toute fraiche ſortant du Couvent pour faire plaiſir à Mr. le Comte *de Brione*. Il garde des copies de ces portraits-là & de tous ceux qui leur reſſemblent, ſi bien qu'il aura

dans quelques années une ſuite de têtes dignes des petits cabinets des plus grands Princes. J'attens que ſa collection ſoit un peu plus complette pour lui propoſer de troquer tout cela contre quelques médailles d'Empereurs & de Conſuls, dont un antiquaire m'a fait préſent.

PUISQUE nous en ſommes à Mr. *Liotard*, il faut que je vous faſſe part d'un ſentiment ſingulier qu'il a ſur la peinture, bien conſolant pour moi, & qu'il me permet d'appliquer à d'autres arts de goût. Il croit de la meilleure foi du monde qu'il n'y a preſque point d'ignorant qui ne ſoit meilleur juge de tableaux, & ſurtout de portraits, que les Peintres mêmes. Tout eſt reſſemblance en peinture, & le plus ſouvent reſſemblance à des objets que tout le monde a vus, que tout le monde connoît, & avec leſquels par conſéquent il en peut comparer l'imitation. Il n'y a perſonne, à moins que ce ne ſoit un monſtre, qui n'ait le ſentiment de la nature, & même l'idée de ſes plus belles proportions : or cette idée, ce ſentiment, pris dans leur plus grande ſimplicité, ſont la vraie meſure du beau & du bon, le vrai principe de

diſcernement en peinture. Mais les Peintres ne l'ont-ils pas ? Ils l'ont eu une fois ſans doute ; mais les préjugés, l'éducation, l'habitude ont corrompu leur première ſenſibilité ; ils ont péché, ils ont adoré les idoles, ils ſe ſont adonnés à des modèles de fantaiſie, choiſis plutôt dans les ouvrages de l'art que dans ceux de la ſimple nature ; ils ſe ſont fait une manière propre, néceſſairement bornée, preſque toujours défectueuſe, ou exceſſive ; manière à laquelle ils ne peuvent s'empêcher de rapporter tout ce qu'ils voient, verre impoſteur au travers duquel ils obſervent & ils jugent ; & voilà ce qui fait que *leurs jugemens ſont ſuſpects*. Il y a pourtant une diſtinction à faire ici, que Mr. *Liotard* admettroit ſûrement.

LETTRE XXII.

Paris, 15 *Dec.* 1748.

SI vous êtes ſi curieux de livres brulés à Paris, à plus forte raiſon, MONSIEUR, le ſerez-vous de ceux qui l'ont été en Hollande, où la liberté moins gênée n'obtient cette diſtinction qu'à

qu'à force de vrai mérite ſcandaleux. En voici un qui vient de recevoir les honneurs du bucher au milieu de la Haye : mais prenez garde à vous, MONSIEUR ; le projet de notre *brulé* eſt de vous prouver que vous n'êtes qu'un animal, un ſinge à figure humaine, une orgueilleuſe machine perpendiculairement rampante : *L'Homme Machine*, c'eſt le titre de ſon livre. Une ſuppoſition continuelle de principes en queſtion, des comparaiſons, ou des analogies imparfaites, érigées en preuves, des obſervations particulières aſſés juſtes, d'où l'on tire des concluſions générales, ou qu'elles ne donnent point, en un mot l'affirmation la plus abſoluë perpétuellement miſe à la place du doute, ou de l'affirmation contraire, voilà la philoſophie de l'Auteur, qui ne laiſſera pas de ſéduire bien des ſots par l'air de perſuaſion dont il déclame. Les vieux argumens des libertins, enrichis, des nouvelles trouvailles, rhabillés par l'imagination, & prêchés par l'enthouſiaſme, ne peuvent manquer leur coup ſur certains imbécilles qui aſpirent à *l'Eſprit fort*. Je ne prétens point entrer ici en lice avec le nouveau philo-

ſophe, mais j'aurois voulu au moins qu'il ſe contentât de ſuſpendre ſon jugement quand il ne voyoit pas de raiſons ſuffiſantes pour croire ; qu'il ne fut point ſi poſitif, ſi dogmatique, ſi ridiculement zélé pour l'irréligion. D'ailleurs on ne peut guère lui refuſer ce que je vois bien qu'il déſire encore plus que les progrès de l'incrédulité, le titre d'animal ſpirituel & de machine curieuſe : à travers la fumée de ſes raiſonnemens on voit percer des étincelles d'imagination, des idées même qui *auroient envie* d'être neuves & juſtes, comme diroit quelqu'un que vous connoiſſez ; par éxemple : *C'eſt en vain que tous les Auteurs de morale ne mettent point au rang des qualités eſtimables celles qu'on tient de la nature, mais ſeulement les talens qui s'acquièrent à force de réfléxions & d'induſtrie ; car d'où nous viennent, je vous prie, l'habileté, la ſcience & la vertu, ſi ce n'eſt d'une diſpoſition qui nous rend propres à devenir habiles, ſçavans & vertueux ? Et d'où nous vient encore cette diſpoſition, ſi ce n'eſt de la nature ?*

VOUS allez voir auſſi qu'il eſt grand phyſionomiſte : *Examinez*, dit-il, *les portraits de* LOCKE, *de* STEELE, *de*

BOERHAAVE, *de* MAUPERTUIS, *&c. vous ne ſerez point ſurpris de leur trouver des phyſionomies fortes, des yeux d'aigle: parcourez-en une infinité d'autres, vous diſtinguerez toujours le beau du grand génie, & même ſouvent l'honnête homme du fripon. On a remarqué, par exemple, qu'un Poëte célébre réunit dans ſon portrait l'air d'un filou avec le feu de* PROMÉTHÉE. Pour le coup je nie la moitié de la conſéquence. Mais ſi l'on peut juger de l'eſprit & du caractère par la phyſionomie, on doit pouvoir réciproquement juger de la phyſionomie par l'eſprit. Figurez-vous à préſent, MONSIEUR, celle de l'Auteur de *l'Homme Machine*..... Vous vous trompez; il a l'air d'un étourdi, & il n'eſt que cela: peu de mauvaiſe intention dans ſon fait, je le connois (*a*) perſonnellement, & demandez à Mr. *de Maupertuis*, qui le connoît encore mieux que moi: je ſuis même perſuadé que pour l'empêcher d'entreprendre, ou de publier ſon livre, il auroit ſuffi de lui faire entendre qu'il n'étoit plus du bon air aujourd'hui de parler, ou d'écrire contre la Religion.

(*a*) *C'eſt Mr.* de la Mettrie.

SÇAVEZ-VOUS, MONSIEUR, pourquoi ce *Zadig*, dont je vous ai parlé ſi légèrement vous a paru ſi joli ? C'eſt qu'il l'eſt beaucoup & que je me ſuis trompé. J'étois à vous écrire, & fort preſſé, quand on me l'apporta ; je parcourus rapidement les ſix premiers chapitres, qui malheureuſement ne ſont pas les meilleurs ; & n'y ayant rien trouvé à prendre pour vous, je fermai le livre & le déclarai indigne d'être achevé : c'étois moi qui n'étois pas digne de lire ; j'ai lu cependant ces jours-ci, ſur votre parole, à mon aiſe & d'un bout à l'autre, & l'ai trouvé *malgré moi*, comme dit l'approbation, *curieux*, *amuſant*, *digne de plaire à ceux même qui haïſſent les Romans*, par la variété des incidens, une certaine gaieté d'imagination, une aménité, la chaleur & la rapidité du récit, la ſimplicité, la nobleſſe & l'heureuſe négligence du ſtyle. Eſt-il vrai que le fonds en ſoit pris de l'Anglois ? Vous allez croire que c'eſt le nom de Mr. *de Voltaire* qui m'a fait changer d'avis, car je viens d'apprendre qu'il s'avouoit l'auteur & du *Zadig*, & du *Panégyrique de* LOUIS XV. Pour *l'Epitre* à Mr. le *Maréchal Duc de Richelieu*, il

n'a que faire d'avouer, il n'eſt pas poſſible d'y méconnoître ſa manière en bien & en mal : c'eſt à propos de la ſtatue qu'on élève au Maréchal dans Gènes :

„ Dans l'âge frivole & chatmant,
„ Où le plaiſir ſeul eſt d'uſage,
„ Où vous reçutes en partage
„ L'art de tromper ſi tendrement,
„ Pour modéler ce beau viſage,
„ Qui de *Vénus* paroit la Cour,
„ On eût pris celui de l'Amour,
„ Et ſur tout de l'Amour volage ;
„ Et quelques traits moins enfantins
„ Auroient été la vive image
„ Du Dieu qui préſide aux Jardins.
„ Ce double & charmant avantage
„ Peut diminuer à la fin ;
„ Mais la gloire augmente avec l'âge.
„ Du Sculpteur la modeſte main
„ Vous fera l'air moins libertin . . . .

Cependant une aſſez jeune & fort jolie femme, que vous connoiſſez, s'ennuyant quelquefois les ſoirs, même avec ſon mari, & s'étant aviſée de faire pratiquer une communication de ſon appartement à la maiſon voiſine, par le moyen d'une plaque de cheminée qui ſe démonte, le mari curieux a découvert la porte furtive, l'a montrée à qui l'a voulu voir, & a prié ſa tendre épouſe de ſortir par l'autre avec

huit mille livres de penſion : il n'eſt bruit dans Paris que de cette aventure, où Mr. le *Maréchal* jouë le rôle de *Mars*. Auſſi-tôt on a propoſé des (*b*) problêmes, diſtribué des affiches, des vaudevilles & que ſçais-je encore ? Nos Poëtes ſont intariſſables ſur les grands ſujets. Les couplets ne ſont pas trop bien, car voici les meilleurs :

„ Un jour ſur une bagatelle
„ A l'aimable enfant de Paphos
„ Le ſot *Hymen* chercha querelle,
„ Et l'inſulta par cent propos,
„ L'affaire ſera terminée,
„ Dit l'*Amour*, à ton repentir,
„ Car chez toi je m'en vais bâtir
„ La merveilleuſe cheminée.

„ *Damis* avoit pris femme vive,
„ Et l'importunoit par ſes ſoins ;
„ Le traitre la tenoit captive
„ Sans lui donner tous ſes beſoins :
„ La belle trop infortunée
„ Se lamentoit ſur ſes malheurs ;
„ Mais l'*Amour* pour ſécher ſes pleurs
„ Deſcendit par la cheminée.

LE mari ſe conſole en homme d'eſprit qu'il eſt, & ſe chanſonne lui-même ſur ſon aventure.

(*b*) *Sçavoir*, Si *Vulcain* a bien ou mal fait,
De prendre *Venus* ſur le fait.

LETTRE XXIII.

Paris, 1 *Janvier*, 1749.

LA tragédie annoncée depuis vingt-cinq ans eſt enfin au théatre depuis huit à dix jours, MONSIEUR. Si vous voulez bien vous rappeller ce que j'eus l'honneur de vous en écrire au mois d'Août dernier, & le comparer avec ce qui arrive aujourd'hui, je me flate que vous rendrez juſtice à ma preſcience.

C'EST préciſément ce que j'en avois imaginé ſans en avoir vu qu'une partie: *Catilina* plait uniquement par la hardieſſe de ſon caractère, mais il la pouſſe juſqu'à l'extravagance; il reſſemble à ce

Gigante gentile
Ch' aveva un C . . . o come un campanile.

& le cinquième acte ſoutient foiblement les quatre premiers. Tout eſt impitoyablement ſacrifié à ce caractère dominant; *Ciceron* devient le plus petit perſonnage du monde, il perd juſqu'au don de la parole. La dignité du Sé-

nat aſſemblé diſparoît également devant le chef de la Conjuration ; il les fait taire, il les menace, il les traite perpétuellement l'un de poltron, l'autre d'inſenſé, & tous enſemble comme des baillifs de village, ſans que le Conſul outragé s'aviſe de lui impoſer ſilence, ni preſque de lui répondre.

JE ſçais avec quelle liberté on s'expliquoit alors au Sénat de Rome ; mais cette liberté avoit des bornes, & quand elle n'en auroit pas eu, la bienſéance vouloit qu'on y en mit ſur le théatre.

CE n'étoit point ainſi que le grand Corneille faiſoit agir & parler ſes Romains : jamais la fierté, ni même l'audace de l'un ne prenoit trop ſur la dignité, de l'autre ; il ſçavoit appareiller ſes athlétes, leur prêter des armes à peu près égales, & par-là donner à ſon dialogue toute la force de *conflict* dont il étoit ſuſceptible : ici c'eſt *Catilina* qui ſe bat tout ſeul, c'eſt *Jupiter* foudroyant les Pygmées, c'eſt votre Chevalier *Falſtaff* qui *pourfend*, qui *déconfit*, qui renverſe tout ce qui ne lui oppoſe point de réſiſtance.

INDÉPENDAMMENT de cette diſ-

proportion je trouve une faute eſſentielle de conduite dans ce quatriéme acte, qui eſt le grand acte de la Pièce : c'eſt que l'accuſation de *Fulvie* ayant été jugée frivole, & *Ciceron* lui-même, à l'aide de *Tullie*, ayant cherché à diſſuader *Catilina* de paroître au Sénat pour s'en défendre ; le Sénat aſſemblé l'affaire y devoit prendre un autre cours ; on devoit, non y pourſuivre *Catilina* ſans nouvelle preuve, mais ou reconnoître ſon innocence, ou trouver d'autres indices contre lui : cette faute énerve preſque tout l'acte. Il y a bien auſſi quelque choſe à dire ſur l'accuſation contre *Manlius* : *Catilina* pour juſtifier ſa conduite accuſe *Manlius* de haute trahiſon, après l'avoir tué, & ſans dire qu'il l'a tué ; mais comment pouvoit-il eſpérer qu'immédiatement au ſortir de l'aſſemblée, ce meurtre, & le moment de ce meurtre, ne parviendroient pas à la connoiſſance de quelqu'un des Sénateurs qui lui étoient contraires, ce qui tout d'un coup auroit détruit l'illuſion, rédoublé les ſoupçons à ſa charge, & déconcerté ſes meſures. A cela près c'eſt une belle idée que cette accuſation de *Manlius*, bien hardie, bien inattendue, bien ſurprenante,

& qui reveille merveilleuſement la curioſité du ſpectateur : mais auſſi c'eſt avec la diſſimulation de *Ciceron* qui la fait valoir, tout ce qu'il y a d'imaginé avec génie dans la Piéce.

C'EST particulièrement ſur la ſcène qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité : *Lentulus*, *Probus*, *Craſſus* & *Céthégus* pouvoient être mis en deux rôles ; *Sunnon* & *Gontran* ne produiſent rien & n'avoient que faire de paroître : & quelles femmes ! une *Fulvie* indécente & mal-adroite ; une inſipide *Tullie*, mais jamais ſi froide que lorſqu'elle s'échaufe le plus : nul intérêt ſi ce n'eſt de curioſité ; le dénouëment étranglé avant le milieu du cinquiéme acte, puis néïé dans une déclamation mortelle, qui déroge également à la vérité de l'hiſtoire, à la vraiſemblance du Théatre, à la dignité de *Tullie* & à celle de *Catilina*. L'Auteur avoit craint de ne pouvoir renfermer ſon ſujet en moins de ſept actes ; il n'en a pas même pu remplir quatre & demi.

LA verſification eſt très-défectueuſe ; pleine de termes populaires, de phraſes barbares, de conſtructions louches, de duretés, de tours & de nombres proſaïques. Vous trouverez au milieu de

cela quelques vers ſublimes, jamais ſix beaux vers de ſuite, quelques détails bien penſés, quatre ou cinq portraits d'hommes illuſtres, deſſinés avec force, mais ſans coloris. Après tout, je ne ſçais ſi je n'aimerois pas mieux avoir fait *Sémiramis* que *Catilina*, quoiqu'en diſe le Public, car actuellement il applaudit beaucoup à la nouvelle Pièce, c'eſt le moment de l'enthouſiaſme, le Poëte *Roi* triomphe, & ne craint point de dire à Mr. *de Voltaire*,

„ Si *Quinaut* vivoit encor,
„ Loin d'oſer toucher ſa lyre,
„ Je ne me ferois pas dire
„ De prendre ailleurs mon eſſor.
„ Uſurpateur de la ſcène,
„ Petit bâtard d'Appollon,
„ Attendez que *Melpomène*
„ Soit veuve de *Crébillon*.

CELA eſt bon pour l'épigramme; mais il faut être équitable, & *Mr. de Voltaire* a fort bien fait de ne pas *attendre*. On a parodié ſa *Sémiramis*, ſous le titre de *Zoramis*, *ou* du *Spectacle manqué* : la Piéce n'a été ni repréſentée, ni imprimée, car ici depuis quelque tems les parodies ne ſont permiſes ni au théatre, ni à la preſſe. *Zoramis* ou *la Folie*,

veuve du *Carnaval*, a pour fils l'*Audace*, Officier Houzard, pour niéce *Zulma*, &c. *Le bon ſens* repréſente ironiquement le Grand-Prêtre. Le dénouëment eſt plaiſant, & reléve bien le ridicule de celui qu'il parodie : on voit arriver l'Ombre du feu *Carnaval* :

ZORAMIS.

» Son redoutable aſpect fait frémir tout mon » corps.

LE BON SENS.

» Paix, il parle, écoutons dialoguer les morts.

L'OMBRE.

» Je viens pour abréger & corriger la Pièce.

L'AUDACE.

» Que me commandes-tu, parle, ombre » vengereſſe ?

L'OMBRE.

» Règne mais garde-toi d'épouſer *Zoramis*.

ZORAMIS.

» Pourquoi ?

L'OMBRE.

» Je ſuis ſon père, & reconnois ton fils.

L'AUDACE.

„ Qu'entens-je ?

ZORAMIS.

„ Quelle horreur ! Pour appaiſer ta cendre
„ Que dois je faire ?

L'OMBRE.

Approche, & je vais te l'apprendre.
(*Saiſiſſant Zoramis qui s'approche.*)
„ Nous voilà réunis pour ne nous plus quitter;
„ Avec moi chez les morts je m'en vais t'em-
„ porter :
„ J'épargne un parricide auſſi bien qu'un in-
„ ceſte ;
„ Ecoutez le *Bon Sens*, il vous dira le reſte.

L'AUDACE.

„ Ma mère !.....

ZORAMIS.

Adieu, mon fils, on m'entraîne au tombeau.

LE BON SENS.

„ Peut-être cet hyver ils vivront de nouveau.
„ Qu'ils nous ſauvent d'ennui pour une bonne
ſcène !
„ A toi-même, cher Prince, ils t'épargnent
„ la peine
„ De deſcendre à tâtons dans ce tombeau, fatal,
„ Pour égorger ta mère au lieu de ton rival.
„ Ah ! pour ne pas tomber dans une erreur ſi
„ lourde.
„ Tu devois prendre au moins une lanterne
„ ſourde, &c.

LETTRE XXIV.

Paris, 30 *Janv.* 1749.

QUE me demandez-vous, MONSIEUR & que diroit Mde. de ....., que vous m'avertiſſez qui ouvre vos lettres, ſi elle y trouvoit le récit du *Siége de Cithere*, & des Aventures de *Théréſe Philoſophe* ? A l'égard du premier de ces ouvrages vous pouvez vous rappeller une *Hiſtoire du Prince Apprius*, c'eſt à peu près la même choſe ; c'eſt là ſans doute que le nouvel Allégoriſte a pris ſon idée, & même une partie de ſes anagrammes : mais il faut convenir qu'il eſt beaucoup plus plaiſant que ſon modéle, plus riant, plus léger, plus ingénieux dans ſes deſcriptions & dans ſes alluſions. Le dénouëment ſurtout m'a paru très-heureux.

POUR *Théréſe*, toutes les horreurs de la plus exceſſive débauche & de l'irréligion la plus effrénée, vous les verrez mauſſadement réunies dans ſes abominables Mémoires. Cependant comme vous avez été conçu dans le péché, il ſe pourroit que la partie hiſtorique vous offrît des choſes qui

vous amuſaſſent *vi materiæ*, plus qu'elles ne vous choqueroient par la forme. Je ne ſçais même ſi l'hiſtoire du Père (*a*) *Dirrag* avec Mdle. (*b*) *Eradice*, toute vieille qu'elle eſt, ne vous paroîtra pas, à quelques bagatelles près, aſſez plaiſamment rajeunie. En revenche, celle de la *Bois-laurier*, qui tient preſque tout le ſecond volume, ne vous préſentera que des obſcénités en pure perte, des tableaux bizarres ſans agrément, quelquefois d'une groſſièreté tout-à-fait dégoutante. J'aurois envie d'en excepter un, mal adroitement peint, mais bien imaginé dans ſa vilaine eſpéce; mais je n'oſe vous l'indiquer.

QUANT à la partie philoſophique, ce ſont des lieux communs de Déïſme & de morale relâchée, très-mal amenés & un peu plus mal écrits. Le livre ne laiſſe pas de ſe vendre bien cher, parce qu'il eſt nouveau, proſcrit, orné d'eſtampes infames, en un mot libertin en tout ſens & à toute outrance.

CE n'eſt pas une ſottiſe, MONSIEUR, que l'anagramme de *Telliamed*, c'eſt

(*a*) *Nom anagrammatique.*
(*b*) *Autre anagramme.*

le nom de feu Mr. *de Maillet*, qu'on nous produit ici *à la renverſe*, pour repréſenter un Philoſophe Indien, s'entretenant avec un Miſſionnaire François. Ecoutez leur dialogue ; ils vont vous dire que votre premier père étoit un poiſſon ; qu'un de vos arrière-petits-fils pourroit fort bien quelque jour, au défaut de chaiſe de poſte, franchir le pas de Calais à pied ſec, & nous venir faire une viſite de Londres à Paris ſans ſe mouiller la ſemelle ; qu'il n'eſt rien de ſi aiſé, quand on cherche bien ; que de trouver des hommes à deux queuës, ou des femmes qui en aient une ; que les hommes de cette eſpèce ſont des *Samſons* d'une force à toute épreuve, des *Hercules* à douze travaux, des ſatyres d'une groſſièreté que nos petites maîtreſſes leur pardonneroient ſans peine, ſi malheureuſement ces demi-Dieux n'étoient d'une atmoſphère *qui ne prévient pas tout-à-fait l'odorat en faveur du tact* ; enfin cent choſes merveilleuſes ſur l'origine de l'homme, ſur la diminution de la Mer & la formation de la Terre. L'objet principal eſt de prouver que tous les terrains dont eſt compoſé notre globe, juſqu'aux plus hautes de nos montagnes, ſont ſortis du ſein des eaux,

qu'ils ſont tous l'ouvrage de la Mer qui ſe retire ſans ceſſe pour les laiſſer paroître ſucceſſivement. Le livre eſt diviſé en ſix entretiens : vous trouverez dans les quatre premiers diverſes obſervations curieuſes, vraiment philoſophiques & de conſéquence : dans les deux autres des conjectures, des rêveries, des fables, quelquefois amuſantes : celle qui m'a le plus réjoui eſt la transformation des poiſſons en oiſeaux, qui ne coûte pas plus à imaginer à notre Indien, que la métamorphoſe ſi connue de la chenille en papillon.

CATILINA eſt imprimé & avec des adouciſſemens qui en demandent quelques-uns dans ce que j'ai pris la liberté de vous en écrire après les premières repréſentations. Conſolez vous de ne l'avoir pas vu jouer, autant en vaut la lecture, le théatre n'y ajoûte preſque rien ; je ne ſçais ſi c'eſt là une qualité ou un défaut dans une tragédie. La Pièce eſt dédiée à Mde. la Marquiſe *de Pompadour*, qui ſe plaît à favoriſer les Gens de Lettres, & particulièrement Mr. *de Crébillon*.

QUE j'ai de peine & de plaiſir, MONSIEUR, à me mettre en état de vous rendre quelque compte de deux nouveaux

volumes in quarto de Mr. le Préſident *de Monteſquieu*, ſous le titre de *L'Eſprit de Loix* ! Il y a quinze jours que je les ai entre les mains ; mais un ouvrage de cette étendue, ſyſtématique, plein de vues ſublimes, de réfléxions profondes, de recherches & de diſcuſſions innombrables, qui a preſque autant coûté à faire que le *Catilina*, en un mot le fruit du travail de vingt années, & du travail d'un homme illuſtre, demande bien au moins encore un mois d'une lecture aſſidue & réfléchie : encore n'acheverai-je pas le ſecond tome, parce qu'il ſe répand en longs détails, importans ſans doute, mais dont quelques-uns ne nous intéreſſent guères ni vous, ni moi. Quoiqu'en diſe la Préface, on peut ſaiſir l'eſprit du livre, ſans le dévorer tout entier.

En attendant, je veux bien vous avancer un petit trait d'érudition qui pourra vous faire honneur dans le monde :

» Dans les gouvernemens modérés » tout pour un bon Légiſlateur peut ſer- » vir à former des peines. N'eſt-il pas » bien extraordinaire qu'à Sparte une » des principales fût de ne pouvoir prê- » ter ſa femme à un autre, ni recevoir » celle d'un autre, de n'être jamais dans

» ſa maiſon qu'avec des Vierges ?

CONDAMNÉ aux Vierges ! quel ſupplice ! qu'auriez-vous fait en pareil cas ?

LETTRE XXV.

Paris, 20 *Février*, 1749.

LES divers raports des Loix avec la nature, & le principe du gouvernement, avec le *phyſique* du pays, avec les occupations, les mœurs, la Religion, en un mot l'état des Peuples ; les raports de ces mêmes loix entr'elles & avec l'ordre des choſes ſur leſquelles elles ſont établies ; voilà, MONSIEUR, ce qui forme *l'Eſprit des Loix*, & l'objet de Mr. *de Monteſquieu*.

COMME il ſeroit difficile de vous tracer le précis du tout en peu de pages, je me borne à l'idée eſſentielle de l'Auteur, à la clé de ſon ſyſtême, à la grande ſource des Loix, à ce qu'il appelle le principe fondamental de chaque gouvernement.

IL diſtingue avec grand ſoin la nature du gouvernement d'avec ſon principe. Sa nature eſt ce qui le fait être tel : le gouvernement Républicain eſt celui où le Peuple en corps, ou en partie, a la ſouveraine puiſſance ; le Monarchique celui où gouverne un ſeul, mais ſelon des loix fixes ; le Deſpotique, celui où un ſeul entraîne tout par ſa volonté, ſans autre loi que cette volonté même ; voilà leur nature. Mais ce qu'on appelle ici le principe du gouvernement eſt ce qui le fait agir, le reſſort qui le fait mouvoir, le ſouffle de vie qui l'anime, & comme le génie qui le conſerve, le ſoutient, & prévient ſa ruine.

DANS cette idée on établit pour principe de la Démocratie pure, la *Vertu*, c'eſt-à-dire ſimplement l'amour des Loix & de la Patrie ; pour principe de l'Ariſtocratie, la *Vertu* jointe à une certaine *modération*; pour principe de la Monarchie, l'*Honneur*, c'eſt-à-dire ce ſupplément à la *vertu*, cet heureux préjugé de chaque perſonne, qui la fait aſpirer à certaines diſtinctions dans ſon état ; enfin pour princice du Deſpotiſme, la *Crainte*.

IL faut voir dans l'ouvrage même le

prodigieux développement de ces principes, & la chaîne infinie des conſéquences qu'on en tire. Je remarquerai ſeulement qu'il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient auſſi abſolument applicables, auſſi indépendamment l'un de l'autre, que ſe le perſuade Mr, *de Monteſquieu* ; enſuite qu'il ne me dit pas toujours d'une manière aſſez claire ce qu'il entend par le *gouvernement* : tantôt il le prend pour la partie qui gouverne, tantôt pour celle qui eſt gouvernée, tantôt pour les deux à la fois, ſans trop s'expliquer, & tirant ſans s'en appercevoir des conſéquences d'un ſens à l'autre, ou du ſens particulier au ſens général ; ce qui donne un air louche à pluſieurs de ſes raiſonnemens, & laiſſe quelquefois de l'obſcurité, pour ne pas dire de l'inſuffiſance dans ſes preuves.

Le moyen dans un ſujet auſſi vaſte de tout voir, de tout diſtinguer, de tout exprimer, de ſe ſoutenir invariablement au milieu de ce tourbillon d'idées diverſes, qui vous entraîne & qui vous repouſſe? D'ailleurs, comme dit Mr. *de Monteſquieu, il ne faut pas toujours tellement épuiſer un ſujet, qu'on ne laiſſe rien à faire au lecteur ; il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire penſer.* Qui

ſçait faire penſer ſe fait toujours lire ; ici l'on n'a preſque rien négligé pour ſe faire lire avec plaiſir : une érudition immenſe habilement diſtribuée dans le ſyſtème ; la partie la plus intéreſſante de l'hiſtoire de tous les tems & de tous les lieux répandue adroitement pour éclaircir les principes, & en être éclaircie à ſon tour ; une variété de faits peu connus, curieux & agréables ; images frapantes, ſaillies d'eſprit & de génie ; tout concourt à charmer le travail d'une longue lecture. A propos de la liberté politique, l'Auteur s'étend avec complaiſance ſur la Conſtitution d'Angleterre, *ce beau ſyſtême* (a) *qui a été trouvé dans les bois.* Vous verrez qu'il en parle avec plus de connoiſſance qu'il n'apartient à un étranger. Il n'examine point ſi vous jouiſſez actuellement de cette liberté, ou non; mais il la trouve dans vos Loix, & n'en cherche pas davantage. Je ſuis bien trompé ſi vous n'êtes extrêmement content de cet article. Celui *d'Alexandre* m'a paru ren-

(a) Si l'on veut lire, *dit Mr. de Monteſquieu à la fin de ce chapitre,* l'admirable ouvrage de Tacite ſur les mœurs des Germains, on verra que c'eſt d'eux que les Anglois ont tiré l'idée de leur Gouvernement politique : ce beau ſyſtême a été trouvé dans les bois.

fermer des obſervations profondes & merveilleuſement bien raprochées : celui de l'*Eſclavage des Négres*, une ironie plaiſante & digne d'un *humoriſte* Anglois. L'examen, ou plutôt, la réfutation du livre célèbre de l'Abbé Dubos ſur l'*établiſſement de la Monarchie Françoiſe*, eſt un morceau d'autant plus conſidérable, que le ſentiment (*b*) combattu avoit été préſenté avec beaucoup d'art, & avoit ſéduit beaucoup de gens. Le chapitre treize du livre cinq eſt trop ſingulier pour n'être pas remarqué ; le voici d'un bout à l'autre : *Quand les ſauvages de la Louiſiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied & cueillent le fruit ; voilà le Gouvernement Deſpotique.* Les chapitres de cette briéveté, ou à peu près, ne ſont pas rares dans ce livre ; & devineriez vous le titre qu'on donne aſſez ſouvent au chapitre qui ſuit ? *Continuation du même ſujet.* En général l'ouvrage eſt écrit avec méthode, vous y trouverez les grandes liaiſons des idées ; mais les liaiſons de détail, on vous en laiſſe le

(*b*) *Mr. l'Abbé* Dubos *ne veut point que les Francs ſoient entrés en conquérans dans les Gaules ; il prétend que les Peuples ont appellé* Clovis, *& qu'il n'a eu qu'à s'aſſeoir à la place des Empereurs Romains.*

maître; des diviſions au lieu de liaiſons. Un ſtyle coupé, mutilé même quelquefois, & qui, pour être concis, n'en eſt pas toujours plus net. Un grand air de travail; & cependant un reſte d'âpreté, je ne ſçais quoi d'interrompu & de non achevé, qui reſſemble aux jeux de la Nature.

LETTRE XXVI.

Paris, 26 Février, 1749.

POINT d'aventures merveilleuſes, MONSIEUR, depuis celle de la Cheminée. Ce que nous avons eu de mieux ce Carnaval ce ſont les bals de Mr. le Prince *de Condé*, deux par ſemaine, l'un paré, l'autre maſqué. La magnificence, le goût, la variété, l'ordre, & le déſordre agréable brilloient à l'envi dans ces aſſemblées, où ſe trouvoit l'élite de la Cour & de la Ville. On avoit admis aux bals maſqués une douzaine des plus jolies *filles de par le monde*, pour animer la converſation, & pour relever la vertu des Ducheſſes par le contraſte. Vous jugez bien auſſi, MONSIEUR, qu'on n'avoit eu garde d'exclure

clurre les femmes de finance, qui sûrement ne nuiſoient point au ſpectacle, mais peut-être bien un peu aux beautés de robe & d'épée. Pour moi j'ai le goût roturier, & je tiens que ce qui forme aujourd'hui le plus joli corps de l'Etat, ce ſont les femmes du troiſiéme ordre. Votre ami le libertin qui préfère celles du quatriéme, donnoit la main la dernière fois à la *Bergére aux beaux yeux fermés*, (*a*) qui s'endort au fruit de ſi bonne grace, & qui a le ſommeil ſi profond. Au reſte les bals continuent juſqu'à la mi-carême, (vous en pouvez encore prendre votre part,) à moins que l'Archevêque n'y mette obſtacle; mais on s'arrange; on priera les Dames à ſouper, il ſe trouvera là quelqu'un qui jouera par hazard un menuet, on en danſera deux ou trois, il ſurviendra d'autres violons, & petit à petit & ſans ſcandale l'aſſemblée ſe formera en bal.

ON nous a donné les derniers jours du Carnaval *Platée*, nouvel opéra bouffon, mais des plus platement boufons, ſoit dit ſans jeu de mots. L'héroïne du Poëme eſt une Nymphe des Marais, une Reine des grenouilles. Chœur de

(*a*) *Voyez la fin de la* Lettre *du* 1 *Mars* 1751.

grenouilles, comme dans *Ariſtophane*; *brékécoacoa, brékécoacoa;* item, contrefaçon du cri des oiſeaux qui apperçoivent le hibou, & autres imitations ingénieuſes de la nature la plus exquiſe. Après tout, la muſique en eſt ſouvent très-agréable ; c'eſt une fantaiſie de *Rameau*, & nous la regrettons fort depuis qu'on nous a remis *Médée & Jaſon*, vraie muſique de carême, triſte & mortelle pſalmodie d'un nommé *Salomon* ; mais moins triſte & moins mortelle encore que *l'Ecole de la Jeuneſſe*, comédie en vers & en cinq actes, qui vient de tomber au premier pas qu'elle a fait. Le défaut que Mde. la Ducheſſe *de Chaulnes*, trouve à la plupart des beaux eſprits, qui eſt de n'avoir point d'eſprit, eſt préciſément celui qui brille dans cette nouvelle production : elle eſt pourtant de Mr. *de la Chauſſée*. Mr. *de Boiſſy*, fut plus heureux le même jour aux Italiens dans le *Retour de la Paix*, qu'il donnoit auſſi pour la première fois. Ce n'eſt qu'une petite pièce d'un acte, ſans intrigue & ſans liaiſon de ſcènes, peuplée de perſonnages métaphyſiques, c'eſt-à-dire froids, mais dont l'Auteur ſe ſert adroitement pour louer

Molière, qu'il eut bien mieux fait d'imiter. Suit, ou précède une Apologie du *Catilina* de Mr. *de Crébillon*, qui commence à tomber en discrédit malgré les vingt représentations consécutives. Il paroît depuis quelques jours une *Lettre* fulminante d'un prétendu *Académicien de Province* à Mrs. de l'Académie Françoise, dans laquelle il leur demande justice du succès de cette fameuse Tragédie, & proteste hautement contre les reproches qu'on en pourroit faire à notre siécle & à la nation. Le faux zèle outré de ce petit écrit, l'air de dépit, d'aigreur, de ridicule indignation, qui y règne, l'amertume & l'entassement des plaisanteries, la mauvaise foi des citations, l'affectation de ne rien louer, certains traits caractéristiques, la chaleur & la négligence du style, ont fait imaginer à bien des gens que l'*Académicien de Province*, n'étoit autre que Mr. *de Voltaire*, ou quelqu'un de ses Elèves. Mais la noblesse d'ailleurs connue des sentimens de cet illustre Poëte ne me permet pas de le soupçonner d'envie, ou de cabale, & je crois l'imputation pour le moins aussi injuste que la critique qui l'occasionne.

ME voilà bien loin de mon *Retour de la Paix* : j'y reviens un inſtant en faveur de Mr. *Rameau*, qui n'y eſt point oublié. On dit à propos de ſon merveilleux chœur de *coa*, *coa*,

Que ce grand maitre en gé ré ſol
Fait mieux coaſſer la grenouille
Que les autres ne ſont chanter le roſſignol.

L'éloge eſt un peu équivoque, mais on voit bien ce qu'il veut dire.

L'*Anti-Lucrèce* de Mr. le Cardinal *de Polignac*, vient d'être mis en François avec beaucoup d'élégance & de force. Il ne me paroît cependant pas que Mr. *de Bougainville*, qui nous a rendu ce bon office, ait aſſez ſenti l'obligation où il étoit de ne permettre à ſa proſe aucun mot, aucune phraſe, preſqu'aucun tour qui ne pût être admis en bonne poëſie: c'eſt à mon ſens la première règle & la moins obſervée de cette ſorte de traduction ; le ſeul cas de diſpenſe eſt celui où le Poëte a lui-même fait de la proſe. Vous rappellez-vous cette belle image tirée de l'Imprimerie, que je vous citai dans le tems ?

Sic dùm preſſa gravi ſignatur pagina prælo,
Etc.

SI vous liſiez le Traducteur dans cet endroit, & que vous fuſſiez Poëte, ah que vous déchireriez le feuillet de bien bon cœur !

LETTRE XXVII.

Paris, 10 *Mars*, 1749.

NE vous enverrai-je donc jamais, MONSIEUR, que les extraits des pièces des autres ? Vous auriez trop mauvaiſe opinion de mes talens, & duſſiez-vous l'avoir encore moins bonne, c'eſt ma propre Tragédie que vous allez recevoir bientôt, & dont le titre va tapiſſer les carrefours de Paris. Je l'ai préſentée dernièrement aux Comédiens, ils n'en ont pas voulu, à cauſe, ont-ils dit, de la reſſemblance à celle de Mr. *de Voltaire*, qu'ils ont déja ſous le même nom. Ce ſeroit un préjugé pour ou contre moi, ſi l'on ſçavoit le ſecret des couliſſes. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que Mr. *de Voltaire* m'avoit promis d'écrire aux Comédiens, ſur qui il a tout pouvoir, & à juſte titre, que non ſeulement il ne prendroit point en mau-

vaiſe part la repréſentation de ma Pièce, mais qu'il la verroit même avec plaiſir, & qu'il la leur conſeilloit; il ajouta qu'il m'enverroit copie de la lettre; voilà ce qu'il m'avoit promis devant (*a*) témoins, & dont il n'a rien fait. Mais pourquoi publier une *Mérope* après Mr. *de Voltaire?* C'eſt juſtement la queſtion que je voulois que vous me fiſſiez, pour avoir occaſion de vous conter mon hiſtoire.

J'AI commencé à travailler ce ſujet pour le moins auſſi-tôt que Mr. *de Voltaire*, & ſans ſçavoir qu'il y penſât. J'en étois à la fin du troiſiéme Acte quand Mr. le Marquis *de Maffei* arriva à Paris en 1733; je pris la liberté de lui demander ſon avis, il me parut ſouhaiter que je me bornaſſe à la ſimple traduction en vers, & m'apprit en même tems le deſſein du célébre Auteur de la Henriade.

J'ÉTOIS trop avancé & trop peu raiſonnable pour avoir le courage de reculer; je pourſuivis donc, & crus avoir achevé quelques mois après, ſi bien que j'eus la témérité de lire ce premier

(*a*) *Il prit à témoin (comme s'il ſe fût douté de l'inſuffiſance de ſa parole) un Mr.* de Nêle, *ſi je ne me trompe, & je ne ſçais plus qui encore qui étoient alors dans ſa chambre.*

eſſai chez une Dame illuſtre par la délicateſſe de ſon goût & le choix de ſes amis. Mr. *de Fontenelle* toujours & peut-être trop porté à encourager l'apparence des talens, ſe trouva chez elle ce jour-là, & tous deux m'écouterent avec tant de bonté que le ſieur *Dufreſne*, qui étoit préſent, n'héſita point à me demander une lecture pour l'Aſſemblée des Comédiens François. Ceux-ci n'eurent garde d'être ſi indulgens ; ils virent une partie des défauts de ma Pièce, & m'en dirent naïvement leur penſée : Je ſentis qu'ils avoient raiſon, & je réſolus d'oublier mon Ouvrage pour y revenir quelque jour de ſang froid, s'il étoit poſſible.

QUE je rougis au bout d'un an de la première opinion que j'en avois conçue, & ſurtout de celle qu'il avoit dû laiſſer de moi ! Je vis le moment de ſageſſe où j'allois ſuivre le conſeil de l'*Arioſte* :

Fa a mio modo, Maron, tuoi verſi getta
Con la lira in un pozzo e altr'arte impara.

Fais comme moi, cher *Maroniére*,
Exécutons-nous ſans quartier,
Jettons nos Vers dans la rivière,
Et prenons un autre métier.

Mais la Métromanie fut la plus forte ; & je n'eus de repos qu'après avoir tout démoli & recommencé. Après tout, il n'étoit pas bien étonnant qu'un jeune homme de 24 ans, qui en avoit employé (*b*) 23 à l'étude du Grec, de l'Hébreu, du Droit naturel & de la Théologie, tranſplanté tout-à-coup d'un pays de bonne & preſque toujours ſolide littérature, dans le ſéjour des Arts de toute eſpéce, & ſur-tout des plus délicats & des plus recherchés, y eût débuté par faire de fort mauvais vers qu'il croyoit excellens.

CETTE réfléxion dont j'avois beſoin pour conſoler mon amour propre, réleva plutôt mes eſpérances que mes forces. Le nouveau travail fut auſſi long que le premier l'avoit été peu ; je n'oſerois dire combien j'y ai mis de tems. Il me ſuffit qu'on ſçache que j'avois fini avant que Mr. *de Voltaire* eût fait repréſenter. Le tems ne fait rien à la valeur de l'Ouvrage, mais il fait à celle de l'Ouvrier : une partie de ſon mérite, & ſouvent la plus brillante, conſiſte dans une exécution facile. Cette célérité d'imagination n'eſt pas moins précieuſe dans l'art d'écrire que dans la

(*b*) *Voyez la* Lettre *ſuivante.*

converſation & le commerce de la vie; c'eſt la préſence d'eſprit de l'homme de cabinet. Un Mathématicien diroit que l'étendue des talens de l'eſprit eſt en raiſon directe de la perfection de leurs effets, mais inverſe du tems de leurs opérations : Sur ce pied-là, celui qui a fait *Zaïre* en trois mois, a onze fois plus de talent que celui qui ne l'auroit pu faire qu'en trois ans. Cette fécondité de génie, cette heureuſe facilité de faire auſſi-bien & quelquefois infiniment mieux qu'un autre en beaucoup moins de tems, me paroît donner à Mr. *de Voltaire* la ſupériorité la plus inconteſtable ſur preſque tous ceux qui ont couru avec lui dans la même carrière.

JE n'inſiſterai point ſur ce mérite de plus à l'égard de ſa *Mérope*, qu'un ſuccès auſſi brillant, auſſi conſtant que bien acquis, met ſi fort au deſſus de mes éloges. Il ne me ſieroit pas mieux de propoſer mes doutes ſur la manière dont l'illuſtre Poëte a rempli ſon cinquiéme acte, & par conſéquent ſon grand projet de faire une Tragédie ſans amour : mais j'avoue que ne me ſentant pas la force de me ſoutenir dans cette ſimplicité, j'ai mieux aimé m'appuyer

d'un épiſode d'amour, que de riſquer de ne pouvoir fournir mes cinq Actes. C'eſt au Lecteur à décider ſi cet épiſode eſt bien lié au ſujet, s'il prend quelque choſe ſur l'objet principal, s'il en affoiblit, ou s'il en favoriſe l'impreſſion ; enfin ſi j'ai eu raiſon de me flater qu'il me produiroit au plus beau moment de la Pièce une reconnoiſſance plus heureuſe, plus neuve, de plus grand effet & frapant plus de coups que celle que Mr. *de Voltaire* a empruntée de Mr. *de Maffei.*

AU reſte, ſi du moins par raport à certains détails, on me fait l'honneur de comparer les deux Tragédies, je ſens qu'il faut que mes premiers Actes ſouffrent infiniment dans le paralléle : c'eſt une ſuite néceſſaire du ſoin que j'ai cru devoir prendre de reculer les événemens, de ménager l'intérêt & de ne pas d'abord pouſſer la gradation auſſi vivement qu'il m'étoit poſſible.

UNE des choſes que je regrette le plus, eſt de n'avoir oſé avancer la première Scène où paroit *Egiſte*, & l'y faire interroger par la Reine plutôt que par le Tyran. Rien n'eſt plus pathétique que cette ſituation maniée par Mr. *de Voltaire*. J'ai préféré une varié-

té mal entenduë, je me ſuis réſervé pour le quatrième Acte, j'ai voulu me ménager une plus belle ſuite de mouvemens pour la grande entrevuë de la mère & du fils; j'y ai réuſſi peut-être; mais je me ſuis coupé un bras pour donner plus de vigueur à l'autre.

QUANT à la diction, à la verſification, à la Poëſie du ſtyle en général, ce *grand point*, comme dit ſi ſouvent Mr. *de Voltaire*, ce point déciſif, qui a fait périr tant de Poëmes, & qui fera vivre à jamais les ſiens: tout ce que je ſouhaite, eſt qu'on puiſſe entrevoir dans celui-ci quelques effets de l'admiration profonde dont la ſublimité de ſes talens a pénétré le plus foible de ſes Diſciples.

SÇAVEZ-VOUS ce que vous avez fait, MONSIEUR? Vous avez lu ma Préface, que j'avois peur que vous ne luſſiez pas dans le livre. Ah la dupe!

LETTRE XXVIII.

Paris, 30 *Août*, 1749.

MONSIEUR,

JE vous annonce un nouveau Roman de Mdle. *de Luſſan*, les *Annales galantes de la Cour de Henry ſecond*; ôtez-en à peu près la moitié, comme il ne ſeroit peut-être pas ſi mal de faire à quelques-autres de ſes ouvrages, le reſte vous paroîtra écrit avec une délicateſſe & une vivacité charmantes.

LE grand objet d'intérêt eſt l'amour plus que fraternel du Comte *de Dreux* & de ſa ſœur *Eleonore*, qui d'abord ne ſe doutent pas de la nature de leur tendreſſe, & qui la combattent de tout leur pouvoir auſſi-tôt qu'elle leur devient ſuſpecte. Le moment long-tems attendu, où la force de la paſſion leur ſurprend une déclaration réciproque, eſt ſurtout d'un pathétique à faire verſer des larmes coupables.

UNE autre choſe que je crois qui vous plaira beaucoup dans ces *Anna-*

les c'eſt la paſſion de la Ducheſſe *de Valentinois* pour ce Comte *de Dreux*, ce frère amoureux & aimé de ſa ſœur; ſurtout l'artifice qu'elle emploie pour ſupplanter ſa rivale, s'inſinuant dans le cœur du Comte ſous le titre d'amie & de confidente, & l'amenant ainſi peu à peu à des ſentimens plus vifs & plus flateurs pour elle. Ce morceau eſt manié avec toute l'adreſſe imaginable; rien n'étoit plus difficile à faire, & cette difficulté ſurmontée donne un plaiſir infini. Notez que l'aimable Ducheſſe étoit à cinq ou ſix luſtres de l'âge d'*Hébé*; ſi bien que Mde. *de Créqui*, auſſi amoureuſe, & même jalouſe du jeune Comte, (car vous jugez bien que la tête en tournoit à toutes les femmes,) ſe trouvant un jour avec lui dans le cabinet du Marquis *de Morainville*, qui étoit rempli de curioſités, & particulièrement de médailles, diſoit au Marquis en les admirant, je ſuis certaine que cette Pièce de votre apartement eſt celle où le Comte ſe plait davantage; il a du goût pour les antiques.

O ça, *Je chante ce laborieux Enfant* d'Eſculape, *qui dans ſa première jeuneſſe, voyageant preſqu'autant* qu'Ulyſ-

ſe, *ſçut trouver un infaillible remède ; un ſpécifique univerſel contre toutes les maladies ſans exception, & après bien des travaux & des courſes, donna enfin au Public un pot d'Orviétan. Diabotanus* eſt le nom du Héros, qu'il donne au nouveau Poëme en proſe dont vous venez de voir le début. Le ſujet n'eſt pas tout-à-fait ſi noble que celui de l'Odyſſée; mais l'ouvrage n'eſt pas ſans agrément ; c'eſt du pompeux, du bas, du réjouïſſant, de l'eſprit, du feu, peu de goût, mais une ſorte de génie, & une variété d'images plaiſantes. En tout, je penſe qu'il pourra vous amuſer un de ces ſoirs, *ſi vous ne dormez pas.*

VOUS êtes-vous apperçu de ce qui m'eſt échappé dans cette *préface* que je vous ai envoyée le dix de ce mois ? Je dis *qu'il n'étoit pas bien étonnant qu'un jeune homme de 24 ans, qui en avoit employé 23 à l'étud. du Grec*, &c. Parbleu, il auroit fallu que j'euſſe commencé de bonne heure ; le Docteur *Diabotanus*, l'éducation de *Montagne* n'y auroient fait œuvre ; de combien je dois être plus avancé que le *Virtuoſo* de la Comédie, *qui à 19 ans ſçavoit déja lire & écrire !* Je n'ai été averti de cet-

te bévue qu'après la diſtribution de 250 exemplaires. Que je voudrois en être quitte pour ce reproche !

ON me vend ici avec une nouvelle Tragédie de Mr. *de Crébillon*, intitulée *Xerxès*, qui heureuſement pour moi n'eſt pas de la force de ſes autres Ouvrages. En voici pourtant quelques vers bien forts, & plus que forts. Il eſt queſtion de *Xerce* même, qui vient, dit-on, d'être aſſaſſiné par ſon propre fils :

„ J'entre, jugez, Seigneur, quel ſpectacle
„ pour moi,
„ Quand ce Prince, autrefois ſi grand, ſi
„ redoutable,
„ Des pères malheureux exemple déplo-
„ rable,
„ S'eſt offert à mes yeux ſur ſon lit étendu,
„ Tout baigné dans ſon ſang lâchement ré-
„ pandu ;
„ Qui de ce même ſang, mais d'une main
„ tremblante,
„ Nous traçoit de ſa mort une hiſtoire ſan-
„ glante,
„ Puiſant dans les ruiſſeaux qui couloient
„ de ſon flanc,
„ Le ſang accuſateur des crimes de ſon ſang.

JE le donne en quatre aux Manes des prédéceſſeurs de *Rotrou*, à l'Ombre du plus ancien Poëte Hun, pour l'exprimer plus gothiquement.

SEMIRAMIS a été remiſe au théatre avec cinquante corrections qui ne corrigent rien. Je n'ai pas laiſſé de la revoir deux fois avec plaiſir. On dit que Mr. *de Crébillon* le fils en prépare une critique ſanglante, pour venger le *Catilina* de ſon père,

Puiſant dans les ruiſſeaux qui coulent de ſon flanc,
Le ſang accuſateur du bourreau de ſon ſang.

Car il ne doute point que Mr. *de Voltaire* ne ſoit l'auteur, ou le complice, de la *Lettre de l'Académicien de Province.*

LETTRE XXIX.

Paris, 20 *Avril*, 1749.

ON n'a rien lu pour vous, MONSIEUR, à la dernière aſſemblée publique de l'Académie des Sciences, ſi ce n'eſt peut-être le mémoire au ſujet d'un nouvel inſtrument, imaginé par Mrs. *d'Arcy* & *Leroy*, pour meſurer exactement les divers degrés de l'électricité des corps; mais cet *Electromètre* n'étant point encore à ſa perfection, je me diſpenſe de vous le décrire.

UNE autre invention nouvelle & non perfectionnée, que je vous annonce, quoiqu'elle ne ſoit pas de l'Académie, c'eſt une *Orgue*, conſtruite ſur le principe de celle d'Allemagne, par laquelle on pourroit exécuter toutes ſortes de Pièces à 2, à 3, à 4 parties, & qui ſeroit également à l'uſage de ceux qui ſçavent aſſez de muſique pour compoſer, & de ceux qui l'ignorent totalement. L'Auteur de ce projet eſt celui des *Bijoux indiſcrets*, Mr. *Diderot*, Mathématicien bel-eſprit, bon François, tour à tour, ſolide & frivole; point muſicien, mais aimant la muſique, & qui voudroit bien la ſçavoir & ne la point apprendre.

A la rentrée de l'Académie des Inſcriptions le nouveau Secrétaire, Mr. *de Bougainville*, lut un *Eloge* de Mr. *Otter*, qui vient de mourir, long, bon, ſans faute & ſans éclat, à peu près comme les écrits du défunt. Ne craignez pas, MONSIEUR, que je vous le répéte, ni que je m'étende ſur les deux mémoires qui le ſuivirent; car je m'endormis à l'un, & je m'enfuis au titre de l'autre. *Sic me ſervavit Apollo.*

IL paroît en 3 volumes in-12 une nouvelle *Hiſtoire de Louis XIV.* de-

puis 1661 juſqu'à 1678. Cet ouvrage, publié par Mr. l'Abbé *Le Maſcrier*, eſt de feu Mr. *Péliſſon*, ſi connu dans le monde & ſur le Parnaſſe, & qui a eu l'avantage de voir par lui-même preſque tout ce qu'il raconte, ou de l'apprendre de la bouche des principaux acteurs. Il s'eſt renfermé entre la paix des Pyrénées & celle de Nimègue : Cet eſpace de 18 ans eſt, dit-il, mêlé de tant d'événemens remarquables, qu'il ſemble n'y rien manquer ni pour inſtruire, ni pour plaire. Il y trouve trois révolutions en trois intervales preſque égaux, & ce qui eſt de plus grande conſéquence, deux changemens généraux, l'un dans la manière de gouverner, l'autre dans celle de faire la guerre.

ON ne reprochera pas à Mr. *Péliſſon* d'avoir négligé les détails ; il les pouſſe quelquefois juſqu'à la minucie : mais on doit lui ſçavoir gré de ceux qui regardent les droits de la Reine ſur les Pays-bas, la double conquête de la Franche-Comté, la Hollande, les différens de cette République avec l'Angleterre, les grandes vues, les intrigues & les négociations du Penſionnaire *de Witt*. Ce que je trouverois à deſirer dans cette *Hiſtoire*, ſeroit un peu plus de force & de

précision dans le ſtyle, de chaleur dans le dévelopement des caractères, de coloris dans les tableaux, & ſurtout beaucoup moins de ce ton de panégyriſte, & non d'hiſtorien, quand on parle de *Louis XIV.*

EN dépit de cette remarque générale je n'ai guères vu de caractères plus vigoureuſement frappés que celui de *Don Jean de Vatteville* au commencement du 3e. volume : *un tempérament froid & paiſible en apparence, ardent & violent en effet ; beaucoup d'eſprit, de vivacité & d'impétuoſité au-dedans ; beaucoup de diſſimulation, de modération & de retenuë au-dehors ; des flammes couvertes de neige & de glace.*

VOUS rappellez-vous la petite *Gogo*, dont les t-t-s commençoient à poindre au printems de 1743, & qui jouoit ſi joliment dans le *Coq de Village* ? C'eſt aujourd'hui Mdle. *de Boiſmenard*, débutante à la Comédie Françoiſe dans les rôles de ſoubrette, qu'elle rend avec aſſez de fineſſe, de légéreté & d'agrément. On lui reproche de porter une main un peu groſſe au bout d'un bras aſſez long; mais ſa taille eſt déliée: de petits yeux ronds, un nez quarré, une lèvre relevée, & une mine char-

mante : voilà ce qui fait les grandes paſſions; auſſi Mdle. *de Boiſmenard* s'en promet-elle une bonne ſuite. Elle avoit déja débuté cet hyver à l'Opéra, mais ſon plus grand talent n'eſt pas de chanter : d'ailleurs la vie trop indécente de ſes compagnes ſur ce théatre avoit bleſſé ſa délicateſſe ; c'eſt à la Comédie Françoiſe qu'elle trouvera des mœurs vraiment convenables, & ſurtout cet air de dignité ſi néceſſaire aux perſonnes bien nées qui ont du goût pour le plaiſir.

VOYEZ la diverſité des chemins qui mènent à la gloire : c'eſt en s'éloignant de ce ſage reſpect pour le *qu'en dira-t-on* ? non dans ſes mœurs, mais dans ſes poëſies, que Mr. *Robbé* s'étoit rendu fameux dans les ruelles de Paris. Un Poëme obſcène ; & quantité de petites Pièces du même genre qu'il liſoit tout bas à quelques femmes modeſtes, mais curieuſes, lui avoient fait une réputation, qu'il vient de perdre préciſément en ſe montrant au Public avec bienſéance. Malheur à l'oreille délicate ſur qui tombera l'harmonie de ſes vers ! Auſſi de quoi s'aviſoit-il de nous faire des Odes ſur des ſujets honnêtes ? Paſſe encore pour la reconnoiſſance

qu'il voudroit témoigner à ſon Médecin, qui l'a guéri de je ne ſçais quoi : *Viens*, lui dit-il,

Viens, c'eſt moi qui t'en convie,
Tu m'as rendu la ſanté ;
En échange de la vie
Reçois l'immortalité.

Ces quatre vers ſont beaux & hardis ; mais j'ai grand'peur que l'enfant d'*Eſculape* ne touche pas ſes honoraires.

LETTRE XXX.

Paris, 10 *Mai*, 1749.

IL s'agit, MONSIEUR, d'une nouvelle Tragédie de Mr. *Marmontel*, intitulée *Ariſtomène*, qui vient d'être miſe au théatre avec le plus brillant ſuccès. Cet *Ariſtomène* eſt un Général de l'armée des Meſſéniens, qui après avoir battu les Spartiates, & rendu la liberté à ſa patrie, n'y trouve bientôt pour recompenſe que la jalouſie, l'envie, la défiance, les ſoupçons ſur ſa vertu, les attentats contre ſes jours, en un mot tous les avant-coureurs de l'Oſtraciſme le plus cruel. Voilà ſa femme bien

embarraſſée. Devinez ce qu'elle imagine pour le tirer d'affaire : elle part avec un fils qu'elle a, ſe rend aux ennemis, & fait menacer *Ariſtomène*, que s'il ne ſe ſoumet lui-même à eux avec ſon armée, il va ſacrifier à la fois ſon fils & ſa femme. *Ariſtomène*, bon père & bon mari, mais cent fois meilleur citoyen, n'héſitera point à laiſſer périr ſa famille. Heureuſement il n'en étoit pas queſtion ; les Spartiates ſont généreux ; jamais ils n'avoient eu la penſée de profiter du ſtratagême de *Léonide*, c'eſt le nom de la femme d'*Ariſtomène*, ils la renvoient à ſon mari avec ſon fils & ſans condition. Mais elle avoit voulu trahir Meſſène ; on la fait donc arrêter auſſi-tôt qu'elle y rentre: on l'accuſe, on l'interroge, on la juge dans le Sénat aſſemblé ſur la ſcène, où, par parenthèſe, les Sénats deviennent fort à la mode; en voilà trois de ſuite qu'on nous y étale depuis un an ; ſi vous les aimez longs, ce n'eſt pas le dernier qui vous plaira le moins. Revenons à *Léonide* : mais ſi nous n'y revenions point? Je vous entens ; un peu de patience, vous êtes trop vif : à peine ſommes-nous à la fin du troiſiéme acte, & vous voulez déja que l'intérêt commence ?

Attendez la 3e. ſcène du 4e vous y verrez une ſituation, qui ſeroit, dit-on, neuve, ſi elle ne ſe trouvoit dans la (*a*) *Judith* de *Pariati*, & à peu près dans le *Rhadamiſte* de Mr. l'Abbé *Métaſtaſe*, & qui ſeroit touchante, ſi le cœur y étoit conduit par les mouvemens qui l'auroient dû précéder. *Léonide* & ſon fils avoient été condamnés à la mort par arrêt du Sénat; mais bientôt après, cet *ffreux Sénat*, ſur des repréſentations artificieuſes, adoucit cruellement ſa ſentence, & ne demande plus qu'une victime, laiſſant le choix à *Ariſtoméne* de ſauver, ou de perdre ſon fils, ou ſa femme.

RIEN n'eût été plus intéreſſant que cette alternative, ſi dans les premiers actes de la pièce on nous avoit fait aimer le héros comme le père le plus tendre & l'époux le plus paſſionné; mais je n'ai connu en lui qu'un citoyen farouche & ſurnaturel, ſacrifiant ſa famille à ſa Patrie au premier ſigne & preſque ſans effort : le moyen qu'il me

(*a*) *Je n'ai pas cette pièce ſous la main; mais ſi la reſſemblance n'y eſt pas plus marquée que dans le* Rhadamiſte, *c'eſt aſſez peu de choſe. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence que* Mr. Marmontel *ait vu ni l'une, ni l'autre de ces pièces.*

touche bien vivement ſous un nouveau perſonnage, où je ne le vois plus balancé qu'entre deux intérêts foibles juſqu'à ce moment, & du ſecond ordre pour ſon cœur.

CE n'eſt point ainſi qu'on méne le mien; quand on lui a préſenté un objet, il veut qu'on le lui laiſſe, il ne prend point le change, il veut être frappé continûment & toujours plus fertement par le même endroit: ſans cette ſuite d'impreſſions de même eſpèce, point d'impreſſion complette, point de vrai plaiſir au théatre.

EN voilà bien aſſez pour une fois ſur une Tragédie que l'Auteur corrige tous les jours, & qu'il corrigeroit ſans doute bien davantage, s'il n'étoit retenu par les Comédiens, qui ne s'accommodent point de ces changemens-là, & qui ne les reçoivent qu'à bonnes enſeignes; témoin la pâté qu'il en couta jadis à Mr. *de Voltaire*, à l'occaſion de ſa *Zaïre*. Cette fameuſe pièce fut d'abord reçue du Public avec tous les applaudiſſemens qu'elle méritoit; mais la critique ne fut pas muette, & le Poëte, toujours inquiet, fatiguoit les Acteurs de ſes corrections. *Dufréne* étoit devenu inexorable, inacceſſible même;

même ; ſa porte ne s'ouvroit plus à Mr. *de Voltaire* ; celui-ci gliſſoit ſes changemens par la ſerrure, *Dufrène* ne les liſoit point : mais un jour qu'il donnoit un grand dîner à ſes amis, arrive un pâté de perdrix de la part de quelqu'un qui ne ſe nommoit pas. La circonſtance étoit heureuſe, le pâté fut pris en bonne part, ſervi aux acclamations des convives, ouvert avec la curioſité qu'on apporte aux premières repréſentations des pièces nouvelles : figurez-vous la ſurpriſe à la vue de douze perdrix tenant dans leurs becs autant de billets, qui renfermoient tous les vers à retrancher, ou à ſubſtituer dans le rôle de *Dufrène*. Pour le coup les corrections furent accueillies du Comédien ; c'étoit juſtement aux perdrix qu'il les aimoit. Ne voilà-t-il pas une jolie anecdote de théatre, pour ſervir de petite pièce à mon tragique début. Vous la trouverez plus au long dans une brochure nouvelle, intitulée *Suite du Voyage au ſéjour des Ombres.*

LETTRE XXXI.

Paris, 20 *Mai*, 1749.

JE ne ſçais, MONSIEUR, quelle idée vous aurez priſe de la nouvelle piéce ſur ce que je vous en ai dit en dernier lieu ; mais je dois vous avertir conſciencieuſement que le meilleur eſt au cinquiéme acte, dont je ne vous ai point encore parlé.

TANDIS que le héros eſt à délibérer s'il laiſſera périr ſon fils, ou ſa femme, l'armée qui a vaincu ſous ſes ordres, indignée du ſacrifice qu'on lui impoſe, ſe révolte malgré lui en ſa faveur, & vient aſſiéger Meſſène. C'eſt ici que l'ame du Citoyen ſe déploie dans tout ſon affreux éclat. Il vole ſur les remparts de la Ville, où tenant ſon fils d'une main, de l'autre le poignard levé, que faites-vous barbares, crie-t-il aux rebelles, voulez-vous me forcer au parricide ? Le voilà ce malheureux fils que vous prétendez ſauver aux dépens de la Patrie, je l'immole moi-même à l'inſtant ſi vous ne ceſſez de le défendre. A ce trait

plus qu'humain l'armée frémit & ſe retire, le peuple admire & applaudit, le Sénat & l'Envie ſont confondus. Cette action ne ſe paſſe point ſur la ſcène, c'eſt un ami *d'Ariſtomène* qui en fait le récit, mais un récit tout de feu, tout de flammes, & qui parle aux yeux.

VOUS vous imaginez à préſent, MONSIEUR, que la tragédie va finir? Point du tout, elle recommence, il ſe forme un nouveau nœud, dont je ne vous conſeille pas de vous embarraſſer. En général, à ce beau récit près, la pièce m'a paru froide, peu intéreſſante, giganteſque dans les ſentimens, & preſque inexcuſable dans la conduite: le grand projet des ennemis d'*Ariſtomène* eſt de le forcer à la révolte: premièrement ils s'y prennent très-mal; mais s'il ſe fût révolté, ils étoient perdus, eux, le Sénat, la République, & tout ce qui s'enſuit.

UN dialogue coupé durement, nulle entente dans les liaiſons, nulle ſuavité dans le ſtyle; une verſification quelquefois brillante & ſemée de traits éblouiſſans; mais ſouvent enflée, rude, obſcure, embarraſſée; chargée de phraſes épiques, de tours forcés, &

ſur tout de lieux communs & de déclamations. C'eſt peut-être par quelques uns de ces défauts que l'ouvrage a tant réuſſi au parterre ; mais je ſuis bien trompé ſi la lecture ne rompt le charme de la repréſentation. On a fort applaudi ces deux vers dans la bouche d'*Ariſtomène*.

Apprenons à ſouffrir ; dans le rang où nous ſommes
On ne ſent point aſſez le prix du ſang des hommes.

l'applaudiſſement le plus vif a été aux deux vers ſuivans,

Du devoir il eſt beau de ne jamais ſortir ;
Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.

Je n'aurois jamais cru que cela fût vrai, ni même bien exprimé.

Ariſtomène m'avoit fait oublier *Naïs*, nouvel Opéra de Mrs. *de Cahuſac* & *Rameau*. L'ouverture eſt un bruit de guerre imitant les cris & le fracas des Titans qui entaſſent les monts pour eſcalader le Ciel. Cette ſymphonie brillante eſt ſoutenue par un ſpectacle qui ne l'eſt pas moins : le théatre repréſente les airs ; on y voit Jupiter armé de ſon tonnerre, entouré de

Dieux, & foudroyant les Géans ; c'eſt *Louis* XV. avec votre permiſſion; mais ne vous fâchez pas, vous allez voir *George ſecond*, repréſenté par *Neptune* & partageant l'Univers avec ſon frère;

Je règne dans les Cieux, ſur la Terre & les Airs,
Que *Neptune* règne ſur l'Onde.

Voilà l'idée du prologue, & la Paix enfin ratifiée à l'Opéra. C'eſt cette Paix qui vient d'inſpirer à Mr. *de St. Lambert* une petite pièce de poëſie, où je trouve un portrait aſſez naturel de la vie qu'il menoit à l'Armée, ainſi que bien d'autres :

„ Las des fatigues de la guerre,
„ Las du commerce des Héros,
„ Je prens bien ma part du repos
„ Que Louis accorde à la Terre.
„ Dans la foule de nos guerriers
„ Soldat obſcurément utile,
„ Je ne partageois les Lauriers
„ Ni de *Saxe*, ni de *Beliſle*.
„ J'eſſuyois les récits mortels,
„ Et les airs triſtement capables
„ De nos Lieutenants-Colonels ;
„ De mille plaiſans déteſtables
„ J'endurois les fades bons mots,
„ De leurs feſtins la lourde yvreſſe,
„ Et leurs plaiſirs ſans politeſſe ;
„ Victime des Rois & des Sots,
„ Je m'ennuyois pour la Patrie ;
„ Mais c'en eſt fait, &c.

QUANT à la muſique de *Naïs*, car vous n'êtes pas curieux des paroles, celle des ballets en eſt très-agréable : de beaux chœurs, des accompagnemens aſſez riches, mais quelquefois *inſolens*, & qui *ſe mocquent de leur ſujet*, comme dit Mr. *de Mairan*, c'eſt-à-dire qui n'y ont point un rapport aſſez ſenſible. Tout le reſte, à deux ou trois airs près, m'a paru froid, exprimant peu, ou faux, & manquant certaines choſes preſque immanquables, cet oracle, par éxemple, rendu par des Oiſeaux, ſi heureuſement imaginé par le Poëte en faveur du Muſicien.

LETTRE XXXII.

Paris, 5 Juin, 1749.

VOUS me ſoulagez, MONSIEUR, de me dire qu'il n'y a plus perſonne (*a*) qui ouvre vos lettres ; non que je me propoſe d'en abuſer ; mais nous ſommes quelquefois bien aiſes, ici comme à Londres, de jaſer les coudes ſur la table, & que les femmes ſe

(*a*) *Voyez ci-deſſus la* Lettre 24.

retirent : permis à elles d'écouter à la porte, ſi elles ſont curieuſes. Figurez-vous le jeune *Cyparide* & la belle *Urgande*, dans une attitude plus que négligée, (cela conviendroit-il devant Madame ?) le berger ſur tout de façon à ne laiſſer aucun doute ſur les plaiſirs qu'il venoit de gouter, & dont il alloit jouïr encore. C'eſt dans ce moment délicat que cette vilaine Fée *Groſſopéde*, l'œil enflammé de colère, ſe montre au milieu de l'appartement. Elle vole à *Cyparide*, ſa main furieuſe ſe porte auſſitôt ſur ce qu'il avoit de plus brillant dans ſa perſonne ; *quel objet pour les yeux d'une amante !* Sa main tremble, ſon cœur eſt prêt à s'amollir ; mais le dépit l'emporte, elle arrache la branche de l'arbre, & bientôt le tronc ſtérile eſt transformé en un de ces meubles ſecrets, que les thermes rendoient inutiles chez les Romains, que la propreté a conſacrés en France, & que la pudeur réprouve en Angleterre;

Enfin, s'il faut vous parler net,
Il prit la forme d'un b-d-t,

& le rameau détaché celle d'une éponge. Après cette odieuſe vengeance

Groſſopéde diſparoît. *Urgande*, immobile de ſurpriſe & de douleur, reſte vis-à-vis de ſon infortuné *Cyparide*; ſes yeux baignés de larmes ne peuvent ſe laſſer de le regarder; quelquefois elle détourne la vuë, mais l'image affreuſe la pourſuit: la journée ſe paſſe ainſi dans les pleurs & dans les regrets: mais ayant reçu des viſites le lendemain, une bonne amie lui fit entender que la métamorphoſe n'étoit point ſi malheureuſe, qu'il valoit encore mieux avoir un amant changé de cette ſorte qu'en un autre meuble; qu'on en pouvoit du moins eſpérer quelque eſpèce de conſolation. *Urgande* ne fut pas plutôt ſeule que s'abandonnant à cette idée, elle courut à *Cyparide* pour l'embraſſer à califourchon: mais elle l'entend qui fait un bruit horrible à ſon aproche, comme s'il eût ſouffert le plus cruel ſupplice: elle recule glacée de crainte, & chaque fois qu'elle ſe raproche, le même bruit la contraint de s'éloigner. Quoique ce nouveau prodige ne fit qu'irriter ſa fantaiſie, elle n'oſa cependant ſe préſenter plus de dix ou douze fois, tant elle avoit ſenti que les cris de *Cyparide* étoient l'expreſſion d'une vraie douleur. C'étoit

la méchante *Groſſopéde* qui connoiſſoit les reſſources de ſa rivale, & qui avoit paré à tout. Il étoit queſtion de rompre le charme, *Urgande* va conſulter l'Oracle, il répond,

Du Deſtin aujourd'hui la voix n'eſt point obſcure ;
Je plains le ſort de votre Amant ;
Il ne devra la fin de ſon enchantement
Qu'à l'innocence la plus pure.

C'eſt le nœud du *Sopha* de Mr. *de Crébillon*, avec cette différence que cette fois-ci il ne mène à rien. On préſente au malheureux meuble une demi-douzaine de jeunes filles, à la violette de leur printems, & qui dès leur plus tendre enfance avoient été renfermées dans un aſyle ſacré ; il gémit, il ſe lamente, il crie : on lui amène la prude la plus merveilleuſe ; il crie encore plus fort. *Urgande* déſeſpérée retourne à l'Oracle, qui reconnoît de bonne foi l'impoſſibilité de la condition qu'il avoit preſcrite, & ne refuſe point de changer ſon arrêt ; car il faut que vous ſçachiez que depuis quelque tems les arrêts du deſtin ont ceſſé d'être définitifs ; nous avons révoqué l'irrévocabilité. Bref, il eſt un pays qu'on nomme *Telutie*, c'eſt là que *Cyparide*

doit reprendre ſa première forme, & c'eſt *Groſſopéde* elle-même qui la lui rendra ſans le ſçavoir, mais imparfaitement. *Urgande* revoit enfin ſon cher berger portant figure humaine, mais étonné, défait, triſte, confus, *quantùm mutatus ab illo* ! Elle le reconnoît cependant, elle en eſt reconnue, elle l'embraſſe, elle l'accable de careſſes ; il ne répond à ſes tranſports que par des ſoupirs. Hélas ! c'étoit *Cyparide* qu'elle tenoit dans ſes bras, & ce n'étoit point lui.

VOUS verrez que l'éponge ſe ſera égarée : ne vous alarmez pas, elle eſt tombée entre les mains d'un honnête homme, c'eſt Mr. l'Abbé *Leblanc*. Que diantre avoit à faire l'Abbé dans cette aventure ? Je ne ſçais, mais on l'y a fourré pour achever le denouëment, qui n'en vaut pas mieux. Je vous laiſſe le ſoin de l'achever vous-même d'une autre façon. Il ne s'agit plus que de déſenchanter cette éponge, de la réunir à *Cyparide*, & *Cyparide* à ſa chère *Urgande*.

TEL eſt à peu, ou à beaucoup près, le fonds d'une *Hiſtoire* (*b*) *bavarde*,

(*b*) *Brochure nouvelle de* 180 *pages*.

dont on a mis l'Auteur à *Vincennes*, pour lui apprendre à ſe taire. Auſſi pourquoi mal parler des femmes philoſophes; & pourquoi profaner le nom de Mr. l'Abbé *Leblanc*, qui a fait *Abenſaïde*, qui a fait les *Lettres ſur les Anglois*, & qui ſera peut-être un jour de l'Académie ?

VOILA tout ce que j'ai de nouveau à vous offrir aujourd'hui, MONSIEUR, avec une Ombre, une Ville & un Palais en dialogue. C'eſt l'*Ombre* du grand *Colbert*, qui s'entretient avec le *Louvre* & la *Ville de Paris*. Sa converſation ne ſera pas tout-à-fait ſi ſpirituelle que celle de ces illuſtres morts à qui Mr. *de Fontenelle* a prêté ſes jolies phraſes; mais elle eſt intéreſſante pour des François, & tout au moins curieuſe pour nous autres barbares.

VOUS y trouverez un détail inſtructif des beaux projets de Mr. *de Colbert* pour l'ornement & la commodité de Paris, tant de ceux qui ont été exécutés, que de ceux qui ne l'ont été qu'à demi, ou point du tout; des repréſentations vives & hardies ſur les fautes qu'on a faites à cet égard depuis la mort de ce Miniſtre; de nouveaux deſſeins

d'embelliſſemens, propoſez avec autant d'intelligence & de zèle que d'aparence de reſter ſans effet, &c. Le défaut de l'*Ombre* avec la *Ville* eſt à remarquer.

LA VILLE.

O grand Colbert ! ô mon père ! permettez-moi de vous rendre l'hommage le plus juſte....

L'OMBRE.

Eh, qui êtes-vous ?

Le tour eſt éloquent ; il eſt très-ingénieuſement imaginé que l'Ombre ne reconnoiſſe pas la Ville.

LA VILLE.

Quoi ! vous méconnoiſſez, &c.

L'OMBRE.

Eh, comment ne vous méconnoîtrois-je pas, irrégulière, difforme, couverte d'ornemens frivoles, de colifichets qui cachent, ou défigurent toutes vos beautés ? Où ſont ces édifices ſomptueux, ces palais, ces monumens ſuperbes que j'avois commencés.....

Sçaviez-vous ce trait de *Louis XIV* ?

LOUIS XIV. ayant enfin choiſi Verſailles pour ſon ſéjour ordinaire,

(c'eſt l'Ombre qui parle)

je deſtinai les Sieurs *Manſart* & *Le Nautre* à en faire une habitation digne de nos Rois. Dès que ce dernier eût tracé ſes idées ſur ce ter-

rein ingrat, il engagea *Louis* XIV. à venir ſur les lieux, pour juger de la diſtribution des principales parties. Il commença par les deux pièces d'eau qui ſont ſur la terraſſe au pié du château, & leurs magnifiques décorations. De-là il lui expliqua ſon deſſein pour la double rampe, &c. Le Roi à chaque grande pièce dont *Le Nautre* lui marquoit la poſition & décrivoit les beautés, l'interrompoit en lui diſant, *Le Nautre je vous donne vingt mille francs.* Cette magnifique approbation fut ſi ſouvent répétée qu'elle fâcha cet honnête homme, dont l'ame étoit auſſi déſintéreſſée que celle de ſon Maître étoit généreuſe : il l'arrêta à la quatrième interruption, & lui dit bruſquement : *Sire, Votre Majeſté n'en ſçaura pas davantage, je la ruinerois.*

J'AUROIS voulu que le Roi eût ajouté alors, *Le Nautre*, je vous donne cent mille francs.

LETTRE XXXIII.

Paris, 20 *Juin*, 1749.

SI je trouve un fait curieux dans un coin, où vous ne l'iriez ſûrement pas chercher, ne faut-il pas, MONSIEUR, que je vous en faſſe part ? Celui-ci eſt dans le *Journal de Verdun* de ce mois.

UNE Dame d'environ quatre-vingts ans, étant aſſiſe il y a quelques mois

dans ſon fauteuil auprès de ſon feu, ſa femme de chambre s'abſenta un moment ; à ſon retour elle trouva ſa maîtreſſe tout en flammes ; elle crie, on vient, quelqu'un veut abbatre le feu avec ſa main, & le feu s'y attache ; on jette de l'eau en abondance, le feu n'en devient que plus vif, & ne s'éteint point que toutes les chairs de la Dame ne ſoient conſumées. Nulle apparence que le feu du foyer eût pris aux habits ; la Dame étoit dans la même place où elle ſe tenoit tous les jours, le feu n'étoit point extraordinaire, & elle n'étoit point tombée. Notez qu'elle s'étoit miſe à l'eau de vie pour toute boiſſon depuis pluſieurs années ; ſa doſe étoit quatre pots par mois.

MR. *le Cat*, célébre Chirurgien de Rouen, à qui on a expoſé le fait dans une lettre, commence par obſerver qu'il n'eſt pas nouveau, quoique fort ſingulier ; & après en avoir rapporté quelques autres éxemples : il établit & prouve par divers phénomènes que tous les animaux portent en eux-mêmes un principe d'incendie ; qu'ils ſont pénétrés, environnés même d'une matière ſulphureuſe, phoſphorale, ignée, en un mot d'un feu ſubtil, auquel ſi on

en ajoûte de nouveau par l'uſage continué de liqueurs ſpiritueuſes, comme le vin & ſurtout l'eau de vie, il en réſultera autour de nous une eſpèce d'atmoſphère preſque auſſi inflammable que la matière de l'eſprit de vin qu'embraſe le feu de l'électricité. Cette atmoſphère, qui s'étend vraiſemblablement à pluſieurs pieds de diſtance de notre corps, ne manquera donc pas de s'embraſer à l'approche d'une flamme quelconque, & de porter l'incendie dans nos liqueurs ſulphureuſes, auſquelles elle eſt continue ; à peu près comme une lumière, approchée de la fnmée d'une bougie nouvellement éteinte, la rallume dans le moment.

VOUS concevez à préſent, MONSIEUR, comment le feu a pris à la bonne Dame, quoiqu'elle fût à une certaine diſtance du foyer : mais pourquoi l'eau n'a-t-elle pu éteindre l'incendie ? C'eſt que l'atmoſphère en queſtion eſt apparemment compoſée de parties ſemblables à celles du *Feu Grégois*, qui, comme vous ſçavez, avoit la propriété de bruler dans l'eau.

VOILA les buveurs de vin & d'eau de vie ménacés d'être brulés tout vifs comme *Deſchauſour*. Ce qu'il y a de

pis, c'eſt que les gens exceſſivement gras, qui ſont les meilleures gens du monde, ſe trouvent à peu près dans le même danger. On obſerve que l'extrême embonpoint fait preſque en eux l'effet de l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes.

IL ne ſuffit donc pas d'être buveur d'eau, il faut encore être maigre ; ſans quoi je ne vous conſeille pas de vous approcher du feu.

CE n'étoit là que du merveilleux, mais voici des miracles ; le ſiécle en eſt enfin revenu ; les boiteux marchent, les muets parlent, & les aveugles voyent. Mr. *de Sauvages*, Profeſſeur en Médecine à Montpellier, encouragé par les triomphes électriques de Mr. *Jallabert* à Genève, vient de rendre la vie à un bras perclus, l'articulation à une langue abſolument embarraſſée, & la liberté du mouvement à une jambe qui ſe trainoit à peine : à la neuviéme électriſation tout cela étoit preſque fait ; & ſans la phthyſie, qui s'eſt aviſée d'emporter le Paralytique au milieu de la cure, il étoit guéri radicalement.

L'OCULISTE Pruſſien, que vous avez pu voir à Londres, eſt actuellement à Paris, où ſous les yeux & ſous

la protection de Mr. *de Réaumur*, il a abbatu la cataracte à une aveugle née. Mais, Mr. *de Réaumur*, qui voudroit bien avoir tout l'honneur de l'obſervation, n'ayant jugé à propos d'admettre que fort peu de gens à la levée du premier appareil, Mr. *Diderot*, privé de ce ſpectacle philoſophique, a cherché à le déviner, & nous donne aujourd'hui ſes conjectures, ſous le titre de *Lettre ſur les Aveugles, à l'uſage de ceux qui voient.* Je ne vous propoſe pas d'entrer, MONSIEUR, dans les détails quelquefois obſcurs de ſa Métaphyſique, au ſujet de l'Aveugle né du (*a*) *Puiſeaux*, & de votre célébre Mathématicien aveugle, le Profeſſeur *Saunderſon*, qui donnoit des leçons d'Optique à *Cambridge*. Je me contenterai de vous avoir annoncé le nouvel ouvrage du Philoſophe François, & de vous en citer un trait d'une érudition fort peu faſtueuſe :

» L'AVEUGLE du Puiſeaux adreſ-
» ſe au bruit, ou à la voix, preſque
» auſſi sûrement qu'un autre avec le ſe-
» cours de la vue. Il eut dans ſa jeuneſſe
» une querelle avec un de ſes frères, qui
» s'en trouva fort mal. Impatienté des

(*a*) *Petite ville du Gatinois.*

» propos déſagréables qu'il en eſſuyoit, » il ſaiſit la première choſe qui lui tom- » ba ſous la main, la lui lança, l'atteи- » gnit au milieu du front, & l'étendit » par terre. Cette aventure & quel- » ques autres le firent appeller à la Po- » lice. Les ſignes extérieurs de l'Au- » torité, qui nous affectent ſi vive- » ment, n'en impoſent point aux Aveu- » gles ; le nôtre comparut devant le » Magiſtrat comme devant ſon ſembla- » ble ; les ménaces ne l'intimiderent » point. Que me ferez-vous ? dit-il à » Mr. *Héraut*. Je vous ferai jetter dans » un cul de baſſe-foſſe, lui répondit ce- » lui-ci. Eh, Monſieur, lui repliqua » l'Aveugle, il y a vingt-cinq ans que » j'y ſuis.

ON nous a donné ces jours-ci deux Comédies nouvelles : l'une aux Italiens, intitulée *La Comète*, qui n'a pas été achevée ; l'autre aux François, de Mr. *de Voltaire*, en vers & en trois actes, qui n'a ni échoué, ni réuſſi. Si vous avez envie de ſçavoir au juſte ce que c'eſt qu'un ouvrage médiocre, liſez le nouveau roman de Mademoiſelle *de Luſſan*, intitulé *Marie d'Angleterre, Reine-Ducheſſe*. Plus bas vous trouverez le *Portefeuille rendu* de Mademoiſelle *de St.*

Phalier, fille d'eſprit & du monde, fille à deux talens, jeune encore, amie intime d'un intime ami de *Plutus*, & qui nous donne peut-être ſon hiſtoire pour un Roman, tandis que d'autres nous donnent des Romans pour des hiſtoires. Voici un trait :

» NOUS nous vimes ainſi près d'un » mois, lorſqu'enfin preſſé par ſon » amour, il chercha l'occaſion de m'en » parler : la choſe étoit difficile, malgré » l'eſpèce de liberté que j'avois ; il prit » donc le parti de m'écrire, & me re- » mit ſa lettre en pleine compagnie dans » un moment de converſation vive : il » me dit pour me la faire accepter que » c'étoit une chanſon nouvelle. Je la » lus, non ſans émotion, mais on ne » s'en apperçut pas. Qu'elle étoit ten- » dre ! Chaque expreſſion ſe portoit à » mon cœur. Je lui rendis ſa lettre ſans » affectation, en le priant de me don- » ner ces paroles notées, que j'aurois » beaucoup de plaiſir à apprendre cette » chanſon.

CE tour m'a paru joli & naturel ; je voudrois pouvoir en dire autant de tout ce qui ſuit & qui précéde. L'Ouvrage eſt dédié à Mde. *de Pompadour*, ainſi que la *Reine-Ducheſſe*.

N'EST-CE pas la ſœur de Mr. *Fielding*, qui a écrit la Vie de *David Simple* ? On vient d'en publier une traduction Françoiſe, pleine de fautes de toute eſpèce, mais qui n'a pas laiſſé de plaire infiniment par les beautés inaltérables de l'original. C'eſt un mêlange de caractères, de réfléxions & d'intrigues auſſi - bien entendu que j'en connoiſſe. J'en voudrois ſeulement retrancher l'hiſtoire d'*Eliſe* & de *Silvie*, qui m'a paru fade & languiſſante, ſurtout venant après celle d'*Iſabelle*, où les paſſions ſont touchées à l'Angloiſe, je veux dire avec cette hardieſſe de pinceau qui appartient aux génies de votre Nation.

LETTRE XXXIV.

Paris, 3 *Juillet*, 1749.

C'EST votre *Paméla* ſous le nom de *Nanine*, MONSIEUR, que vient de nous donner Mr. *de Voltaire*. Ce ſujet à la fois ſi fortement & ſi mauſſadement traité en Anglois, n'a pas été heureux ſur la ſcène Françoiſe : voilà trois Auteurs qui ont tenté l'aventure ; Mr. *de Boiſſy* & Mr. *de la Chauſſée* ſans le moindre ſuccès, & Mr. *de Voltaire* avec trop peu de gloire.

CE n'eſt pas que les deux premiers rôles de ſa Pièce, celui de *Nanine* & celui du *Comte* qui l'aime, ne ſoient bons & intéreſſans ; mais on ſent qu'ils auroient pu être mieux. La Baronne *de Lorme*, à qui par des raiſons de convenance le Comte avoit promis de l'épouſer, eſt un de ces perſonnages qu'on voit au théatre, & qu'on ne voit guéres que là, & qui cependant n'ont preſque rien de théatral ; celui-ci n'eſt ni aſſez comique, ni aſſez odieux, pour faire ſon effet. Mde. d'*Olban*, mère du *Comte*, rôle de rempliſſage, ſote bavarde, d'un ridicule trivial & trop bas pour ſa naiſſance. Les

autres perſonnages ſont des valets, qui n'ont rien de particulier, & un certain *Philippe Hombert*, père de *Nanine*, qui ne paroît qu'au dénouëment & qui eſt très-bien.

LE premier acte eſt naturellement conduit, *par fois* comique, orné d'une morale brillante, de vers *frappés* & ſentencieux :

Jeune & belle *Nanine*,
La jalouſie en tous les cœurs domine;
L'homme eſt jaloux dès qu'il peut s'enflammer,
La femme l'eſt même avant que d'aimer.

Toute cette ſcène ſix entre le *Comte* & *Nanine* eſt vraiment intéreſſante : la cinquième du ſecond acte, entre les mêmes perſonnages, l'eſt auſſi beaucoup ; & c'eſt preſque tout ce qu'il y a de bon dans cet acte ; le reſte en eſt froid, mal mené, d'une petite manière : une lettre équivoque, comme dans *Zaïre*, où l'on a mis le *Mon très-cher Père* au haut de la page, fait tout le *remora*, tout le nœud. Encore ſi le ſpectateur avoit pu s'y tromper; s'il n'avoit pas vu auparavant dans les monologues de *Nanine* que sûrement elle aimoit le *Comte* & ne pouvoit lui vouloir faire

d'infidélité ; mais de ce banal & mauvais artifice il ne réſulte d'intérêt pour le ſpectateur, que la demi-curioſité de ſçavoir comment le *Comte* ſe déſabuſera ; curioſité qui n'eſt pas même adroitement ſervie.

IL y a deux excellentes ſcènes dans le troiſiéme acte, la ſeconde & la cinquiéme : la ſeconde également comique & touchante, où Mr. *de Voltaire* a ſaiſi enfin ſans conſéquence le point précis qui réunit les deux genres pour en former un troiſiéme. Ce troiſiéme, qui n'a jamais été bien exécuté dans toute ſon étendue, ne conſiſte pas proprement à ſçavoir diſtribuer des plaiſanteries dans une ſcène, & des larmes dans l'autre ; il y a peu d'habileté à cela, & c'eſt plutôt bigarrer que réunir : mais allier dans le même récit & dans le même jeu de théatre le comique & l'attendriſſant ſans les affoiblir, & même en les fortifiant l'un par l'autre, voilà l'art, voilà le trait du Maître, voilà la difficulté ſurmontée, qui fait d'autant plus de plaiſir qu'elle ſurprend davantage : mais le moyen de ſoutenir cette double partie le long de cinq, ou même de trois actes ?

LA cinquiéme ſcène eſt celle du dé-

nouëment, pathétique, bien dévelopée, & bien filée (comme on dit) à quelques interruptions près de Mde. *d'Olban. Philippe Hombert* ſe fait connoître pour père de *Nanine*, dont on l'avoit cru l'amant ſecret; celle-ci eſt juſtifiée; & le *Comte* détrompé réſout en dernier reſſort de lui ſacrifier la *Baronne.*

SOMME *toute*, ſi vous voyez la Pièce vous aurez du plaiſir à bâtons rompus la moitié du tems, & beaucoup de plaiſir la moitié de cette moitié. Les vers ſont négligés; il y en a de mauvais de toute eſpèce; de chevillés, de louches, de boiteux, de durs & inſupportables à l'oreille, de lâches, de pis que proſaïques & qui ne ſont pas même françois; des choſes d'un mauvais ton avec cela; mais encore plus de traits heureux qui rachetent tous ces petits défauts, & qui ont failli à rendre la Piéce bonne.

P. S. LE nom de Mr. le Maréchal de *Belliſle* juſtifie votre curioſité, MONSIEUR; voilà ſon compliment, noble & ſimple, & l'un des meilleurs dont il me ſouvienne en ce genre. Vous ſçavez ce que c'eſt que ces ſortes de Diſcours; il eſt queſtion de lier des remercîmens

mercîmens modeſtes aux éloges du Cardinal *de Richelieu*, du Chancelier *Séguier*, de *Louis XIV*, du Prince régnant, & de l'Académicien à qui l'on ſuccéde.

LETTRE XXXV.

Paris, 20 *Juillet*, 1749.

MALTE, ou *Liſle-Adam*, MONSIEUR, eſt un gros Poëme épique tout nouveau, en dix beaux chants, que je vous défie de lire, & que je ne ſuis point fâché d'avoir lu pour vous. Philippe Villiers de Liſle-Adam, *François de Nation, dernier Grand-Maître de Rhodes, quitte cette Iſle pour s'aller établir dans une autre contrée. Après de longues traverſes il aborde en Italie, & il fixe enfin les débris & la réſidence de ſon Ordre dans l'Iſle de* Malte, *dont il devient le premier Grand-Maître.* Voilà le ſujet expoſé dans les propres termes de l'Auteur, Mr. *Privat de Fontanilles.* Il ajoute dans une note que le Héros de l'*Enéïde* & celui de *Malte* ont à peu près le même ſort & les mêmes vuës; avec cet-

te différence que le Poëte latin a été obligé d'imaginer ſon plan, & que le françois, plus heureux, a trouvé le ſien preſque tout fait dans la vérité de l'Hiſtoire. Je trouve une autre conformité entre les deux Héros, c'eſt qu'ils ne m'intéreſſent ni l'un, ni l'autre; & une autre différence entre les deux Poëtes, c'eſt que l'un eſt admirable dans ſes détails; & l'autre preſque toujours foible dans les ſiens, lors même qu'il les a amenés avec le plus de génie: car il y a de l'invention dans le nouveau poëme, & même de la plus grande invention: vous en allez juger par la manière dont l'Auteur fait annoncer l'avenir à ſon héros au quatriéme chant.

HOMERE & *Virgile* en pareil cas font deſcendre le leur aux Enfers; Mr. *de Voltaire* endort le ſien, & le fait monter en eſprit dans cette eſpace au delà des Cieux, où il envoie promener les ames en attendant les corps qu'elles doivent occuper. Mr. *de Fontanilles*, après avoir conduit *Liſle-Adam* & ſes Chevaliers dans l'iſle de Chypre, ſuppoſe, & doit ſuppoſer, que les mœurs de ceux-ci viennent à ſe corrompre dans ce ſéjour de la volupté. Le ſeul incorruptible Grand-

Maître, uniquement occupé de la gloire de ſes compagnons, & ſongeant aux moyens de la rétablir, ſe trouve entraîné par ſa rêverie à quelque diſtance de *Limiſſo* ; il apperçoit un amas de ruines ſuperbes, de colonnes renverſées, de ſtatuës mutilées, &c. c'étoient les reſtes de l'ancien Temple de *Venus* ; il marche à travers ces débris, il avance, il découvre une immenſe caverne ;

„ L'Autel de la Déeſſe adorée en ces lieux
„ Se voit encore au fond de l'antre ſpacieux;

il oſe y pénétrer, & bientôt

„ Parmi des cris aigus, des hurlemens ter-
„ ribles,
„ S'offrent à ſes regards mille ſpectres hor-
„ ribles,
„ Ils entrent en tumulte & courent forcenés
„ Se ranger dans les lieux qui leur ſont ceſ-
„ tinés,

Avouez d'abord, MONSIEUR, que les Etats de l'Enfer ne pouvoient guère être aſſemblés plus décemment que dans le Temple ſouterrain de l'ancienne Idole. *Liſle-Adam*, que le Ciel protège & rend inviſible, voit le Démon de la Volupté aſſis ſur un trône de feu ;

il l'entend qui harangue la Troupe Infernale, qui ſe vante d'avoir amolli ces fiers *Rhodiens* & ſurpris la vigilance de leur Chef, qui ſe moque des ſiniſtres phantômes, dont avoit voulu l'épouvanter le Maître du monde, en lui montrant dans l'avenir

„ Une *Rhodes* nouvelle,
„ De celle qui n'eſt plus la rivale immortelle,
„ Orgueilleuſe de voir ſous ſes fameux
„ remparts
„ De cent mille Ottomans les cadavres
„ épars, &c.

Ici ſe placent naturellement les divers tableaux de l'hiſtoire de *Malte*; les futurs exploits, les ſuccès, les triomphes de l'Ordre. C'eſt le Démon lui-même qui ſans le ſçavoir inſtruit le Grand-Maître, qui, en inſultant aux Oracles du Ciel, les lui récite; qui en ſe reprochant d'anciennes terreurs, qu'il oſe regarder aujourd'hui comme vaines, ranime toutes les eſpérances du Héros, les aggrandit & les juſtifie. Voyez-vous l'adreſſe de ce tour, l'entente, l'heureuſe ſingularité? J'avoue qu'elle me charme. Toute la fiction de la *Henriade* ne vaut pas ce ſeul trait. J'oſe même défier que ni dans *Virgile*, ni dans *Homère*, on me faſſe

rien voir d'auſſi ingénieuſement imaginé. Mais pour remplir cette idée il falloit le pinceau de Mr. *de Voltaire*.

Mr. *de Fontanilles* n'a guères que du génie, la ſûreté du goût, l'imagination de détail, la poëſie du ſtyle, le coloris lui manquent. *Celui qui poſſéde le génie de l'invention*, dit Mr. *Pope* dans la préface de ſon *Homère* Anglois, *a en même-tems tous les matériaux & l'art néceſſaire pour les bien mettre en œuvre.* Si j'en avois jamais rien cru, Mr. *de Fontanilles* m'auroit détrompé. Ce n'eſt pas qu'il ne lui échape de beaux vers de tems en tems : ceux-ci, par exemple, à propos de peſte ;

„ La mort à chaque inſtant devenant plus cruelle,
„Enfante mille morts, auſſi féconds qu'elle.

Ceux-ci, à quelque choſe près, dans la bouche d'un Général, *Chant* 2 ;

„ Je partage à des chefs connus par leur courage
„ Les poſtes *principaux* où doit fondre l'orage :
„ Et moi, dont le devoir ne peut ſe partager,
„ Je dois être par tout où ſera le danger.

Le paralléle de *Charles-Quint* & de *François premier*, à quelque choſe près auſſi, *Chant* 9 :

„ De *Charle* & de *François* la puiſſance rivale,
„ Entr'eux aſſés long-tems tint la balance égale :
„ *Pavie* enfin jugea ce fameux différend,
„ *Charle* y fut plus heureux, *François* y fut plus grand.

J'EN pourrois citer quelques autres : mais ſi l'eſprit de Mr. *de Fontanilles* a des momens heureux, en revanche ſon génie en a de ſtériles : ſes derniers Chants ne ſont preſque remplis que de viſions & d'apparitions ennuyeuſes à la fin, & qui ſuppoſent trop peu de reſſources dans l'imagination du Poëte. Concluſion ; l'ouvrage eſt médiocre ; & voilà pourquoi je vous en ai ſi précieuſement recueilli les beautés, que vous n'auriez jamais eu le courage d'aller chercher au milieu de dix tas de vers proſaïques.

LETTRE XXXVI.

Paris, 30 *Juillet*, 1749.

QUAND vous n'auriez jamais été curieux de piéces de théatre, MONSIEUR, il faudroit le devenir aujourd'hui en faveur d'une belle & très-aimable Dame, dont je vous ai déja parlé plus d'une fois à propos des plus beaux yeux du monde & de ſon poëme imité de *Milton*.

LA Tragédie des *Amazones*, qu'elle nous donna jeudi dernier, fut repréſentée comme elle méritoit de l'être, c'eſt-à-dire fort bien, & avec ſuccès. Ce qu'il y eut de ſingulier c'eſt qu'elle fut jugée à toute rigueur. Paſſe pour les femmes, qui ſont dans une ſi ancienne poſſeſſion de ſe déteſter; mais la jalouſie des hommes me choque, & j'aurois imaginé plus de galanterie dans un parterre François. Tant mieux après tout qu'il y ait eu de la réſiſtance, puiſqu'elle eſt vaincuë: pour moi je n'ai rien à me reprocher, je me ſuis rendu de bonne grace; & vous allez voir ſi j'ai eu tort; je me borne au récit le plus court & le plus ſimple.

Théſée, allié du Roi des Scythes, qui étoient en guerre avec les *Amazones*, eſt pris par ces guerrières, & ſur le point d'être ſacrifié à la loi du Pays. Heureuſement il eſt aimé d'*Orithye*, Reine-Grande-Prêtreſſe, qu'il n'aime point à la vérité, attendu qu'elle a ſix luſtres qui ſont trente ans, & qu'il a vu la Princeſſe *Antiope*, qui n'en a qu'un peu plus de la moitié. Il avoit ſauvé la vie à cette jeune Amazone, elle n'étoit rien moins qu'ingrate; mais l'Ambaſſadeur de Scythie vient la demander en mariage pour le Roi ſon maître, & propoſer la paix à ce prix. *Orithye* n'a garde de refuſer la Princeſſe; mais elle connoît à ſa réſiſtance qu'elle aime *Théſée*, & bientôt à celle de *Théſée* qu'il aime la Princeſſe. L'Oracle avoit prononcé contre ce héros; n'importe; *Orithye* lui offre la vie, la liberté, ſon cœur, ſon bras & toute ſa perſonne: il ne veut rien de tout cela; elle ſe déſeſpère & ſe réſout à l'immoler. Sur ces entrefaites arrivent les Athéniens, qui délivrent *Théſée*; & tandis qu'*Antiope* & *Orithye* ſont à ſe faire des reproches ſur le théatre, *Menalippe* à la tête des Amazones ſe bat, tue *Idas*,

qu'elle prend pour *Théſée*, croit avoir défait les ennemis, & vient conter ſa victoire aux Princeſſes. A peine a-t-elle achevé ſon récit qu'on voit paroître *Théſée*, vainqueur & triomphant, mais généreux, ne prenant point trop ſes avantages, laiſſant l'empire à *Orithye*, & ne demandant que la main d'*Antiope*: il l'aura; *Orithye* ſe tue, comme de raiſon; *Antiope* eſt épouſée, *Ménalippe* couronnée, & la pièce finit.

On n'a pu diſconvenir que l'expoſition ne fût nette, la conduite ſage, le dénouëment naturel & bien entendu. La conſolation des femmes piquées eſt d'attaquer la pièce non par les fautes qui pourroient y être, mais par les beautés de *Surérogation* qu'elles n'y voient point, & dont elles n'ont pas l'idée. Quelques perſonnes ont trouvé de l'indécence dans l'amour d'*Orithye*: je ne vois point cela; une guerrière, une Amazone ne doit point être ſi précieuſe:

Qui venge l'Univers peut bien domter mon cœur,

dit-elle au premier acte: ce beau vers juſtifie toutes ſes foibleſſes. Il y a pluſieurs vers de cette force dans la pièce, & même plus beaux.

IL paroît trois nouveaux Volumes de *Rouſſeau* ; ce ſont des *Lettres* ſur divers ſujets, la plûpart adreſſées à Mr. *Broſſette*, & ſuivies, ou précédées de celles de ce laborieux commentateur de *Boileau*. Quoiqu'il y ait peu de choſes amuſantes, & rien de merveilleux dans ce recueil, c'eſt toujours un morceau d'Hiſtoire Littéraire qui n'eſt pas à négliger. Il m'a ſemblé que l'illuſtre Poëte ſe trompoit un peu trop ſouvent dans ſes jugemens, lors même que ce n'étoit point la paſſion qui les dictoit. Ce que j'ai le plus cherché dans ce qu'il écrivoit ainſi familièrement, c'eſt lui-même ; c'eſt ſon caractère perſonnel, que j'aurois voulu aimer, mais je n'ai pu : il eſt équivoque, il eſt aigre, il eſt triſte comme Mde. *Honeſta* ; il ne ſçait point me rendre ſes défauts agréables, ni même ſes vertus.

CE commencement de lettre m'a paru plaiſant ; *Je ne dépenſe preſque rien à Bruxelles, graces aux bontés de Mr. le Comte* de Lannoi, *chez qui je fais la meilleure chère du monde, en attendant que je devienne aſſez riche pour la faire mauvaiſe.* Je n'avois pas vu l'épigramme contre la muſique de *Ra-*

meau : vous n'y reconnoîtrez pas le Muſicien, mais bien le Poëte :

„ Diſtilateur d'accords baroques,
„ Dont tant d'idiots ſont férus,
„ Chez les Thraces & les Iroques
„ Portez vos opéra bourrus.
„ Malgré votre art hétérogène
„ *Lully* de la lyrique ſcène
„ Eſt toujours l'unique ſoutien.
„ Fuyez, laiſſez-lui ſon partage,
„ Et n'écorchez pas davantage
„ Les oreilles des gens de bien.

LETTRE XXXVII.

Paris, 15 *Août*, 1749.

VOICI une jolie petite nouveauté, MONSIEUR, qui tout d'un coup eſt devenue rare, (a) les *Sonnettes*, *ou*, *Mémoires de Mr. le Marquis d* * * *. Ils ſont écrits avec une gaieté d'imagination tout-à-fait ſéduiſante. Je ne veux point vous prévenir ſur les détails, vous en jouirez mieux dans l'ouvrage même que dans mon récit ; mais il faut vous expliquer le titre.

Mr. le Duc de..... homme voluptueux, de beaucoup d'eſprit, & fort ri-

(a) *L'Auteur, qui eſt, je crois, Mr.* Guillard, *a été mis à la Baſtille.*

che, avoit tout ce qu'il faut pour être heureux, il ne lui manquoit que des desirs ; il en avoit épuisé la source dans sa jeunesse ; comment les rappeller sur le déclin de l'âge ? *Il se cherchoit & ne se trouvoit plus ;* mais il conservoit toujours une espérance de se retrouver dans quelque moment favorable, & n'épargnoit aucun soin pour amener ce moment. Or il avoit quelque part un château, où par des invitations & des fêtes continuelles il attiroit les bonnes gens d'alentour. Il y avoit dans ce château 30 ou 40 chambres propres à recevoir les étrangers : le tout sagement entremêlé & distribué dans un ordre alternatif pour les hommes & pour les femmes ; c'est-à-dire que chaque femme avoit un homme pour voisin, & presque toujours celui pour qui elle avoit le plus de goût : les clés des chambres étoient communes, les verroux inconnus. „ Les lits destinés aux » Dames avoient été faits plians & élas- » tiques, mais à un certain point ; de- » sorte qu'il falloit deux poids égaux, » chacun à celui d'une personne ordi- » naire pour mettre en action le ref- » sort des lits. Sous chacun de ces lits » étoit placée une bascule, dont une

» des extrémités touchoit au-deſſous
» du lit & y étoit attachée à l'endroit
» du centre de gravité, l'autre bout
» répondoit entre le chevet & la mu-
» raille. A cette dernière extrémité
» de la baſcule on avoit ajuſté des fils
» d'archal, qui au moyen d'autres pe-
» tites baſcules de renvoi, telles qu'on
» en uſe pour les ſonneries des hor-
» loges, alloient remuer dans un a-
» partement éloigné, des ſonnettes
» correſpondantes. Cet apartement ſé-
» paré des autres étoit celui du Duc:
» les ſonnettes étoient placées tout
» autour, chacune avec ſon étiquette,
» & portant le nom des Dames qui
» occupoient alors les chambres. Qu'il
» ſurvint trop de poids dans les lits,
» auſſi-tôt la ſonnette avertiſſoit le
» Duc. Les tons étoient diſtincts &
» en accord; leur variété & leurs
» rencontres différentes faiſoient dans
» le ſilence de la nuit un carillon ſi
» agréable, qu'on eût cru entendre
» des hymnes à l'Amour. Les ſons
» étoient une vive repréſentation
» des mouvemens qui les occaſion-
» noient, &c.

C'EST ainſi MONSIEUR, que le vieux Duc cherchoit à ſe ranimer dans les

bras d'une jeune maîtreſſe : ſon imagination excitée par cette harmonie, & ſoutenue par un objet préſent, lui rendoit quelquefois des étincelles de ce beau feu dont il ſe ſouvenoit d'avoir brulé avant l'invention des ſonnettes.

IMAGINEZ à préſent les tableaux qu'on peut enchaſſer dans ce cadre, & faites-vous un roman vous-même de tout ce qui vous viendra dans l'eſprit ; je ne doute point qu'il ne ſoit encore plus agréable que les *Mémoires* dont je vous parle.

L'OUVRAGE eſt très-reſpectueuſement dédié à Mr. *Dru*, ſi connu par l'immortelle inſcription qu'on lit à ſa porte, de qui nous vient cet art ingénieux de poſer la ſonnette, &c.

JE ne ſçache rien de mieux, MONSIEUR, pour varier la converſation que de vous annoncer l'*Hiſtoire Naturelle* de Mr. *de Buffon*, avec la *Deſcription du Cabinet du Roi* par Mr. *Daubenton* ; ce ſont les trois premiers volumes qui paroiſſent, & qui ſeront ſuivis de douze ou quinze autres, le tout in 4to.

LA ſcène ouvre par un Diſcours de Mr. *de Buffon* ſur la manière d'étudier & de traiter l'Hiſtoire naturelle *L'amour de l'étude de la nature ſuppoſe dans*

l'eſprit deux qualités qui paroiſſent oppoſées ; les grandes vues d'un eſprit ardent qui embraſſe tout d'un coup d'œil, & les petites attentions d'un inſtinct laborieux qui ne s'attache qu'à un ſeul point. Voilà le caractère d'eſprit de Mr. *de Buffon*, peint par lui-même ſans le ſçavoir : mais ce n'eſt pas préciſément l'amour de l'étude de la nature, qui ſuppoſe la réunion de ces qualités, c'eſt la capacité de celui qui ſe donne à cette étude. Combien de gens qui aiment & qui cultivent l'Hiſtoire naturelle, comme fait Mr. *de Buffon*, & qui n'ont ni les grandes vues, ni la fermeté d'attention de cet excellent Naturaliſte.

Ce ſont peut-être ces grandes vues qu'on lui reproche, & qui l'ont fait paroître diffus dans la recherche des cauſes & des principes, trop livré à l'eſprit de ſyſtême. On l'accuſe d'être plus métaphyſicien qu'obſervateur ; ſeroit-ce à cauſe de ſes belles expériences & de ſes découvertes au ſujet de la Génération ? Il eſt vrai que ſon idée ſur la formation des Planètes eſt bien ſingulière. Vous ſçavez que le grand *Leibnitz* prétendoit que la Terre avoit été ſoleil, & le célébre *Whiſton* qu'elle avoit été Comète ; Mr. *de Buffon* prend

un milieu entre ces deux opinions ; il ſe perſuade qu'autrefois les Planètes ont appartenu au corps du ſoleil, & qu'elles en ont été ſéparées par la chute d'une Comète, qui leur a donné un mouvement d'impulſion dans le même ſens & par un même choc, & que leur poſition à différentes diſtances du ſoleil ne vient que de leurs différentes denſités.

QUE la nôtre ait été comète, ou ſoleil, ou partie de ſoleil détachée par un coup de Comète, n'eſt peut-être pas ce qui vous inquiète le plus ; mais ſi vous êtes curieux de ſçavoir la cauſe des changemens qui lui ſont arrivés depuis qu'elle eſt Terre, & particulièrement du Déluge, le *Whiſton* vous les expliquera d'abord avec un peu d'algèbre & une queuë de Comète ; ces Comètes ſont d'une grande reſſource ; un autre Philoſophe Anglois nommé *Woodward*, en faiſant monter les eaux du grand abyſme, ou de cet immenſe liquide qu'il dit être contenu dans les entrailles de notre globe; Mr. *de Buffon*, qui ne prétend point rendre raiſon du Déluge, qui ne le regarde pas même comme poſſible par l'action des cauſes naturelles, croit

avec *Telliamed*, & long-tems avant qu'il fût queſtion de *Telliamed*, que les continens terreſtres ont été autrefois inondés, & que l'une des principales cauſes des inégalités du globe, & des changemens qui arrivent ſur la Terre, ce ſont les mouvemens de la mer : mouvemens qu'elle a de tout tems éprouvés, tant celui du flux & reflux, que celui d'Orient en Occident.

Il ne m'appartient pas d'entrer dans l'examen de ces deux hypothèſes de Mr. *de Buffon* ; il me ſuffiroit de pouvoir les concilier l'une avec l'autre, de pouvoir imaginer où cette Terre, autrefois partie du ſoleil, auroit d'abord pris toutes ces eaux dont elle a été couverte. Je me doute bien de ce qu'on pourra me dire, qu'après la formation de la Terre & ſon réfroidiſſement il ſera reſté des vapeurs qui ſe ſeront condenſées plus ou moins, & auront formé l'air & l'eau ; mais j'avoue que cette réponſe me laiſſe bien des choſes à deſirer.

LETTRE XXXIX.

Paris, 30 *Août*, 1749.

IL n'y a MONSIEUR, ni vraiſemblance, ni conduite, ni preſque de caractères dans la nouvelle comédie de l'*Amant Précepteur*; au ſurplus la piéce eſt fort jolie, & eſt ſurtout fort réjouiſſante par quantité de traits plaiſans, ſemés dans le premier acte & dans une partie du ſecond. Il s'agit d'une jeune fille qui aime, & dont l'amant ſe déguiſe en précepteur pour avoir accès auprès d'elle. Le père de la Demoiſelle eſt un bon homme *qui ne fait jamais de violence à ſes enfans quand ils lui obéiſſent*; mais il eſt malheureuſement entêté de certain *faux-ſçavant*, qui eſt bien en effet le ſçavant le plus *faux* & le plus ſot que vous ayez jamais vu. Pour éconduire ce ridicule rival on traveſtit une femme de chambre en Comteſſe arrivant de province avec ſoixante-mille livres de rente & la fureur d'épouſer le ſçavant. Le valet de celui-ci qui la voit avant ſon maître, la reconnoît pour *Liſette* au premier

coup d'œil. On lui demande d'où lui vient tant de pénétration. *Bon !* répond-il, *tous ces gens qui changent d'habit & d'état ne ſe reconnoiſſent quelquefois pas eux-mêmes ; mais ils ſont toujours reconnus des autres.* Voilà ce que j'appelle un trait comique, de ce franc comique ſortant du fond du ſujet, de ce bon vieux comique de *Molière*, que nos jolis petits dramatiques du tems me font tous les jours plus regretter. Ce Valet du *Sçavant* eſt ſans difficulté le meilleur perſonnage de la Piéce, le plus vrai & le plus agréable, *laquais ſans gages, valets de chambre ſans profits, euiſinier ſans proviſions, intendant ſans régie, ſecrétaire ſans tours de bâton, & lecteur de mauvais ouvrages ;* tels ſont ſes titres & emplois, ſans compter celui de peintre. Sa maîtreſſe, ou celle de ſon maître, je ne me ſouviens plus laquelle des deux, a, dit-il, *une taille d'Impératrice, des yeux de Reine, un nés de Princeſſe, une bouche de Marquiſe, une gorge de Soubrette, une jambe & un pied de Danſeuſe.* Le parterre s'enflamme à ce portrait, ſans doute à cauſe de la gorge, du pied & de la jambe. Reſte à vous préſenter Mr. *Timantoni*, maître d'Italien,

homme d'honneur, s'il en fut jamais ; & d'un commerce non ſuſpect ; mais dont une montre d'or à répétition, un habit brodé & quelques autres menues galanteries ont légèrement effleuré la délicateſſe. La réfléxion qu'il fait à ce ſujet dans ſon nouvel équipage eſt encore de la bonne eſpéce, d'un comique moral & bien frapé : *Quand je penſe que trois ans de ſoins & de peines avec mes écoliers ne m'ont pas valu autant que ce quart d'heure d'ambaſſade amoureuſe..... Ce que c'eſt que le monde ! Je ne m'étonne pas que tant d'honnêtes gens ſe mêlent d'un pareil métier.*

VOILA à peu près, MONSIEUR, ce que je me rapelle de la nouvelle Piéce. Si vous avez envie que je vous achève l'intrigue, vous avez tort, & je ſuis trop votre ſerviteur pour vous obéir : il eſt pourtant sûr que Mr. *Duvaur*, qui en eſt l'auteur, a eu tout le loiſir de la faire excellente, puiſqu'il a été vingt ans à l'ouvrage, autant que Mr. *de Monteſquieu* ; mais pas tout-à-fait autant que Mr. *de Crébillon*.

CE que j'acheverois volontiers, ſi j'en étois capable, ce ſeroit de vous faire connoître l'ouvrage de Mrs. *de*

Buffon & *Daubenton*. Le ſecond volume a pour objet l'*hiſtoire générale des Animaux*, & *celle de l'homme en particulier*. Le grand Article eſt celui de la *reproduction* : on y combat l'opinion commune & incompréhenſible des *germes préexiſtans*. Point de germes contenus à l'infini les uns dans les autres, ſelon Mr. *de Buffon* ; il les écraſe tous ſans miſéricorde ; mais il leur ſubſtitue une matière organique, vivante, univerſellement répandue dans les animaux & les végétaux, toujours active, toujours prête à *s'aſſimiler* aux êtres qui la reçoivent. L'exiſtence de ces parties organiques vivantes ſe prouve par les faits beaucoup mieux, ce me ſemble, que celle des vers ſpermatiques ; & c'eſt de la réunion de ces parties organiques, renvoyées de toutes les parties du corps de l'animal ou du végétal, que ſe fait la reproduction, toujours ſemblable à l'animal ou au végétal dans lequel elle s'opère, parce que cette réunion eſt, dit-on, l'ouvrage d'une eſpèce de *moule intérieur* qu'on ſuppoſe dans tous les corps organiſés, qui pénétre intimément les parties qui lui ſont préſentées, de façon à leur donner non ſeulement la

figure extérieure, mais auſſi la forme intérieure qui leur eſt néceſſaire. M'entendez-vous ? J'ajuſte les propres termes de l'Auteur avec toute la précaution qu'il m'eſt poſſible, pour vous repréſenter ſon idée, (*a*) que l'immenſe dévelopement qu'il lui donne, toute l'adreſſe de ſa Métaphyſique, toute la dextérité de ſon éloquence n'ont pu encore, je l'avoue, me rendre bien nette & bien ſenſible.

Ce qu'il dit de la Virginité n'eſt pas ſi difficile à comprendre : il la regarde comme un être moral, & point du tout comme un être phyſique. L'effuſion de ſang ne prouve rien ſelon lui, puiſqu'elle ſe répète ſans autre artifice qu'une interruption de commerce pendant quelque tems, & qu'il y a des femmes dont cette apparence de virginité s'eſt renouvellée juſqu'à cinq fois dans l'eſpace de deux ou trois ans. La fameuſe membrane de l'hymen eſt une vitre caſſée, une chimère, une partie qui n'eſt point naturelle aux filles, ou qui du moins n'exiſte pas ordinairement. Tout le morceau ſur cette queſtion, & tout ce chapitre de la *Puberté*, eſt

(*a*) *Voyez ſur tout les chapitres* 2. 3. *&* 4. *& les pages* 258. *&* 426. *de ce ſecond volume.*

extrêmement curieux & agréable à lire.

JE ne vous cite qu'un trait du 3e. volume, au ſujet d'un homme imaginé tel qu'on peut croire qu'étoit le premier homme au moment de la création, qui s'éveilleroit du néant, tout neuf pour lui-même & pour tout ce qui l'environne: on demande quels ſeroient ſes premiers mouvemens, ſes premiers jugemens ſur les objets. Mr. *de Buffon* l'introduit faiſant lui-même l'hiſtoire de ſes premières penſées, & qui après avoir éprouvé toutes les ſurpriſes des diverſes ſenſations, hors la meilleure, s'endort pour la première fois; & à ſon réveil quel fut ſon nouvel étonnement de voir à ſes côtés une figure ſemblable à la ſienne! *Je la pris*, dit-il, *pour un autre moi-même; & loin de craindre de m'être perdu dans le ſommeil, je crus m'être doublé. Je portai la main ſur ce nouvel être; quel ſaiſiſſement! Ce n'étoit pas moi, mais c'étoit plus que moi, mieux que moi: je crus que mon exiſtence alloit changer de lieu, & paſſer toute entière à cette ſeconde moitié de moi-même. Je la ſentis s'animer ſous ma main, je la vis prendre de la penſée dans mes yeux;*

les ſiens firent couler dans mes veines une nouvelle ſource de vie ; j'aurois voulu lui donner tout mon être : cette volonté vive acheva mon exiſtence, je ſentis naître un ſixiéme ſens, &c.

Il y a un pathétique dans cette deſcription de Mr. *de Buffon*, une ardeur d'imagination, une poëſie de ſtyle métaphyſique ſi ſingulière & ſi agréable ..... En général, il a une manière d'enviſager les objets ſi intéreſſante ! Il s'en faut bien que ſon ami Mr. *Daubenton* ſe faſſe lire avec autant de plaiſir : mais auſſi qu'auroit-il pu faire avec ſes os difformes, ſes muſcles deſſéchés, ſes ſquelettes & ſes momies? Ce qui eſt de lui dans ce 3e. volume (il n'a rien mis dans les deux premiers) n'offre guère autre choſe ; c'eſt la deſcription de la partie du cabinet du Roi, qui a rapport à l'hiſtoire naturelle de l'homme.

Voici encore une épigramme de *Rouſſeau* nouvellement déterrée, & peut-être l'une des meilleures qu'il ait faites ;

„ Par le Démon de la Dramaturgie
„ Ce fanatique au Théatre aggrégé,
„ Que l'ignorance avec tant d'énergie
„ Avoit ſans honte en *Corneille* erigé,

„ De deſeſpoir s'eſt noyé dans l'Hiſtoire :
„ Sa tragédie a pourtant eu la gloire
„ De voir deux yeux de larmes l'honorer ;
„ Car, s'il n'a fait pleurer ſon Auditoire,
„ Son Auditoire au moins l'a fait pleurer.

LETTRE XXXIX.

Paris, 15 Sept. 1749.

OBSERVATIONS *ſur les Grecs, par Mr. l'Abbé de Mably*, eſpèce de pendant des *Conſidérations de Mr. le Préſident de Monteſquieu ſur les Cauſes de la grandeur des Romains & de leur décadence.* Ne comparons point trop l'ouvrage du génie avec celui du bon ſens ; mais le nouveau livre eſt eſtimable par les réfléxions & par les vues : ce que j'y ai trouvé de mieux penſé & de plus neuf c'eſt l'éloge de la Politique de *Philippe*, père d'*Alexandre*, au troiſième livre ; le quatrième m'a paru foible. Le ſtyle eſt aſſez pur, mais froid & un peu lourd ; voyez cependant le portrait d'*Alcibiade* : » Ce » n'étoit pas un ambitieux, mais un » homme vain, qui vouloit faire du » bruit & occuper les Athéniens. Sa » valeur, ſon éloquence, tout dans lui

» étoit embelli par des graces. Aban-
» donné aux voluptés de la table & de
» l'amour, jaloux des agrémens & d'u-
» ne certaine élégance de mœurs, qui
» en annonce preſque toujours la rui-
» ne, il ſembloit ne ſe mêler des affai-
» res de la République que pour ſe dé-
» laſſer des plaiſirs. Il avoit l'eſprit d'un
» grand homme; mais ſon ame, dont
» les reſſorts amollis étoient devenus
» incapables d'une application conſtan-
» te, ne pouvoit s'élever au grand
» que par *boutade*. J'ai bien de la pei-
» ne à croire qu'un homme aſſez ſou-
» ple pour être à Sparte auſſi dur &
» auſſi ſévère qu'un Spartiate, dans
» l'Ionie auſſi recherché dans ſes plai-
» ſirs qu'un Ionien; qui donnoit en
» Thrace des éxemples de ruſticité; &
» qui dans l'Aſie faiſoit envier ſon lu-
» xe élégant par les Satrapes du Roi
» de Perſe, fût propre à faire un grand
» homme.

L'AUTEUR ſe peint ici ſans y ſonger, je puis le dire ſans lui faire injure; il n'eſt pas dans ſon caractère d'imaginer de la grandeur dans la ſoupleſſe; mais s'il y a des ſoupleſſes baſſes par l'indignité de leur objet, ou de leur principe, il y en a qui ne péchent ni par

leur principe, ni par leur objet, & qui par la répugnance de la nature qu'il faut vaincre, ſuppoſent plus de force & plus de vraie grandeur que l'infléxibilité: cela ne paroît pas au premier coup d'œil, & l'on peut être flaté de n'y avoir pas penſé, mais cela eſt.

VOICI une autre eſpèce d'*obſervations* en forme de *Lettre à une jeune Dame Angloiſe nouvellement mariée*; c'eſt une plaiſanterie ſur les ridicules de nos jolies femmes. *Connoiſſez, Madame*, dit-on à la jeune Angloiſe, *connoiſſez l'aimable Nation qui vous adopte; elle vous paſſera des vices, jamais des ridicules. Garderez-vous long-tems cet air de réſerve ſi déplacé dans le mariage, & qu'on ne pardonne qu'aux aſpirantes? Un Cavalier vous trouve belle, vous rougiſſez: ouvrez les yeux; ici les Dames ne rougiſſent qu'au pinceau. Vous avez une toilette à faire, vous n'avez que dix-huit ans, & vous y êtes ſans hommes! Vous entrez dans un cercle avec les couleurs de la nature ſur le viſage; vous vous placez ſans avoir dit aux glaces que* vous êtes à faire peur, *que* vous êtes faite comme une folle: *tâchez donc de vous former ſur les grands modeles; étudiez les femmes qui ont les*

plus belles aigrettes, & les hommes à talons rouges. Il y a des graces qui par un heureux artifice s'incorporent avec la perſonne; les unes ſe voient, les autres ſe ſentent: il eſt établi que votre ſexe doit prendre au nés comme aux yeux. Il y a plus, les odeurs aſſurent votre rang: qu'on me mène dans un cercle les yeux bandés; ſuis-je en bonne compagnie? Le nés me l'annonce. Aux odeurs ajoutez le vernis; oui, Madame, travaillez enfin ſur votre teint. Je prévois vos objections; vous voulez toujours raiſonner, c'eſt un vice de terroir; convenez au moins d'un principe, que la France eſt le modèle des autres pays, &c.

J'AI raproché & tant ſoit peu rajuſté quelques uns des traits les plus ſupportables. En tout la Lettre m'a paru fade, longue & très-mauſſadement méthodique. *Il ſeroit à ſouhaiter*, comme dit fort bien Mr. l'Abbé *Trublet* dans ſes *Eſſais de Morale & de Littérature*, (*a*) *qu'on ſupprimât les trois quarts des ouvrages qui paroiſſent, après en avoir extrait ce qui peut mériter d'être conſervé. Ce ſeroit un livre très-curieux, s'il étoit bien fait*;

(*a*) *Dont il vient de publier une nouvelle Edition, conſidérablement augmentée.*

que celui qui auroit pour titre, Extrait des livres qu'on ne lit point. *Mais qui voudra ſe charger d'un pareil travail ?* Ce ſera moi, MONSIEUR, dans l'occaſion, au riſque de faire un mauvais choix pour vous épargner l'ennui d'en faire un meilleur. Il y a beaucoup à prendre dans ces *Eſſais* de Mr. l'Abbé *Trublet*. Son défaut eſt quelquefois de vous expliquer un peu trop ſubtilement *comme quoi* deux & deux font quatre. Quand il rencontre certaines idées, c'eſt la ſyllabe de cadence du chanteur Italien, il les prend en amitié, il les ramage en cent façons, & ne les quitte plus. Il ſemble que, dans la partie morale ſurtout, il pourroit s'aggrandir dans ſes penſées, montrer un peu moins l'auteur qui ne voir des objets que le côté où il peut avoir quelque intérêt perſonnel ou d'amour propre : (un peu de renoncement à ſoi-même ſied bien à un écrivain, & donne meilleure grace à ſes réfléxions :) à cela près il penſe en Philoſophe; ſi ce n'eſt pas de l'élévation, c'eſt de la pénétration, de la juſteſſe, de la fineſſe ; il écrit en homme d'eſprit, ſans ſaillie & ſans éclat, mais avec netteté & avec élégance.

MR. le Chevalier *Laurés* vient de remporter le prix de Poëſie à l'Académie Françoiſe : le ſujet étoit l'*Amour des François pour leurs Rois, conſacré par des monumens publics.* L'avant dernière ſtrophe, où il s'agit de la ſtatue équeſtre de *Louis* XV. élevée *à Bourdeaux*, a été ſurtout extrêmement goutée ; j'aurois bien voulu voir qu'elle ne l'eût pas été.

„ L'Aquitaine dans ſa ſtatue
„ Contemple déja ce Héros ;
„ Fière de couler à ſa vue
„ La Garonne élève ſes flots :
„ Ses Peuples charmés aplaudiſſent,
„ De leurs chants les airs retentiſſent :
„ Seine, je t'entends murmurer.....
„ Mais ſur tes bords *Louis* reſpire ;
„ Dans le reſte de ſon Empire
„ Permets à l'Art de le montrer.

L'ODE entière eſt pleine d'eſprit, de ſentiment, de traits, de tours heureux : le ſujet y eſt ſi bien préſenté, ſi naturellement ſuivi ! mais traité peut-être avec plus de juſteſſe, de préciſion & d'élégance, que de ſublimité, d'enthouſiaſme, de volubilité d'imagination, & de vrai feu poëtique.

UN Portugais nommé Mr. *Péreira* trouvé le moyen de faire parler les

muets ; c'eſt à peu près la méthode d'*Amman*. Il a eu l'honneur de préſenter à l'Académie des ſciences un mémoire inſtructif avec un jeune ſourd & muet de naiſſance ſur lequel il a exercé ſon ſçavoir-faire. Reſte à découvrir le ſecret de faire taire les bavards.

LETTRE XL.

Paris, 30 *Sept.* 1749.

„ Il faut ſe rendre à ce Palais magique,
„ Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
„ L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,
„ De cent plaiſirs font un plaiſir unique.

CE n'eſt pas là préciſément, MONSIEUR, la deſcription de l'opéra nouveau ; mais ſi les beaux vers y ſont rares, il faut convenir que les décorations, les danſes, quelques ſymphonies, & cinq ou ſix jolis airs en font un ſpectacle aſſez agréable ; l'air Italien ſurtout, chanté par Mdle. *Fel.* Vous auriez bien ris, je crois, de voir à la 3e. ſcène du ſecond acte la mal-adreſſe de (*a*)

(*a*) Mr. Fuzelier, *qui a fait de jolies choſes d'ailleurs. La muſique eſt de Mr.* de Mondonville. *L'Opéra eſt intitulé* Le Carnaval du Parnaſſe.

l'Auteur des paroles à imiter un des plus beaux deſſeins de votre Poëſie, celui de la fameuſe pièce de *Dryden* ſur le pouvoir de la Muſique. Vous ſçavez avec quel art, par quelles douces gradations & par quels brillans contraſtes ce Poëte ingénieux y fait ſucceſſivement paſſer l'ame de la fierté à la joie, de la joie à la pitié, de la pitié à l'amour, & de l'amour à la vengeance : vous vous rapellez l'heureuſe variété d'harmonie, l'inexprimable charme de ſon expreſſion. Je n'ai point entendu la muſique de *Handel* ſur ces mélodieuſes paroles ; mais malheur à lui s'il ne l'a faite admirable !

Mr. *Fuzelier* commence par établir ſa ſcène entre *Apollon* & *Licoris* : la Bergère prie le Dieu de chanter ; *J'obéis*, répond-il finement,

„ Le devoir d'une tendreſſe extrême
„ C'eſt d'obéir à ce qu'on aime.

Licoris lui dit enſuite comme un précepteur à ſon écolier,

„ Rendez d'abord hommage au ſouverain
des Dieux.

Apollon chante auſſi-tôt,

„ Les rebelles Titans lui déclarent la guerre,
„ Il fait éclater ſon tonnerre ;
Etc.

LICORIS.

„ Vous devez de Bacchus célébrer les bienfaits.

Apollon, toujours obéiſſant,

„ Chantons Bacchus & ſon riant empire,
„ Nous devons célébrer ſon jus délicieux ;
Etc.

VOILA les vers & les tranſitions de l'imitateur François pour donner lieu à la muſique. Que diras-tu, Ombre de *Dryden* ?

ON vous a donc parlé de cette nouvelle brochure intitulée *Connoiſſance des beautés & des défauts de la Poëſie & de l'Eloquence dans la Langue Françoiſe, à l'uſage des jeunes gens & ſurtout des étrangers, avec des exemples par ordre alphabétique.* C'eſt la vérité; l'objet de cet ouvrage eſt d'élever Mr. *de Voltaire* au deſſus de tout ce qu'il y a jamais eu de beaux génies. *Homère* & *Virgile* ont bien de la peine à vivre : *Corneille*, *Boileau*, *Rouſſeau* ſurtout, *Fénélon*, Mrs. *de Crébillon* & *de Fontenelle*, petits auteurs qui ne ſont venus au monde que pour contraſter avec Mr. *de Voltaire* & rehauſſer l'éclat de ſon triomphe. On choiſit de bonne

foi ce qu'il y a de plus négligé dans ces jadis illuſtres Ecrivains, pour le comparer avec ce que Mr. *de Voltaire* a le plus travaillé d'après eux. Que je regrette le tems que j'ai perdu juſqu'ici à les étudier ! Que je plains *les jeunes gens & ſur tout les étrangers* de n'avoir pas plutôt apris à *connoître les beautés & les défauts de la Poëſie & de l'Eloquence par ordre alphabétique!* Mais auſſi quelle commodité à l'avenir de n'avoir beſoin que d'un ſeul modèle pour tous les genres !

VOILA donc un Auteur canoniſé & plus que canoniſé de ſon vivant ; & ſçavez-vous, MONSIEUR, à qui l'on prétend qu'il eſt redevable d'une ſi ſublime apothéoſe ? A lui-même. C'eſt lui, dit-on, qui eſt le ſacrificateur & le Dieu. Pour moi je n'ai garde de le penſer ; toutes ces prétendues apparences de déguiſement, toutes ces petites reſſemblances de ſtyle, de manière, de goût, de hardieſſes & de négligences ne me perſuadent point ; & ſans recourir à la modeſtie du célèbre Poëte, ni même à ſa délicateſſe dans le choix des moyens de parvenir, je demande ſeulement s'il eſt probable qu'un homme de cette réputa-

tion ait voulu l'augmenter en riſquant de la flétrir par un artifice auſſi ridicule ? Tout ce qu'on peut imaginer de moins favorable à Mr. *de Voltaire* eſt que ce ſoit l'ouvrage d'un de ces oiſeaux à qui il a apris à répéter, *le Grand* Pſaphon *eſt un Dieu*; ou de quelqu'un de ſes admirateurs *aux yeux pâmés*, dont il aura connu l'intention, & foiblement réprimé l'aveugle zèle. Mr. *Roi*, qui n'eſt rien moins qu'idolâtre, dit que ce juge ſans nom lui rappelle le Héros de *la Manche*, attaquant les paſſans & les forçant ſous peine de la vie à confeſſer que la villageoiſe du *Toboſo* étoit la plus belle Princeſſe de l'Univers. La plaiſanterie eſt trop forte. Il n'eſt beſoin ni de violence, ni de ruſe pour faire avouer que l'Auteur de la *Henriade*, d'*Oedipe*, de *Brutus*, de *Zaire*, d'*Alzire*, de *Mérope*, &c. eſt un des plus beaux eſprits qui ayent jamais rêvé ſur le Parnaſſe. Il va ajouter à tant d'excellentes tragédies un nouveau *Catilina*, qu'on doit jouer cet hyver. Vous ſçavez que dans l'accueil prodigieux qu'on a fait pendant un tems à celui de Mr. *de Crébillon*, il entroit un peu d'envie de mortifier Mr. *de*

Voltaire ; celui-ci ne s'en venge qu'en eſſayant de faire mieux. Je ſouhaite qu'il y réuſſiſſe, je ſuis même trompé s'il n'y réuſſit pas ; mais je doute que l'année ſuivante il puiſſe de la même façon deshonorer l'*Electre*, comme il ſe le propoſe. Si cependant vous n'aviez point encore les œuvres de Mr. *de Créb.llon*, je vous conſeille de ne les point acheter, & d'attendre la nouvelle édition qu'en prépare Mr. *de Voltaire*.

MAIS reſpectons ſes larmes ; Mde. la Marquiſe *du Chatelet*, la ſçavante, l'illuſtre, l'immortelle *Emilie* eſt morte en couche, âgée de 44 à 47 ans ; il eſt inconſolable ; on dit que l'épitaphe ſuivante eſt un fruit de ſa douleur :

„ L'Univers a perdu la ſublime *Emilie*,
„ Elle aima les plaiſirs, les Arts, la Vérité ;
„ Les Dieux lui donnant leur génie
„ Ne gardèrent pour eux que l'immortalité.

MAIS comment peut-on faire l'épitaphe de ſon intime amie ; ou comment la pourroit-on faire ſi (*b*) médiocre avec tant d'eſprit ? J'en ſçais

(*b*) *Le ſecond vers a pourtant le coin de Mr. de* Voltaire.

une autre plus piquante, qui finit par *nés laid*, que je ſerois bien fâché d'avoir faite, ou redite.

VOUS connoiſſez les *Inſtitutions Phyſiques* de la feue Marquiſe, ou ſon expoſition de la Philoſophie de *Leibnitz*; elle alloit nous donner la traduction des *Principes Mathématiques de Newton*, avec des notes, rien que cela. Le Manuſcrit eſt entre les mains de Mr. *Clairaut*, à qui elle écrivoit de Lunéville il n'y a pas un mois, pour le prier de faire imprimer inceſſamment, & ſur tout de ne rien retarder ſi par hazard elle venoit à mourir.

P. S. Le *Faux ſçavant* eſt imprimé. Je vois à préſent que cinq ou ſix bons mots ne font point une comédie : le théatre m'avoit trompé ; la lecture, ou plutôt l'impoſſibilité de la lecture me déſabuſe. La pièce eſt dédiée à Milord *Albermarle*, qu'il étoit ſi aiſé de louer de bonne grace, & que l'Auteur accable impitoïablement des éloges les plus fades.

LETTRE XLI.

Paris, 16 *Octobre*, 1749.

LE premier de tous les beaux Arts, le plus noble & le plus utile, ſeroit celui ſans doute qui réuſſiroit également à former le corps & l'eſprit. Nous l'avons trouvé, MONSIEUR, la découverte en étoit réſervée à notre Siècle, c'eſt le grand Art de la *Cuiſine Moderne.*

LISEZ la ſublime préface du nouveau livre intitulé *Science du Maître d'hôtel Cuiſinier*; vous y aprendrez que la nouvelle Cuiſine, en ſubtiliſant les parties groſſières des alimens, en dépouillant les mixtes qu'elle emploie des ſucs terreſtres qu'ils contiennent; en les perfectionnant, les épurant, & les ſpiritualiſant en quelque manière, diſpoſe les mets qu'elle aſſaiſonne à porter dans le ſang une plus grande abondance d'eſprits plus purs & plus déliés: & *de-là plus de vigueur & d'agilité dans le corps, plus de vivacité & de feu dans l'imagination*, &c. vous entendez bien les conſé-

quences. Toutes ſingulières que vous ſemblent ces idées, elles ne ſont pas abſolument nouvelles, je me ſouviens d'en avoir vu quelque choſe dans un ouvrage pareil à celui-ci, non moins docte & non moins ſpirituel, dans l'Avertiſſement des *Dons de Comus*, qui parurent il y a dix ou douze ans. Il ſe répandit en même tems à ce ſujet une petite brochure aſſez plaiſante ſous le titre de *Lettre d'un Pâtiſſier Anglois au nouveau Cuiſinier François*; où après avoir adopté les principes du Cuiſinier philoſophe, on eſſaïoit d'en tirer une nouvelle méthode pour l'éducation de la jeuneſſe. „ Au lieu, diſoit-on, „ de faire perdre aux enfans un tems précieux à aprendre „ les langues mortes, dont ils n'ont „ que faire; au lieu de ſurcharger leur „ mémoire de fables, d'Hiſtoires, & „ de lectures qui les rebutent; ne „ vaudroit-il pas mieux ne leur donner pour éducation que des alimens rélatifs à l'état auquel ils ſont „ deſtinés. Ces alimens ſeroient doſés & aſſaiſonnés par un habile Cuiſinier, d'une expérience conſommée, qui connoîtroit à fonds les „ penſées que produit dans une ame

„ la digeſtion d'un potage à la *Niver-*
„ *noiſe*, d'une ſauce à la *Chirac*, &c.
„ Par-là on communiqueroit inſenſi-
„ blement aux jeunes gens les idées,
„ les connoiſſances, & même les ta-
„ lens auxquels on les jugeroit le
„ plus propres, & on les rendroit en
„ même-tems capables des emplois où
„ ils ſont appellés par leur naiſſance.

VOILA donc les Cuiſiniers Modernes, c'eſt-à-dire François, devenus les précepteurs du Genre humain. C'eſt à leurs ſçavantes veilles, n'en doutez point, qu'il faut raporter cet eſprit philoſophique, ce goût de bonne plaiſanterie, que vous voyez règner aujourd'hui en France; ſi vous n'aimez mieux penſer avec l'Auteur des *Dons de Comus*, que c'eſt à cet eſprit Philoſophique que nous devons la perfection de la Cuiſine.

JE ne doute point que Mr. (*a*) l'Evêque de Rennes ne ſe fût préparé par un des plus fins repas de la Cuiſine moderne le jour qu'il compoſa ſon Diſcours de réception à l'Académie Françoiſe: le trait qui ſuit en eſt une preuve.

(*a*) *Mr.* de Vauréal, *qui ſuccède à feu Mr. le Cardinal* de Rohan. *Il prononça ſon diſcours le 25 du mois dernier.*

Vous ſçavez que Mr. de Rennes arrive d'Eſpagne.

„ L'ACADEMIE s'aplaudit avec „ raiſon de voir la Langue Françoiſe „ devenue la langue dominante de preſ- „ que toutes les Cours de l'Europe ; „ c'eſt un triomphe qui n'eſt dû qu'à „ elle. Aujourd'hui, MESSIEURS, „ je vous apporte un hommage diffé- „ rent, & peut-être plus flateur : en „ Eſpagne on ne parle preſque point „ notre langue; mais on y lit avec avi- „ dité les livres François : c'eſt qu'on „ aime mieux aprendre de vous à pen- „ ſer qu'à parler. La Langue Françoiſe „ y eſt traitée comme les Langues ſça- „ vantes, qu'on étudie, qu'on apro- „ fondit, non pour en faire un uſage „ ordinaire, mais pour y trouver de „ parfaits modèles.

VOUS ne vous ſeriez pas attendu à celui-là ? C'eſt ainſi, MONSIEUR, qu'entre les mains d'un homme d'eſprit tout devient matière d'éloge; ſa verve eſt un tréſor, il s'enrichit de ce qui lui manque. Je ne doute point que Mrs. de l'Académie n'aient été extrêmement flatés de ce nouveau compliment.

CE fut Mr. *de Fontenelle*, alors Directeur, qui répondit à Mr. de Ren-

nes, non peut-être pas avec cette légèreté d'éloquence & cette gentilleſſe d'expreſſion, dont il a égaïé ſes *Eloges funèbres* ; mais avec bienſéance, avec dignité, & comme il convenoit à un Doyen de l'Académie. Il a quatre-vingt-quinze ans, & ſur ſon Diſcours vous ne lui en donneriez guère plus de ſoixante. Voilà l'avantage des Beaux-Eſprits ſur les jolies femmes : ils peuvent vous tromper de trente ans, & je les défie elles de vous tromper ſeulement de dix.

NOUS avons eu opéra il y a huit jours chez Mr. le Duc *de Grammont* dans ſa maiſon de *Puteaux*; il y a joué lui-même de fort bonne grace : ſa figure eſt jolie, ſa voix agréable, & il chante avec goût. Les autres rôles ſont remplis par deux demoiſelles *Fauconier*, dont l'une eſt ſultane favorite, & des Acteurs de l'Opéra de Paris. La ſalle du ſpectacle ſte grande & convenablement ornée; il y peut entrer cinq cens perſonnes. Vous n'y auriez pas vu une honnête femme, mais bien toutes les plus jolies filles de la (*b*) Ville, & aſſez bonne compagnie en hommes. Le

(*b*) *De Paris.*

théatre joliment décoré, fort bien éclairé, les habits galans & bien aſſortis, l'orcheſtre excellent. Il n'y a pas de repréſentation qui ne coute près de quatre mille francs au Duc. Il en donne ſix ou ſept par an. Je ne compte pas les penſions qu'il fait à divers muſiciens. Voici un bouquet qui courut la ſalle, & qui avoit été préſenté la veille par un Mouſquetaire à l'une des ſpectatrices :

„ Qui, moi? vous envoyer des roſes, des jaſmins,
„ Des fleurs à la Déeſſe *Flore* ?
„ Je ne m'amuſe point à ces préſens badins,
„ A cet encens qui s'évapore
„ Mon cœur aujourd'hui vous honore
„ Par des hommages vrais & des dons plus certains ;
„ Je veux de vos attraits accomplir les deſtins:
„ Prenez ; je mets entre vos mains
„ Ce ſceptre glorieux que l'Univers adore,
„ Car je ſuis le Dieu des Jardins.

IL paroît un *Recueil des* prétendus *Teſtamens Politiques du Cardinal* de Richelieu, *du Duc de Lorraine, de Mr.* de Colbert *& de* Mr. de Louvois, avec les obſervations de l'Abbé *de St. Pierre* ſur celui du Cardinal *de Richelieu* ; 4 volumes in 12. Chacun de ces teſta-

mens avoir déja été publié ſéparément, ſi je ne me trompe ; les voilà réunis : diſpenſez-moi de vous en dire davantage : je n'ai point encore aſſés uſé de l'eſpèce d'alimens qui forme les Politiques.

LETTRE XLII.

Paris, 20 *Novembre*, 1749.

J'ALLOIS oublier, MONSIEUR, de vous annoncer les trois petites comédies nouvelles du Théatre François, données à Paris pendant le voyage de Fontainebleau ; la première intitulée *la Ruſe inutile*, écrite en vers, eſt de l'Auteur de la Tragédie de *Bucéphale* : mais il s'en faut bien, MONSIEUR, que le ſujet d'aujourd'hui ſoit auſſi intéreſſant que le célèbre & trop malheureux Cheval à qui l'on fit *manger la mort dans un boiſſeau d'avoine*. Une intrigue formée ſans art, & maladroitement dénouée, un amour d'avant-ſcène & ſans détails vifs ſous les yeux du ſpectateur, peu de jolis traits, rien de finement imaginé, rien de neuf; voilà ce que c'eſt que la *Ruſe inutile*

de Mr. *Rouſſeau*, qui n'a pas laiſſé d'avoir ſix ou ſept froides repréſentations. Les deux autres pièces de nouvelle date, la *Colonie* & le *Rival ſuppoſé*, toutes deux de Mr. *de Sainteſoy*, toutes deux en proſe, l'une en trois actes, l'autre en un, n'ont paru qu'une ſeule fois ſur la ſcène. Le *Rival ſuppoſé*, que je vous ai envoyé (car il a été imprimé ſix mois avant d'être joué) auroit peut-être eu du ſuccès, s'il n'eût été précédé de *la Colonie*, qui avoit indiſpoſé le Parterre. Le premier acte de celle-ci étoit cependant fort agréable, & le ſujet plaiſamment trouvé. Il s'agiſſoit de faire croître & multiplier les habitans d'une Iſle en toute chaſteté & honnêteté, & par conſéquent de favoriſer les mariages autant qu'il étoit poſſible. Pour cet effet le ſage Gouverneur établit une eſpèce de foire, où doivent ſe rendre chaque année tout garçon & toute fille nubile. Vous ne manqueriez pas de demander la plus aimable, & vous l'auriez, en y mettant le prix. La plus belle eſt au plus offrant & dernier enchériſſeur; c'eſt tout comme ici. On donne enſuite à un peu meilleur compte celles qui ne ſont que jolies, puis toujours à

plus bas prix les agréables, les figures de fantaiſie, enfin les laiderons qui ne déplaiſent pas. Mais ce qu'on donne n'eſt pas pour celles qu'on achête, c'eſt uniquement pour acquérir le droit de les épouſer: le produit de leurs charmes eſt employé à doter les vilaines, & conſciencieuſement réparti à chacune ſelon ſon mérite perſonnel, c'eſt-à-dire ſon degré de laideur. Heureux qui peut épouſer la plus exécrable! il eſt riche à perpétuité. Vous ſentez, MONSIEUR, ce qu'on peut faire de cette idée, & je ne doute point que Mr. *de Sainteſoy*, n'en eût tiré fort bon parti s'il avoit ſçu ſe borner à un acte; mais il en a voulu faire trois, & il n'a rien fait. Le prologue, brochant ſur le tout, m'auroit paru charmant s'il eût été moins modeſte. Il ne faut point gâter le Public. On y ſuppoſe l'Auteur en ſcène avec la Cabale, qui au milieu d'une converſation rapide & légère, où rien ne ſe décide, le quitte bruſquement en lui diſant, *adieu, adieu, je m'en vais là-bas.* L'Auteur alors ſe tournant vers le Parterre, *Meſſieurs*, dit-il, *je vous crois trop bonne compagnie pour la ſouffrir parmi vous.* Le tour eſt neuf, ingénieux, vif & plai-

ſant, & pour le coup ſans trop d'humilité.

PUISQUE nous ſommes à la Comédie Françoiſe, ſouffrez que je vous préſente Mdle. *Guéan*, jeune, bien faite, jolie, & dont le juſte prix ruineroit les plus riches épouſeurs de la *Colonie*, & ſuffiroit à la dot des plus diſgraciées. Fort peu de ſouliers, & beaucoup de goût pour le plaiſir avec cela; fille en un mot de la plus grande eſpérance, & à qui je ne connois qu'un défaut, que je lui pardonne de tout mon cœur, c'eſt qu'elle joue mal la Comédie. Autre débutante, mais ſur le Théatre Italien, Mde. *Favart*, plus connue ſous le nom de Mdle. *Chantilly*, & que vous avez pu voir en *Flandres*; où elle a fait les dernières campagnes ſous Mr. le Maréchal *de Saxe*. Celle-ci ne manque pas de talens. Ce n'eſt pas ſon fort que le chant; elle a la voix un peu fauſſe & le cri aigu; mais elle récite avec grace, & elle danſe fort joliment pour une Comédienne. Point de traits, mais de la phyſionomie, de la gentilleſſe, des mines, & un certain air moitié mutin, moitié *bénévole*, qui lui a gagné le cœur du Parterre. *Coraline* en ſéche de jalouſie, *Ca-*

mille pleure; qu'elles ſont modeſtes ! Je conçois pourtant qu'on peut donner la préférence à la nouvelle venue ; elle a fort bien fait dans le *Ballet* (*a*) *des Savoyards*, qui eſt bien le ſpectacle le plus riant, le tableau flamand le plus agréable que j'aie vu de ma vie. Le fond du théatre eſt une montagne en partie couverte de verdure. On aperçoit de loin comme une nuée de ces Allobroges, qui deſcendent en ſe jouant, plaiſamment vêtus, de tout ſexe & de tout corſage ; les uns portant une vielle entre leurs bras, d'autres une boëte à marmote, ceux-ci la lanterne magique ſur le dos, ceux-là un enfant dans une hotte, d'où il va bientôt ſortir pour danſer ;

Et prendriez paſſe tems nompareil

à les voir ſe faire mille ſignes, mille eſpiégleries, s'apeller, ſe repouſſer,

Troter, baller, tripudier, ſauter:
Onques ne fit le vrai Polichinelle
Semblables tours.

Ils ſe raſſemblent enſuite ſur le théatre, où ils forment diverſes danſes ca-

(*a*) *Nouvelle invention de l'inépuiſable* Deshaies.

ractériſées,

ractériſées, naïves, gaies, folles, charmantes, que je vous laiſſe à imaginer.

DU *Ballet des Savoyards* au *Traité des ſyſtèmes* il n'y a pas bien loin, car nous voilà arrivés. C'eſt ici l'ouvrage d'un homme (*b*) qui penſe, mais qui n'eſt pas toujours également heureux dans le choix de ſes idées. Son grand objet eſt de prouver l'inutilité & le danger des ſyſtèmes abſtraits, & il prend pour exemples principaux les imbécilles préjugés de la *Divination*, les viſions ſcholaſtiques du livre de l'*Action de Dieu ſur les Créatures* (*c*), le *topique* épuiſe des *Idées innées*, les explications de *Malebranche* ſur l'*Entendement* & la *Volonté*, celui-là eſt bien choiſi, les *Monades* de *Leibnitz*, ce morceau eſt un chef-d'œuvre d'expoſition & de diſcuſſion, enfin le ſyſtème de *Spinoſa* un peu longuement analyſé.

QUE croyez-vous, MONSIEUR, que penſe la Poſtérité en voyant la ſorte de

(*b*) *Mr. l'Abbé* de Condillac, *Auteur de l'*Eſſai ſur l'Origine des connoiſſances humaines, *frère de Mr. l'Abbé* de Mably.

(*c*) *Fruit de la ſoumiſſion de Mr.* Bourſier, *Docteur de Sorbonne, à ſon Confeſſeur le Père* Fouquet, (*oncle de Mr. le Maréchal* de Belliſle,) *qui avoit beſoin de cette métaphyſique pour appuyer certaines opinions de Théologie.*

conſidération avec laquelle on a daigné réfuter ce fol amas de définitions de nom, d'axiomes équivoques, & de pétitions de principe ? Mr. l'Abbé *de Condillac* eſt plus excuſable qu'un autre, parce que ſon deſſein n'étoit pas tant de réfuter le ſyſtème, que d'en développer les abſtractions ; mais cela eſt allé au point dans certaines gens, qu'ils ont bonnement cru ſe donner un air en paroiſſant donner de l'importance à ces billeveſées.

Où en ſommes-nous, bon Dieu ! après cinquante-ſept ſiècles & demi d'études ? A la réfutation de la *Subſtance* de *Spinoſa* ? Et la *Monade* de *Leibnitz* ? Vous ſentez vous beaucoup plus de reſpect pour cet être ſimple & ſans étendue, qui au moyen de ſon union avec un corps, ou une apparence de corps infiniment petit, doit repréſenter tout l'Univers, paſſé, préſent, & à venir ? Pour moi j'avoue que je perds patience quand je vois des futilités auſſi choquantes propoſées avec gravité, approfondies à perte de tête, & reçues avec enthouſiaſme, ou avec ménagement.

Il n'en faut pas moins admirer la dextérité de Mr. l'Abbé *de Condillac* à

ſaiſir, & à nous faire ſaiſir, autant qu'il étoit poſſible, les idées infiniment ſubtiles d'un homme illuſtre, qui ne les avoit lui-même ni clairement expliquées, ni tout-à-fait compriſes, ni même pu comprendre.

P. S. UN froid éloge de feu Mr. *Amelot*, un mémoire ſur je ne ſçais quels viſcères, un autre du fameux *Vaucanſon* ſur une nouvelle machine à tirer la ſoie, un troiſième de Mr. *de Liſle* ſur le froid qu'il fait en Sibérie, un quatrième enfin d'une longueur immenſe pour nous perſuader qu'un grand arithméticien eſt le premier homme du monde; voilà, MONSIEUR, ce qui nous a été lu à la dernière aſſemblée publique de l'Académie des ſciences. Je ne vois rien là de bien *(d)* intéreſſant pour vous. Peut-être aurois-je été plus heureux à la rentrée de l'Académie des Belles Lettres; mais un ignorant, qui m'avoit retenu à dîner, n'a jamais voulu me laiſſer ſortir à l'entremets.

(d) *Je vous ſoupçonne pourtant de quelque curioſité pour cette machine de Mr.* de Vaucanſon; *c'eſt la choſe du monde la plus ingénieuſe & la mieux éxécutée: mais je ne ſuis pas digne de vous en faire la deſcription; vous la trouverez dans les* Mémoires *de l'Académie pour* 1749. *qui paroîtront, je penſe, en* 1753.

LETTRE XLIII.

Paris, 5 Nov. 1749.

JE crois, MONSIEUR, qu'il ne vous ſouvient guère des Poulets de Mr. *de Réaumur*; je ne veux pourtant pas vous répéter ce que je vous en écrivis il y a deux ans; mais je dois vous annoncer le livre de cet illuſtre Académicien, qui paroît actuellement en deux volumes in 12. ſous ce titre *Art de faire éclorre & d'élever en toute ſaiſon des oiſeaux domeſtiques de toutes eſpèces, ſoit par le moyen de la chaleur du fumier, ſoit par le moyen de celle du feu ordinaire.* Liſez le Diſcours Préliminaire & les deux premiers mémoires du premier tome, & l'avant-dernier du ſecond. Le dernier n'eſt guère amuſant, quoi qu'il promette de l'être; à moins que vous n'aimiez l'hiſtoire moitié philoſophique, moitié puérile, des amours antiphyſiques d'un lapin pour une poule.

QUOI qu'en puiſſe dire Mr. *de Réaumur*, ſa nouvelle méthode des

fours de fumier demande trop d'attentions, eſt ſujette à mille accidens trop difficiles à prévenir pour des payſans, en dépit du thermomètre au beurre qu'il a imaginé pour leur commodité. Mais les fours de boulangers, de pâtiſſiers, & autres peuvent ſervir au même uſage ſans beaucoup de frais ; & la facilité qu'on aura dorénavant de faire couver au moment de leur arrivée les œufs de toute eſpèce qui ſeront envoyés des pays éloignés, eſt un objet conſidérable pour vous, MONSIEUR, qui voudriez pouvoir naturaliſer tous les oiſeaux rares par leur plumage, ou ſinguliers par leur forme. Il n'eſt ſorte de perroquet que vous ne puiſſiez vous rendre propre ; tout ce qui vole eſt à vous depuis l'autruche juſqu'au colibri, ce joli petit oiſeau aux plumes d'or & d'azur, dont le corps a moins de volume & de poids que celui de quelques papillons ; il vous en va naître dans la manche, ſi vous voulez ; *Livie* au rapport de *Pline* a fait éclore un poulet dans ſon ſein au bout de vingt jours ; & avec la moitié moins de patience, c'eſt-à-dire en dix jours de tems, une demoiſelle,

qu'il n'eſt pas permis de nommer, a fait naître quatre chardonerets de cinq œufs qu'elle avoit tirés du nid : ce n'étoit point au tropique du *Cancer* qu'elle les avoit placés, paſſez-moi le jeu de mots en faveur de la ſublimité de la métaphore,) c'étoit préciſément ſous la ligne équinoctiale.

Sémiramis & *Nanine*, que vous m'avez tant demandées, paroiſſent enfin, ornées de belles préfaces, où l'Auteur prouve tout ce qu'il veut, excepté la bonté de ſes deux piéces. Quel dommage qu'il y ait ſi peu de raiſon dans la *Sémiramis* ! Quelle élévation de ſentimens, quelle magnificence d'expreſſions, quelle richeſſe de détails, quel charme de poëſie ! Voila ce qui ſoutient l'illuſion, même à la lecture, juſqu'à la fin du quatriéme acte : mais le cinquiéme eſt tellement éloigné de toute vraiſemblance, qu'il n'y a pas moyen de s'y prêter avec la meilleure volonté du monde: Pour *Nanine*, c'eſt ſans difficulté une des petites comédies les plus maladroitement tiſſuës qui ſoient au théatre : le tout brodé d'eſprit, doublé de ſentimens, chamarré d'or & de clin-

quant ſur toutes les coûtures Mr. *de Voltaire* s'inquiéte, cite, raiſonne & verſifie pour juſtifier le genre qu'il a embraſſé : qu'il ſe tranquilliſe ; ce n'eſt pas le genre qu'on attaque, c'eſt la manière dont il le traite. On lui accorde la réalité de ces *aventures qui d'abord affligent l'ame, & dont certaines circonſtances lui inſpirent enſuite une ſorte de gaieté paſſagère* ; mais il doit convenir à ſon tour que la plupart de ces aventures ne ſont point bonnes à mettre ſur la ſcène. *On défendit à un régiment dans la bataille* de Spire *de faire quartier ;* (c'eſt Mr. *de Voltaire* qui parle) *un Officier Allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond, Monſieur, demandez-moi toute autre choſe, mais pour la vie il n'y a pas moyen. Cette naïveté paſſe auſſi-tôt de bouche en bouche ; & l'on rit au milieu du carnage.* Voilà un trait qui prouve bien ce que perſonne ne conteſte. Et qui doute qu'on ne puiſſe faire paſſer le ſpectateur de l'attendriſſement au rire, & du rire à l'attendriſſement ; que ce paſſage ne ſoit naturel, & même fréquent ? Mais cet heureux paſſage eſt difficile à trouver pour Mr. *de Voltai-*

n'ont pas de ſang dans les veines, & qui vivent comme des Chartreux ? La raiſon que l'Auteur en donne eſt pour le moins fort ingénieuſe. Ces animaux tiennent au rocher par une des extrémités de leur corps, & ont par conſéquent peu de reſſources pour ſe procurer des ſubſiſtances : les couleurs dont ils ſont émaillés leurs ſervent d'appât pour attirer à leur portée les petits inſectes dont ils ſe nourriſſent. Cette conjecture eſt appuyée de l'exemple de la pêche des ſaumons, qui en Angleterre & dans le Pays de Galles ſe fait communément aux flambeaux. Sous l'onde comme ſur la terre on aime ce qui brille : la lumière appelle ces poiſſons, ils ſe raſſemblent autour d'elle, & on les darde enſuite comme on veut. Il ſeroit aiſé de trouver d'autres exemples ſemblables, ſans compter le papillon à la chandelle. Mr. *Hughes* a eu le plaiſir de prendre ſur le fait ces petits animaux, dont il ſe regarde comme le père, de les voir étendre leurs petites pincettes, ſaiſir leur proie, & la faire paſſer dans leurs inteſtins. Je vous parle de ſon livre comme s'il étoit public ; c'eſt qu'il

m'a fait l'honneur de m'en communiquer une partie ; il ne ſera diſtribué aux ſouſcrivans que dans cinq ou ſix mois. Si j'ai le tems d'avoir l'œil ſur la traduction Françoiſe, comme l'auteur le ſouhaiteroit, je prendrai la liberté d'en retrancher quelques réfléxions théologiques, les trop fréquens retours à Dieu, qui pourroient ne pas plaire dans ce ſiècle plus philoſophe que dévot, & autres petites ſuperfluités, ſoit apparentes, ſoit réelles. En attendant, vous avez les prémices d'une découverte charmante. Notez que nos *Animaux-fleurs* ſont de toutes les ſaiſons. Je ſuis fâché de ne pouvoir vous en envoyer un bouquet ; ce ſeroit un préſent à faire à la Dame de vos penſées : mais ils ſe fanent quand on les détache de leur rocher ; fort mal aiſés à prendre d'ailleurs, & s'enfuyant plus vîte que la ſenſitive auſſi-tôt qu'on en approche.

APRÈS tout ce que je viens de vous dire ne ſeroit-il pas bien piquant pour Mr. *Hughes* que ces jolis animaux ne fuſſent autre choſe qu'une ſorte de ſenſitive enrichie d'une eſpèce de petites pompes ! A dire le vrai, j'en ai grande peur.

LETTRE XLIV.

Paris, 3 Décembre, 1749.

MR. *de Voltaire* conſeille quelque part aux Poëtes François de faire tous leurs vers à Paris, & de ne point aller en Allemagne : On ſeroit tenté de donner le même avis aux Philoſophes en liſant le petit *Eſſai* de Philoſophie morale que vient de publier Mr. *de Maupertuis* à Berlin. Je ne ſçais ce qui a pu rembrunir l'imagination de cet illuſtre Géomètre dépayſé ; mais je me ſouviens du tems où il jouoit de la guittare, où il faiſoit des chanſons à la belle *Chriſtine*, où il voyoit les Nègres, blancs, & les autres objets, couleur de roſe. Aujourd'hui, quelle différence ! il voit tout noir, il ne chante plus, *il a reconnu l'abus du rire, & dit à la joie que viens-tu faire ici ?* Je ne badine point ; c'eſt ſa deviſe, qu'il eſt allé chercher dans l'*Eccléſiaſte*. Le livre ne dément point l'épigraphe ; c'eſt pourtant le bonheur qui en eſt l'objet. Traité du Bonheur, par un Philoſophe malheureux, voilà le titre que vous

donnerez à l'ouvrage après l'avoir lu.

„ LE plaiſir, *dit le Philoſophe*, eſt „ toute perception que l'ame aime „ mieux éprouver que ne pas éprouver; „ & la peine, toute perception que l'a- „ me aime mieux ne pas éprouver qu'é- „ prouver, & pendant laquelle elle „ ſouhaite le paſſage à une autre per- „ ception, ou le ſommeil : ſi, *conti-* „ *nuet-il*, on examine la vie d'après „ ces idées, on ſera effrayé de voir „ combien on la trouvera remplie de „ peines, & combien on y trouvera „ peu de plaiſirs. *Pas tant qu'il paroît à* „ *Mr.* de Maupertuis. Combien ſont „ rares ces perceptions dont l'ame aime „ la préſence ! *Pas ſi rares.* La vie eſt- „ elle autre choſe qu'un ſouhait conti- „ nuel de changer de perception ? *Ouï.* „ Elle ſe paſſe dans les deſirs, *& dans* „ *les jouïſſances* ; & tout l'intervalle „ qui en ſépare l'accompliſſement, „ nous le voudrions anéantir ; *ouï*, „ *quand les déſirs ſont bien vifs, &* „ *qu'il ne s'agit que de petits interval-* „ *les ; très-rarement en un mot.* Si „ Dieu accompliſſoit nos deſirs, qu'il „ ſupprimât tout le tems que nous „ voudrions ſupprimer, le vieillard „ ſeroit bien ſurpris de voir le peu

„ qu'il auroit vécu ; peut-être la du-
„ rée de la plus longue vie ſeroit-elle
„ réduite à quelques heures : *à quel-*
„ *ques années, ſi l'on ne choiſit pas le*
„ *plus malheureux de tous les hommes.*
„ Or tout le tems ſupprimé, tout le
„ tems dont on auroit demandé la ſup-
„ preſſion pour paſſer à l'accompliſſe-
„ ment de ſes deſirs, c'eſt-à-dire pour
„ paſſer d'une perception à une autre,
„ tout ce tems n'eſt compoſé que de
„ momens malheureux ". Cela pa-
roît vrai par les définitions précéden-
tes du plaiſir & de la peine ; mais pre-
mièrement, on ſouhaiteroit beaucoup
moins de ſuppreſſions que ne ſuppoſe
le Philoſophe ; & puis ſes définitions
ne ſont que des définitions de nom
qui ont elles-mêmes beſoin d'être ex-
pliquées. Il y a bien de la différence
entre une perception dont on ſouhaite
abſolument l'abſence, & une percep-
tion à laquelle on en préféreroit une
autre ; entre ſouhaiter la ſuppreſſion
des momens qui nous ſéparent d'une
perception, & ſouhaiter ſimplement
cette perception : dans le premier cas
on eſt malheureux, dans le ſecond on
n'eſt que moins heureux : ſi cela n'étoit,
il n'y auroit de bonheur que le bonheur

ſuprême. Il faut avouer cependant qu'un Capucin qui mettroit cette idée de Mr. *de Maupertuis* dans un ſermon, feroit grand'-figure en chaire.

CE qu'il y a de piquant c'eſt que le plaiſir diminue par la durée, & que la peine (*a*) augmente ; qu'il n'y a que certaines parties du corps qui puiſſent nous procurer des plaiſirs, & que par toutes la douleur a ſes entrées ; enfin que les parties qui nous donnent le plus de plaiſirs, ſont auſſi celles (*b*) qui nous cauſent le plus de peines. Comment faire ? Pendez-vous, MONSIEUR l'Anglois ; pour moi *j'aime mieux boire*, & bien vîte oublier toutes les réfléxions de Mr. *de Maupermis*, excepté celle-ci, qui me plaît par ſa hardieſſe ; *ne craignons point de comparer les plaiſirs des ſens avec les plaiſirs les plus intellectuels ; ne nous faiſons pas l'illuſion de croire qu'il y ait des plaiſirs d'une nature moins noble les uns que les autres ; les plaiſirs les plus nobles ſont ceux qui ſont les*

(*a*) *Pas toujours, c'eſt-à-dire la peine n'augmente pas toujours par la durée.*

(*b*) *Cela n'eſt pas toujours vrai non plus : & puis, que ce ſoient celles-là, ou d'autres, qu'importe ?*

plus grands. Parlez-moi de cette philoſophie-là, l'autre n'eſt qu'une maladie de l'eſprit. Tout bien conſidéré, l'homme le plus heureux de ce monde eſt peut-être celui qui y penſe le moins. Il me ſemble que Mr. *de Fontenelle* l'a dit : je l'ai donc répété. La réfléxion eſt née triſte, elle émouſſe le ſentiment qu'elle voudroit aiguiſer, ſi elle ne fait pis. Voilà par conſéquent bien des Philoſophes exclus du Paradis terreſtre : laiſſons-les à la porte regarder par le trou de la ſerrure & faire des raiſonnemens ſur nos jouïſſances. Adieu, MONSIEUR ; je m'en vais à l'opéra nouveau, pour voir s'il me procurera quelque *perception que mon ame aime mieux éprouver que ne point éprouver* : c'eſt une tragédie qui a pour titre *Zoroaſtre*, & pour auteurs Mrs. *de Cahuſac* & *Rameau*. On en attend des miracles. Point de ces prologues de la vieille cour : l'ouverture ſervira de prologue en deux parties : la prémière ſera un tableau terrible & lamentable du pouvoir barbare d'un coquin de Grand-Prêtre, & des gémiſſemens des Peuples qu'il opprime ; la ſeconde une image vive & riante de la puiſſance bienfaiſante de *Zoroaſtre*,

& du bonheur des Peuples qu'il a délivrés. Mr. le Prevôt des Marchands a fait pour quarante mille francs de dépenſe extraordinaire : vous ſçavez que c'eſt la Ville qui depuis quelques mois a pris l'Opéra ſous ſa direction. Tout ſera neuf ; habits, décorations, machines ; il n'y aura que les Actrices qui ne le ſeront pas entièrement.

P. S. La célébre Mde. *de Tencin*, dont la maiſon étoit l'azyle de l'eſprit, des talens, & quelquefois du mauvais goût, qui écrivoit elle-même avec tant de délicateſſe, qui a fait *Le Comte de Comminge*, *Le Siège de Calais*, & *les Malheurs de l'Amour*, vient de mourir au grand regret de tous ceux qui la connoiſſoient particulièrement. Elle avoit un certain nombre de gens de Lettres, qu'elle appelloit ſes *Bêtes*, à qui elle donnoit à dîner le mardi & le dimanche, & le premier jour de l'an une culote de velours. Ils vont maigrir & s'enrumer ſi quelqu'autre bonne ame ne s'en charge. Heureuſement il nous en reſte plus d'une qui aſpire à la ſucceſſion onéreuſe. Vous ſçavez qu'il n'y a que deux partis à prendre pour une jolie femme que le monde va quitter ; le bel-eſprit, ou

la Dévotion. Le bel-esprit est plus amusant, plus flateur, & plus de société ; un peu sujet au ridicule, si vous voulez ; mais une femme raisonnable n'est point à cela près ; j'en connois même pour qui c'est un attrait de plus, on se croit au-dessus de la plaisanterie, & cela est si doux. Après tout, un ridicule vaut encore mieux que l'ennui. Voilà ce qui ouvre tant de portes à nos *Virtuoses*. Le malheur est que l'ennui rentre quelquefois avec eux. Quelquefois ! Combien de fois, MONSIEUR !

LETTRE XLV.

Paris, 25 Décembre, 1749.

J'AI vu le *Zoroastre*, MONSIEUR, il est plus triste que le traité du *Bonheur* de Mr. *de Maupertuis* : pas un air de chant qui flate l'oreille, & qu'on soit bien aise de remporter dans ses petits cabinets, à peine un seul. Je ne dis rien des paroles, parce qu'il n'en est plus question dans nos opéra ; mais quelle musique ténébreuse, digne du Grand-Prêtre du mauvais Principe,

qui ſe bat avec *Zoroaſtre*! Que de bruit, que de frac as& que d'ennui ! Tout eſt en chœurs , & même en chœurs de chœurs. Il eſt vrai que celui du 4e. acte ſur ces paroles ,

Eclate , venge-toi, ce n'eſt qu'à la terreur
Que tu dois l'encens de la Terre ,

eſt admirable. J'ai même ouï aſſurer que ce 4e. acte étoit plein de beautés du premier ordre ; mais ce premier ordre eſt apparemment trop haut pour moi. Le ſecond acte , qui devoit contraſter avec celui-ci , qui ouvroit la ſcène aux images les plus riantes , en un mot qui devoit être charmant, n'eſt rien du tout. Quelques belles ſymphonies, dont la plupart ſont des Pièces de claveſſin que le muſicien s'eſt volées à lui-même , conſolent de tems en tems l'oreille affligée ; pour le joli air du 5e. acte, il n'eſt, dit-on, pas de lui, il eſt de *Haſſe*. Ne me demandez point compte des danſes , car je les ai fort mal vuës. Ma lorgnette m'a un peu mieux ſervi pour les décorations : rien de plus brillant que la dernière ; c'eſt un Temple d'ordre compoſite, à jour ; mais il faut le voir & non le décrire.

APRÈS l'opéra je ne connois guère

de nouveauté moins amuſante que *l'Hiſtoire des Révolutions de Gênes* en 3 volumes in 12. C'eſt une compilation des vieilles gazettes de la République, où je n'ai rien trouvé qui m'intéreſſât un peu que le récit, ſi ſouvent répété, du bombardement, des événemens qui l'occaſionnèrent, & des négociations qui le ſuivirent.

PASSE encore pour l'utile ennuïeux ; mais le frivole qui s'aviſe de l'être c'en eſt trop. Il ne falloit pas moins que cette réfléxion de mauvais augure pour vous annoncer un certain *Kanor, Conte traduit du ſauvage*, par Mde.... Aprenez du moins ce que c'eſt qu'un manuſcrit ſauvage, car je me trompe fort ſi vous ſçavez juſques-là : Ce n'eſt ni de l'écriture, ni du deſſein, ni de la découpure, ni des nœuds qui forment les caractères ; ce ſont uniquement certains plis, certaines grimaces formées ſur de grandes feuilles d'arbres, ſur de petites écorces, ſur des lames de métail & des arêtes de poiſſon, ſur quelques morceaux d'étoffes chiffonnées en tout ſens, ſur des fleurs & des fruits raïés de toute façon ; ſi bien qu'une grimace perdue, un pli manqué, fait perdre le fil d'un raiſonnement, la ſi-

neſſe d'une penſée, la délicateſſe & l'agrément d'un tour heureux. C'eſt ſans doute à la difficulté de ſaiſir & de raſſembler ces étranges caractères qu'il faut attribuer l'inſipidité de la traduction qu'on nous donne aujourd'hui.

VOUS n'êtes pas au bout de nos Contes nouveaux : eſſaïez de celui-ci, que va vous faire le Prince.....

„ J'arrive donc; toutes les portes s'ou-
„ vrent à mon aſpect ; les valets & les
„ femmes étoient ſans doute d'intel-
„ ligence : je les ſuis, & j'entre dans
„ la chambre de ma divinité. Le bruit
„ l'avoit éveillée ; je l'entens qui de-
„ mande l'heure qu'il peut être ; il eſt
„ bientôt neuf heures, lui dit-on. En
„ vérité, vous autres, vous êtes donc
„ folles. Mais, Madame, lui dit aſ-
„ ſés bas ſa confidente, c'eſt le Prince
„ qui eſt là. Et vîte, reprit-elle, ne
„ me croyant pas ſi près, mes ſachets,
„ mon rouge, n'ouvrez pas encore mes
„ volets, & donnez promptement de
„ l'eau de fleur d'orange : apportez
„ donc vîte ; finiſſez-vous ? Ah que
„ vous m'impatientez !

„ LA femme de chambre eſſaie
„ toutes les clés, & ſe trompe dix fois
„ d'armoire. Mais qu'elle eſt bête !

„ mais qu'elle eſt ſotte ! Eh, Madame,
„ calmez-vous, lui dis-je en m'appro-
„ chant à tatons du pied de ſon lit. Ah!
„ mon Prince, dans quel état vous
„ me ſurprenez! M'apporteras-tu mon
„ eau de fleur d'orange ? Prince, pre-
„ nez donc un fauteuil.

„ ELLE ſe remuoit comme un Dé-
„ mon dans ſon lit, en criant toujours
„ mon eau de fleur d'orange. La
„ femme de chambre étourdie de ſes
„ cris prend & lui donne la première
„ bouteille qu'elle trouve. *Amarinte*
„ en uſe plus de la moitié, ordon-
„ ne qu'on repande le reſte par la
„ chambre. Cette odeur eſt charman-
„ te, me dit-elle, mon eau eſt bonne
„ par excellence, elle vient en droi-
„ ture de Malte. Après qu'elle eût
„ mit ſon rouge ſans y rien voir, les
„ volets s'ouvrent avec les rideaux.
„ Que vis-je ? grands Dieux ! La bou-
„ teille d'eau de fleur d'orange étoit une
„ bouteille d'encre, dont *Araminte* s'é-
„ toit barbouillée avec profuſion. Ses
„ draps, ſes mains & ſon viſage étoient
„ couverts de cette rare liqueur. J'étois
„ trop amoureux pour en être effrayé;
„ mais j'étois aſſez jeune pour en rire
„ de tout mon cœur. Elle prit ſon mi-

» roir ; ſon état lui fit horreur ; elle » s'enfonça dans ſon lit ; je voulus l'en » tirer ; quelle fut ma ſurpriſe ! Je trou- » vai ſous ma main je ne ſçais quels in- » grédiens dont elle ſe ſervoit, m'a-t-on » dit depuis, pour conſerver ſon teint » déja fané. Ce dernier évènement » acheva de la déconcerter ; & de » mon côté cette nouvelle découverte, » l'encre, l'odeur, & mille autres cho- » ſes que j'avois vuës trop à mon aiſe, » me réduiſirent dans une ſituation que » la bienſéance & ma vanité me font » taire.

C'EST un des trois épiſodes d'un nouveau Roman, intitulé *Le Maſque*, dont le tout enſemble pourra vous amuſer & même vous plaire, pourvu que vous ne ſoyez puriſte en aucun ſens, ni trop attaché à la vraiſemblance. La fiction eſt uſée ; on voit un peu trop clair dans l'intrigue ; mais en revanche le dénouëment eſt embarraſſé.

IL faut que ce ſoit quelque choſe de bien difficile à faire que ces dénouëmens : voilà cependant Mr. *Marmontel* qui nous en donne deux pour un dans ſon *Ariſtomène*, qu'il vient enfin de faire imprimer. Je vous l'avois pré-

dit, MONSIEUR, la lecture a rompu le charme; non que la Pièce ſoit tombée dans le décri : les détails, les traits hardis, les tours de force, les vraies beautés & les défauts brillans l'en ont garantie : mais il s'en faut bien qu'on en penſe aujourd'hui ce qu'on en diſoit il y a huit mois : les fanatiques ſe ſont refroidis, c'eſt la règle ; c'eſt le ſort de tout ouvrage moitié de feu, moitié de glace, preſque bien écrit & mal ordonné.

LES Réfléxions de l'Auteur à la ſuite du Poëme, le feroient imaginer à quelques bagatelles près, beaucoup meilleur Architecte de théatre qu'il n'a paru juſqu'ici. Vous ne connoiſſez point encore ſa proſe ; en voici un échantillon, où, après avoir caractériſé les meilleurs Tragiques Grecs & François, » il en eſt un au-» tre, *ajoute-t-il*, à l'égard duquel » mon admiration eſt ſuſpecte : mais » qu'il me ſoit permis de demander » quel rang mériteroit parmi les Maî-» tres du Théatre une ame à la fois » grande, ſimple, forte & ſenſible, » qui ſe ſeroit pénétrée de tous les » principes de la Morale, qui auroit » fouillé dans tous les replis de la na-

„ ture, & qui mêlant aux charmes de „ la plus tendre éloquence le coloris „ du Poëte & les lumières du Philo- „ ſophe, aimeroit aſſez la vertu & „ l'humanité pour peindre l'une, & „ inſtruire l'autre, par l'organe du „ ſentiment ? „ Tout le monde a répondu que cette Ame-là mériteroit le premier rang : mais quelques uns n'ont pas voulu deviner que ce fût préciſément celle de Mr. *de Voltaire*.

LETTRE XLVI.

Paris, 13 *Janvier*, 1750.

J'ARRIVE tard, MONSIEUR, parce que j'ai attendu la pièce nouvelle, *Oreſte*, ou *Electre*, tragédie de Mr. *de Voltaire*, ſans amour, MONSIEUR, vivent les Grecs ! & où l'on a mis des déclamations au lieu d'épiſodes. Il avoit devant les yeux deux des plus grands modèles qui ſoient au théatre ; l'*Electre* de *Sophocle*, & celle de Mr. *de Crébillon* ; il eſt vrai que cette dernière lui fatiguoit un peu la vue, quoiqu'il nous ait bien aſſuré du contraire dans un prologue auſſi adroit que modeſte,

deſte, où pour gagner la bienveillance du Parterre, il le loue aux dépens de toute l'Europe. Il a ſuivi le premier modèle autant qu'il a pu, s'eſt écarté du ſecond le plus qu'il lui a été poſſible, & n'a égalé ni l'un, ni l'autre.

Rien ne ſe fait ici qui n'ait été prédit.

CE vers de la pièce s'applique tout ſeul à la pièce même dont la chute avoir été annoncée par les Prophêtes. Cependant la *Clytemneſtre* d'ici, qui n'eſt rien moins que celle que vous connoiſſez, n'en ſeroit que mieux à mon gré, ſi ce caractère de nouvelle création eût été manié avec plus d'adreſſe. Après tout, pourquoi ne ſeroit-il pas permis de changer un caractère ſi connu? On a bien ſouffert, & même aprouvé l'adouciſſement de ceux d'*Oreſte* & d'*Electre*. J'aurois voulu ſeulement que Mr. *de Voltaire* en eût changé encore un, qui n'étoit guère connu; ou plutôt, qu'il nous eût épargné cette petite ſœur, qu'il donne à *Electre* d'après *Sophocle*, qu'il appelle *Iphiſe*, (*a*) & que j'appelle *Marton*.

CE qu'il falloit prendre de *Sopho-*

(*a*) Cryſothémis *dans* Sophocle.

cle ſans en rien laiſſer, ſi ce n'eſt une partie du diſcours d'*Electre* à l'urne où elle croit renfermées les cendres d'*Oreſte*, c'eſt la reconnoiſſance du frère & de la ſœur : voilà une reconnoiſſance bien rendue, une effuſion naturelle, pleine & vraiment ſatisfaiſante des ſentimens qu'on attendoit de la ſituation ; & non les deux demi-reconnoiſſances de Mr. *de Voltaire*, qui n'en peuvent faire une bonne, (car ici la force du pathétique dépendoit de la ſuite non interrompuë des ſentimens,) & dont la ſeconde, au commencement puérile, eſtropiée & froide à la fin, laiſſe mille choſes à deſirer.

CETTE reconnoiſſance manquée la pièce l'eſt, lors même que le parricide d'*Oreſte* ſeroit bien frappé, ce qui n'eſt point dans Mr. *de Voltaire* : ſes deux derniers actes ſont languiſſans, enflés de diſcours, foibles d'action, de conduite & de vraiſemblance. Pour comble d'infortune, cette poëſie impoſante, qui avoit fait pardonner tant de petites fautes de bon ſens, eſſouflée aujourd'hui, preſque ſans couleur, ſans traits de génie, chargée de mots & de ſuperfluités, vous demande grace pour elle-même.

VOILA, MONSIEUR, dans toute ſa pureté la première impreſſion que m'a fait *Oreſte* ; je vous écris le lendemain de la première repréſentation ; l'Auteur en prépare une ſeconde *avec les corrections qui ont paru néceſſaires*, ce ſont les termes de l'affiche : cela eſt ſi aiſé à faire en huit jours quand on a fait la Pièce en ſix ſemaines. C'eſt pour le coup qu'il aura bien de l'avantage ſur nous autres petits, ſi l'étendue des talens de l'eſprit eſt en raiſon inverſe du tems de leurs opérations. N'êtes-vous pas bien ſurpris, MONSIEUR, de m'entendre parler avec cette légèreté de l'idole de mon imagination, de l'homme du monde à qui j'ai rendu le plus d'hommages ; J'étois de bonne foi, & je le ſuis encore : la même ſenſibilité qui m'a fait admirer avec tranſport les chefs-d'œuvres d'un pinceau facile, me fait repouſſer avec une eſpèce de colère les ridicules eſquiſſes qu'on oſe oppoſer par-deſſous jambe aux meilleurs tableaux de nos plus grands maîtres. Mr. *de Voltaire* a la fureur des ſujets ſimples, qu'il les traite, mais qu'il les rempliſſe : Sa *Mérope* n'a point de cinquième acte, & ſon *Oreſte* n'a pas même la valeur de trois actes & demi.

UNE belle ſcène de cette pièce-ci, bien entendue, & qui tient le ſpectateur en grande agitation, c'eſt la quatrième du troiſième, l'interrogatoire d'*Oreſte* qui vient annoncer ſa propre mort à *Clytemneſtre* & au Tyran, le moment ſurtout où une diſtraction d'*Oreſte* parlant à ſa mère le met ſur le point de ſe trahir. La ſuppoſition des cendres du fils d'*Egiſte* renfermées dans l'urne funébre au lieu de celles d'*Oreſte*, qu'on diſoit y être, eſt encore une idée très heureuſe de Mr. *de Voltaire*.

SI la nouvelle pièce du théatre Italien, *La Fauſſe Prévention*, étoit d'un Auteur célébre, peut-être me croirois-je obligé en conſcience de vous rendre raiſon de l'ennui qu'elle m'a cauſé en dépit de ſon demi-ſuccès : mais je ſuis las de critiquer, je cherche à jouer pour me refaire, & je trouve fort à propos un excellent livre écrit en Polonois & nouvellement traduit en François, intitulé, *La Voix libre du Citoyen*. Vous y prendrez une idée nette du gouvernement de Pologne, des abus qui s'y ſont gliſſés, & des moyens d'y remédier : moyens dont on peut tirer des règles pour tous les

Etats, les Etats républicains ſurtout. Un eſprit juſte & pénétrant ſe fait ſentir dans tout l'ouvrage, un génie élevé, une ame forte & vertueuſe, un zèle noble & éclairé pour la Patrie, une expreſſion de vérité, rare & ſingulièrement touchante. Auſſi n'eſt-ce pas un *Citoyen* vulgaire qui parle, c'eſt un *Citoyen* (*b*) *Roi*.

Je n'avois que faire de quitter Mr. *de Voltaire* pour trouver à louer ; il n'y a pas quinze jours qu'il lui eſt échapé un petit Conte de *Memnon*, qui eſt une des plus jolies bagatelles qui lui ayent paſſé par la tête. Je voudrois vous en donner une idée ; mais ce n'eſt rien que l'idée générale en comparaiſon de l'éxécution. En détacher quelque trait, cela ne ſe peut ; c'eſt un tout ſi rond, ſi bien fait, ſi dépendant du concours de chaque partie, qu'il n'y en a aucune qui puiſſe aller ſeule ſans ſe faire un tort infini, & voilà ce que c'eſt qu'un bon conte : liſez donc celui-ci tout entier dans le nouveau *Recueil* que vient de publier l'*Illuſtriſſime*. Vous y trouverez auſſi une Epitre charmante ſur l'*Encouragement des Arts*,

(*b*) *Le Roi* Staniſlas ; *ſuivant toutes les apparences*.

& diverſes pièces que vous avez déja, mais que vous n'aurez ſûrement pas regret d'avoir achetées deux fois, quand vous aurez eu le plaiſir de jouïr des autres.

LETTRE XLVII.

Paris, 30 *Janv.* 1750.

L'AMOUR, *la Fortune & la Mort ont de tout tems été les Tyrans du Monde*: Ainſi débute & finit l'*Hiſtoire de Favoride*. De tout ce qui s'eſt fait ſous ce *Triumvirat*, rien, que je ſçache, de plus médiocre que cette Hiſtoire même, ſoit pour le fond, ſoit pour la forme. L'intérêt eſt celui d'une jeune fille, toute parfaite, comme vous pouvez bien penſer, & qui eſt aimée de ſon père beaucoup plus que paternellement. Comment ſoutenir l'inceſtueuſe paſſion d'un père furieux, ſurtout quand on a un amant aimé qui s'appelle *Bacojus*? Vous m'avouerez qu'on auroit pu faire de cette ſituation quelque choſe d'aſſez vif; mais l'*Amour*, la *Fortune* & la *Mort* en ont diſpoſé autrement; & tout ſe réduit

à voir mourir l'Héroïne, non de la perſécution de ſon père, non de la perfidie de ſon amant, non de la douleur d'avoir perdu ce cher *Bacojus*; mais du ſeul inconvénient d'en être ſéparée, ſans qu'il y ait de certitude de l'être pour toujours. Cette *Mort* a paru un chef-d'œuvre d'*Amour* à l'Hiſtorien, qui n'eſt pas Mr. le Comte *du Chatel*, comme on le diſoit.

EN voulez-vous une preuve? Liſez la lettre que je reçois dans le moment, & convenez que jamais Acteur dans la Piéce la mieux conduite, n'entra plus à propos ſur la ſcène.

» JE ne ſçais, MONSIEUR, comment » on a pu attribuer à Mr. le Comte » *du Chatel* l'hiſtoire de *Favoride*. Cet » Ouvrage eſt le fruit des travaux d'un » père malheureux, dont tous les en- » fans morts en naiſſant, n'ont jamais » pu prétendre à la faveur & à la grace » de l'adoption. La lecture que vous en » avez faite a dû vous déceler des traits » auſquels il eſt facile de reconnoître » l'eſprit, ou plutôt la main qui entre- » prit de donner l'être au *repos de Cyrus*, » *aux Conſeils de l'amitié*, *aux Lettres* » *Philoſophiques ſur les Phyſionomies*. » Ces différens écrits & l'hiſtoire dont il

» eſt queſtion, ont eu le même ſort. Il » préſage ſans doute la deſtinée d'une » nouvelle production dont on nous » ménace, & dans laquelle *l'aimable* » *Bacojus* paroîtra tout entier occupé » du ſoin de décerner des couronnes, » & de diſtribuer à ceux de ſes Conci- » toyens qui n'exiſtent plus, des palmes » qu'aucuns de ceux qui exiſtent, ne » croiront immortelles. Je ſuis, &c.

POURQUOI l'Auteur de cette lettre ſouſcrit-il aux épithétes avec tant de complaiſance ? J'aime les gens qui conteſtent. *Bacojus* ſeroit-il donc parfaitement reſſemblant dans la peinture qu'il fait modeſtement de lui-même dans la plûpart de ſes Ecrits ?

VOICI quelqu'un qui ne mourra point ſi merveilleuſement, & qui ſe contentera de ſe faire étrangler ; *Kara Muſtapha*, neveu du Grand Viſir *Achmet Kuprogli*, d'abord Ichoglan, ou Page du fils de l'Empereur *Ibrahim*, fameux enſuite par le ſiége de Vienne, immortel enfin par le nouveau Roman qui porte ſon nom. *Kara Muſtapha* avoit été élevé dans le ſerrail au milieu des femmes. Or comme il étoit de belle eſpérance, bien fait decorps & d'eſprit, agréable, il devint l'objet des premiers

regards de la Princeſſe *Baſch-lavi*, & même le favori de la Favorite *Zencoub*. C'eſt ce qui fait que votre chaſſe du renard n'eſt pas la meilleure qui ſoit au monde. *Zencoub* en imagine une pour *Muſtapha* bien autrement amuſante: car il ne faut pas croire que les pantalons reſſemblent tout-à-fait à l'idée que vous en avez: ce ſont des eſpèces de caleçons à la vérité, que les belles Turques ainſi que les laides portent depuis l'âge de 14 ans; mais ils ſont d'une mouſſeline ſi fine (ſurtout ceux des femmes qualifiées) qu'ils laiſſent voir en l'embelliſſant tout ce qu'ils couvrent. *Zencoub* ainſi *pantalonnée* conduit le novice Ichoglan dans un cabinet des Jardins du ſerrail, ſe jette ſur un ſopha de façon à montrer ſa jambe & quelque choſe de plus, & feignant qu'un téméraire couſin, perçant le pantalon, l'a piquée au deſſus du genou, ſe met à la chaſſe de l'inſecte. Permis à *Muſtapha* d'être de la partie. L'inviſible couſin, manqué mille fois, n'en eſt que plus ardemment pourſuivi. Vivacités, dépits, impatiences, treſſaillemens divers de la belle Favorite, qui font éclater ſes charmes ſecrets dans les trente-deux attitudes. Quel dom-

mage que la peinture ne puiſſe rendre qu'un moment ! Convenez du moins, MONSIEUR, qu'il n'y a pas de chaſſe comparable à celle du couſin.

CE fut la première leçon d'amour pour *Muſtapha*, & tout de ſuite, de peur de l'oublier, il s'en fut conter ſon aventure, & répéter une partie de la ſcène avec ſa chère *Baſc-lavi*, qui ne ſçavoit rien de rien non plus que lui juſqu'alors, & qui fut charmée d'apprendre quelque choſe. Pour le coup la chaſſe ſe fit ſans pantalon, la Princeſſe n'étant point encore à l'âge d'en porter. Si vous êtes curieux de ſuivre cette Hiſtoire, gardez-vous ſur toutes choſes de l'inſipide épiſode de *Minutiane*.

VOUS me demandez la différence de l'*Oreſte* de la ſeconde repréſentation à celui de la première : quelques longueurs de moins & un récit de plus, la voilà toute. Le récit m'a paru beau & bien fait ; mais il jette un nouveau ridicule ſur le dénouëment, qui n'en avoit que faire. On vient nous annoncer *Oreſte* vainqueur, reconnu du Peuple, & n'ayant plus rien à craindre.

A peine délivré du fer d'un ennemi
C'eſt un Roi triomphant ſur ſon trône affermi.

Où étoit donc la difficulté d'immoler *Egiſte* ſans tuer *Clytemneſtre* ? Mais il la falloit tuer cette *Clytemneſtre* : on la laiſſe donc adroitement en pleine liberté, afin qu'au moment du fer levé ſur le Tyran, elle puiſſe ſe jetter à la traverſe, & que *tous deux du même coup*.... Ouï, MONSIEUR, tous deux du même coup ; l'épée étoit longue ; ne les voyez-vous pas l'un & l'autre entre la garde & la pointe ? On aſſure cependant qu'à la troiſiéme repréſentation ils recevront chacun leur coup à part. Mais ſoit en un coup, ſoit en deux, que deviendra *Oreſte* qui les a frappés ? Où fuira le meurtrier de ſa mère ? Où l'entraîneront les furies ? Eh parbleu, il s'en ira en Tauride; les Dieux ne l'y avoient-ils pas exilé d'avance ? Il ſe le rappellera tout à propos; voilà ſon ami *Pylade* qui s'offre à le ſuivre ; ils nous font leurs adieux, ils partent. Ce projet de voyage n'eſt-il pas bien trouvé pour fermer la ſcène ?

P. S. On avoit mis, je ne ſçais pourquoi, ſur les billets de parter-

re les lettres initiales de ce vers d'Horace,

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci;

O. T. P.

Q.

M. U. D.

Ceux qui ne ſçavent pas le Latin ont prétendu que cela vouloit dire, *Oreſte, Tragédie Pitoyable, Que Mr. Voltaire Donne.*

LETTRE XLVIII.

Paris, 10 *Février*, 1750.

S'IL vous reſte encore quelque doute ſur l'utilité de l'Hiſtoire, liſez *Plutarque*, MONSIEUR, & ſurtout la Préface de Mr. *Crévier* à la tête de ſes *Empereurs Romains*. Mr. *Crévier*, à qui vous devez la continuation de l'*Hiſtoire Romaine* de Mr. *Rollin*, dont il a été le diſciple, vous donne aujourd'hui en deux nouveaux volumes la vie d'*Auguſte* & de *Tibère*; & ſi *la Fortune*, ou *la Mort*, ne s'y oppoſe, il vous menera d'Empereur en Empereur juſqu'à la

porte du quatriéme ſiécle. Mêmes vues d'utilité & de Religion dans Mr. *Rollin* & dans Mr. *Crévier*, ſolide inſtruction dans l'un & dans l'autre : mais celui-ci n'eſt pas ſi agréable à lire, pas ſi heureux dans le choix de ſes détails, pas ſi intéreſſant dans la façon de les préſenter, pas ſi plein, & cependant plus chargé dans ſa narration.

PASSONS à la *Biographie*, qui eſt une branche de l'Hiſtoire, & voyez ſi vous voulez que je vous envoye la *Vie de Pierre Arétin* écrite par Mr. *de Boispréaux*, d'après celle que vient de publier en Italien Mr. le Comte *Mazzuchelli*. *Divus Petrus Aretinus, Flagellum Principum*, comme il ſe qualifioit lui-même, avoit fort peu de ſçavoir, aſſez d'eſprit, & une impudence à toute épreuve. Voilà ce qui fit ſa réputation & ſa fortune. Ses fameux *Dialogues*, qui ont été naturaliſés dans toutes les Langues, ſont peut-être le ſeul de ſes ouvrages qui ſuppoſe quelque talent. Au ſurplus, ſa *Divinité* fut ſouvent outragée ; il mourut comblé d'honneurs & d'opprobres, de penſions & de coups de bâton. Je ſçavois la plûpart de ſes aventures, mais je dois celle-ci au nouvel Hiſtorien : La jalouſie du pinceau

avoit, comme de raiſon, brouillé le *Tintoret* & le *Titien* ; & l'*Aretin*, intime ami du dernier, avoit pris parti dans la querelle. *Tintoret* le rencontrant un jour près de chez lui, le pria d'y entrer ſous prétexte de faire ſon portrait, & le preſſa avec tant d'inſtances, qu'il lui fut impoſſible de s'en défendre. A peine fut-il aſſis que le Peintre vint à lui d'un air furieux le piſtolet à la main. *Eh Jaques, que voulez-vous faire ?* s'écria le Poëte épouvanté. *Prendre votre meſure*, répondit gravement le *Tintoret* ; & après avoir achevé la cérémonie il ajouta avec le même phlegme, *vous avez quatre de mes piſtolets & demi de haut.* Cette fois-ci le *Fleau des Princes* en fut quitte pour la peur ; mais il l'eut belle.

C'EST par de petits contes d'une autre eſpèce que ſe fait lire l'*Amour dévoilé* ou *le Syſtême des Sympathiſtes*, nouvel ouvrage à peine médiocre, moitié par chapitres, moitié par lettres, où l'Auteur après avoir réfuté *Platon*, *Ariſtote* & *Deſcartes*, établit pour ſon principe la matière de la tranſpiration ; c'eſt-à-dire que la matière tranſpirante de l'un, ſuivant qu'elle chatouille, ou déchire les fibres de l'autre, ou ne fait ni l'une, ni l'autre de ces impreſſions,

eſt l'unique ſource de l'amour, de l'averſion ou de l'indifférence.

MAIS comment expliquer dans cette idée le paſſage ſubit de l'inclination à la haine ? (La matière tranſpirante change-t-elle tout-à-coup de propriété ? Déchire-t-elle le moment d'après le fibre qu'elle chatouilloit le moment d'auparavant?) Ou ſeulement de l'amour à l'indifférence ? J'aime une femme ; la petite vérole la défigure, je ne l'aime plus; d'où naît ce changement ? De la matière tranſpirante altérée par la maladie ? Et ſi cette femme s'étoit préſentée à moi ſous le maſque ſans que j'euſſe rien ſçu du changement de ſa figure ; croyez-vous que j'euſſe ceſſé de l'aimer ? Cette réflexion, que j'aurois sûrement faite tout ſeul, ſi on ne me l'avoit ſuggérée, me paroît déciſive. Mais que penſerez-vous du Philoſophe *Démocrite*, qui diſoit à une Abdéritaine mariée du jour précédent, *bonjour*, *Pucelle*, & réellement elle l'étoit encore; le lendemain il la recontroit & lui diſoit *bonjour*, *Femme*, & en effet elle n'étoit plus fille. Ce n'eſt pas tout; il diſtinguoit les virginités bien affermies, des virginités mourantes & qui ne tenoient preſque plus à rien ; je ne vous dirai pas s'il les flairoit de bien

loin ; cette particularité n'eſt point dans *Diogène Laërce* ; mais j'ai de la peine à concevoir comment un pareil homme n'a pas été mis en piéces par les femmes de ſon tems ; car à la matière ſympathique de l'enfant il reconnoiſſoit auſſi le vrai père ; c'eſt apparemment ce qui le faiſoit rire. Un chien qui s'approche d'une femme, fait, dit-on, certains mouvemens qu'il ne fait point en s'approchant d'une vierge. On prétend que de tous les animaux le loup eſt celui qui a l'odorat le plus fin : on en cite un jeune aprivoiſé, auſſi ſçavant que *Démocrite* ſur les femmes, & dreſſé à donner certains ſignes de ce qu'il penſoit ſur leur compte. Le lynx, ou loup cervier, animal très-farouche, a tant d'horreur pour la panthère, qu'auſſi-tôt qu'il la voit il devient immobile & ſe laiſſe égorger ſans ſe défendre. Prenez les peaux de ces deux animaux morts, ſuſpendez-les l'une auprès de l'autre ; la peau du lynx perdra bientôt ſon poil, ſe réduira en pouſſière & ſe conſumera : Tout cela, fût-il vrai, ne prouveroit point le ſyſtême en queſtion.

UN philoſophe de compagnie, ayant oſé médire dans un cercle de tous ces

colifichets précieux dont on meuble aujourd'hui les appartemens en dépit du bon goût : Mr. *Fréron*, pour s'établir ſolidement dans l'eſprit d'une jolie femme qui avoit pris la mode & la Chine ſous ſa protection, vient de réfuter le partiſan de la belle nature, dans une *Epitre* plus que philoſophique, dont voici le trait le plus convainquant :

„ Qui ſuit la Nature à la piſte
„ Ne ſera jamais qu'un copiſte,
„ Qu'un malheureux imitateur :
„ Le Chinois ſeul eſt créateur ;
„ Il donne un nouvel ordre aux choſes :
„ Fertile en prodiges divers !
„ Ses riantes métamorphoſes
„ Font éclorre un autre Univers.
„ Fleuves, coulez ſur les montagnes :
„ Détachez-vous du Firmament,
„ Etoiles, parez les campagnes :
„ Poiſſons, quittez votre élement :
„ Vous oiſeaux, rampez ſur la terre ;
„ Bœufs, Rhinocéros, Eléphans,
„ Volez au ſéjour du tonnerre ;
„ Et vous, Mortels impertinens,
„ Venez ſous diverſes figures
„ Par mille groteſques poſtures
„ Me divertir à vos dépens.

Cela ne vaut-il pas bien des preuves ?

LETTRE XLIX.

à Mr. le Marquis De .....

Paris, 20 *Février*, 1750.

TROUVEZ bon, MONSIEUR, que je me mette à la mode, & que je ne vous parle aujourd'hui que de livres Anglois. Comptez que c'eſt ici le dernier goût de littérature, au point que pour donner du cours à une petite compilation nouvelle, on s'eſt aviſé de l'intituler *Coup d'œil Anglois ſur les Cérémonies du Mariage*. Il n'y a trait dans cette brochure qui appartienne plutôt à un Anglois qu'à tout autre habitant de l'Univers ; mais ſans cette affiche peut-être n'y eût il pas eu un *coup d'œil* pour le livre même.

ON ne dira pas, je penſe, que Mylord Bolingbroke ait eu beſoin de ſa qualité d'Anglois pour ſe faire lire dernièrement dans la *Traduction* de ſes *Lettres ſur le Patriotiſme*, &c. L'élévation des idées, la force des images, la ſagacité des obſervations, la profondeur des raiſonnemens le mettent bien au-deſſus des petits preſtiges qu'on

peut emprunter de la gloire de ſa patrie. Avec quelle vivacité, quel caractère d'expérience il nous peint les jouïſſances d'un homme d'Etat qui forme un plan politique, qui ſçait réunir dans un grand deſſein les parties qu'on croiroit les plus éloignées, qui ſe met à éxécuter ce plan qu'il a formé, & qui triomphe des obſtacles ! *Montagne* dans la contemplation de lui-même, *Deſcartes* en peuplant le Ciel de ſes Tourbillons, *Newton* purgeant l'Eſpace & dictant ſes loix à la Matière, n'approchèrent pas de ſa félicité intellectuelle. Ah *Chriſtine*, *Chriſtine !* que je ſuis honteux d'avoir à me reprocher que tu m'as fait gouter plus de plaiſirs que n'en éprouvèrent jamais tous ces grands hommes dans leurs illuſions ſublimes ?

LA ſeconde Lettre, qui roule ſur les qualités d'un *Roi Patriote*, eſt à mon gré la plus fortement penſée & la mieux écrite, la première moitié ſur tout. J'y trouve certaines généalogies d'idées, des chaînes de propoſitions, qui me charment ; celle-ci, par éxemple, au ſujet de la deſtruction de la liberté par la corruption des mœurs du peuple ; *Le luxe eſt avide, nourriſ-*

ſez-le ; plus il eſt nourri, plus ſa profuſion augmente. L'indigence eſt la ſuite de la profuſion, la vénalité celle de l'indigence, l'eſclavage celle de la vénalité.

NE croyez pas, MONSIEUR, que toutes les idées de Mylord *Bolingbroke* ſe préſentent dans un auſſi beau jour. Je ne vous diſſimulerai point qu'il me paroît avoir manqué plus d'une fois dans cette partie. Je ſçais qu'il n'eſt pas aiſé de juger d'un ouvrage ſur une traduction ; je conviens même que celle dont je parle pourroit être meilleure: mais il me ſemble que de la continuité de certains défauts dans une traduction qui pourroit être meilleure, on peut tirer des conjectures ſur la façon dont l'original eſt écrit, particulièrement s'il l'eſt en proſe ; & j'oſerois parier, ſans avoir lu celui-ci, que la phraſe y eſt quelquefois un peu longue, les réfléxions un peu embarraſſées les unes dans les autres, & digérées dans un ordre plus commode pour l'auteur que pour le lecteur. En un mot les matières ſont à ma portée, je ne ſuis pas plus ſtupide qu'un autre, & la lecture de l'ouvrage m'a fatigué.

LA *Chronique des Rois d'Angleterre*, dont la traduction vient auſſi de paroî-

tre, eſt encore, ſi je ne me trompe, un ouvrage de Mylord *Bolingbroke*. Je me ſouviens de l'avoir vu en Anglois il y a ſept ou huit ans. C'eſt un abrégé ſuperficiel de l'Hiſtoire d'Angleterre, écrit dans le ſtyle des Hiſtoriens du vieux Teſtament, fait pour être plaiſant, & qui ne l'eſt point aſſés. Quelques traits par-ci par-là comme celui que vous allez lire. *Or le reſte des faits du Roi* Jaques *premier, ſa haute ſageſſe, ſon ſçavoir profond, & tous les livres qu'il a écrits, voilà, vous les pourrez trouver dans les boutiques des épiciers, ou chez la beurrière, juſqu'à ce jour.* On pourra quelqu'un de ces jours trouver cette *Chronique* même chez les mêmes Libraires.

RESTEROIT à vous faire connoître la traduction de l'*Enfant trouvé de* Mr. *Fielding*; mais c'eſt auſſi trop de traduction, écoutez un conte François, qui n'a encore été traduit en aucune langue. Vous vous rappellez qu'à diverſes repréſentations de la *Mérope* de Mr. *de Voltaire*, le Parterre a demandé à voir l'Auteur. Cet honneur ſuprême, qui ne l'étoit plus tant depuis qu'on l'avoit rendu à l'Auteur d'*Ariſtomène*; prodigué à propos d'*Or-*

reſte, eſt enfin devenu ridicule. Dernièrement aux Marionnettes de la Foire St. *Germain*, *Polichinelle* s'entretenant avec ſon *Compère*, eh bien, lui dit celui-ci, vas-tu nous donner quelque Pièce nouvelle? Si elle eſt nouvelle elle ne vauda pas grand' choſe, répond *Polichinelle*, tu ſçais que je ſuis épuiſé. Bon? tu es inépuiſable, reprend l'autre, donne toujours. Tu le veux donc? Je le veux bien auſſi, ajoute *Polichinelle*, & je t'avouerai même que j'en mourois d'envie. Mais tous mes amis ſont-ils là-bas? Alors déboutonnant ſa culote & faiſant ſa révérence *à poſteriori*, il lâche une pétarade au Parterre; & tout de ſuite on entend crier *l'Autèur*, *l'Auteur*, *l'Auteur*. Cette poliſſonnerie m'a réjoui beaucoup.

LETTRE L.

Paris, 28 *Février*, 1750.

EH bien, MONSIEUR, cet *Enfant trouvé*, ce *Tom Jones* en ſix volumes, a été réduit à quatre en François, c'eſt-à-dire qu'il n'en a plus que

deux de trop. Je paſſerai volontiers à Mr. *Fielding* ſon amour outré pour les réflexions ; pour les digreſſions, pour les préfaces, pour les portraits bas & les menus détails ; qu'il me permette ſeulement de penſer que, s'il eut ſupprimé tout ce fatras, il eût fait un roman beaucoup plus agréable à ſes compatriotes-mêmes. On ſouffre peut-être à Londres ces eſpèces de hors-d'œuvres ; mais je doute qu'on y priſe beaucoup plus qu'ici un conteur par chapitres, qui ſe mêle à tout propos avec ſes perſonnages, qui vous arrête au milieu d'un évènement pour vous dire, attendez, que je vous faſſe une réflexion & un autre récit. Eh Monſieur! je n'ai pas le tems, finiſſez, & ne me faites point acheter ſi cher le plaiſir d'entendre une bonne hiſtoire.

TANT de longueurs ne m'ont point impatienté juſqu'à me rendre inſenſible aux belles ſituations & aux excellens caractères du nouveau roman. *Sophie* eſt toute aimable & très-intéreſſante ; *Jones* l'eſt encore d'avantage, quoique moins parfait : Mr. *Alworthy* d'une crédulité quelquefois imbécille, à cela près le meilleur & le plus reſpectable des hommes, figure

admirablement avec ſon ami *Weſtern*, dont les ſaillies, les incartades, la déraiſon, l'entêtement, la groſſièreté, la rudeſſe, la brutale bonté, la chaſſe & la bouteille forment le plus fieffé gentil-homme champêtre qui ſoit dans la province de *Sommerſet*. Celui-ci a preſque toujours tort, mais de la meilleure foi du monde, & c'eſt un vrai plaiſir de l'entendre. Il a une fille unique, qu'il aime éperdûment & qui doit être fort riche, c'eſt *Sophie*. Il s'étoit mis dans la tête, pour la rendre heureuſe, de la marier malgré elle avec le neveu de Mr. *Alworthy*. La Converſation des deux vieillards à ce ſujet dans le 17e. livre m'a paru un chef-d'œuvre. L'un, toujours raiſonnable, toujours humain, & deſirant ce mariage autant que ſon ami, ne peut s'empêcher de lui repréſenter les droits de la Nature contre la dureté des Loix qui ne s'oppoſent point aux conſentemens forcés que les pères arrachent de leurs enfans; c'eſt, dit-il, un défaut dans le gouvernement, dont quiconque hait l'oppreſſion craint toujours d'abuſer. L'équité, la probité ne doivent-elles pas ſuppléer à la négligence, ou à l'oubli du Légiſlateur?

Pouvons-

Pouvons-nous même ſans impiété forcer une jeune fille à embraſſer un état qui lui fait horreur, & qui lui impoſe des obligations éternelles envers le ciel & les hommes? Briſerons-nous ſon cœur dans l'inſtant où les devoirs que nous en exigeons peuvent à peine être remplis par toutes les forces de ce cœur même? &c.

MONSIEUR, répond *Weſtern*, je vous ai entendu patiemment; j'eſpère qu'on m'entendra de même; & ſi je ne répons point à tout mot pour mot, prenez que je n'aurai rien dit. D'abord, répondez à ceci.... eſt-elle ma fille, ou non? Eſt-elle ma fille? Répondez à cela. Un père eſt, dit-on, bien éclairé quand il connoît ſes enfans; mais mon titre n'eſt pas douteux, elle eſt ma fille, j'en mettrois le doigt au feu. Or ſi je ſuis ſon père, ne dois-je pas gouverner mon enfant? Pouvez-vous me conteſter cela? Et ſi je dois gouverner mon enfant, n'eſt-ce pas ſurtout dans les choſes les plus importantes? ..... Qu'ai-je exigé d'elle au ſurplus? Que lui ai-je demandé pour moi? Eſt-ce que je prétends me marier moi-même? Je la prie au contraire de prendre dès à préſent la moi-

tié de mon bien, & le reſte après ma mort ; que diantre veut-on de plus ? Je ſuis, dit-on, un barbare, un tyran, je n'aime point ma fille : b r r r r r ! moi qui verrois périr l'Univers, moi qui ſacrifierois tous mes chevaux, & mes chiens les plus chéris pour ſauver une égratignure à *Sophie* ..... Ma foi, mon cher *Alworthy*, excuſez-moi, ſi vous voulez, mais vos propos m'étonnent ; libre à vous de vous fâcher des miens ; mais ſans mentir je vous croyois beaucoup plus ſage.

IL y a une vérité dans ce tableau, une force d'expreſſion & de contraſte ! ..... Le Traducteur eſt celui du *Théatre Anglois* en huit volumes. Des puriſtes l'accuſent de ne pas ſçavoir le François ; bagatelle : l'Abbé *Desfontaines* a bien traduit *Joſeph* (*a*) *Andrews* ſans ſçavoir l'Anglois. Mr. *Fielding* eſt à l'épreuve de tout cela.

(*a*) Joſeph Andrews *eſt auſſi de Mr.* Fielding.

LETTRE LI.

Paris, 10 *Mars*, 1750.

ME prendriez-vous pour un ignorant, MONSIEUR: Je viens pourtant de parcourir, ſans les entendre, les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour* 1745, qui paroiſſent enfin depuis peu par les ſoins de Mr. *de Fouchy*. Ce qui m'a paru de plus intéreſſant dans ce volume, c'eſt le Mémoire de Mr. *du Hamel* ſur la conſervation des grains, particulièrement du bled; & l'article au ſujet d'une carte marine de Mr. *Buache*. Les autres cartes de cette eſpèce repréſentent la ſurface de la mer, celle-ci en repréſente le fond; les bancs, les rochers & cætera de la partie de l'Océan vers l'Equateur compriſe entre l'Afrique & l'Amérique. Mr. *Buache* n'eſt pas homme à s'arrêter en ſi beau chemin, il nous fait eſpérer pluſieurs cartes pareilles des mers les plus fréquentées.

L'OBSERVATION de Mr. *Bouguer* au Pérou, ſur la dilatation des métaux par la chaleur du ſoleil, eſt très-ſingu-

lière. Des expériences ſouvent répétées lui ont apris que la chaleur du ſoleil à laquelle nous pouvons nous expoſer ſans danger, occaſionne aux métaux, une extenſion plus conſidérable que ne fait l'eau bouillante, qui cependant eſt capable de détruire en un inſtant l'organiſation de notre corps. La raiſon en eſt, d'un côté, que l'action des parties groſſières de l'eau bouillante ſur le corps humain, eſt extrêmement aidée par la molleſſe de nos chairs; tandis que la matière ſolaire infiniment plus ſubtile, y trouve un paſſage trop libre, pour y opérer avec autant de force: de l'autre, que ces mêmes parties trop groſſières de l'eau bouillante, n'agiſſant que ſur la ſurface des métaux, ſans preſque s'inſinuer dans leurs pores, la chaleur du ſoleil plus pénétrante va chercher leurs parties les plus intimes: s'y tranſmet avec effort.

VOILA une chaleur ſupportable qui fait plus d'effet que l'eau bouillante: & voici de l'eau qui ſans ſe geler, contracte un degré de froid beaucoup plus fort que celui de la congélation; c'eſt un fait avéré, que je trouve dans la nouvelle édition d'une *diſ-*

ſertation de Mr. de Mairan ſur la Glace.

SERIEZ-VOUS curieux à préſent de voir de la glace *inflammable* ? Mr. *Boſe* & Mr. *de Réaumur* vont vous en faire avec de l'huile de Térébenthine & du blanc de baleine. Vous n'aurez plus qu'à y verſer de bon eſprit de nître, & *ſubitò* la glace s'enflammera & ſe conſumera.

CE ne ſeroit pas avec de cette glace qu'il faudroit faire des canons. Vous croyez que je badine : aprenez donc, puiſque l'occaſion s'en préſente, que la même année où l'on conſtruiſit un palais de glace à Pétersbourg, il y a dix ans; on y fabriqua auſſi des canons de glace, qu'on chargeoit comme d'autres canons ; à cela près qu'on y employoit ſeulement un quarteron de poudre. L'épreuve en fut faite en préſence de toute la Cour de Ruſſie, & le boulet perça une planche de deux pouces d'épaiſſeur à ſoixante pas de diſtance (*a*).

JE reviens aux *Mémoires* de l'*Académie*, pour vous avertir que ce volume de 1745 contient auſſi l'Hiſtoire

(*a*) Voyez le *Mercure* de Février de cette année.

de la dernière guerre entre Mr. *Clairaut* & Mr. *de Buffon*, à propos de l'attraction réciproquement proportionelle aux quarrés des distances. (*b*) Mr. *Clairaut* ne pouvant accorder cette Loi de *Newton* avec certaines inégalités du mouvement de la Lune, avoit osé avancer que l'attraction suivoit une autre Loi. Là-dessus *Réflexions* de Mr. *de Buffon*, Réponse de Mr. *Clairaut* aux Réflexions, Replique de Mr. *de Buffon*, Duplique de Mr. *Clairaut* &c. Le débat finit par cet aveu de Mr. *Clairaut*; qu'ayant de nouveau considéré la question sous un point de vue qui n'avoit encore été envisagé de personne, il est parvenu à concilier assez éxactement le sobservations sur le mouvement de la Lune avec la Loi *Newtonienne* de l'attraction.

TOM *Jones*, qui envisageoit aussi la Lune à sa manière, y trouvoit un principe d'attraction bien différent de tout ceci, & qui ne suivoit sûrement pas bien éxactement la raison inverse du quarré de la distance. Vous rapellez-vous ce trait de sa vie? Il voyageoit au clair de cet Astre secondaire, en

(*b*) *Voyez la* Lettre 5.

rêvant à la belle *Sophie*, dont il venoit d'être ſéparé ; lorſque s'arrêtant tout à coup & prenant la main de ſon fidèle écuyer, qui mouroit de faim ; *Qui ſçait*, lui dit-il, *mon cher Partridge, ſi la plus charmante des créatures n'a pas en cet inſtant les yeux fixés ſur cette même Lune que je regarde maintenant ? . . . Cela pourroit bien être*, répondit *Partridge* en ſoupirant, *mais ſi les miens étoient maintenant fixés ſur un bon aloyau* . . . . . La réflexion n'eſt pas délicate ; mais je la crois ſage, attendu qu'il eſt dix heures du ſoir, & que je n'ai pas ſoupé.

On a oublié d'avertir que la LETTRE 50. étoit adreſſée au *Marquis De* . . . . comme la précédente. On voit bien que preſque toutes les autres ſont écrites à un Anglois.

LETTRE LII.

Paris, 20 *Mars*, 1750.

NE vous fâchez pas, MONSIEUR, ſi je ne vous ai point encore parlé de la nouvelle Comédie de Mr. *Deſtouches*, c'eſt qu'il y a des Pièces qui ne font ni plaiſir, ni peine, qui ne valent que par certains détails, & dont

on ne ſçait comment rendre compte. *La Force du Naturel* eſt de ce genre, quoiqu'elle ſe joue depuis un mois avec ſuccès. J'avoue que je ne comprens plus rien au goût du Parterre : les applaudiſſemens prodigués à *Catilina*, à *Ariſtomène*, à *Oreſte*, m'ont tout-à-fait dérouté. L'impreſſion remet les choſes à peu près dans l'ordre ; j'attendois qu'elle eût fixé le ſort de la Pièce d'aujourd'hui ; mais vous êtes impatient ; hé bien, c'eſt une Comédie qui n'eſt point comique ; paſſe ; c'eſt l'uſage : mais elle eſt peut-être intéreſſante ; point du tout. Deux jeunes filles ont été changées en nourrice : une fille de qualité eſt élévée comme fille de payſan, la fille d'un payſan eſt élevée comme fille de qualité ; l'une & l'autre conſerve les inclinations de ſa naiſſance en dépit de l'éducation. D'abord, c'eſt un préjugé que cette idée ; Mr. *de Voltaire* me paroît avoir dit avec plus de vérité,

„ L'inſtruction fait tout, & la main de nos Pères
„ Grave en nos foibles cœurs ces premiers caractères,
„ Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
„ Et que peut-être en nous Dieu ſeul peut effacer.

Mais ſuppoſons le préjugé légitime; il eſt ſûr qu'il pouvoit tromper les premières loges : mais il falloit ménager adroitement cette illuſion, & ne pas nous laiſſer tout voir du premier coup d'œil, & ne pas trop appuyer ſur ces vieilles ſympathies, & ne pas ſurtout nous peindre cette petite payſanne ſe dépouillant avec le plus grand plaiſir du monde de tous ſes ajuſtemens de demoiſelle, charmée de prendre le bavolet, & ne regrettant rien ſous ſon habit de ſerge. Il n'y a ni naiſſance, ni même principe d'éducation qui tienne ; la petite vanité, le goût du pompon, l'amour de ce qui reluit, voilà le premier mouvement, le vrai *naturel* d'une jeune fille : encore ſi celle-ci avoit aimé quelque joli payſan de ſon âge, j'aurois pu concevoir une révolution dans ſon cœur, un ſacrifice de la vanité à la tendreſſe ; mais c'eſt un vieux *malotru* d'intendant qu'elle vient d'épouſer en ſecret, qui lui inſpire toute cette philoſophie ſurnaturelle. C'eſt dommage ; car elle nous diſtribue à ce ſujet une quantité de vers fort bien tournés, & qui ne manquent pas d'une ſorte de vérité, parce que tout eſt vrai dans un certain ſens. C'eſt

Mdle. *Dangeville* qui joue ce rôle avec toute la légèreté imaginable : Mdle. *Gauſſin* joue l'autre avec cette grace touchante que vous lui connoiſſez.

IL faut que Mr. *François Riccoboni*, qui vient de nous donner l'*Art du Théatre*, ait perdu la mémoire, pour n'avoir pas été tenté en ſi belle occaſion de rendre juſtice à l'une ou à l'autre de ces deux charmantes Actrices. Mais il reſſemble un peu à l'Envie, il ne loue que les morts. Au ſurplus ſon ouvrage eſt excellent, profondément penſé, nettement écrit, plein d'obſervations fines, de réfléxions ingénieuſes, renfermant en cent pages plus de bonnes règles ſur la manière de ſe préſenter, de figurer & de réciter en public, que je n'en ai vu ni dans *Quintilien*, ni dans la plûpart des Modernes.

Il a une idée ſingulière, & que je crois toute neuve, ſur ce qu'on appelle *l'expreſſion*. *C'eſt*, dit il, *cette adreſſe par laquelle on fait ſentir au ſpectateur tous les mouvemens dont on veut paroître pénétré. Si*, ajoute-t-il, *on a le malheur de reſſentir véritablement ce qu'on doit exprimer, on eſt hors d'état de jouer. Si dans un endroit d'atten-*

driſſement vous vous laiſſez emporter au ſentiment de votre rôle, votre cœur ſe trouvera ſerré, votre goſier s'embarraſſera de ſanglots; il vous ſera impoſſible de proférer un ſeul mot ſans des hoquets ridicules.

Je ſçais tout ce que vous avez de raiſons & d'exemples à oppoſer, & je n'y réponds point : mais liſez l'article entier du nouveau livre; & s'il ne vous guérit pas radicalement de votre préjugé, nous ſerons de même avis.

MR. *Riccoboni* eſt homme du métier, *enfant de la balle*, fils du célèbre acteur-auteur du Théatre Italien : il y joue lui-même depuis vingt ans avec ſuccès, mais avec plus d'eſprit & d'intelligence, que de facilité d'organe & de talent méchanique.

J'AI oublié de vous citer un trait de la *Force du Naturel*, qui a fait ſourire tout le monde. Quelqu'un, je ne ſçais plus qui, dit en faiſant l'éloge de la jeune fille repréſentée par Mdlle. *Gauſſin*,

C'eſt un pauvre mouton,
Je crois qui de ſa vie elle ne dira non.

Ce n'eſt pas à vous, MONSIEUR, qu'il faut expliquer le rapport du mot avec

le caractère de l'Actrice. *Cela leur fait*, dit-elle, *tant de plaiſir, & à moi ſi peu de peine !*

LETTRE LIII.

Paris, 10 *Avril*, 1750.

RIEN de ſi utile dans un Etat que la Muſique ; c'eſt le conſeil Académique du *Bourgeois Gentil-homme* qui l'a décidé. Par conſéquent, MONSIEUR, je ne ſaurois mieux faire que de vous annoncer *La Démonſtration du Principe de l'Harmonie, ſervant de baſe à tout l'Art Muſical théorique & pratique.* Ce nouveau fruit des ſçavantes veilles de Mr. *Rameau* eſt accompagné d'une approbation très-détaillée de Mrs. *de Mairan*, *Nicole* & *d'Alembert*, Commiſſaires nommés par l'Académie des Sciences, & dirigés par le Muſicien même dans l'examen de ſon Syſtème. Syſtème abſolument neuf, & qui porte uniquement ſur ces deux faits : le premier, que tout corps ſonore, en rendant un ſon principal, en fait réſonner au même inſtant la tierce & la quinte, qu'on appelle ſons

harmoniques ou concomitans ; le ſecond, que ſi avec ce corps ſonore on en accorde d'autres dans le rapport des ſons *harmoniques* qu'il fait entendre, non ſeulement de ſon tiers & de ſon cinquième, mais encore de ſon triple & de ſon quintuple, il les fera tous frémir, avec cette différence, que les premiers frémiront dans leur totalité, au lieu que les derniers en frémiſſant ſe diviſeront par une eſpèce d'ondulation, l'un en trois, l'autre en cinq parties égales. Ces expériences, qui étoient connues, ſont également ſenſibles à l'oreille, à l'œil, & au tact : Mais ces ſons *harmoniques* ſont très-aigus & très-fugitifs ; ſi bien qu'il doit y avoir telle oreille qui les ſaiſira moins diſtinctement qu'une autre, telle même qui n'en recevra aucune impreſſion : & voilà ce qui fait que votre fille eſt inſenſible au plaiſir muſical ; voilà la principale ſource de la différence de goût pour la Muſique, que l'on remarque entre les hommes.

Le corps ſonore eſt donc le Principe naturel, générateur & ordonnateur de toute la Muſique ; il ne réſonne pas plutôt qu'il produit toutes les ſucceſſions & proportions d'où naiſſent la

Mélodie, l'Harmonie, les Modes, les Genres, & juſqu'aux moindres règles néceſſaires à la pratique. La première expérience donne le mode majeur; la ſeconde indique le mineur.

L'INFLUENCE de ce Principe ne ſe borne pas à la compoſition; on en peut tirer des ſecours pour la fabrique des inſtrumens, pour l'invention de nouveaux inſtrumens, pour donner à la voix le plus beau ſon dont elle ſoit ſuſceptible, pour lui donner plus d'étendue, plus de flexibilité, plus de volubilité, pour former l'oreille, &c.

J'AI beaucoup de foi à Mr. *Rameau*, beaucoup à Mrs. de l'Académie qui l'aprouvent; ſon Principe me paroît vrai, ſes applications très-ingénieuſes, ſes dévelopemens admirables: Mais d'où vient que *Haſſe* & tant d'autres, qui ne ſe doutent pas de ſon idée, font tous les jours de meilleure muſique que lui? D'où vient que ce qu'il a fait de mieux lui-même en muſique pratique, il l'a fait avant la découverte de ſa Théorie? C'eſt qu'il eſt difficile de faire de la Muſique avec de la Géométrie. Les principes flatent l'eſprit, ils vous empêchent de tomber dans certaines fautes, ils vous ai-

dent à entrevoir des *mieux* poſſibles, ils vous diſent pourquoi vous avez bien, ou mal fait ; mais loin de vous donner le talent de bien faire, ſouvent ils réfroidiſſent l'imagination, ils éteignent le feu de l'enthouſiaſme, qui eſt l'ame du Muſicien, comme du Poëte.

IL me ſembleroit cependant que le nouveau ſyſtème bien conçu pourroit fournir de grandes reſſources à un Muſicien, ſi non pour le chant ſimple, du moins pour l'enrichiſſement & la perfection de l'harmonie; & c'eſt auſſi dans cette partie que Mr. *Rameau* a toujours excellé.

ENFIN ſa Théorie a l'avantage inconteſtable de la ſimplicité ſur toutes celles de ſon Art qui ont paru juſqu'ici; & ſi vous craignez encore de ne pas l'entendre, on vous dira qu'il l'a ſi bien entendue lui-même, qu'il en eſt devenu géomètre; & que Mr. *Marmontel*, qui n'eſt ni géomètre, ni Muſicien, l'a non ſeulement compriſe à la première lecture, mais tout de ſuite miſe en vers d'une manière très-agréable Il ne reſte plus qu'à la mettre en Muſique.

DES quatre mémoires qu'on lut

avant-hier à la rentrée publique de l'Académie des Sciences, l'un, de Mr. *de Lisle*, eſt une rélation des tentatives qu'ont fait les Ruſſiens pour découvrir un paſſage en Amérique par le Nord-Eſt; un autre, de Mr. *d'Auberton*, a pour objet la vraie connoiſſance & la déſignation invariable des pierres précieuſes, en rapportant les couleurs de ces pierres aux couleurs du ſpectre ſolaire donné par le priſme; le troiſième eſt une diſſertation de Mr. l'Abbé *Nollet* ſur la Nature de la vapeur de la fameuſe *Grotte du Chien*, près du Lac *Agnano* entre Naples & Pouzzol; le quatrième, de Mr. *Duhamel*, roule ſur les moyens de perfectionner la bouſſole, ſoit en augmentant la force directrice de l'aiguille, ſoit en diminuant les frottemens de l'aiguille ſur ſon pivot, ſoit en empêchant que ſa grande mobilité ne la rende ce que les Marins apellent *volage*: quant au premier objet, il ne s'agiſſoit que d'augmenter l'impreſſion magnétique ſur le fer; & Mr. *Duhamel* eſt parvenu au point de faire des *barres magnétiques* pour le moins auſſi fortes que celles dont votre Docteur *Knight* nous abandonne l'uſage, ſans vouloir nous en aprendre la compoſition.

JE ſerois bien curieux de ſçavoir ſi Mr. *Knight* a tiré de ſes expériences un des fruits qu'il en avoit eſpéré, la détermination préciſe de la forme la plus avantageuſe qu'on puiſſe donner aux aiguilles de bouſſole.

LETTRE LIV.

Paris, 20 *Avril*, 1750.

DEPÊCHEZ-VOUS donc, MONSIEUR, de ſouſcrire pour l'*Hiſtoire générale du Pont-neuf*, ſix volumes in-folio : Hiſtoire des Antiquités, Hiſtoire Naturelle, Civile, Politique, Militaire, & Littéraire ; c'eſt le fruit de cinquante ans de travail ; on promet du donner un volume tous les ſix mois ; il ne paroît encore que le *proſpectus* du premier ; jugez de mon impatience.

C'EST dans ce premier volume que nous verrons enfin traitée à fond la matière des modes ; leur origine, leurs progrès, leurs différentes phaſes, leurs éclipſes & leurs retours, &c.

JE me rapelle qu'en 1739 il parut une brochure de ce goût, mais bien

plus plaiſante, intitulée *Projet d'une Hiſtoire de la Ville de Paris ſur un plan nouveau.* L'Auteur y mettoit la connoiſſance des faits, & des plus petits faits, au-deſſus des ſciences les plus relevées; celles-ci, diſoit-il à peu près, tendent à leur fin à meſure qu'elles ſe perfectionnent; au lieu que le tréſor des faits ne peut que s'enrichir tous les jours. Lorſque les Géomètres auront trouvé la meſure générale de toutes les courbes poſſibles, la quadrature du Cercle, la triſection de l'Angle, lorſque les Aſtronomes connoîtront avec la dernière préciſion les mouvemens des Aſtres, l'aberration de la lumière des Fixes, la théorie de la Lune: lorſque les Phyſiciens auront dévoilé tous les myſtères de la Nature, pénétré juſqu'aux premiers principes des corps, & que le ſecret de la tranſmutation des métaux ſera public: lorſque les Géographes auront fait la Carte topographique de tous les lieux de la Terre avec autant d'exactitude que ..... a fait le plan des environs de Paris: lorſque le problême des Longitudes aura été réſolu, & que les Pilotes connoîtront les côtes, les écueils, les caps, les ports, les baies, les an-

ſes de toutes les mers, auſſi-bien que le Patron de la Galiote de St. Cloud connoît les bords de la Seine de Paris à Sève; qui ne voit qu'alors toutes ces Sciences tombent néceſſairement dans la langueur? Mais tranſportons-nous à ces tems heureux, où après la révolution de dix mille ſiécles l'Hiſtoire aura commencé à prendre une forme; quel plaiſir pour les Sçavans de cet âge d'or de ſe promener dans les galeries, de s'égarer dans les rues d'une Bibliothéque plus grande qu'une Ville! Avec quelle délicieuſe horreur ils iront s'abîmer dans cette mer immenſe de Mémoires, d'Anecdotes, de Chroniques de toute eſpéce, toujours prêtes à ſe multiplier! Cette petite pièce eſt devenue très-rare, & c'eſt dommage. Il faut eſpérer que nous la retrouverons quelque jour dans les Faſtes du *Pont-neuf*.

L'HISTOIRE *des Révolutions de l'Empire de Conſtantinople*, (*a*) ouvrage utile, néceſſaire même, travaillé avec ſoin, écrit ſans faute, eſt de Mr. *de Burigny*. Les divers morceaux

(a) *Depuis la fondation de cette ville juſqu'à l'an* 1453, *que les Turcs s'en rendirent maîtres*; 3 *vol. in* 12 : *il y a un mois qu'ils paroiſſent.*

qui entrent dans la grande collection qu'on appelle *Byzantine*, ne forment pas un tout complet, & les Auteurs de qui nous les tenons, preſque toujours flateurs ou paſſionnés, ordinairement mal inſtruits des affaires d'Occident, & fort peu éxacts ſur la chronologie, avoient beſoin d'être comparés avec les Ecrivains Occidentaux qui ont eu occaſion de parler des affaires d'Orient: Mr. *de Burigny* s'eſt chargé de la diſcuſſion, & vous pouvez vous en rapporter à lui.

L'AUTEUR (*b*) de cette tragédie de *Didon*, que vous avez eu tant de plaiſir à voir jouer, vous donne une très-jolie édition de ſes *Œuvres*, où vous trouverez quantité de bonnes piéces que vous ne connoiſſiez point, des Odes, des Epitres; & quelques autres que vous ne vous ſoucierez guères de connoître, comme ſeroient des Diſcours Académiques. Les trois dernières ſtrophes de l'Ode ſur la mort de *Rouſſeau* ſont dignes de la verve de *Rouſſeau* même; celle-ci ſurtout à propos de l'envie qui a tant perſécuté ce grand homme:

(*b*) Mr. *le Franc*, premier Préſident de la Cour des Aides de Montauban.

„ Le Nil a vu ſur ſes rivages
„ De noirs habitans des deſerts
„ Inſulter par leurs cris ſauvages
„ L'Aſtre éclatant de l'Univers :
„ Crime impuiſſant, fureurs bizarres!
„ Tandis que ces monſtres barbares
„ Pouſſoient d'inſolentes clameurs,
„ Le Dieu, pourſuivant ſa carrière,
„ Verſoit des torrens de lumière
„ Sur ſes obſcurs blaſphémateurs.

SÇAVEZ-VOUS que *Fanni Murray* eſt ici ? Sa belle tête, mal coëffée, ſe fait admirer aux Tuileries & au Palais royal comme au Parc de St. James. Avec cette régularité de traits on lui trouve une phyſionomie tendre, infiniment gracieuſe, un air ſenſible & *promettant*. Les Muſiciens aſſûrent que dans les bons momens elle doit entendre diſtinctement réſonner la tierce & la quinte du ſon principal. (*c*) Vous avez fait de la muſique avec elle, ſe tromperoient-ils ? Je m'attendois à une révolution dans l'Empire de l'Amour ; mais je m'aperçois que ces Beautés qui nous arrivent de Londres, contentes du tribut de notre admiration, ne ſe piquent point de pouſſer plus avant leur conquête : elles ſont com-

(*c*) Voyez la *Lettre* précédente.

me la plûpart de leurs compatriotes *errans*, ce ne ſont pas des François, ce ſont des Anglois qu'elles viennent chercher à Paris.

LETTRE LV.

Paris, 15 Juin, 1750.

LA mort de mon Père, dans un âge où la vie n'eſt plus un bien, m'ayant appellé dans le pays de Vaud, où il s'étoit retiré, j'ai ceſſé de vous écrire, MONSIEUR, je trouve à mon retour bien des nouveautés dont il faudra vous rendre compte; je commence, comme de raiſon, par Mr. *de Voltaire*; vous allez être en état de juger de ſon *Oreſte*, il eſt imprimé. Le volume qui le renferme eſt enrichi d'une Epitre à Mde. la Ducheſſe *du Maine*, de l'Opéra de *Samſon*, de deux nouveaux chapitres ſur les *Menſonges imprimés* & d'une *Lettre* écrite à Mr. le Maréchal *de Schullembourg* en 1740. J'oubliois un *Avis au Lecteur*, où le Poëte, un peu piqué contre les Critiques, ne permet qu'une ſeule réflexion à ſon reſſentiment; *c'eſt*, dit-

il, *que depuis les Obſervations de l'Académie ſur le* Cid, *il n'y a pas eu une ſeule piéce de théatre qui n'ait été critiquée, & qu'il n'y en a pas une ſeule qui l'ait été bien.* Voilà peut-être le *menſonge* le plus hardi qui ait *été imprimé* de long-tems, ſoit dit ſans injure. Il en a paru vingt bonnes que je pourrois citer, particulièrement au ſujet des pièces de Mr. *de Voltaire.* S'il avoit dit que les *Obſervations ſur le* Cid ſont peut-être la critique la plus raiſonnable & la mieux détaillée qui ait paru dans ce genre, paſſe; que depuis *Corneille* & *Racine* on a eu très-peu de tragédies qui méritaſſent de pareilles diſcuſſions, paſſe encore.

L'*Epitre* à Made. la Ducheſſe *du Maine*, eſt une vingtiéme repréſentation des ſentimens de l'Auteur ſur le gout antique, ſur la ſimplicité Grecque, ſur l'Amour qu'il voudroit bannir de la Tragédie; & pourquoi? L'Amour n'eſt-il pas une paſſion noble, touchante, terrible même quelquefois, par les circonſtances? Oh mais les Grecs ne l'ont point employé: auſſi quoiqu'en diſe le Pere *Rumoi*, avons-nous très-peu de tragédies

Grecques bien intéreſſantes d'un bout à l'autre; & qu'ils l'ayent employé, ou non, qu'eſt ce que cela prouve? Mais du moins y a-t-il plus de force à s'en paſſer qu'à s'en aider : ce tour de force eſt ſeuvent un tour d'écolier, une affectation puérile, comparable à celle de ces *Lipogrammatiſtes*, qui prenoient en averſion une certaine lettre de l'alphabet, & s'en abſtenoient, quelque beſoin qu'ils en euſſent, dans tout un poëme.

Le ſecond chapitre ſur les *Menſonges imprimés* n'a rien de remarquable que l'éloge du Roi de Pruſſe : le troiſième eſt une nouvelle attaque du *Teſtament politique du Cardinal de Richelieu*. Vous ai-je dit les jolis vers du Prince que je viens de nommer, adreſſés au perſécuteur de ce malheureux Teſtament? Les voici en tout cas :

„ Quelques vertus, plus de foibleſſes,
„ Des grandeurs & des petiteſſes,
„ Sont le bizarre compoſé
„ Du Héros le plus aviſé :
„ Il jette des traits de lumière;
„ Mais cet Aſtre dans ſa carrière
„ Ne brille pas d'un feu conſtant :
„ L'eſprit le plus profond s'éclipſe;
„ *Richelieu* fit ſon *Teſtament*,

„ Et

„ Et *Newton* ſon *Apocalypſe.* (*a*)

MAIS la place d'Hiſtoriographe de France, que remplit Mr. *de Voltaire*, ſes ſentimens de Citoyen, ſon reſpect pour la mémoire du Fondateur de l'Académie dont il eſt membre, ſon attachement aux héritiers du nom & du mérite de ce Cardinal, enfin ſon

(*a*) *J'avoue que j'ai de la peine à reconnoître la même Muſe dans ces vers ci* :

„ Sur le vieux monument d'un ruineux Portique,
„ Abatu par le Tems & la Groſſièreté,
„ S'élève élégamment un Temple magnifique
„ Au culte d'*Apollon* & de la Vérité :
„ Conſacrant leurs Autels la modeſte Science,
„ Qui ſuit en tâtonnant la ſage Expérience,
„ Du butin de l'Erreur oſe les décorer :
„ L'Invention hardie,
„ L'adroite Analogie
„ Achèvent de l'orner.

Ce Temple magnifique eſt le lieu où s'aſſemble l'Académie des Sciences de Berlin ; & cette ſtrophe eſt la ſeconde d'une Ode du Roi, imprimée à la tête du nouveau Volume de cette Académie. Si j'avois été à la place de Mr. de Maupertuis, *j'aurois oſé faire ma cour à ſa Majeſté en lui propoſant mes doutes ſur quelques expreſſions de cette Pièce.*

averſion pour les *menſonges imprimés*, ne lui permettent abſolument pas de ſigner un Teſtament qu'il croit apochryphe. Hélas, que ne fait-il auſſi caſſer le Teſtament de mon Père, qui me prive de la liberté !

AVIEZ-VOUS peur, MONSIEUR, que les nouvelles piéces ne nous manquaſſent ? En voilà trois dans le mois dernier ; *Caliſte* & *Cléopatre*, qui ont paſſé comme des éclairs, mais ſans briller ; & le *Provincial à Paris*, qui s'eſt arrêté quelque tems ſur l'horizon, je ne ſçais pourquoi. Je reſpecte dans *Caliſte* la *Belle Pénitente* de Mr. *Rowe*, mais elle eſt ſi défigurée dans le françois, quoique rajuſtée à certains égards, que je n'oſe en vérité vous la préſenter ſous ſa nouvelle forme. J'ai ſurtout grand regret aux deux premières ſcènes du 5e. acte, qui auroient pu être admirables, ſi elles avoient été bien écrites: le fond du théatre eſt tendu de noir, éclairé de lampes funébres, le tombeau de l'Amant dans un des côtés ; *Caliſte* éplorée, les cheveux épars, répait avidement ſa douleur de ces lugubres images ; arrive le père, l'œil farouche, le poignard à la main, déſeſpéré d'être obligé de punir ſa fille, mais réſolu de

l'immoler à l'honneur de ſa famille & de ſon pays :

LE PÈRE.

„ Ton cœur à ton deſtin ſe ſent-il préparé?
„ Peux-tu l'enviſager?

CALISTE.

„ Tout eſt conſidéré.

LE PERE.

„ Sçais-tu mourir enfin?

CALISTE.

„ C'eſt toute mon envie.

LE PERE.

„ Es-tu prête ?

CALISTE.

„ Frappez, je déteſte la vie.
„ La mort ne doit point faire horreur aux
„ malheureux.

LE PERE

„ Tu demandes la mort, tu le dois.

CALISTE.

„ Je le peux.
„ Mon ame vous attend.

LE PERE.

„ Je frémis, je m'égare.

CALISTE.

„ Que de mon foible corps ce poignard la
„ ſépare.

LE PERE.

„ Tu le veux; il le faut..... je remplis ton
„ deſtin....
„ Hélas! la force manque à ma tremblante
„ main....

CALISTE, *arrachant le poignard à ſon pere, pour s'en frapper elle-même.*

„ Mon père, c'eſt vous ſeul qu'en mourant
„ je regrette.

LE PERE, *la retenant.*

„ Donne encore un inſtant à ma tendreſſe,
„ arrête....
„ Non, ce terrible coup n'eſt pas fait pour
„ mes yeux :
„ Sois digne de ton ſang.....

LA force de la ſituation en donne preſque à ces foibles vers, qui ſont pourtant les meilleurs de la Pièce : en voilà le plus beau moment, ne m'en demandez pas davantage, & ne m'accuſez point d'être pareſſeux ; je vous ſervirois trop mal ſi je l'étois moins; je ſçais bien ce qu'il m'en a couté pour la lecture, mais j'ai du moins échapé à la repréſentation; heureux ceux qui n'ont ni vu, ni lu ! Réparation, s'il vous plaît, à l'Auteur de la *Vie d'Epaminondas*, à qui vous aviez imputé cette Tragédie ; c'eſt bien aſſez pour lui d'avoir fait de mauvaiſe proſe.

RENVOYONS le *Provincial* dans ſa Province, & *Cléopatre* à la ſemaine prochaine.

LETTRE LVI.

Paris, 30 *Juin*, 1750.

ANECDOTES Littéraires, ou Hiſtoire de ce qui eſt arrivé de plus ſingulier & de plus intéreſſant aux Ecrivains François depuis le renouvellement des Lettres ſous François premier, juſqu'à nous : Défiez-vous de ce titre, MONSIEUR, rien ne ſeroit plus amuſant qu'un pareil recueil, , s'il étoit fait avec attention & avec goût. L'Auteur de celui-ci écrit aſſez purement, & montre une ſorte d'eſprit ; mais il manque de cette naïveté ſi néceſſaire aux bons contes, il n'a point ce tour plaiſant qui les aſſaiſonne; peu délicat d'ailleurs ſur le choix, il donne lieu de penſer que ſon objet principal étoit de publier inceſſamment deux volumes qui ſe vendiſſent quatre francs : en un mot, point aſſez de choſes agréables & bien recherchées ; beaucoup trop de ces anecdotes que tout le monde ſçait, ou que perſonne ne ſe ſoucie de ſçavoir. L'aventure des médailles de Mr. *Vaillant* eſt ce que j'y ai trouvé de plus

curieux; je vous le donne : Ce fameux Antiquaire, ſe trouvant mal-à-propos dans une barque pourſuivie de très-près par un Corſaire de Salé, & tremblant pour la liberté de vingt médailles d'or qu'il avoit, les mit à l'abri dans ſon eſtomach. Un coup de vent éloigne preſque auſſitôt le petit vaiſſeau de celui du Corſaire, & le jette ſur les côtes de Catalogne, où il faillit à échouer. De là il fut s'embarquer je ne ſçais où. Bref, Mr. *Vaillant* lui cinquiéme, s'étant mis dans l'eſquif, aborda au rivage. Cependant les médailles qu'il avoit avalées, & qui pouvoient peſer cinq ou ſix onces, ne ſe digéroient point. Il conſulta deux Médecins ſur ce qu'il avoit à faire ; ils ne s'accorderent pas, & il ne fit rien. „ La nature le „ ſoulagea d'elle-même de tems à au„ tre, & il avoit recouvré la moitié de „ ſon tréſor quand il arriva à Lyon. Il „ y alla voir un Curieux de ſes amis, „ à qui il conta ſes aventures, & n'ou„ blia pas l'article des médailles. Il lui „ montra celles qui lui étoient déja re„ venues, & lui fit la deſcription de „ celles qu'il attendoit encore. Parmi „ ces dernières étoit un *Othon*, qui fit „ tant d'envie à ſon ami, qu'il lui pro-

„ posa de l'en accommoder pour un „ certain prix. Mr. *Vaillant* y consen- „ tit pour la rareté du fait, & heureu- „ ment il se trouva le jour même en „ état de tenir son marché.

J'AVOIS commencé de vous faire un extrait de notre (a) *All for Love* ; mais je me suis apperçu que je bâillois en écrivant, & je vous voyois d'ici lisant la bouche ouverte en étendant les bras ; je m'arrête donc. La Pièce n'est point intéressante au théatre, comment vous amuseroit-elle dans un récit ? Mr. *Marmontel* est tout étonné de sa *déconvenue* ; il ne sçait presque plus à quoi s'en tenir ; il vous demande dans une humble préface, *S'il faut prendre la source des malheurs tragiques dans les caractères* ; pourquoi non ? *s'il faut que ces malheurs soient étrangers & inévitables* ; ils peuvent l'être, comme dans *Œdipe* ; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le soient toujours. Je lui dirai bien moi ce qui m'a détaché de son *Antoine*, c'est qu'il est trop vieux ; je n'aime point à voir un Chevalier de 56 ans amoureux

(a) *Le sujet de la* Cléopatre *de Mr.* Marmontel *est le même que celui de l'*All for Love *de* Dryden.

d'une beauté qui en a plus de trente ; & la préférer à l'Empire du Monde ; il a beau me dire,

„ L'Amour foible avilit, l'amour extrême honore ;
„ Un cœur timide & lent ne ſent point ces accès,
„ Et peu ſont aſſez forts pour aimer à l'excès.

Quelle idée ! A votre âge, *Antoine* ! En vérité c'eſt un radotage que cet amour-là ; s'il vous en arrive du malheur, je m'en lave les mains.

Et puis le caractère de *Cléopatre* eſt trop beau : il eſt inutile de me citer *Plutarque* ; je ſuis plein de mon préjugé moi ſpectateur, & vous ne m'accoutumerez point à entendre la maîtreſſe de *Céſar* & de *Marc-Antoine* parler comme auroit pu faire *Octavie*, dire,

„ Mon deſtin eſt changé, mais mon cœur „ ne peut l'être ;
„ Seul, quand tout ſe renverſe, il n'eſt „ point abbattu,
„ Et pour lui tout s'éclipſe excepté la „ vertu.

Tous ces propos-là ne me touchent point l'ame : mais que j'aurois envie de lui pardonner ſa *vertu*, en faveur de ſon courage, quand à la fin du quatrié-

me acte *Ventidius* lui déclarant qu'elle va perdre un fils ſi elle ne ſe rend au camp d'*Octave ; tiens*, lui dit-elle, *prens ce poignard*, remets-le à *Octave*, qu'il l'enfonce dans le ſein de mon fils, *Je m'en réſerve autant ; mourons du moins ſans honte.* Quel trait, ſi le perſonnage eût été intéreſſant !

NON, MONSIEUR, les *Lettres au Marquis de Sévigné*, qui viennent de paroître, ne ſont point de la célébre *Ninon Lenclos*, comme porte le titre, ni d'une femme, ni même d'un homme qui ſçache imiter le ſtyle d'une femme. Les vraies Lettres de *Ninon*, quoique d'un tour ſingulier, remplies de morale, & toutes brillantes d'eſprit n'ont pourtant rien de recherché, & qui ne reſſemble à une converſation libre & enjouée. Ici l'on a ſouvent mis de la métaphyſique & de la phraſe à la place du ſentiment & du goût de volupté : quelquefois auſſi vous y rencontrerez des penſées délicates naïvement exprimées, &, ce qui repréſente encore mieux l'eſprit de la bonne demoiſelle, des idées groſſières rendues avec franchiſe & avec fineſſe. Tout le monde ſçait qu'elle n'a jamais pris l'amour que pour un *poliſſon*, pour un goût aveu-

gle, purement ſenſuel, eſclave du caprice, qui vit de beſoin, qui meurt de ſatiété, & qui ne ſuppoſe aucun mérite ni dans celui qui le prend, ni dans celui qui le donne. Un trait plaiſant, & qui eſt bien dans le caractère de l'héroïne, eſt celui qu'on lui prête page 46, première partie ; *Dès que j'ai fait uſage de ma raiſon je me ſuis mis en tête d'examiner lequel des deux ſexes étoit le mieux partagé : j'ai vu que les hommes ne s'étoient point du tout maltraités dans la diſtribution des rôles, & je me ſuis faite homme.*

LETTRE LVII.

Paris, 15 Juillet, 1750.

QUE diriez-vous, MONSIEUR, d'un amant, qui pour amuſer ſa maîtreſſe, lui conteroit un ſonge qu'il auroit fait, & où il auroit été heureux avec une autre qu'elle ? C'eſt le cas de Mr. *Turben* dans *Les Songes du Printems* qu'il vient de nous donner. *La beauté la plus parfaite eſt toujours au deſſous de celle qu'on imagine, mais la beauté même qu'on imagine eſt au-*

deſſous de Pholoé. *Chante*, lui dit cette *Pholoé*, *plus tendre encore qu'elle n'eſt belle ; chante ces ſonges dont tu m'as entretenue cent fois : je les lirai ces ſonges aimables, dans les inſtans de ton abſence, ils en adouciront l'amertume, & ſans être préſent tu ſeras avec moi. Amie de mon cœur, vous ſerez obéïe*, répond Mr. *Turben*, & il lui conte rêve ſur rêve, où il n'eſt point queſtion d'elle, mais bien d'une jeune *Azila*, prodiguant ſes faveurs à ſon cher *Saladin*, qui diſparoît tout à coup, comme cela ſe fait en ſonge, & dont Mr. *Turben* prend auſſitôt la place, & achève l'aventure. Il eſt vrai qu'il ne l'achève pas trop bien, & qu'il y met des réflexions & des gradations dont sûrement le jeune *Saladin* ne ſe ſeroit pas aviſé. *Cette douce poſſeſſion de ſoi-même* au milieu des emportemens de l'amour, m'eſt furieuſement ſuſpecte. Je ne ſçais pourtant s'il ne ſeroit pas permis à un galant homme de prendre un moment ſur ſes plaiſirs les plus vifs, pour s'occuper de celle qui les cauſe, & lui dire : Azila, *ma chère* Azila, *jouis de ma ſenſibilité ; vois ton amant ſe refuſer à ſes tranſports pour ſonger que c'eſt avec toi qu'il les parta-*

ge, pour prolonger, pour augmenter les tiens. Mais je ne pardonnerois point des ſentimens ſi délicats à une première repréſentation.

CE qui paroît avoir le plus coûté à l'Auteur, c'eſt de ſe réſoudre à commencer. Le corps de ſon livre eſt de 68 pages, la préface en a 44 : & que de tems il eſt à s'endormir, à fermer *cette paupière indéciſe* ! Je me ſuis endormi deux fois ſur ſon paſſage de la veille au demi-ſomme, du demi-ſomme au ſommeil profond, & du ſommeil profond au ſommeil rêveur. Je parierois qu'il ſe ſçait un gré infini de cette puérile deſcription ;

„ Car tout Rhéteur en diſant ce qu'il faut
„ Ne croit jamais s'élever aſſez haut ;
„ C'eſt en diſant ce qu'il ne doit pas dire
„ Qu'il s'éblouit, ſe délecte & s'admire.

IL a eu ſoin de nous avertir qu'il avoit pris pour modèle la ſeconde Eglogue de *Virgile*, je ne l'aurois jamais deviné : la naïveté, la rapidité des images & des ſentimens dans l'un ; la ſubtilité, le rafinement métaphyſique & la lenteur dans l'autre ; voilà la reſſemblance : mais on eſt quelquefois dédommagé par des traits agréa-

bles & délicats. *Au bruit de nos baiſers amoureux accourent bientôt les jaloux Zéphirs ; ils s'apuyent ſur les fleurs pour nous voir, & les fleurs ſe panchent ſur nous.* Voilà une image : voici un ſentiment ; *O Nature ! ce ne ſera point une ame ſenſible qui ſe plaindra du petit nombre de tes plaiſirs ; pour elle un même objet devient divers d'une diverſité inépuiſable.* Il faut que j'aye l'ame peu ſenſible, car je trouve beaucoup d'uniformité dans *Les Songes du Printems ;* bien de l'eſprit malgré cela.

„ Les beaux eſprits ſont fort communs,
„ Mais les Gens d'eſprit ſont bien rares.

Aussi voyez-vous *Thalie* qui dort. Comment faire pour la tirer de ſa léthargie ? *L'Oracle* dit qu'*il faut trouver un Auteur qui puiſſe ſe faire comprendre* : on n'en trouve plus ; on a donc recours aux Pantomimes ; ce ſont, dit-on, les *meilleures paroles* qui ſe faſſent depuis long-tems : voilà tout le nœud & le dénouëment du *Réveil de Thalie* de Mr. l'Abbé *de Voiſenon*, qu'on vient de jouer avec ſuccès au Théatre Italien. La ſcène du Tragicomique tremblant qu'on ne réveille

la Muſe qu'il a l'art de tenir ſi bien endormie, eſt preſque la ſeule où Mr. *de Voiſenon* ait lui-même eut l'art de la réveiller.

LA Muſe de l'Hiſtoire, qui ne dort jamais, ſe promène aujourd'hui en Pologne. L'*Hiſtoire générale* de ce Royaume, ou de cette République de Rois, écrite ſous les yeux d'un Roi de Pologne par Mr. le Chevalier *de Solignac* (*a*), ne peut manquer de joindre au mérite du ſtyle & des réfléxions, celui de l'exactitude & du choix des faits : Vous en allez juger par les cinq premiers Volumes qui paroiſſent.

IL faut pourtant, MONSIEUR, quoique vous n'ayez pas le bonheur d'être Prêtre, que je vous diſe un mot de ces fameuſes *Lettres* contre les *Immunités Eccléſiaſtiques*. La prétention du *Clergé de France* par rapport à l'exemption du vingtième a donné lieu à cet écrit. On établit dans la première *Lettre* que ceux qui partagent les droits & les avantages de la Société en doivent également partager les charges & les obligations ; que l'exem-

(a) *Mr. le Chevalier* de Solignac *eſt Secrétaire du Cabinet & des Commandemens de S. M. le Roi de Pologne, Duc de Lorraine.*

ption des Eccléſiaſtiques ſeroit directement oppoſée à cette première loi ; que les exemptions obtenues, ou aquiſes au préjudice de ce principe, ſont tout au plus des exceptions, qui ne doivent avoir lieu que lorſqu'elles procurent au reſte de la Société un bien ſupérieur au mal qu'elles peuvent faire à quelques uns de ſes membres ; que ſi ces exemptions avoient été accordées abſolument, elles ſeroient nulles, abuſives & révocables, comme contraires au droit naturel, toujours impreſcriptible : voilà pour la queſtion de droit. Mais enfin les Eccléſiaſtiques ont des priviléges qui les diſtinguent, il peut y avoir des conceſſions & des uſages qui établiſſent ces priviléges ; il s'agit d'en connoître le titre, d'en fixer l'objet & les bornes ; c'eſt la queſtion de fait, c'eſt le ſujet des *Lettres* ſuivantes : c'eſt ici, car il faut tout dire, que l'ennemi des *Immunités Eccléſiaſtiques* a bien de la peine à ſe débarraſſer des deux Déclarations de 1711 & de 1726. *Au reſte,* dit la Réponſe, *n'eſt-ce pas un aveuglement déplorable dans la plûpart des laïques que de croire que l'Egliſe, qui eſt la Charité & la Miſéricorde même,*

poſſéde trop de biens ; & que le Monde ; c'eſt-à-dire la cupidité, le luxe & l'avarice, n'en poſſédent pas aſſez ?

LETTRE LVIII.

Paris, 30 Juillet, 1750.

MONSIEUR, ſi au lieu de vous *excéder* de pièces de Théatre & de nos très petites nouvelles d'été, je vous faiſois connoître un excellent ouvrage, que vous n'auriez peut-être jamais connu ſans moi ? Il vient de me tomber un manuſcrit entre les mains, une traduction françoiſe, preſque littérale, & toute des plus informes, au travers de laquelle j'ai apperçu un beau poëme épique. C'eſt le poëme Hollandois qui parut avec tant de ſuccès en Hollande en 1741, fruit des amuſemens de Mr. le Baron *de Haren*, Député de la Province de Friſe aux Etats Généraux, &c. &c. *Friſo*, qu'on ſuppoſe avoir donné ſon nom à la Friſe, le donne auſſi au Poëme, & en eſt le Héros. Ce Prince, héritier du Royaume des *Gangarides* & des *Praſiates* dans les *Indes*, après avoir per-

du ſon père & l'Empire par la trahiſon d'*Agrammès* s'enfuit de la ville royale de *Gange*, à l'âge d'environ dix-huit ans, ſuivi d'une partie de ſa Cour & d'une troupe d'élite. Il rencontre dans ſa fuite ſon Oncle paternel *Teuphis*, qui le reconnoît d'abord, mais qu'il ne reconnoît pas, parce qu'il le croyoit mort, & que d'ailleurs il y avoit du tems qu'il s'étoit retiré de la Cour de *Stavo*, père de *Friſo*, où il avoit eu la plus grande part au gouvernement. Ce *Teuphis*, homme très-vertueux & grand philoſophe dans les principes de *Zoroaſtre*, ſe lie avec ſon neveu ſans ſe découvrir & ſous le nom de *Léonat*, lui conſeille de ſaiſir l'occaſion d'un vaiſſeau prêt à partir pour l'Iſle de *Taprobane*, aujourd'hui *Ceylan*, & s'offre à le ſuivre dans ce voyage. On s'embarque, on a occaſion dans le trajet de s'entretenir de la Religion de *Zoroaſtre*, qui, par parenthèſe, jette une fiction toute nouvelle dans le poëme, & en arrivant on a le bonheur de découvrir une conſpiration contre le bon Roi *Charſis*, qui n'avoit à ſe reprocher que trop d'indulgence pour ſon fils *Coſroès*, & pour un nommé *Corymbas* chef de la ré-

volte. Touché d'un ſervice de cette importance *Charſis* promet de fournir auſſitôt après la réduction des rebelles, tous les ſecours néceſſaires à *Friſo* pour le rétablir ſur ſon thrône : il le promet avec ſerment, & impréca-tion contre ſes ſucceſſeurs, s'ils ne ſa-tisfont à ſes engagemens au cas que la mort, qui menace ſa vieilleſſe, ne lui laiſſe pas le tems de les remplir lui même.

SUIT l'hiſtoire très-bien amenée & très-intéreſſante de *Teuphis* ; de ſon miniſtère, de ſa première retraite de la Cour, du merveilleux ſonge qu'il eut en priſon & qui le détermina au voyage de *Tamaſis*, la Ville des Arts & des Sciences ; de ſon retour à la ville royale pour la ſauver ; de l'ingra-titude du Roi ſon frère ; de ſa ſeconde retraite ; du faux bruit de ſa mort ; de ſes liaiſons avec le généreux *Segon*, qui en fut la victime ; enfin des diver-ſes trahiſons du favori *Agrammés*, qui finit par maſſacrer *Stavo* & monter ſur ſon thrône.

CE récit ſe fait à *Charſis* en parti-culier & dans l'abſence de *Friſo*. Le lendemain *Friſo*, *Teuphis* & leurs bra-ves compagnons ſe rendent à l'armée

de *Charſis*. Ici eſt une deſcription de bataille & de préparatifs de bataille, non une déclamation vague, une peinture de quelques petits détails qui éblouiſſent l'imagination, comme vous en avez vu dans les ouvrages de cette eſpèce ; mais une deſcription vraie, *grandement* imaginée, telle que la feroit un habile Général qui ſeroit poëte. *Friſo* tue de ſa propre main le perfide *Torymbas* ; *Teuphis*, le fils de ce chef des rebelles ; le centre de l'armée ennemie eſt enfoncé, & la victoire eſt complette.

MAIS le fils de *Charſis*, l'efféminé *Coſroès*, qui n'avoit fait qu'étaler des armes auſſi inutiles que brillantes, jaloux de la gloire de *Friſo*, conçoit une haine mortelle contre lui ; & *Charſis* auſſitôt informé de la lâcheté de ſon fils, que du gain de la bataille, accablé d'années & de regrets, meurt avant le retour des vainqueurs.

SUR ces entrefaites l'uſurpateur *Agrammès* inſtruit du lieu de la retraite de *Friſo*, envoie des Ambaſſadeurs à (*a*) *Magramme*, pour détourner le

(*a*) *Capitale & réſidence des Rois de Taprobane.*

Roi de lui prêter des ſecours. Ils réuſſiſſent ſans peine au moyen des tréſors immenſes qu'ils apportent & du crédit de *Paſiphaé* femme de *Coſroès*, plus vicieuſe que lui. *Friſo* en eſt averti par *Mégaſte*, qui lui donne en même tems quelques nouvelles de la Reine *Mélite* ſa mère, qu'on avoit laiſſé vivre pour ne pas trop irriter le Roi *Porus* dont elle étoit fille, & qu'on avoit tranſportée dans un pays inconnu à ce Prince, pour avoir un ôtage contre ſa vengeance.

CEPENDANT le Peuple de *Magramme*, qui haïſſoit *Paſiphaé* & mépriſoit *Coſroès*, indigné de voir qu'on violoit le ſerment de *Pharſis*, ſe révolte en faveur de *Friſo*, & lui offre la couronne. Le héros la refuſe généreuſement, protége *Coſroés*, le dégage du ſerment de *Charſis*, & ſe contente de quelques vaiſſeaux qu'on lui donne pour l'approcher des États de ſon ayeul *Porus*.

IL part; un orage le jette ſur les côtes de Carmanie, où il eſt accueilli par *Zopyre*, & bientôt par *Orſinès*, dernier Prince du ſang de *Pyrus*, Prince pacifique, de la Religion des Mages, ou de *Zoroaſtre*, & qui, même

depuis la conquête d'*Alexandre*, jouïſſoit tranquillement d'un vaſte apanage en Perſe. *Orſinès* emmène *Friſo* à *Paſargade* (*b*), emploie ſa valeur à réprimer les peuples, qui à la mort de *Phraſaorte*, Satrape de Perſe pour *Alexandre*, s'étoient révoltés contre leur nouveau maître, & lui donne ſa fille *Atoſſe* en mariage, la belle, la vertueuſe *Atoſſe*, idole du jeune Héros, qui n'avoit pu le voir avec indifférence. Le tableau de leur amour mutuel, peint avec les couleurs les plus pures, eſt tout différent de ce qu'on voit dans les poëmes ordinaires.

ON ne tarde pas à recevoir des nouvelles d'*Alexandre*, dont les rebelles avoient publié la mort ; il revient des Indes vainqueur de *Porus*, & déja corrompu par les victoires, le luxe & la baſſe flaterie. *Friſo* n'avoit plus de reſſource que dans ſa faveur : *Orſinès*, pour la lui concilier, non content d'avoir remis la Perſe ſous l'obéiſſance du Conquérant, va à ſa rencontre avec des préſens magnifiques pour lui & pour toute ſa Cour. Il lui préſente ſon gendre, le malheureux fils de *Sta-*

(*b*) *Lieu de ſa réſidence ordinaire.*

vo, qui implore ſes ſecours contre l'uſurpateur *Agrammés* : *Alexandre* les lui accorde.

MAIS l'Eunuque *Bagoas*, à qui *Orſinés* avoit dédaigné de donner la moindre marque d'attention, réſolut de le perdre, & y réuſſit. Il ſurprit un ordre du Roi pour maſſacrer ce Prince, & c'étoit fait de *Friſo* même & de ſa chère *Atoſſe*, ſi le généreux *Ptolomée* ne les eût avertis, & ſi leur ami *Proculus*, dont ils avoient ignoré la patrie, accuſé d'être eſpion & qui l'étoit effectivement, n'avoit eu un vaiſſeau tout prêt pour s'enfuir & les emmener en Italie. *Proculus*, Sénateur Romain, qui avoit été envoyé ſecrétement en Perſe pour obſerver *Alexandre*, ſe fait alors connoître ; il inſtruit *Friſo* & *Teuphis* des loix de ſon pays, du gouvernement des Romains, de leur amour pour la liberté, de leur averſion pour les Tyrans, &c. Arrivé à Rome, il les préſente à *Papyrius Curſor*, l'un des plus grands généraux de la République, & au Sénat même, qui les prend ſous ſa protection. *Papyrius Curſor*. inopinément nommé Dictateur contre les Samnites, ils l'accompagnent à l'armée. *Friſo* s'y diſ-

tingue par ſon courage, & la ſageſſe de *Theuphis* appaiſe une révolte générale au ſujet de *Fabius* général de la Cavalerie, qui avoit combattu & vaincu contre l'ordre du Dictateur, & que celui-ci vouloit punir de mort à la rigueur de la loi. Ce morceau eſt de la plus grande force, & du plus grand intérêt.

IMMÉDIATEMENT après cette victoire arrive *Aſcon*, l'un des compagnons de *Friſo*, que celui-ci, ſur ce qu'il avoit apris en *Carmanie* des exploits & de la vie d'*Alexandre*, avoit jugé à propos de renvoyer vers l'Orient, pour avoir des nouvelles de *Porus*, & pour ſonder les diſpoſitions des *Praſiates* à l'égard de leur Roi légitime. Le fidèle *Aſcon* apporte les nouvelles de la mort de *Porus*, de la mort d'*Alexandre* à Babylone, du Gouvernement d'Egypte échu à *Ptolomée*; des offres de ce Prince au fils de *Stavo* de partager avec lui ſon autorité juſqu'au moment favorable de le remettre ſur le thrône des *Gangarides*; enfin du lieu où la Fortune avoit conduit la Reine *Mélite*.

A ce nom *Friſo* embraſſe ſon ami avec des tranſports de joie, & réſout

auſſitôt d'aller rejoindre ſa mère à *Gades*, & *Ptolomée* en Egypte. Il communique ſon deſſein à *Papyrius*, qui lui fait donner trois vaiſſeaux commandés par *Sulpitius* & tout prêts à partir. *Teuphis*, qui voit approcher le moment où il va être décélé par la Reine *Mélite*, croit enfin pouvoir gouter la douceur d'embraſſer *Friſo* comme ſon neveu : cette connoiſſance eſt maniée avec tout l'art poſſible.

ILS arrivent à *Gades*. Peignez-vous les tendreſſes de la mère & du fils, & le nouvel enchantement de la Reine en voyant le vertueux frère de ſon époux, qu'elle avoit cru mort ; & la fille d'*Orſinès* qui devient la ſienne. A peine ſe ſont-ils racontés leurs aventures, qu'ils volent vers les Etats de *Ptolomée* : déja les vaiſſeaux Romains les préſentoient au détroit d'*Hercule*, lorſque le vent d'*Eſt*, s'élançant avec fureur du haut du *Caucaſe* les repouſſe bien loin en arrière : le vent du *midi* qui lui ſuccède, les éloigne encore davantage des bords deſirés ; le treizième matin ils découvrent les côtes de *Vectis*, (*c*) & en prenant terre ils ren-

(*c*) *L'Isle* de Wight.

contrent

contrent un homme vêtu d'une peau d'ours, qui les yeux égarés & avec des cris lamentables leur demande un azyle contre la rage d'un Tyran qui le pourſuit. Je ſuis, dit-il, *Argentorix* ; au de-là de cette Iſle où vous abordez, en eſt une autre beaucoup plus conſidérable appellée *Britania*, où l'ennemi de l'hoſpitalité, le barbare *Cunobellinus*, dont j'ai le malheur d'être l'oncle, fait gémir un peuple féroce ſous un ſceptre & un joug de fer ; fuyez, & délivrez-moi du Prince & des ſujets. Plus loin, vers le *Nord-Eſt*, je connois un pays où l'on reſpecte les Dieux & l'humanité ; ſouffrez que je vous y conduiſe.

IL parloit encore, & l'on apperçoit de loin l'éclat du ſoleil réfléchi par les armes des ſoldats de *Cunobellinus* envoyés pour maſſacrer *Argentorix* : on ſe rembarque, on lève l'ancre ; ils regardent les vaiſſeaux avec étonnement, & racontent à leur retour qu'*Argentorix*, enlevé par les Déeſſes de la mer, avoit diſparu avec elles dans l'immenſité de l'Océan.

CEPENDANT le vaiſſeau de *Friſo* & d'*Argentorix* devance les autres & paſſe le détroit qui ſépare le Tyran

Breton des Princes de l'Europe.

C'ÉTOIT une ancienne tradition que le vieux *Océan*, las de ſe répandre au loin vers les ſombres demeures de *Thulé*, pour aller de ſon thrône ſeptentrional gouverner les mers glacées des *Samoïédes*, avoit aſſemblé les fleuves d'Occident. Le cor de *Triton* ſe fait entendre, & les Fleuves ſe rendent ſucceſſivement dans le Palais d'*Amphitrite* : le *Bætis*, qui vient de baigner les murs d'*Hiſpalis*, & d'arroſer les plus délicieuſes plaines d'*Ibérie* ; l'*Anas* mollement couché ſur un lit de duvet de cygnes ; le *Tage* majeſtueux, aſſis ſur un char d'or orné de pierres précieuſes ; le *Durius* tenant en ſa main une guirlande de roſes & de giroflées ; la *Garonne* enflant ſes ondes glorieuſes, & chantant ſes triomphes au milieu de ſes fers ; la *Loire* aux bords enchantés, moins illuſtre & plus heureuſe ; la *Seine* ambitieuſe, qui ſe couronne de lauriers, & prétend commander à tous ces fleuves. L'*Océan* les range en bataille, puis tout à coup élevant de mille pieds leurs flots réunis, il ſe précipite avec eux vers cette digue énorme qui joignoit le Royaume d'*Albion* à celui des *Gau-*

les, & pouſſant lui-même de ſa main les montagnes ébranlées, & détachant les rochers de leurs profondes racines, il les livre en proye à ſes troupes irritées, qui les briſent en pouſſière & les diſperſent dans les vaſtes mers. Déja l'*Iſtme* n'eſt plus ; l'*Océan* victorieux chaſſe devant ſon char les vagues écumantes du nouveau détroit, & pénétre en moins de tems que jamais dans ſon Empire de *Scythie*.

PENDANT ce récit d'*Argentorix*, & divers autres diſcours ſur les mœurs des Peuples, les vents & la mer également favorables pouſſoient les vaiſſeaux vers le *Nord*, juſqu'à ce que le Prince *Breton* apperçut les rivages heureux où devoient ſe terminer les travaux du Roi des *Gangarides*.

LETTRE LIX.

Paris, 15 *Août*, 1750.

EH bien, MONSIEUR, que dites-vous de la fiction des fleuves raſſemblés pour faire ſauter l'Iſthme de *Calais* ? Je ne vous ai montré que les dix premiers chants du Poëme, qui ſeront

même réduits à neuf pour plus de préciſion; & je me ſuis tu ſur les deux autres, parce qu'ils vont être ſupprimés dans une nouvelle édition, & remplacés par un dixième tout neuf, qui ſera le dernier.

LA raiſon de cette ſuppreſſion eſt que le ſujet, qui juſqu'alors avoit été à peu près naturel & véritablement intéreſſant, devenu tout à coup abſolument merveilleux, ceſſoit de préſenter la même eſpèce d'intérêt; ce qui déroutoit le cœur, & ne lui donnoit pas toute la ſatisfaction qu'il s'étoit promiſe.

MAIS, à ne juger que ſur ce que vous avez vu, quelle grande fable! quelle multitude & quelle variété d'objets & d'événemens! & ſi j'avois pu vous repréſenter la merveilleuſe chaîne qui en réſulte; comme tout eſt lié, comme chaque choſe s'explique l'une par l'autre, comme tout a ſa raiſon dans le ſujet: ſi j'avois pu vous peindre dans toute l'étendue de ſon caractère ce jeune héros, point trop ſurnaturel, qu'on peut aimer comme ſon ſemblable, & qu'on aime autant qu'on l'admire; ce héros plus mûr & toujours reſpectable, le ſage & cou-

rageux *Teuphis* qui lui tient lieu de Minerve ? C'eſt un nouveau genre entre l'*Iliade* & l'*Odyſſée*, non moins à la portée du cœur que de l'imagination. Une fiction douce & heureuſe, priſe dans la Religion de *Zoroaſtre*, embraſſe tout le Poëme, & ſe mêle à une infinité de fictions de détail, d'images & de deſcriptions de la plus grande manière, la plus pure & la plus naturelle.

ON accuſe les Poëtes de ne ſçavoir pas aſſez : ce n'eſt sûrement pas à celui-ci qu'on fera ce reproche ; il a répandu l'érudition dans ſon ouvrage, peut-être avec excès ; & quand il met une fois le pied dans le Pays des Arts & des Sciences, on voit qu'il eſt dans le ſéjour de ſon cœur ; il y reſpire avec volupté, il s'y promène avec complaiſance, il s'y égare, il ne peut s'en arracher. J'en dirois preſque autant de la Morale, que je trouve quelquefois un peu trop générale & un peu trop prodiguée.

RIEN n'eſt plus difficile que la meſure des eſpaces, je veux dire le ſentiment de la juſte étenduë, du *ni plus ni moins d'étenduë* qu'il faut donner à chaque idée pour qu'elle ne paroiſ-

ſe ni eſtropiée, ni maigre, ni trop nourrie, & qu'elle produiſe tout ſon effet : ce n'eſt ni l'eſprit, ni même abſolument le goût, qui s'apperçoit quand on paſſe ces bornes, ou qu'on reſte en deçà, c'eſt une eſpèce d'inſtinct preſque aveugle, qui s'acquiert machinalement, que j'ai vu dans bien des ſots, mais que je n'ai vu nulle part à un ſi haut point que dans les perſonnes qui ont particulièrement étudié le théatre au théatre même, aux premières repréſentations des pièces nouvelles ſur tout. Cet inſtinct, *par fois* en défaut chez Mr. *de Haren*, comme chez l'ancien *Homère*, me paroît l'avoir jetté dans quelques longueurs, dont j'ai pris la liberté de l'avertir pour la nouvelle édition.

J'AUROIS bien encore des fantaiſies à lui propoſer : Je voudrois un peu moins de reſſemblance entre certains caractères ; un peu moins d'hiſtorique & plus de pathétique dans certaines deſcriptions, un tant ſoit peu plus d'action dans *Friſo*, mais il eſt ſi jeune ! beaucoup moins de diſcours dans *Teuphis* ; plus de grandeur & de généroſité dans (*a*) celui qu'il tient à

(*a*) *Chant* 4.

Cofroès devant le Peuple ; moins de menus détails dans l'hiſtoire de l'éducation de la fille d'*Orſinès* ; enfin je crois m'être apperçu d'un petit vuide d'action, très-aiſé à remplir, au commencement du quatriéme livre.

J'AUGURE extrêmement bien de la réduction des douze livres à dix; l'Auteur n'aura garde de ſupprimer ces traits de lumières, qui indépendamment du choix du héros, ſemblent conſacrer ſon Poëme à ſa Patrie ; ces rapports pathétiques qui vont chercher le génie d'une Nation ; ces vuës de Politique, ces images de Gouvernement, ces étincelles de Morale, s'échapant du fond du ſujet, tout puiſſans reſſorts de l'ame d'un Peuple induſtrieux ; né pour les Arts & pour la Liberté.

QUANT à la Poëſie du ſtyle, ce charme perpétuel de la narration, vous ſentez combien il eſt difficile d'en juger ſur une traduction à peine ébauchée. J'ai cru entrevoir de tems en tems que le Poëte auroit pu encore plus vivement ſentir que tout ce qui n'eſt point image, paſſion, ou ſentiment, n'eſt pas (*b*) poëſie. Mais

(*b*) *Il y a quelque choſe à relâcher de ce principe, en faveur de certaines liaiſons abſolument néceſſaires ; cela s'entend.*

s'il s'eſt permis quelques négligences à cet égard, il les a bien rachetées par la quantité de détails vraiment poëtiques dont il a enrichi ſon ouvrage.

RESTE pour la verſification, que ceux qui en peuvent parler m'ont dit être très-harmonieuſe & très-coulante ; l'Auteur étant le ſeul Poëte Hollandois qui ſe ſoit refuſé les hiatus. Voilà tout ce que j'en ſçais. Item, qu'il n'y a pas une ſeule rime riche dans tout le Poëme, attendu que ce qui s'appelle rime riche en François, eſt une fauſſe rime en Hollandois, qu'on nomme *uniſſon*, qu'on trouve déſagréable à l'oreille, & que les bons Poëtes évitent avec autant de ſoin que nous la cherchons.

LETTRE LX.

Paris, 30 *Août*, 1750.

„ Jam redit & Virgo, redeunt Saturnia regna,
„ Jam nova progenies cœlo demittitur alto :

VOILA, MONSIEUR, ce que nous annonce une nouvelle brochure, intitulée *Autant en emporte le vent*, *ou Lucina ſine concubitu*, *Lucine affranchie des loix du concours* : c'eſt une Lettre adreſſée à la Société Royale de Londres, traduite de L'Anglois de Mr. le Docteur *Hill*, ſi je ne me trompe, qui vous prouvera par la raiſon & par l'expérience qu'une femme peut concevoir & accoucher ſans avoir de commerce avec aucun homme. La preuve de fait c'eſt la propre femme du traducteur qui la fournit, item, une ſoubrette vertueuſe choiſie par l'Auteur Anglois, ſans compter les jumens des *Georgiques de Virgile*, qu'on a vu ſi ſouvent devenir fécondes ſans autre étalon que le Zéphyre ou le vent du couchant, qu'elles avoient reſpiré ſur la montagne. C'eſt préciſément

ce Zéphyre qui recèle le charme ; Zéphyre ou Sud-Oueſt, duëment *impregné* de ces *Molécules organiques* ſi bien décrites par nos *Plines* modernes, ou ſi vous l'aimez mieux, d'inſectes humains & d'embryons flottans. Voilà la ſource phyſique du phénomène : voulez-vous une démonſtration dans les formes ?

LA Nature eſt une vieille matronne fort ménagère, qui ſe donne le moins de peine, fait le moins de dépenſe, & perd le moins de tems qu'elle peut :
OR eſt il que les animalcules, ſouflés par le Zéphyre dans la matrice de la femelle, prennent un chemin plus court qu'en paſſant par les reins du mâle :
DONC ils prennent ce chemin-là pour arriver à la Vie.

VOUS voyez, MONSIEUR, que la nouvelle façon de naître eſt non ſeulement poſſible, mais encore la plus naturelle de toutes ; ſuite néceſſaire du grand principe *de la moindre quantité d'action* ; principe favori de la Nature, dont l'illuſtre Préſident de l'Académie de Berlin, non moins métaphyſicien

que géomètre, a déduit toutes les loix du mouvement : voyez un petit *Eſſai de Coſmologie* qu'il vient de publier.

MAIS ſi la raiſon métaphyſique & l'autorité d'un Philoſophe ne ſuffiſent point à votre incrédulité, voici une preuve auſſi ſimple que reſpectable, un monument authentique, un *Arrêt* du Parlement de Grenoble du 13 Février 1637, rendu en faveur de la Dame d'*Aiguemère*, » ſur la naiſſance » d'un ſien fils arrivé quatre ans après » l'abſence de ſon mari ; & ſans avoir » eu connoiſſance d'aucun homme ; » ſoutenant ladite Dame qu'encore » que véritablement le Sieur d'*Aigue-* » *mère* ſon mari n'ait été de retour » d'Allemagne, & ne l'ait vuë ni » connuë depuis quatre ans, néan- » moins la vérité eſt telle que s'étant » imaginé en ſonge la perſonne & » l'attouchement dudit Sieur d'*Aigue-* » *mère*, elle reçut les mêmes ſenti- » mens de conception & de groſſeſſe » qu'elle eût pu recevoir en ſa pré- » ſence : Vu en ladite Cour les at- » teſtations, avis & raiſons de plu- » ſieurs Médecins de Montpellier, ſa- » ges-femmes, matrones & autres

» perſonnes de qualité, ſur la poſſibi-
» lité & la réalité du fait que deſſus ;
» informations faites à la requête du
» Procureur Général : tout conſidéré ;
» la Cour ordonne que l'enfant dont
» eſt queſtion ſera déclaré fils légiti-
» me & vrai héritier dudit Seigneur
» d'*Aiguemère* ; condamne les Sieurs
» *de la Forge* & *de Bourglemont*, Ap-
» pellans & Demandeurs, à tenir la-
» dite Dame d'*Aiguemère* pour femme
» de bien & d'honneur, dont ils lui
» donneront acte après la ſignification
» du préſent Arrêt.

N'EST-CE pas là, MONSIEUR, une Pièce curieuſe & qui méritoit d'être tirée de l'oubli ? On ſuppoſe que la nuit du ſonge de la Dame d'*Aiguemère* étoit une nuit d'été, que ſa fenêtre étoit ouverte, ſon lit expoſé au couchant, & ſa couverture en déſordre. Doutez à préſent, ſi vous l'oſez, de la réalité de la nouvelle découverte, phyſiquement, métaphyſiquement, poëtiquement & juridiquement prouvée. Quelle conſolation pour les femmes éloignées de leurs maris ! Une Vierge étoit ſoupçonnée de galanterie pour avoir été mère avant l'hymen ; qu'elle calomnie ! Elle avoit pris l'air du cou-

chant. Une jeune veuve accouchée d'un fils un peu trop poſthume ; c'eſt cet air qu'elle avoit reſpiré. *Jubilate Gentes*, vous allez renaître déſormais ſans difficulté, ſans mariage, au moindre ſouffle de vent. Ce n'eſt pas que je vouluſſe, comme l'Auteur Anglois, abolir abſolument l'ancien uſage ; on peut le laiſſer ſubſiſter par l'amuſement de quelques femmes bizarres qui préféreront peut-être encore les outrages d'un homme aux plus tendres égards du *Zéphire* amoureux. Ce que c'eſt que le préjugé, ou la force de l'habitude ! On aura de la peine à leur perſuader qu'un coup de vent puiſſe leur faire autant de plaiſir qu'une careſſe vulgaire : mais qu'elles y réfléchiſſent, dit l'Auteur Anglois, qu'elles exercent leur imagination ſur le goût *décidé* qu'elles ont eu de tout tems pour ce favori des enfans d'*Eole* ; qu'elles ſe rapellent les délicieuſes impreſſions qu'elles en ont reçues ſans ſçavoir pourquoi : que ſera-ce quand elles ſe livreront à ſes influences avec preſſentiment, connoiſſance de cauſe & direction d'intention ? Mais que feront les hommes *ſine concubitu* ? *Ma foi, le Sage n'en dit rien* : il finit bruſquement

par avertir qu'il va demander un privilége pour s'aſſurer les fruits de ſa découverte. Il a déja loué une maiſon dans le marché au foin. Là depuis ſept heures du ſoir juſqu'à minuit il recevra toutes femelles curieuſes de procréer ſeules & d'avoir des enfans ſans pères. S'il les trouve dociles à l'expérience, il aſſûrera la groſſeſſe & le terme, en calculant ſcrupuleuſement depuis l'heure qu'elles l'auront honoré de leur viſite.

SI je ne vous avois pas averti vous n'auriez pas cru que cette brochure étoit originaire de l'*Iſle Frivole*, dont vous ſçavez ſans doute la *Découverte* : ſi vous l'ignorez, je vous aprens qu'elle a été faite par l'Amiral *Anſon* dans ſes voyages. L'Amiral ne s'en eſt pas vanté, mais je tiens la nouvelle de Mr. l'Abbé (*a*) *Coyer*, qui paroît la tenir d'un *Frivolite* même, ainſi que la deſcription des mœurs du Pays, qui ſe trouvent reſſembler aux mœurs Françoiſes. Il ne faut chercher ici ni le coup d'œil d'un Philoſophe, ni l'exécution d'un

(*a*) *Auteur de* la Lettre à une Dame Angloiſe, *de la brochure qui a donné lieu à la petite Comédie de l'*Année merveilleuſe; *& en dernier lieu de la* Découverte de l'Iſle Frivole.

grand Peintre, mais parmi des portraits chargés, & ſans correction, vous en trouverez quelques uns de vrais & d'aſſez bien touchés.

L'ACADEMIE Françoiſe vient de couronner une Ode ſur l'*Amour de la Gloire*, où je n'ai point aſſez vu cet eſſor de génie, cette adreſſe de liaiſons, cette variété de tours, cette magnificence continue d'expreſſions, qui ſeroient à deſirer dans ce genre. Il me ſemble que le Poëte (*b*) qui en eſt l'auteur avoit remporté le prix de l'année dernière à beaucoup meilleur titre.

DE jolies Odes ce ſont les *Chanſons* de Mr. l'Abbé *de Lattaignant*, dont il paroît depuis peu deux volumes ſous le titre de *Piéces dérobées à un Ami*. L'ami voleur eſt un indiſcret d'en avoir publié plus d'un volume ; mais le reſte eſt plein de choſes charmantes. Je ne crains point de dire que les meilleurs *Chanſonniers* de l'Antiquité, *Anacréon*, *Horace* & *Catulle*, n'auroient pas mieux fait. (*c*) C'eſt une facilité, une abondance, une gentilleſſe, une ga-

(*b*) *Mr le Chevalier* Laurés.

(*c*) *Quoi de plus joli, par exemple, que ce couplet à Mde.* B. . . . . *ſur ſon portrait, qui n'étoit que commencé ?*

lanterie, un enjouement, une gaieté, un air d'homme du monde & d'homme de plaiſir que vous aimerez sûrement. Mr. l'Abbé *de Lattaignant* a le talent particulier de chanter ſes chanſons auſſi agréablement qu'il les compoſe ; à propos, cela ne ſe compoſe pas, cela ſe fait tout ſeul ; ce ſont de vraies *filles de joye*, mais bien nées celles-ci, & avec qui vous pouvez ſouper ſans indécence.

Sur l'Air non, non, je n'en veux pas davantage.

„ Cupidon à la guinguette,
„ Ayant perdu ſon carquois,
„ Vit cette ébauche imparfaite
„ Du Peintre encor ſous les doigts :
„ Prenons, dit-il, cette image ;
„ Pour ranger les cœurs ſous mes loix
„ Non, non, non,
„ Il n'en faut pas davantage.

LETTRE LXI.

Paris, 15 Sept. 1750.

LE *Voyage du Temple de Cythère* eſt une aſſez jolie imitation du *Temple de Gnide*, gâtée à la fin par les *Sables arides du Dégoût, le délicieux*

labyrinthe des tendres émotions, & autres pareilles allégories. J'avoue que la fin du (*a*) Poëme de *Gnide* ne me paroît pas non plus extrêmement heureuſe : dès que la *Jalouſie* avoit ſouflé ſur les deux Amans, elle devoit leur avoir mis la *Fureur* dans le ſein : quelle néceſſité de les envoyer aux ſerpens de ce nouveau Monſtre imaginaire, qu'on ne peut pas dire être plus puiſſant que la *Jalouſie*, puiſqu'il n'en eſt que l'effet aveugle ? La fiction du Temple de *Bacchus*, où la fureur jalouſe eſt auſſi-tôt calmée, outre qu'elle n'eſt point de la délicateſſe de ce qui précéde, eſt une idée bien commune : je croirois que c'eſt en partie afin de ſauver ce petit défaut que l'Auteur nous donne ſon ouvrage pour la traduction d'un ancien Poëte Grec. *Aimez-moi*, dit *Bacchus* à la ſœur de *Phédre*, Théſée *fuit*, *ne vous ſouvenez plus de ſon amour*, *oubliez juſqu'à ſa perfidie* : eſt-ce là toute l'adreſſe d'un Dieu parlant à une amante qui vient d'être abandonnée ? *Je vous rends immortelle pour vous aimer toujours*, ajoute-t-il ; il falloit bien cela. Enfin

(*a*) *C'eſt de la proſe, mais qu'on apelle Poëme.*

le dernier mot du Poëme n'eſt rien moins que ſatisfaiſant, & jette une impreſſion de fadeur ſur l'objet principal de l'intérêt. Mais, dit la Préface, *le deſſein du Poëme eſt de faire voir que nous ſommes heureux par les ſentimens du cœur, & non pas par les plaiſirs des ſens* : C'eſt ce que le Poëme ne me fera point voir, & qu'il n'a fait voir à perſonne, puiſque l'Amant qui devoit en être la preuve, finit par des plaintes ſur ce qui manque à ſon bonheur. Des ſentimens délicats, & des ſenſations groſſières, voilà ce qui fait le bonheur de l'humanité ; il n'y a rien à rabattre.

J'AJOUTEROIS..... & pourquoi ne l'oſerois-je pas ? (Seroit-ce un devoir de modeſtie de diſſimuler les fautes, réelles, ou apparentes, d'un Ecrivain né pour ſervir de modèle ?) Ce ſtyle coupé qui règne dans un ouvrage, d'ailleurs ſi plein d'eſprit, de fineſſe, d'imagination & d'agrément, cette quantité de demi-ſtrophes, cet amas d'épigrammes & de madrigaux comme en diſtiques, qui le forment preſque tout entier, ne me ſemblent point d'une aſſez grande manière, même pour le genre qu'on apelle médiocre ; & je ſuis bien trompé ſi

c'eſt jamais ainſi que parle la Nature.

MAIS n'étoit-ce pas du *Voyage au Temple de Cythère* qu'il étoit queſtion ? A propos, *Alzoïre* & ſon cher *Emidore* partent pour *Cythère*, ils y arrivent, ils entrent dans le *Temple*, ils y jouiſſent l'un de l'autre ; voilà toute la fable ; mais la deſcription de ce qu'ils rencontrent en chemin, une variété de caractères, de ſituations, de petites aventures, enrichit ce fond. „ Avant que d'arriver au Temple, il „ faut paſſer dans un bois, où pluſieurs „ routes ſe préſentent ; toutes ces „ routes après mille détours vous y „ conduiſent..... On y voit les „ mauſolées que la Déeſſe a fait éle- „ ver à ceux qui ſe ſont le plus ſigna- „ lés dans ſon Empire : celui de l'in- „ trépide *Valmore* étonne le ſpecta- „ teur. Ce héros eſt étendu ſur des „ fleurs ; quatre Nymphes aſſiſes à ſes „ côtés le regardent tendrement, & „ verſent un torrent de larmes ; l'A- „ mour déſeſpéré briſe ſon arc & ſon „ carquois. Mais, dit *Alzoïre*, cet „ heureux, cet aimable mortel vit en- „ core. Il eſt vrai, lui réplique-t-on, „ il vit pour domter la fureur des Peu- „ ples armés contre le meilleur des

» Rois, il s'eſt conſacré tout entier à » la Gloire, & *Vénus* ne le compte plus » au rang (*b*) des Vivans.

TOUT cela ne vaut pas le *Voyage* de la Montagne d'*Alphéa*, que j'oubliai de vous conter il y a ſept ans: heureuſement je me le rappelle. *Jatab* fut jadis un honnête diſciple de *Mahomet*, qui voulut mettre la Religion de ſon maître à la portée du beau ſexe. Les femmes, ſelon ce galant Prophète, ne ſont pas de pures machines, ſimplement faites pour nos plaiſirs: il eſt de l'avis de ce Concile de Mâcon qui après un mûr examen, décida que les femmes étoient des créatures humaines, *Mulieres eſſe homines*. *Jatab* ne prive donc point les femmes de tout ſentiment après leur mort; il leur promet un Paradis comme aux hommes, où ſans ceſſe elles jouïront d'autant de plaiſirs qu'elles en aient jamais eu avec homme de ce monde. Mais il veut qu'à l'âge de quinze ans elles aillent en pélérinage à la Montagne d'*Alphéa*, où il s'eſt fait bâtir un Temple; & que celles qui plairont

(*b*) *Vous connoiſſez le héros; je penſe que* Vénus *lui fait tort de quelques ſecondes: demandez à la petite* Chantilly.

à ſes Miniſtres y demeurent pendant huit jours ſoumiſes à toutes leurs volontés. Les femmes de cette ſecte ne peuvent ni ſe marier, ni être expoſées en vente qu'après avoir fait ce ſaint voyage. Cette cérémonie, qu'on appelle *la Purification des Vierges*, étant une fois faite, il leur eſt défendu de refuſer leurs faveurs à aucun homme, quel qu'il ſoit. Une fille manque-t-elle à quelqu'une de ces loix, elle eſt non ſeulement privée de l'éternité bienheureuſe qui lui étoit promiſe, mais de plus condamnée à brûler d'un amour ſans fin & ſans eſpérance.

QUE les hommes ſont charmans! diſoit la tendre & naïve *Zulime*, qui étoit Jatabite, à l'amoureux *Dély* ſimple Muſulman. Je ſens en leur préſence un plaiſir que je ne puis exprimer. Qu'il me tarde d'avoir fait le voyage de la Montagne d'*Alphéa*! Je les connoîtrai alors beaucoup mieux, dit-on; demeurez ici, cher *Dély*, je vous en conjure; je ſerai charmée de vous recevoir à mon retour; je vous donnerai à baiſer ma main..... Mais quoi? vous ſoupirez! Ah! ne la touchez pas de grace; il ne m'eſt pas per-

mis de vous la laiſſer prendre ; je ne ſuis pas encore digne de vos careſſes ; quand j'aurai été *purifiée*..... N'aurai-je donc jamais le bonheur d'être Prêtre ? diſoit en lui-même l'impatient *Dély*..... Ouï, je le ſerai, ajoutoit-il un moment après avec tranſport. Ah ! *Jatab*, *Jatab*, je te reconnois pour le plus grand des Prophètes, ſi tu me procures les premières faveurs de ma chère *Zulime*. Il dit, & il éxécute. *Dély* devient Miniſtre de *Jatab* ; & ſçachant que c'étoit au dernier admis à *purifier* la première venuë, il avoit ſi bien pris ſon tems que ſa maîtreſſe devoit tomber entre ſes mains. Il la reçoit voilé dans le Temple. Je puis, dit-il, rendre témoignage de la ſoumiſſion de *Zulime* à la loi de *Jatab* ; au nom de ce Prophète j'obtins tout ce que je voulus. Quoi ! diſoit de tems en tems cette charmante fille, il a encore ordonné cela ? Il penſoit à tout ; Ah le grand Légiſlateur ! Elle alloit ſans doute encore s'écrier, ah le Prophète ! mais l'excès du plaiſir qu'elle reſſentit en ce moment lui coupa la parole : elle demeura ſans mouvement entre mes bras. Je profitai de ce doux moment pour lever un peu

mon voile, & coler ma bouche ſur la ſienne : j'y pris de nouvelles forces qui ſe communiquèrent bientôt à tous mes ſens : je les recevois de *Zulime*, il étoit juſte de lui en faire hommage ; mon bonheur recommença que le ſien n'avoit pas fini. Ah ! cher *Dély*, s'écria-t-elle, ignorant que j'étois préſent, que je ſerai heureuſe ſi je puis vous revoir ! Nous gouterons enſemble de pareils tranſports, car pour de plus doux je n'en imagine pas. Qu'on m'avoit bien dit que je ne connoîtrois les hommes qu'à mon retour du Temple ! Si ce ſont là les plaiſirs dont on jouït ſans ceſſe au Paradis de *Mahomet*, quel malheur plus grand que celui d'en être exclus ! Jugez, MONSIEUR, ſi à chaque ſyllabe de ce diſcours le cœur battoit à *Dely*. Vingt fois il fut tenté de lever ſon voile, & de ſe jetter aux pieds de *Zulime* ; mais la crainte de lui déplaire le retint : peut-être auroit-elle eu la ſimplicité de penſer qu'elle n'avoit pas ſatisfait à la loi avec lui, & ſe ſeroit-elle crue obligée d'avoir recours à d'autres. Les ſept jours qui ſuivirent ne furent qu'une répétition du premier ; mêmes ſtatuts, mêmes cérémonies, mêmes plaiſirs :

jamais on ne fit tant de fois la même choſe avec moins d'ennui.

IL eſt enſuite queſtion de s'enfuir du Couvent, d'enlever *Zulime*, & de la faire à chaque pas triompher des ſcrupules d'une conſcience délicate, qui déſormais lui fait une loi de ſe livrer ſans réſerves à tous ceux qui lui demanderont des faveurs. L'Amour lui parle pour le ſeul *Dély*; mais que la Religion eſt puiſſante dans un cœur né vertueux, lors même qu'elle y trouve l'amour à combattre! C'eſt ce perpétuel combat dans *Zulime*, & les allarmes de *Dély*, qui font l'agrément de la fin de cette Hiſtoire. Si vous êtes curieux de le ſçavoir à fond, cherchez parmi les livres qu'on ne lit plus, les *Mémoires Turcs*, premier volume.

C'EN eſt fait, plus de beau vers en France, Mr. *de Voltaire* ſe fixe à Berlin; le Roi de Pruſſe a joint, dit-on, vingt mille livres de rente à trente mille qu'il avoit déjà. Ce n'eſt point aſſez d'être grand Poëte, grand Proſateur, homme illuſtre dans les Lettres, & preſque dans les Sciences, bien vu à la Cour, riche enfin: il faut s'expatrier afin d'être plus riche, courtiſan favori, & des petits Soupers du Roi.

LET-

LETTRE LXII.

Paris, 15 *Octobre*, 1750.

JE vous la gardois, MONSIEUR ; *Cénie* eſt ce qui a paru de plus heureux au théatre comique depuis le *Méchant* ; ce n'eſt pourtant qu'un de ces petits romans qu'on appelle Comédies, écrit avec délicateſſe, orné de penſées fines, ouvrage de femme, vivement imaginé, légerement tiſſu, négligemment fini, objet en un mot d'une première ſurpriſe de curioſité, & moins fait pour le ſecond coup d'œil. Je demande pardon à Mde. *de Graffigny* ſi j'en parle avec tant de liberté, mais elle a de la gloire de reſte, le Public n'a point penſé comme moi, la Pièce a eu le plus grand ſuccès, & perſonne n'a méconnu l'Auteur des *Lettres Péruviennes*.

CÉNIE ſe croit fille de *Dorimond*, & *Dorimond* ſe croit père de *Cénie* : il cherit ſa fille, il eſt fort riche, & il a deux neveux *Clerval* & *Méricourt* ; le premier très-aimable, l'autre, on ne peut pas moins : c'eſt juſ-

tement à celui-ci, qu'il deſtine *Cénie*, qui aime *Clerval*, & qui en eſt aimée. *Méricourt* refuſé de *Cénie* met tout en œuvre pour ſe la rendre favorable, car il eſt fortement épris des charmes de la dot. Proteſtations de tendreſſe, de reſpect, de deſintéreſſement, de fidélité à toute épreuve, bagatelles! Mais ſçavez-vous, *Cénie*, ajoute-t-il, que vous abuſez de ma généroſité, que je vous ai diſſimulé une partie de mes droits, & que ſi vous me pouſſez à bout, vous êtes perdue? Connoiſſez-vous cette écriture? Liſez, & aprenez un ſecret dont je ſuis le ſeul dépoſitaire. C'eſt une lettre qu'il lui préſente, lettre de *Méliſſe*, (femme de Dorimond,) qui déclare en mourant que *Cénie* n'eſt point ſa fille, mais bien un enfant qu'elle avoit adroitement ſuppoſé pendant une abſence de *Dorimond*, pour captiver la tendreſſe d'un époux qui ne deſiroit rien tant que d'être père. *Cénie* reconnoît la main de *Méliſſe*, & voit clairement que ſon ſort dépend de l'homme du monde qu'elle hait le plus. Il lui offre auſſitôt de réparer tout, d'oublier l'obſcurité de ſa naiſſance, & d'enſevelir le redoutable ſecret dans les nœuds de leur

mariage. Eh bien, *Cénie*, lui demande-t-il enſuite, quels ſont vos ſentimens ? Les mêmes, répond-elle avec fermeté. Cette ſcène du 3e. acte eſt vive, intéreſſante, bien graduée. Le quatrième acte n'eſt bon qu'à demi. La généreuſe *Cénie* aprend elle-même à *Dorimond* qu'elle n'eſt point ſa fille ; il ſe déſeſpère, il regrette ſon erreur, il ſent redoubler ſa tendreſſe, il s'y abandonne plus que jamais, il veut adopter *Cénie* ; mais il eſt arrêté ridiculement par une ſeconde lettre de *Méliſſe*, produite encore par *Méricourt*, & qui ne devoit apporter aucun nouvel obſtacle puiſqu'elle n'ajoûtoit rien à la première, ſinon que *Cénie* étoit fille de ſa gouvernante, perſonne très-eſtimable par les qualités de ſon eſprit & de ſon cœur, & que des circonſtances trop malheureuſes avoient réduite à cette eſpèce de ſervitude. Que *Cénie* ſoit fille de ſa gouvernante au lieu d'être fille d'une inconnue, qu'importe ? (Notez que ce *Dorimond* n'eſt rien moins qu'un homme de qualité.) Y avoit-il là de quoi déconcerter une belle ame, de quoi faire révoquer, ou même ſuſpendre une adoption fondée ſur des ſentimens peut-

être plus forts que ceux de la nature aveugle ? C'eſt donc ici que la Pièce manque ; tout le reſte de l'intrigue porte à faux & ne produit aucun effet; ce qui n'empêche pas que le cinquième acte ne commence par une ſcène de caractère charmante, pleine de paſſion, de feu, & d'agrément; mais il faudroit vous la donner toute entière, & ſurtout vous la montrer au théatre exécutée par *Grandval.*

JE ne ſçais ſi vous ſerez content du caractère du bon homme *Dorimond*, quoiqu'il ſoit peut-être dans la nature; mais ſi vous avez pris du goût pour *Cénie*, tranquilliſez-vous ſur ſon ſort; elle ſe trouve à la fin fille du Marquis d'*Aſſainville*, & femme de ſon cher *Clerval.*

CES jours-ci aux Italiens on a voulu nous donner une *Ecole des Peres*, qui a été ſifflée *par trois fois trois* : l'Acteur s'étoit aviſé de déclamer emphatiquement ce vers-ci,

„ Le menſonge eſt en l'air, & je le vois partir.

Ouvrez les loges, s'eſt écrié le Parterre. J'aime autant ces ſaillies-là qu'une bonne Pièce.

N'EN faiſons point à deux fois, il

ne m'en reſte plus que deux à vous annoncer, toutes deux jouées avec ſuccès à la Comédie Françoiſe ; l'une d'intrigue & de caractères, agréable au Théatre, & d'un très-bon comique dans pluſieurs ſcènes, eſt intitulée *La double Extravagance*, & Mr *Bret* en eſt l'Auteur : l'autre, ſans intrigue & preſque ſans ſujet, eſt l'*Impertinent*, ou le *Billet perdu*, de Mr. *Desmahis*. Celui-ci a tout l'eſprit qu'on peut avoir en petite monnoie, il connoît le monde, il tourne un vers extrêmement bien, il fait des portraits de bracelet, il les garnit de caras auſſi adroitement qu'Artiſte de France ; & malgré cela je ne me ſouviens pas d'avoir vu débuter un Auteur avec un plus grand caractère d'incapacité. De jolies épigrammes priſes au hazard, & récitées de ſuite, formeroient quelque choſe d'auſſi théatral que cette Comédie, qui en eſt aujourd'hui à ſa 16e. ou 17e. repréſentation. Vous verez que ce genre s'accréditera. Pour le Tragique, c'eſt une autre affaire ; quand on aura uſé *Corneille* & *Racine*, il faudra tout ou moins nous déclamer quelques chants de la *Henriade*, des plus liés l'un à l'autre ; comme vous avez vu ſur le

théatre de *Sant' Angelo* à Veniſe jouer avec plein ſuccès des chants de la *Jéruſalem délivrée.*

LETTRE LXIII.

Paris, 30 Octobre, 1750.

L'ISLE d'*Eſca* dans la mer noire eſt habitée, MONSIEUR, par une ſecte de Mahométans, qui pour s'entretenir uniquement de l'idée de Dieu, prévenir les diſtractions qui l'affoibliſſent, & ſur tout d'étruire les paſſions qui déſolent la Terre, ont imaginé de ne poſſéder rien en propre, & d'avoir tout en commun, même les femmes. Un homme en allant le ſoir dans ces eſpèces de cloîtres qu'elles habitent, commettroit un grand péché, s'il penſoit à ſe trouver avec l'une plutôt qu'avec l'autre; ce ſeroit une preuve que ſon eſprit ſe ſeroit occupé voluptueuſement d'un objet terreſtre & périſſable, il doit en bonne règle fermer les yeux, marcher ſans idée, & ſe coucher ſans choix dans le premier lit que le hazard lui préſente. Ceux même qui ſe croient parvenus à

un plus haut degré de perfection récitent des chapitres de l'Alcoran, entonnent des cantiques, & ſe piquent du plus parfait recuëillement d'eſprit dans leurs prières, quoiqu'ils aient quelquefois deux fort jolies filles à leurs côtés.

UN jeune homme nommé *Céleb*, membre de cette République miſtique, étoit amoureux & tendrement aimé de la jeune *Seneléen*; c'étoit le nom d'une de ſes compatriotes. Ils ſe cherchoient ſans ceſſe, n'avoient de plaiſir que lorſqu'ils étoient enſemble, & ne voyoient & ne regardoient qu'eux partout où ils ſe trouvoient. On s'aperçut bientôt de cet amour mutuel & de la préférence qu'ils ſe donnoient l'un à l'autre ſur le reſte de la nation. L'Ancien les avertit pluſieurs fois du ſcandale qu ils cauſoient, & las de voir que ſes remontrances étoient inutiles, il condamna *Seneléen* à un mois de *Kioſte*.

LE *Kioſte* eſt un lieu où l'on renferme toute fille convaincue de s'être laiſſé prévenir d'une inclination particulière pour quelqu'un de la nation, & qui par ruſe, ou autrement, a évité de ſe rencontrer la nuit dans les cloîtres avec d'autres que ſon amant. L'Ancien tire tous les ſoirs au ſort les

noms de cinq jeunes hommes qui vont paſſer la nuit avec la coupable, & qui ſe font un point d'honneur de lui prouver que l'amour de ſentiment eſt une chimère du cœur, dont les ſens ſont toujours la dupe. Au bout du mois ſi elle ne paroit pas bien revenue de ſes délicates erreurs de prédilection, on prolonge le tems de ſa pénitence.

L'HÔTEL *du Roule*, MONSIEUR, eſt devenu trop conſidérable dans le monde, pour qu'il me ſoit permis de vous en laiſſer ignorer l'établiſſement. Il n'eſt fils de bonne maiſon qui ne s'y faſſe préſenter, il n'eſt cercle de bonne compagnie où l'on n'en parle, il n'eſt ſurtout étranger de nom à Paris qui n'y aille acheter *à beau deniers comptans des diſpenſes de ſoupirer*, comme dit *Verſorand*. C'eſt dans ce *Kioſte* perpétuel qu'une douzaine de jeunes Cythériennes s'occupe jour & nuit à entretenir ou à rallumer le goût de la plus ſimple nature. Vous les voyez quelquefois raſſemblées dans une eſpèce de réfectoire particulièrement appellé *le ſerrail*, aſſiſes autour d'une table longue, proprement miſes, légèrement vêtues, jouant, chantant, babillant, ou riant un peu fort à propos de rien. De là

elles ſe diſperſent dans les diverſes cellules du Cloître & même dans les différens quartiers de la Ville, au gré du mouchoir qui les appelle. On prend douze francs au parterre, un Louis aux ſecondes loges, & deux Louis aux premières ; ou pour parler ſans figure, douze francs pour la viſite de paſſage, un Louis pour le ſouper ſimple, & deux Louis pour le ſouper coucher.

DES maîtres de toute ſorte ſont employés à l'éducation de cette brillante jeuneſſe ; Maîtres à danſer, à chanter, de claveſſin, & ſurtout à lire. La ſage fondatrice, l'illuſtre Mde. *Paris*, à peine âgée de cinquante ans, avec un viſage riant, maigre & long, un teint couperoſé, un œil louche & l'autre de moins : beaucoup d'eſprit & de dignité, fait les honneurs du Lieu, y reçoit, y éconduit, y commande de ſon ſopha, y maintient l'ordre & la bienſéance. C'eſt la *Bonne Maman*, elle ne veut point d'autre titre. Quatre mille livres de rente viagère, glorieuſement acquiſes en un an d'exercice, ſuffiſent à ſon ambition ; elle ſe retire à Pâques avec le *tiers en ſus*, foulant aux pieds la Fortune, laſſe du pouvoir, fatiguée de la repréſenta-

tion & preſſée de jouïr d'elle-même.

IL ne manquoit à la célébrité de *l'hôtel du Roule* que les honneurs de la Poëſie:

Quand au Croiſſant la Grèce fut ſoumiſe,
Et l'Italie en proye aux Gens d'Egliſe,
Vénus, quittant Caprée & Sybaris,
Vint s'établir dans les Murs de Paris.
Gnide, Paphos, Amathonte & Cythere
Lieux renommés pour le laſcif myſtère,
Ne furent plus que vignettes aux vers,
Qu'Amour chantoit ſur mille tons divers.
Entre les bras des *Iſſés*, des *Armides*,
Dormoient, filoient, tricotoient nos *Alcides*:
Filles, Nonains, veuves, femmes de Cour,
Tout s'enyvra du nectar de l'Amour.
Mais de Caldée, ou des Champs de Florence,
Bientôt arrive une exécrable engeance,
Peuple maudit, mielleux, friſé, fardé,
Dont le fumet fut toujours hazardé;
Qui pratiquant des routes inciviles,
Et ne ſemant qu'en des terres ſtériles,
Prive l'Etat des ſecours renaiſſans
Que l'Opéra fourniſſoit tous les ans.
Tout change au gré du nouveau *Ganimède*;
Sans courtiſans eſt au bal *Andromède*,
Plus de parfums aux autels de *Cypris*,
Plus de bijoux pour *Phryné*, pour *Laïs*.
Vénus, qui voit au ſein de ſon Empire
Un ragotin l'emporter ſur *Alzire*,
Contre ces *gars*, doucereux ſuborneurs,
Chez *Jupiter* va porter ſes clameurs;
Demande au Dieu, ſon Monarque & ſon Père,
De relever le thrône de Cythère,
Du Ciel le Maître & premier Citoyen
Dit j'y conſens; mais il n'eſt qu'un moyen,

C'eſt de créer riantes *Réclusières*,
Que régiront des Abbeſſes routières,
Et d'y cloîtrer galamment, avec choix,
Tendrons fringans, dociles à leurs loix,
Qu'on formera dans tous les exercices
Dont l'*Arétin* préſente des Eſquiſſes.
Vos ſeuls enfans, les Amours & leurs ſœurs,
A ces Nonains ſerviront de baigneurs:
Des noms mignards, reſpirant la luxure,
Feront au cœur la première bleſſure;
Margot ſera la charmante *Aglaé*,
Fanchon Victoire, & *Pernette Daphné*,
Tonton Roſette, & *Javote Emilie*,
Cataut Fatime, & *Jeannette Julie*. (a)
Profeſſe, ou non, appellera *Maman*
La Prépoſée, ou *Duegne* du Couvent.
A leurs faveurs il eſt dû des ſalaires,
Mais qu'un tarif fixe leurs honoraires;
Tant pour les draps, & tant pour le couteau,
Pour l'accolade en paſſant un réau.
De lits, ſophas, plûtôt que de pendules,
Vous garnirez les parloirs, les cellules,
Et d'*Eſculape* un fils colifichet
Sera gagé pour ſoigner le guichet
De chaque Sœur.....
Fut dit, Fut fait: &c.

VOILA, MONSIEUR, ce qu'à force de tranſpoſitions, de ſuppreſſions, &c. j'ai pu faire de mieux d'un petit poëme gothique, dur, obſcur, mais quelquefois plaiſant, intitulé les *Réclusieres de Vénus*.

(a) *Ce ſont les noms anciens & nouveaux de la plûpart des filles de* l'hôtel du Roule, Fatime *eſt la plus employée*; Roſette *la plus digne de l'être, au dire des Connoiſſeurs.*

P. S. L'anecdote du *Kioſte*, qui m'a ſervi de préface, eſt priſe des *Lettres de Nédim Coggia*, dont il paroît une nouvelle édition conſidérablement augmentée. C'eſt avec les *Lettres Turques* le meilleur ouvrage de Mr. *de Sainte-foy*, ſi connu par l'heureuſe ſingularité de ſon imagination & la délicateſſe de ſon ſtyle.

LETTRE LXIV.

Paris, 15 *Nov.* 1750.

CE que c'eſt que *Verſorand* MONSIEUR ? C'eſt le héros d'un nouveau Roman à ſix parties, dont je n'ai pu lire la moitié : liſez le reſte, je vous en prie, & dites-m'en votre avis. Ce que j'en ai parcouru ne m'a point ennuyé : négligemment écrit, mais avec feu ; quelques défauts de vraiſemblande, où n'y en a-t-il pas ? des réfléxions ſans eſprit, je les apperçois de loin & je ſaute par deſſus : mais un épiſode où l'on a voulu m'engager mal à propos vers la fin de la troiſiéme partie, m'a arrêté tout court ; j'ai cru voir mon Auteur réduit aux expédiens pour allonger ſon livre, &

je l'ai abandonné à ſa mauvaiſe fortune. N'allez pas croire les Médiſans, MONSIEUR, qui vous diront que la plus jolie fille, & ſurtout la plus deſirable qui ſoit au théatre Italien, eſt l'héroïne de l'aventure ſuivante.

Verſorand avoit promis cent louis à *Clélie* pour une nuit; il la paſſe avec elle, ſe retire à ſix heures du matin, & lui envoye la ſomme par ſon laquais entre onze & midi. Le *drôle* étoit grand, d'aſſez belle figure, & taillé tout auſſi bien pour un habit brodé d'or, que pour un juſtaucorps galonné de ſoie. Il s'en va à la friperie, loue un très-bel habit brodé & tout le reſte de l'équipage; de là part en fiacre, vient deſcendre chez *Clélie*, demande en mauvais françois à lui parler; on lui dit qu'elle dort, il inſiſte, on le reçoit. Il joue le Baron Allemand, nouvellement arrivé à Paris, jure qu'il eſt éperdûment amoureux, bruſque la careſſe, & renverſe dans le lit la bourſe qui contenoit les cent louis. On parut ſe fâcher; il fait des excuſes & offre de reprendre ſon or. On le prit au mot. Il jette la couverture au pied, & ſe met en devoir de retrouver ſes louis par tout

où ils pourront être. *Clélie* en lui aidant à les chercher fait ſes réfléxions, radoucit ſes reproches, & laiſſe entrevoir ſes charmes ſecrets. L'Allemand, qui entend le François, revient à la charge, ne trouve preſque plus de réſiſtance, & triomphe.

EN vous annonçant la dernière édition des *Lettres de Nédim Coggia* j'oublia de vous avertir qu'on avoit mis à la fin du volume une fort jolie petite Comédie du même (*a*) Auteur, intitulée *Les Veuves Turques*, qui n'a jamais été jouée que je ſçache, & dont l'idée eſt auſſi ſingulière que vivement rendue : il s'agit d'un homme qui veut épouſer les deux rivales, dont il eſt également amoureux. Ne liſez point cela ; vous n'êtes déja que trop enclin au Mahométiſme.

UN mot de Mr. le Comte *de Bonneval* (*b*) à propos du Turban, qu'il s'étoit cru obligé de prendre, eſt ce que j'ai trouvé de plus plaiſant dans une nouvelle brochure de Mr. *de Monbron*, qui a pour ſujet lui-même, ſa propre perſonne, & pour titre *Le Coſ-*

(*a*) Mr. *de Sainteſoy.*
(*b*) *Il diſoit qu'il avoit troqué ſon chapeau pour un bonnet de nuit.*

mopolite, ou *Le Citoyen du Monde.* C'eſt bien le *Citoyen* de la plus mauvaiſe humeur que je connoiſſe, & vous allez voir comme il s'eſt formé dans ſes voyages : le plus grand fruit qu'il en ait tiré, à ce qu'il nous aſſûre, eſt d'avoir apris à nous haïr par raiſon autant qu'il nous haïſſoit par inſtinct. » Je ne ſçavois, dit-il, pour-
» quoi les hommes m'étoient odieux ;
» l'expérience me l'a découvert. J'ai
» connu à mes dépens que la douceur
» de leur commerce n'étoit point une
» compenſation des dégouts & des
» déſagrémens qui en réſultent. Je
» me ſuis parfaitement convaincu que
» la droiture & l'humanité ne ſont en
» tous lieux que des termes de con-
» vention, qui n'ont au fond rien de
» réel & de vrai ; que chacun ne vit
» que pour ſoi, n'aime que ſoi ; que
» le plus honnête homme n'eſt à pro-
» prement parler qu'un habile Comé-
» dien, qui poſſede le grand art de
» fourber ſous le maſque impoſant de
» la candeur & de l'équité ; & par
» raiſon inverſe que le plus méchant
» & le plus mépriſable eſt celui qui
» ſçait le moins ſe contrefaire . . . . .
» J'avoue de la meilleure foi du mon-

» de que je ne vaux pas mieux que
» le reſte des humains, & que la ſeu-
» le différence qu'il y a entr'eux &
» moi, c'eſt que j'ai la hardieſſe de
» me démaſquer, & qu'ils n'oſent en
» faire autant. En un mot, à l'imita-
» tion de l'Abbé *de Boismorand* qui
» révéla le ſecret (*c*) de l'Egliſe, je
» révèle celui de l'humanité, c'eſt-à-
» dire qu'à la rigueur il n'y a point
» d'honnêtes gens.

POUR achever de vous perfectionner dans la connoiſſance du ſecret de l'Egliſe, je vous préſente les *Remontrances du ſecond Ordre du Clergé*, au ſujet du vingtième, qui n'ont pas été jouées à la Cour, non plus que les *Veuves Turques*, mais qu'on n'a pas laiſſé de publier ſous le titre de *La Voix du Prêtre.*

SIRE,

» Le Clergé de votre Royaume, ce
» n'eſt point celui qui eſt vêtu de
» pourpre & d'écarlate, qui brille par
» la pompe des équipages, par la ma-
» gnificence des palais, par la ſomp-

(*c*) *Le ſecret de l'Egliſe ſelon lui étoit qu'il n'y a point de Purgatoire.*

» tuosité de la table, par la richesse » des ameublemens, qui porte dans » le sanctuaire même l'orgueil & le » faste..... C'est celui qui par ses » habits annonce la modestie, qui n'a » souvent d'autre équipage que la » monture de *Jesus-Christ*; qui est » frugal dans sa table, resserré dans » ses maisons, pauvre & simple dans » ses meubles; qui méprise les vani- » tés du Siècle & tout ce qui ne brille » qu'aux yeux des sens.

JE ne vois point trop dans ce début la profonde humilité Chrétienne dont on se pique. Il y a de la hardiesse, de la force dans cette brochure, de bonnes raisons, quelques sophismes, & beaucoup trop de déclamation, c'est la *Voix du Prêtre.* La fin est plaisante: » Animés des sentimens de » la plus vive reconnoissence, nous » porterons non seulement les vœux » les plus ardens aux pieds des Autels » pour la prospérité de votre Règne, » mais encore les déclarations de no- » tre Temporel au bureau de vos In- » tendans, & notre argent dans la » Caisse de vos Trésoriers.

UN si bel exemple de soumission ne touche point le haut Clergé; il ne

ſçauroit, dit-il, conſentir que ce qui a été juſqu'ici le Don de ſon amour & de ſon reſpect, devienne le Tribut de ſon obéiſſance. On prétend que Mr. l'Archevêque de Tours, qui vient de mourir, n'en a pas même voulu démordre dans l'autre monde : il ſe préſente pour entrer dans la Barque ; *Caron* lui demande l'obole ; comment ? répond le Prélat, vous ne ſçavez donc pas ici que les Eccléſiaſtiques ne payent point de droits ? C'eſt l'idée de ſon Epitaphe, j'ai oublié les vers. L'Auteur d'un très-petit *Pamphlet*, qui a pour titre *Le B.* réduit la queſtion à un principe ſimple ; *Domini eſt Terra* ; *qui poteſt capere capiat.*

LETTRE LXV.

Paris, 30 *Nov.* 1750.

NE vous effarouchez pas MONSIEUR, ce n'eſt point une Comédie ; j'ai quitté le Théatre pour le reſte de l'année ; mais vous vous rappellez celle de Mr. *Deſtouches*, intitulée *La Force du Naturel*, où il étoit queſtion de deux jeunes Filles qu'on ſuppoſoit

avoir été changées en nourrice : une Fille de qualité avoit été élevée comme Fille de Payſan ; la Fille d'un Payſan avoit été élevée comme Fille de qualité ; l'une & l'autre avoit conſervé les inclinations de ſa naiſſance en dépit de l'éducation. Aujourd'hui c'eſt tout le contraire dans la même ſuppoſition ; l'une & l'autre ſuit les impreſſions de ſon éducation en dépit de ſa naiſſance. Le cœur eſt une ſi bonne Femme ! il eſt bien plus aiſé à mener que l'eſprit ; tout lui parler, tout le remue ; on lui fait aimer tour à tour le pour & le contre, ſelon qu'on ſçait lui préſenter les objets. *La Force du Naturel* ne vous a point intéreſſé, c'eſt la faute de Mr. *Deſtouches* : le nouveau Roman, ou *La Force de l'Education*, vous intéreſſera, j'oſe vous en répondre ; le ſujet eſt plus raiſonnable ; mais la grande raiſon eſt qu'il a été manié avec plus d'adreſſe.

Mr. le Comte *de St. Eugène*, après avoir, ſous le nom de Baron *de Cromſtad*, donné un Fils en paſſant à Miſs *Naughton* à Londres ; de retour en France, & nommé Ambaſſadeur à la Cour de C .... épouſe Mdle. *de Villemare*, dont il a une Fille qu'on nom-

me *Adélaïde*, & qui eſt donnée à nourrir à *Mariane Joclet*, depuis peu accouchée d'*Angélique*. Le Comte part pour ſon Ambaſſade, ſa Femme le ſuit, & bientôt *Adélaïde* devient *Angélique*, & *Angélique* devient *Adélaïde*. Le hazard fait qu'après plus de 15 ans le Comte reconnoit ſon Fils à C..... Il a peine à lui cacher ſon trouble, il eſt charmé de ſa figure, il le reçoit dans ſa maiſon, & le met au nombre de ſes Pages, mais non pas dans le ſecret de ſa naiſſance. Le jeune *Cromſtad*, d'un naturel auſſi heureux que ſa phiſionomie, & dont l'éducation avoit été très-bien commencée, ne tarda pas à ſe diſtinguer dans tous ſes exercices, & à ſe faire aimer de tout le monde preſque autant que de ſon Père. Mais quelle joie pour celui-ci & pour la Comteſſe ſa Femme, quand au retour de l'Ambaſſade la Marquiſe *de Villemare* leur préſenta & leur remit *Adélaïde* âgée de 14 ans, belle, grande, bien faite, pleine de talens & de qualités aimables! C'étoit l'unique fruit de leur mariage, ils crurent en avoir pluſieurs en voyant tant de perfections raſſemblées; ils ne pouvoient ſe laſſer de les admirer; ils ſembloient vouloir

faire rentrer dans ces premiers momens tous ceux qu'une longue abſence avoit dérobés à leur tendreſſe ; ils s'envioient l'un à l'autre les heures qu'ils paſſoient avec leur chère Fille ; jamais l'amour paternel n'avoit été plus loin. Divers partis conſidérables ſe préſentent pour la jeune *Adélaïde*. *Helas ! nous n'avons pas encore joui de notre bonheur, répondoient le Comte & la Comteſſe ; pouvons-nous nous réſoudre à nous en priver ſitôt ?* *Adélaïde* tenoit le même langage ; elle ne pouvoit penſer ſans frémir à un engagement qui l'arrachoit des bras d'un Père & d'une Mère ſi tendres, & qui lui étoient ſi chers. Il faut avouer qu'elle n'avoit point vu *Cromſtad* avec indifférence. Il étoit logé chez le Comte, qui lui avoit obtenu une Lieutenance de Cavalerie, & lui témoignoit tous les jours plus d'amitié. *Cromſtad* de ſon côté n'étoit pas moins ſenſible aux charmes de la Fille, qu'aux bontés du Père ; mais la reconnoiſſance qu'il devoit à l'un ne lui permettoit aucune eſpérance ſur l'autre. Quelque ſilence qu'il eût impoſé à des ſentimens involontaires, une circonſtance donna des ſoupçons au Comte, & ce fut à

Cromſtad lui-même qu'il demanda des éclairciſſemens. La réponſe qu'il en reçut, pleine de reſpect, d'honneur & de franchiſe, le raſſura parfaitement ſur les diſpoſitions d'un Fils digne d'être plus heureuſement né de ſon ſang. Mais il avoit encore à pénétrer les ſentimens de ſa chère *Adélaïde*; il n'eut pas de peine; un aveu pareil à celui de *Cromſtad*, où brilloient la candeur & l'innocence, acheva d'attendrir ſon cœur & de le déterminer: *Ah! c'en eſt trop, ma chère Fille*, s'écria-t-il, *je ne puis reſiſter à l'amour que tu m'inſpires, tu viens de m'avouer ta foibleſſe, je rougis de t'avoir caché ſi long-tems les miennes; je vais te faire trembler, je vais affliger ton cœur, mais je le dois, je vais t'aprendre un ſecret que* Cromſtad *ignore lui-même, & qu'il eſt peut-être impôrtant qu'il ignore toujours. Ma Fille, ma chère Fille frémis....* Cromſtad *eſt ton Frère, c'eſt mon Fils.*

COMMENCEZ-VOUS à y prendre goût, MONSIEUR? Tant mieux, je vous laiſſe; c'eſt à vous à lire à préſent, ſi vous voulez avoir le plaiſir complet. Ce ſera bien autre choſe quand vous verrez le malheureux Comte apre-

nant que ſa chére *Adélaïde* n'eſt point ſa Fille, le lui déclarant à elle-même, obligé d'en reconnoître une autre qu'il ne trouve point dans ſon cœur, accuſant la nature qui l'a trompé, & la Fortune qui le détrompe, ſentant redoubler ſa tendreſſe au moment qu'il en perd l'objet. J'en aurois été inconſolable, mais la jeune *Adélaïde*, redevenue *Angélique*, n'eſt plus Sœur de ſon cher *Cromſtad*, & peut l'épouſer. Je ne vous ai preſque rien dit de cette autre *Angélique* ou *Adélaïde*, parce que ſon rôle m'a déplu, & ſurtout le projet de la marier avec *Cromſtad*, qu'on a cru néceſſaire au dénouëment, & qui ne l'étoit point. D'ailleurs elle a un côté du viſage tout brulé. Si vous trouvez un peu trop d'*Ah mon Père! Ah ma Fille!* dans les endroits tendres, ne laiſſez pas de pleurer.

P. S. Eſt-il vrai, MONSIEUR, que dernièrement à Londres votre ſublime *Opéra des Gueux* ait été traduit en François.

LETTRE LXVI.

Paris, 15 Décembre, 1750.

PRENEZ l'*Hiſtoire des Arabes* par Mr. l'Abbé *de Marigni*, les *Révolutions de l'Empire des Arabes* par le même, le *Teſtament politique & moral du Prince* Rakoczi, & les deux nouveaux volumes de *Lettres de Rouſſeau*; empaquetez cela, s'il ſe peut dans (*a*) *Attilie*, & jettez le tout au feu hardiment & ſans regret, ſi ce n'eſt à quelques beaux vers, & ſi vous êtes bien tendre, à quelques ſituations foiblement imitées & à demi rendues de l'envelope. Gardez-vous bien d'en faire autant de l'*Hiſtoire des Négociations & du Traité de Paix des Pyrénées*, (*b*) dont on loue beaucoup la partie politique, la bonne foi & l'impartialité.

LA nouvelle *Hiſtoire de Perſe* (*c*) eſt de Mr. *de Clairac*, qui paroît avoir

(*a*) *Tragédie Chrétienne, qu'on vient d'imprimer, quoiqu'elle n'ait pas été jouée.*

(*b*) *2 volumes, publiés depuis quelques ſemaines.*

(*c*) *3 volumes in 12.*

eu

eu tous les ſecours néceſſaires, & ſur tout avoir profondément réfléchi ſur les étranges révolutions de cet Empire depuis quarante ans. Il écrit d'une manière intéreſſante, vive & agréable, à quelques inégalités près, & quelques diſcuſſions ſuperfluës.

JE vous envoye la *Mappemonde* de Mr. *Barbeau de la Bruyère*, que vous m'avez demandée; deux grandes feuilles enluminées & réunies. C'eſt un tableau hiſtorique, chronologique & géographique des Etats & Empires du monde depuis le Déluge; mais ſi vous avez envie d'être ſçavant à perpétuité, univerſel & profond, ſouſcrivez pour *l'Encyclopédie*, ou *Dictionnaire raiſonné des Sciences, des Arts & des Métiers.* Les dépenſes qu'on n'y a point épargnées, le nom & les talens de ceux qui ont eu l'œil ou la main à l'œuvre, tout vous invite à donner 280 livres.

APRÈS un ouvrage de cette importance, oſerois-je vous annoncer la nouvelle édition de mon *Pendu*, ou du *Marchand de Londres*, que vous ſçavez que j'ai traduit de l'Anglois? C'eſt une opération qui m'a couté plus de larmes que de peines; j'en verſois en écrivant, en corrigeant les épreuves. Rien

n'eſt plus touchant que cette ſingulière tragédie : on l'a ſenti à Paris tout comme à Londres ; j'oſe me flater d'en avoir rendu tout le pathétique ; malheur à qui lira d'un œil ſec ? Le Public, qui veut tout voir, a paru regretter quelques ſcènes de potence, que j'avois jugé à propos de lui dérober, je les lui reſtitue cette fois-ci : j'ai ſupprimé au lieu de cela quelques notes, qui n'avoient pas été approuvées. J'aurois bien voulu pouvoir auſſi retrancher le rôle de *Marie*, qui me paroît fade & indécent ; au moyen de quoi le généreux ſervice qu'elle rend ſecrettement à *Barnwel* au troiſiéme acte, pourroit être mis ſur le compte de *Truman*, cet ami ſi aimable, qui le ſeroit bien davantage, s'il faiſoit quelque grand ſacrifice à l'amitié.

JE ne ſçais ſi vous vous rappellez une petite brochure du mois (*d*) d'Août dernier, intitulée *Lucina ſine concubitu*, où l'on prétendoit prouver qu'une femme peut avoir le plaiſir de l'amour & le fruit du mariage, ſans le ſecours d'un homme. La brochure d'aujourd'hui, beaucoup moins plaiſante, quoiqu'apparemment du même

(*d*) *Voyez ma* Lettre *du* 30 *Août dernier.*

Auteur, a pour but de conſerver aux femmes leurs plaiſirs ordinaires, & même le fruit de ces plaiſirs, en leur épargnant la douleur, & ſouvent la honte de l'accouchement ; *Concubitus ſine Lucina*, ou *le Plaiſir ſans peine.* C'eſt un badinage ſur les Fours de fumiers de Mr. *de Réaumur*, & ſur ſon Art de faire éclorre des poulets ſans le ſecours des poules.

JE ſuis *mangé de vers* à propos du Maréchal *de Saxe*, & de l'Académie Françoiſe, où la mort de Mr. l'Abbé *Terraſſon* a laiſſé une place vacante, qu'on croyoit deſtinée au Poéte *Piron.*

„ Depuis trente ans *Piron* les mord,
„ *Piron* en bons mots ſi fertile:
„ Que ne l'ont-ils reçu d'abord ?
„ Mais enfin ils ſentent leur tort ;
„ Leurs (*e*) jettons vont calmer ſa bile :
„ C'eſt le gâteau de la Sibylle,
„ *Cerbère* le gobe & s'endort.

Il a trop bon appétit, il ne gobera que du vent, c'eſt Mr. le Comte *de Biſſy* qui a été nommé. Il ne ſuffit pas d'être

(e) *Il y a quarante jettons, d'environ trente ſols chacun, à partager entre les Académiciens à chaque aſſemblée. Les jettons des abſens, ou de ceux qui arrivent tard, ſont répartis entre les aſſiſtans qui ſont arrivés d'aſſez bonne heure.*

bel-eſprit, & de les avoir mordus pour obtenir leurs ſuffrages ; le meilleur titre eſt celui d'homme de qualité ; moyennant quoi le Bourgeois devient Gentil-homme par contagion, & le *jettonier*, qui vit de peu, ſe nourrit du *gâteau*, (*f*) qu'on lui abandonne.

LE Maréchal a vu arriver la mort dans ſon lit avec autant de fermeté qu'il auroit pu faire ſur le champ de bataille. *J'ai fait un beau rêve*, dit-il, à ſon médecin. La Nation n'a eu qu'un cri de regret ; la Cour l'a pleuré ſans oſtentation avec des larmes de joie ; le Roi en a verſé de la bonne eſpèce ; il répondit à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui lui donnoit part d'une perte conſidérable en vaiſſeaux que ſon maître avoit faite, *Mr. l'Ambaſſadeur, je viens d'en faire une plus grande ; on peut refaire des vaiſſeaux, mais on ne refait pas des hommes tels que le Maréchal* de Saxe. Vous trouverez les épitaphes dans le *Mercure*, je ne vous donne que celle que j'aime le mieux ; elle eſt de Mr. d'*Alembert*.

(*f*) *Les Académiciens de l'ordre de Mr.* de Biſſy *ne vont guére à l'Aſſemblée, où ils y arrivent tard pour être diſpenſés de prendre le jetton. On appelle* Jettoniers *ceux dont l'aſſiduité ſemble avoir en vuë le jetton. Mauvaiſe plaiſanterie que tout cela.*

„ Par le malheur inſtruit dès ſes plus jeunes ans,
„ Cher au Peuple, à l'Armée, au Prince, à la Victoire,
„ Redouté des Anglois, haï des Courtiſans,
„ Il ne manqua rien à ſa gloire.

LETTRE LXVII.

Paris, 30 *Décembre*, 1750.

Réponſe d'un Anglois à la queſtion du poſtſcriptum *de l'avant-dernière Lettre.*

RIEN n'eſt plus vrai, MONSIEUR, l'*Opéra du Gueux* a été rendu en François par un Anglois, preſque vers pour vers, & mot pour mot, & même repréſenté ſous cette nouvelle forme, ſur le petit théatre du marché au foin, par des Acteurs moitié Anglois, moitié François revoltés; imaginez-vous l'effet que cela devoit faire. Mdle. *Manon*, maîtreſſe ou femme du premier voleur de la Pièce, s'écrie tendrement,

„ Ah! n'ayez pas des cœurs de fer;
„ Sa femme, hélas! je ſuis;
„ Car à la corde où pend mon cher,
„ *Manon* y pend auſſi.

Mais écoutez le joli couplet de Mdle *Diane de la Friperie*, chantant le verre à la main :

„ Quand jeune, je baiſois comme un pigeonneau,
„ J'étois prête à l'amour comme un moineau.
„ Que la vie des humains à baiſer ſe paſſe,
„ Jeunes gens bouche à bouche, & vieux bouche à la taſſe.

Toute la traduction eſt de ce goût, excepté que la proſe n'eſt pas tout-à-fait ſi élégante que la poëſie ; le moyen ?

TRADUCTION à part, il me ſemble que vous parlez bien légèrement d'une des meilleures pièces de caractères, qui aient jamais été au Théatre: l'auriez-vons lue avec aſſez d'attention? Le ſujet eſt bas, j'en conviens, & je paſſe condamnation ſur quelques détails abſolument choquans ; mais que le ſujet ſoit plus ou moins élevé, ce n'eſt pas ce qui rend la comédie bonne ou mauvaiſe. Pouvez-vous penſer que des caractères bas adroitement rendus, & de façon à faire vivement ſentir leur reſſemblance, ou leur ſupériorité aux mœurs de ce qu'on appelle le grand monde, tels qu'ils le ſont dans l'*Opéra du Gueux*, ne ſoient pas des caractères infiniment comiques ? Ne

ſeroit-ce point au contraire l'horreur du bas, & les étroites bienſéances que vous vous êtes preſcrites depuis quelque tems au théatre François, qui auroient énervé & preſque anéanti votre Comédie ? Et ces nouvelles bienſéances obſervées, ce genre noble, ce haut comique, vous font-ils réellement plus, ou même autant de plaiſir que l'ancienne manière ? N'eſt-ce point un air de délicateſſe qu'on aime à ſe donner ſans s'en appercevoir; une mode de cour, une habitude ſuperficielle ? En un mot, dans laquelle des deux façons la nature vous parle-t-elle avec le plus de franchiſe & le plus d'énergie ?

J'AI ouï dire que *Louis* XIV, la première fois qu'il vit des *Téniers*, détourna la tête avec un air de dégoût, & les fit ôter de ſes appartemens, où on les avoit placés à ſon inſçu : croyez-vous que ce ſoit dans cette occaſion que ce Prince ait donné la meilleure preuve de la pureté de ſon goût ? D'où vient donc qu'aujourd'hui en France vous avez la fureur des tableaux flamands ? Oh mais, c'eſt qu'il y a une vérité, un effet de lumiere . . . . . c'eſt juſtement ce que j'admire dans notre *Opéra du Gueux*. Vous ne me nom-

merez pas une pièce de votre Théatre, où les mœurs ſoient plus naïvement peintes, les caractères mieux ſoutenus ; & pas quatre où il y ait autant de ſel, de bonnes alluſions, & de vraie plaiſanterie. La fable eſt ſimple ; le Capitaine de voleurs *Macheath* en eſt le héros ; il eſt pris vers le milieu du ſecond acte par la trahiſon d'un receleur & de deux filles de joie ; il ſe ſauve de priſon à la fin de cet acte même par la faveur de la fille du Géolier, dont il eſt aimé ; il eſt repris au milieu du troiſiéme par ſon imprudence, & tout de ſuite condamné au ſupplice ; mais à la fin il a ſa grace, & il le falloit bien, car il n'y a perſonne qui ne s'intéreſſe pour lui. Il eſt brave, généreux, capable d'amitié, tendre avec ſa maîtreſſe, ferme à la vuë de la mort, enfin le *meilleur gars du monde* à ſon métier près. Vous ne vous défendrez point non plus d'un mouvement de tendreſſe pour *Polly* (*a*) *Peachum*, ſa bonne amie, qu'il a épouſée ſans flambeaux, & qui eſt bien auſſi la meilleure créature.... qui l'aime, qui tremble pour lui, qui

(*a*) *C'eſt celle que le Traducteur appelle* Manon

ne peut le quitter, qui entortille le fil de ſes jours à la corde des ſiens .... Et ſur Mr. & Mde. *Peachum* qu'avez-vous à dire ? Mr. *Peachum*, l'aſyle des tréſors égarés, qu'il fait valoir avec uſure, jamais délateur à moins qu'il n'y ait plus de profit pour lui à faire pendre *b*) les gens qu'à les laiſſer rouler dans le commerce : Mde. *Peachum*, ſa vertueuſe épouſe, dont la conſcience eſt ſi délicate, qu'auſſi-tôt que les affaires tournent à la mort, elle les abandonne à ſon mari ; & qui n'eût jamais approuvé le ſecret hymen de ſa fille avec un voleur de grand chemin, ſi le ſage *Peachum*, réſolu à ſaiſir ce moment pour livrer le voleur à la Juſtice, ne lui eût fait comprendre que leur chère étourdie alloit devenir une riche douairière.

ENFIN l'équitable contrat de ſociété entre le *Geolier* & le *Receleur*, leur façon d'enviſager leur état, & de raiſonner ſur leurs affaires, le généreux ſacrifice de leurs mutuels reſſentimens à leur intérêt commun, leur rivalité de délicateſſe ſur l'honneur de leur

(*b*) *Il y a quarante livres* ſterling *à gagner pour celui qui dénonce & fait prendre un voleur digne du dernier ſupplice.*

mêtier, ſans préjudice au ſincère deſſein de ſe vendre l'un l'autre à la première occaſion, ne ſont-ce pas là des objets comiques, & doublement comiques par les rapports qu'ils préſentent ?

JE vous abandonne la quatrième ſcène de l'Acte deux, indécente au dernier point, déſagréable, longue, & nullement néceſſaire ; (c) la petite ſcène ſept du même acte, auſſi trop baſſe & trop peu plaiſante ; & les cinq & ſix du troiſiéme, pleines de détails étrangers au dénouëment, & tout-à-fait impardonnables dans un dernier acte : à cela près, la Pièce eſt ronde, & très-bien conduite.

MAIS quelle foule de bonnes plaiſanteries dans la converſation & les monologues ? Celle du *Geolier* acte trois, *De tous les animaux de proie, il n'y a que l'homme qui vit en ſociété :* celle du *Receleur-délateur* au premier couplet, *C'eſt la folie de toutes les profeſſions, chacun cherche à rabaiſſer ſon voiſin ; le Prêtre ſe raille de la probité*

(c) *Quoique la ſcéne ſix, qui en eſt une ſuite, où les* Demoiſelles *s'envient l'honneur d'avoir trahi le Capitaine, & font des façons pour ſortir, ſoit bonne & réjouiſſante.*

de l'Avocat, l'Avocat de la bonne foi du Prêtre ; & l'homme d'État, parce qu'il ſe voit placé ſi haut, ne s'imagine-t-il pas auſſi faire un métier auſſi honnête que le mien ? La leçon du même à ſa fille quand il apprend qu'elle s'eſt mariée ; *Mariée, effrontée ! ſçais-tu ce que c'eſt que le mariage ? Crois-tu donc que nous euſſions jamais ſi doucement vécu enſemble ta mère & moi, ſi nous avions été mariés ?* Et ce qu'il dit à ſa femme ſur le meurtre ; *Que diantre eſt-ce que tu me viens toujours* lanterner *avec ton meurtre, que c'eſt une grande bénédiction que de ſix mois il n'y ait eu de meurtre dans la troupe ? Qui eſt-ce qui a jamais regardé de plus mauvais œil un honnête homme, pour en avoir tué un autre en ſe défendant ? Et ſi le commerce ne peut ſe ſoutenir autrement, que veux-tu que faſſe un honnête homme ? Le meurtre eſt un crime d'auſſi bon alloi qu'aucun qu'il y ait. Combien de gens du premier ordre ne voyons-nous pas tous les ans à* Newgate (*d*) *uniquement à propos de meurtre ? & s'ils trouvent le moyen de perſuader à leurs Juges que ce n'eſt qu'une rencontre, a-t-on quelque choſe à leur reprocher.*

(*d*) *La priſon de Newgate.*

CES traits, que j'affoiblis en les déplaçant, ſont ſuivis ou précédés de cent autres de même force, ſans compter les images ingénieuſes & agréables, plus qu'abondamment ſemées dans les couplets ; je ne vous en cite qu'une, & je la préfère, parce qu'elle a été imitée par un François ; c'eſt le *Capitaine* qui parle ; *Fuſſé-je ſur la côte de* Greenland, *couché dans les bras de ma chere* Poully, *brûlant au milieu des glaces éternelles, tout ce que je craindrois c'eſt que la nuit de ſix mois ne s'écoulât trop vîte.* (*e*) Vous ſentez combien la chanſon Françoiſe,

Et ces longs jours
Seront trop courts
Paſſés près de Chriſtine.

eſt foible en comparaiſon. Adieu, MONSIEUR ; voilà une bonne diſſertation que je vous enfonce dans l'eſtomac, pour vous apprendre à parler plus reſpectueuſement de nos Opéra

(*a*) *Ou, ſi vous aimez mieux la traduction poëtique de notre Anglois* ;

„ Couché ſur les neiges du Nord,
„ Si j'avois en mes bras ma belle,
„ Six mois, quoiqu'il gêle ſi fort,
„ De nuit ſeroient courts auprès d'elle.

P. S. L'*Œconomie de la Vie Humaine*, qu'on attribuoit à Mylord *Cheſterfield*, n'eſt que de ſon Libraire ; ce qui n'empêche pas que ce petit ouvrage ne ſoit écrit très - noblement. Style Oriental, ſententieux & monotone ; rien de nouveau dans les penſées, morale preſque Chrétienne ; l'hiſtoire de la trouvaille du manuſcrit trop longuement contée ; *au demeurant*, bon *Eccléſiaſtique* moderne, & qui eût fait l'immortelle réputation d'un Philoſophe de l'âge d'or. Mais les *Fils de Sirach* d'aujourd'hui n'ont pas ſi beau jeu.

LETTRE LXVIII.

Londres, 30 *Janv.* 1751.

PUISQUE vous y prenez goût, MONSIEUR, je vais vous faire part de la plus jolie *Farce* que nous ayons, qui a pour titre *The Devil to pay*, ou, *c'eſt le Diable*. Je la nommerai *la Double Métamorphoſe*, & cette fois - ci je m'accommoderai à votre délicateſſe, j'écarterai les indécences de conduite, je retrancherai les bas jeux de mots,

non ſans un peu de regret, car ils ſont quelquefois réjouiſſans ; enfin j'éleverai un ſavetier au rang de Fermier de Campagne, c'eſt affoiblir une ſituation, mais je me dédommagerai (*a*) ſur quelqu'autre choſe ; & il faut bien ſe mettre à votre portée. Mettez-vous à la mienne à votre tour, car il me faut un Enchanteur, je ne puis vous faire grace de celui là, & je ne prétens pas vous donner mieux qu'un Conte de Fées ; le nom de Comédie eſt beaucoup trop grave pour moi. La pièce Angloiſe a d'abord été en trois Actes, puis réduite à un, entremêlé de Chanſons (*b*) : je l'avois remiſe en trois, & ajuſtée à la ſcène Françoiſe, pour m'exercer dans votre langue, & pour avoir occaſion de faire ce qui n'a point encore été fait (*c*)

(*a*) *L'Auteur ne me paroit pas avoir fait uſage de tout le comique de ſon ſujet, je tâcherai d'y ſuppléer.*

(*b*) *Elle ne ſe joue plus ici que ſous cette forme d'Opéra comique, & c'eſt celle de nos petites pièces qui ſe joue le plus ſouvent depuis nombre d'années.*

(*c*) *Votre Comédie du* François à Londres *n'eſt rien du tout ; on voit que l'Auteur n'a jamais connu les Anglois que par la lecture de notre* Spectateur, *ou de quelqu'autre livre.*

ſur votre Théatre, d'y peindre nos mœurs telles qu'elles peuvent être aperçuës par des François ; car il y a telle partie de nos mœurs & de nos caractères (*d*), dont le ſel, ou le ridicule, ne peuvent être ſentis que par des Anglois, ou des gens qui aient beaucoup vécu en Angleterre. Mais après tout, pourquoi chercher à donner de l'importance à ce qui ne doit être qu'une bagatelle, & qui a beſoin de tant d'indulgence pour le fond. Je garderai donc mes mœurs Angloiſes pour une autrefois, & je me bornerai ici à deux petits Actes ; l'un, qui n'eſt qu'une eſpèce d'avant-ſcène, & dont je ne vous dirai préciſément que ce qu'il faut que vous ſçachiez pour entendre l'autre, que je vous envoie.

Le Chevalier *Lovemore*, eſt un bon & galant homme qui paſſe une partie de ſa vie à la campagne, où il ſe fait aimer de tous ceux qui le connoiſſent, particulièrement de ſes voiſins & de ſes domeſtiques. Il a un frère cadet un peu libertin, qu'il ſe plaît à ramener par les meilleurs procédés. Il aime & va épouſer une Madame *Gray*,

(*d*) *C'eſt ce qui a le plus nui en France à* l'Hiſtoire de Joſeph Andrevvs.

veuve assez jeune & assez jolie, riche bourgeoise dont la fortune accommodera ses affaires un peu dérangées, mais dont le caractère tout différent du sien ne lui promet pas une vie bien tranquille. C'est une capricieuse de la plus mauvaise espèce, aigre, hautaine, soupçonneuse, mécontente de tout, se plaisant à faire du mal, rendant la vie dure au Chevalier même, & qui semble n'accepter sa main que pour avoir le titre de Milédi. Elle s'étoit attiré l'aversion particulière du frère du Chevalier, & celle d'un nommé *Zékel*, ancien domestique de la maison, (*e*) qu'elle en vouloit faire chasser précisément, disoit-elle, parce qu'il y étoit depuis longtems ; mais au vrai parce qu'il étoit mari d'une jolie femme, pour qui elle s'étoit imaginé que le Chevalier avoit des attentions. Ce *Zékel* est un franc rustre,

„ Qui jure, boit, bat sa femme & qui l'aime, (*f*)

aimé de son maître, attaché à sa per-

(*e*) *Il étoit fermier d'une petite métairie appartenant au Chevalier, à un mille du Château.*

(*f*) *Vers de Mr. de Voltaire.*

ſonne, accoutumé dès l'enfance à vivre avec lui familièrement. *Nell* ſa femme eſt le contraſte de Mde. *Gray* pour le caractère ; douce, naïve, ſans malice, prenant tout en bonne part, juſqu'aux coups de poing de ſon mari. C'eſt ici, MONSIEUR, que vous êtes prié de croire qu'il y avoit alors en Angleterre une eſpèce de Devin-Enchanteur, qui ſe promenoit dans les Provinces en diſant la bonne aventure aux femmes. Mde. *Gray*, qui avoit la foi aux Devins, & qui avoit trouvé quelque choſe de vrai dans ce qu'ils lui avoient dit ſur ſon premier mariage, voulut auſſi les conſulter ſur le ſecond : elle fait chercher cet homme, qui ayant été prévenu par le frère du Chevalier, ſe détermine à jouer un tour à la Dame, & commence par trouver dans un ſonge bizarre : dont elle lui demande l'explication, de quoi mortifier ſon amour propre, inquiéter ſa jalouſie, & lui annoncer une révolution prochaine, inattendue, & très-embarraſſante dans ſon état. Elle ne laiſſe pas de lui donner cinq Guinées.

UN moment après il rencontre *Nell*, dont la figure & l'ingénuité lui plaiſent également ; il s'amuſe à lui prédire des

choſes agréables ; entr'autres qu'elle deviendra Milédi, qu'elle aura un carroſſe ; des habits magnifiques, des domeſtiques de toute couleur, &c. Il lui recommande ſur toutes choſes de prendre bien garde à ne pas paroître étonnée de ſa nouvelle ſituation ; & pour achever de la perſuader, il la prie d'agréer les cinq guinées qu'il vient de recevoir, à condition qu'elle lui en rendra cinq cens quand elle en aura deux mille de rente. Il y a beaucoup de jeu de théatre dans cette ſcène. *Nell* ſeule, plongée dans la plus délicieuſe rêverie, en eſt réveillée en ſurſaut par la préſence de *Zékel*, qui lui avoit défendu de parler au Devin, qui lui rabat ſa joie, ſe fait tout redire, ſe mocque de ſa bonne fortune, lui prend les cinq guinées & la chapitre d'importance.

CEPENDANT le Devin ſe diſpoſe à jouer le rôle d'Enchanteur. *Oui*, dit-il dans un Monologue, *c'eſt une leçon pour la Veuve, & par ce moyen je verifie encore quelque choſe de ce que j'ai prédit à la petite Fermiere ; ce ſera pour elle un ſonge agréable, dont elle mérite bien de jouir quelques momens. Il n'eſt queſtion que de les faire changer réciproquement de figure & de place, de*

façon que l'œil le plus clair-voïant s'y trompe, & ne puiſſe démêler le vrai du faux. Deſcendez, Puiſſances de l'air, préparez vos tourbillons & vos fantômes, déploïez vos voiles d'illuſion, venez, volez, tranſportez & métamorphoſez.

VOUS voilà au fait, je commence. *Fanni* eſt une Femme de chambre de Mde. *Gray*, qui ne peut ſouffrir ſa maîtreſſe. La ſcène eſt dans un village de la Province de *Kent*. Notez qu'il y avoit fête au château, & que la nuit de la Métamorphoſe *Zékel* y étoit reſté à boire avec les domeſtiques.

LA DOUBLE *METAMORPHOSE.*

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Md^e. GRAY, ZEKEL. *ſous la figure & les habits de* Nell, *endormie dans un fauteuil de paille.*

La ſcène eſt devant & dans la maiſon de Zékel.

ZÉKEL, *en pointe de vin, chantant la pipe en bouche devant la porte de ſa maiſon.*

„ Gardez, Meſſieurs les Milords,
„ Vos ſoucis & vos thréſors :
„ Ils ne me font point d'envie ;
„ Moi, je ſçais borner mes vœux :
„ Du vin, beaucoup d'eau de vie,
„ Une femme un peu jolie,
„ Voilà tout ce que je veux.

Il frappe à la porte.

Hola, hé, *Nell*, pareſſeuſe, ouvriras-tu ? Et parbleu, c'eſt ouvert. Voyez donc la fainéante dans ſon fauteuil. *Nell* ! Comment, morbleu ? Il eſt jour, je rentre & tu dors, tu n'es pas encore au travail ?

Mde. GRAY, *se réveillant.*

Qui ouvre ma porte ? Quel insolent coquin ? .... Au voleur, au voleur.

ZEKEL.

Elle dort encore, il faut achever de la réveiller.

Il chante un peu plus fort que la premiére fois.

Du vin, beaucoup d'eau de vie,
Une femme un peu.....

Mde. GRAY.

Il ose encore faire du tapage ! Où sont mes gens ? Les gens du Chevalier? Qu'on me chasse ce gueux-là, qu'on le jette par la fenêtre.

ZEKEL.

Elle a le commandement beau. Comment ? Que dis-tu ? Ah je te laisserai une autrefois rester chez le Chevalier pour t'enyvrer de punch & de mauvais propos : je t'y laisserai, effrontée.

Mde. GRAY.

Point de Sonnette. *Fanni*, mes femmes, mes gens, qui est là ? Viendrez-vous quand je vous apelle ?

ZEKEL.

Elle rêve à coup sûr. *Nell*, *Nell*, veux-tu t'éveiller ?

Mde. GRAY.

O Ciel ! Chevalier ! Ah ! Il ne ſera pas encore de retour.

ZEKEL.

Elle n'a que ce Chevalier en tête. Si, le voilà revenu ton Chevalier, le Chevalier *Zékel.*

Mde. GRAY.

Perſonne ne m'entend, perſonne ne vient. Mais où ſuis-je? Dans quel étrange lieu, dans quel état ? Un fauteuil de paille ; un habit de payſane ? Eſt-ce un rêve ? Qui eſt donc ce maraud-là ?

ZEKEL.

Ouï, mon enfant, tu rêves, je ne ſuis point un maraud, je ſuis *Zékel*, ouvre les yeux, vois ſi l'odeur du tabac te remettroit un peu.

Il s'approche d'elle avec ſa pipe fumante.

Mde. GRAY.

Je ſuis empoiſonnée. Yvrogne, bélitre, ſi tu ne t'éloignes, ſi tu ne me dis à l'inſtant qui tu es, où je ſuis, qui m'a miſe ici, je te fais caſſer bras & jambes par mes gens avant que tu ſois revenu de ton yvreſſe.

ZEKEL.

Mais, ſi elle eſt éveillée, où a-t-elle donc pris tout ce qu'elle me dit là? Toi, tes gens ?

Mde. GRAY.

Ouï, mes gens, je te ferai connoître à qui tu as à faire.

ZEKEL.

J'ai à faire à une inſolente qui perd la raiſon; mais ſi tu continues, je ſçaurai te la rendre de la bonne manière, & te faire ſouvenir du reſpect que tu dois à ton mari.

Mde. GRAY.

Toi, mon mari! Manant; Sçais-tu que je ſuis une Dame ?

ZEKEL.

Une Dame! ah! oui, à propos, je m'en ſouviens, elle a rêvé ça; c'eſt ce diſeur de bonne aventure qui lui a tourné la tête. Pauvre *Nell!* effectivement, elle a pris un certain air de fierté qui lui ſied aſſez mal.

Mde. GRAY.

Sçais-tu que je ſuis Mde. *Gray* ?

ZEKEL.

Mde. *Gray* ? Non, non, mon enfant, tu n'es pas encore ſi capricieuſe, ſi fantaſque, ſi ridicule que cette extravagante créature là, qui vient ici nous

faire enrager tous ; & que nous donnons tous au Diable de bon cœur. Oh ! elle n'en eſt pas encore où elle s'imagine. Elle eſt allée au Devin, comme toi ; je ne ſçais ce qu'il lui aura chanté ; mais je lui prédis, moi, que ſon Chevalier ne ſera pas toujours amoureux ; il a comme çà des fantaiſies, mais çà lui paſſe ; & quand il aura une fois la dot en poche, elle trouvera à qui parler ; compte là-deſſus. Mde. *Gray* ! Fi donc ; y penſes-tu ? Tu vaux mieux que çà, elle eſt jalouſe de toi.

Mde. GRAY.

Ah ! je n'y puis plus tenir. Faquin, brutal, ſcélérat, c'eſt toi qui m'a tranſportée en ce maudit lieu ; où ſuis-je ? Tu ne connois pas Mde. *Gray*.

ZEKEL.

Plût à Dieu que je ne la connuſſe pas la bégueule ! Mais, mais, eſt-ce que j'aurois la berlue ? Eſt-ce que je ne connoîtrois pas ma femme ? (*Il prend une lumière, & vient la regarder ſous le nez.*) Eh ! parbleu, ne la voilà-t-il pas avec ſon ſigne au coin de l'œil gauche ? Il faut que cet Aſtrologue l'ait enſorcelée.

Mde.

Mde. GRAY, *à part.*

Ah ! que ſçais-je ſi je ne le ſuis point? Qui ſçait? Ce dévin, ce vilain interprête des ſonges m'auroit-il bien pu jouer ce tour-là? Hélas ! que faire ? Que vais-je devenir? Ecoute, mon ami, ne nous fâchons point, dis-moi .....

ZÉKEL.

Ah ! Elle commence à revenir.

Mde. GRAY.

Ouï, dis-moi la vérité & demande-moi ce que tu voudras ; il n'y a rien que je ne te donne.

ZÉKEL.

La vérité eſt que tu rêvois, que tu es ma femme.....

Mde. GRAY.

Ta femme ?

ZÉKEL.

Ouï, *Nell*, ma femme, ma ſervante, ſi tu l'aimes mieux.

Mde. GRAY.

Seroit-il bien poſſible ? Ce ſeroit toi, coquin, qui oſerois m'inſulter ainſi ? Tu es donc véritablement ce maraud de fermier que j'ai voulu faire chaſſer de la maiſon du Chevalier *Lovemore*. Ah ! je ſuis bien aiſe de te connoître, tu n'en ſeras pas quitte pour être chaſſé, laiſſe-moi faire. Je ne ſçais qui me

tient que je ne commence par t'arracher les yeux, ſcélérat que tu es ; & ſi tu ne m'avoues tout à l'heure .....

ZÉKEL.

Allons, je te l'avoue, je conviens de tout ; il n'y a plus moyen de s'y tromper. O çà, écoutez, Mde. *Gray*, rangez-moi cette chambre, découvrez-moi ce lit, j'ai envie de me coucher. A qui eſt-ce que je parle, te remueras-tu ?

Mde. GRAY, *à part.*

Il eſt yvre, il eſt capable de tout ; il faut céder encore un moment pour ſe tirer de ce mauvais pas.

ZÉKEL.

Allons donc, courage, tire ce rideau.

Mde. GRAY.

Tu vois que je fais ce que tu veux.

ZÉKEL.

Ouï, mais le fais-tu de bon cœur ?

Mde. GRAY.

Ouï, ouï.

ZÉKEL, *d'un air & d'un geſte menaçant.*

C'eſt de bon cœur au moins. ... J'avoue qu'il n'eſt pas tout-à-fait agréable pour une jolie femme comme toi d'être obligée de ſervir un ſimple gentilhomme de campagne ; je ſens bien que

ſi j'étois à ta place, je ſerois un peu piqué : mais auſſi mets toi à la mienne ; quel honneur pour moi d'avoir une femme de chambre de ta ſorte, de m'en faire obéïr à baguette ? Quel relief je me donne dans ma maiſon ? Tu ſentirois ça, ſi tu m'aimois un peu. Eh bien, qu'as-tu à dire ? Qu'eſt-ce que tu murmures là entre tes dents ?

Mde. GRAY.

Rien, rien.

ZEKEL.

Ne ſuis-je pas ton mari, ton maître ?

Mde. GRAY.

Aſſurément.

ZEKEL.

Ton roi abſolu ?

Mde. GRAY.

Sans doute.

ZEKEL.

Oſe parler contre le Gouvernement.

Mde. GRAY.

Je ne parle pas : mais.....

ZEKEL.

Comment, mais ? ... mon bonnet de nuit.

Mde. GRAY.

Quoi ?

ZEKEL.

Donne-moi mon bonnet de nuit.

Mde. GRAY.

Où veux-tu que je le prenne ?

ZEKEL.

Où le mis-tu hier, tête de linote ? l'as-tu déja oublié ?

Mde. GRAY.

Je te dis que je ne ſçais où il eſt.

ZEKEL.

Tu ne ſçais où il eſt ? Tu ne ſçais où il eſt ? .... Je veux que tu le trouves tout-à-l'heure; cherche, cherche, regarde ſous le lit, il y ſera peut-être tombé.

Mde. GRAY.

Eſt-ce cela ?

ZEKEL.

Ne diroit-on pas qu'elle a peur d'y toucher ? Je ſçavois bien moi que tu le trouverois. Mets-le donc à ſa place. (*Elle le jette ſur le lit.*) Non, non, ſur ma tête. Prends ce chapeau. (*Elle prend le chapeau de la main de* Zékel, *& lui met le bonnet ſur la tête.*) Tu t'y prens de ſi bonne grace ! Voilà comme il faut ſervir un mari. Avoue qu'il y a plaiſir à faire ſon devoir. Oh! je commence à eſpérer que tu te formeras ; je ferai quelque choſe de toi. Va ma petite *Nell*, c'eſt aſſez, je ſuis content ; ouï .... & j'ai preſque envie de t'embraſſer ... N'aie pas peur ; tu

viens de faire une grimace qui m'en a dégouté. Tu as bien eu de la peine à te ravoir. Que diable eſt-ce qu'ils t'avoient donc fait boire? Prends, prends ta quenouille, pour achever de te remettre; travaille à mes chemiſes tandis que je dors, avance beſogne; tiens, prends donc.

Mde. GRAY.

Mais, ſi je ne ſçais pas filer?

ZEKEL.

Oh, ne m'échauffe pas davantage la tête, file quand je te le dis. Là.... Chante-moi une petite chanſon à préſent, pour m'amuſer pendant que je me deshabille.

Mde GRAY.

Ceſſe de me tourmenter, je t'en prie; va te mettre au lit.

ZEKEL.

J'y vais, mais chante, chante.

Mde. GRAY.

Je te jure qu'il m'eſt impoſſible de chanter.

ZEKEL.

Tu n'as donc pas le cœur en joie; tu te ſens là quelque choſe qui te ſerre le nœud de la gorge, n'eſt-ce pas; un certain embarras dans le goſier, une difficulté, comme un étouffe-

ment de voix .... N'importe, chante toujours. (*Elle pleure de rage.*) Oh, mais ne pleure donc pas ; tiens, ſi tu veux que notre raccommodement ſoit ſincère, il faut me montrer un viſage riant ; tu ſçais que j'aime les gens de bonne humeur; vois comme je ſuis gai, moi. Allons, puiſque tu as tant d'averſion pour la muſique, je te diſpenſe de chanter. Mais dis-moi, que veut dire cette obſtination mutine ? Serois-tu encore Mde. *Gray* ?

Mde. GRAY.

Non, non, je ſuis ce que tu voudras.

ZEKEL.

Tu t'apellois Mde. *Gray* tout à l'heure. Va, ne t'inquiète pas, je te pardonne. Mais garde-toi bien de reprendre jamais ce vilain ſobriquet-là ; c'eſt celui de tous qui me déplaît le plus. (*Mde.* Gray, *qui guettoit le moment de s'échapper, ſe précipite tout à-coup ſur* Zékel, *le renverſe par terre avec ſa quenouille, gagne la porte & s'enfuit.*

SCENE II.

ZEKEL, *ſeul.*

ELLE m'a jetté par terre, je crois. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que ce vertigo-là ? Je n'y comprens rien. Eſt-ce bien elle ? Je ne la reconnois plus. Suis-je bien dans mon bon ſens ? Ah ! parbleu pour le coup tu me la paieras, maudite folle. (*Il ſe lève pour courir après elle, s'arme de la quenouille & ſort en boitant.*) Mais, voyez cette enragée ; elle eſt déja au diable. Oh! je l'attraperai bien.

SCENE III.

LA Scène repréſente l'appartement de Mde. Gray, *galamment meublé, dans la maiſon du Chevalier* Lovemore. Nell, *ſous la figure de Mde.* Gray, *eſt ſur une chaiſe longue, à peine éveillée, dans un déſordre plaiſant : il eſt petit jour.*

NELL, *ſeule.*

Quel ſonge charmant ! Un palais

magnifique, un lit de roſes & de violettes : Et quel homme ! quels reſpects & quelle complaiſance ! Ah ! MONSIEUR, excuſez c'eſt trop d'honneur pour moi .... Mais, où ſuis-je à préſent ? Quel autre lieu enchanté ! Quel ajuſtement ! (*En maniant la toile de ſa chemiſe*) C'eſt du tafetas; il n'y a point de toile ſi douce que cela. Et quelle belle robe de ſoie ! (*le manteau de lis de Mde.* Gray *dont elle eſt couverte.*) Oh ! je rêve encore. Que je crains de m'éveiller ! Serois-je morte cette nuit, & aurois-je été tranſportée..... Ah ouï ! *Elle dit cela en treſſaillant, & le mouvement qu'elle fait la tourne du côté de la ſonnette.*) Qu'eſt-ce que je vois là ? Il eſt joli. (*Elle tire le cordon ſans s'en appercevoir.*) Ah ! ....: (*Le bruit qu'elle entend la fait treſſaillir encore & retirer dans un coin de ſa chaiſe.*) Quel autre bruit eſt-ce que j'entens ? Hélas ! que vais-je devenir ?

SCENE IV.

NELL. FANNI, *prenant* Nell *pour Mde.* Gray.

FANNI.

MAdame, Madame, me voici. Madame a ſonné de bien bonne heure. Comment, déja levée ? Se trouveroit-elle mal ?

NELL.

Non, non, je me trouve fort bien ; mais . . .

FANNI.

Madame va-t-elle ſe mettre à ſa toilette? Quel bonnet Madame veut-elle ce matin? un bonnet de blonde, ou une coëfure de dentelle? la robe bleue & argent?

NELL, *à part.*

Que veut-elle dire avec ſa coëffure blonde, ſes dentelles, une robe d'argent ? Ah! . . . je ſçais, ce n'eſt plus un rêve, je ſens bien à préſent que je ſuis éveillée, car je me ſouviens du Devin ; c'eſt ce qu'il m'avoit prédit.

FANNI.

Madame dit-elle quelque choſe ?

NELL, *à part.*

C'eſt *Fanni*, je crois ; elle ne me

reconnoît pas ; il ne faut pas faire ſemblant de rien. (*à Fanni*) Oui ma chère enfant, je mettrai celle que j'avois hier.

FANNI, *à part*.

Quelle douceur ! C'eſt du fruit nouveau ; de ſa vie elle ne m'en avoit tant dit. (*à Nell*) Voilà ce bonnet que je montai hier.

NELL.

Comme il eſt jaune !

FANNI.

Mais, c'eſt de la blonde ; en voulez-vous un autre ? Voulez-vous être coëffée en avant, ou en arrière ?

NELL.

Ni l'un, ni l'autre ; voyez donc : je veux être bien coëffée.

FANNI.

Vous le ſerez bien auſſi, laiſſez-moi faire. Apporterai-je votre chocolat ?

NELL, *à part*.

Qu'eſt-ce que ce pourroit être ? (*à Fanni.*) Non .... je ne le mettrai pas aujourd'hui.

FANNI.

Il eſt tout mis d'hier au ſoir, il va être chaud dans le moment.

NELL, *à part*.

Il faut que ce ne ſoit pas ce que je penſois. (*à Fanni.*) Non, non, je ne m'en ſoucie pas.

FANNI.

Je m'en vais donc dire au Cuiſinier de vous faire à déjeûner, car encore faut-il bien que Madame prenne quelque choſe.

NELL.

Ah! ouï, car j'ai grande faim. Dis-lui que je le prie de me donner quelques cotelettes de bœuf grillées, avec du pain frais.

FANNI, *à part.*

Elle a tout-à-coup changé de régime comme d'humeur. (*à Nell.*) Mais, Madame, vous n'y penſez pas : du bœuf ſi matin ; vous allez vous donner une indigeſtion.

NELL.

Ah, que n'aye pas peur.

FANNI.

Et que diriez-vous d'un perdreau froid, ou d'un pigeon à la crapaudine ?

NELL.

Non, non, point de ces pigeons-là. Eh bien un perdreau, ſoit ; je n'en ai jamais mangé. Ah oui, ma chère, un perdreau.

FANNI.

Et que voulez-vous boire ? Que demanderai-je au ſommelier ?

NELL.

A Mr. le ſommelier ? Qu'il ait la bonté de m'envoyer un peu de bière forte avec le perdreau.

FANNI.

Quelle idée ? Quoi, vous n'aimeriez pas mieux un verre de vin de Grave, de Nuis, de Silleri ?

NELL.

O ma chère ! (*à part*) Quels étranges noms ſont-ce là ! (*à Fanni*) Ouï, ouï, ma chère amie, ce qu'il te plaira, ce qu'il te plaira. (Fanni *s'en alloit ;* Nell *ſe lève de ſa chaiſe.*) Mais, écoûte, *Fanni*, dis-moi, tout de bon, eſt-ce que tu ne me connoîtrois pas ?

FANNI.

Moi, Madame, ne pas vous connoître ! Pourquoi me faites-vous cette queſtion ? Vous aurois-je manqué de reſpect ?

NELL.

Au contraire ; Mais, voyons, qui ſuis-je ?

FANNI.

Sérieuſement, vous le me demandez ?

NELL.

Ouï, ſérieuſement ; dis-moi la vérité ?

FANNI.

Attendez, que je me rappelle..... mais.... j'imagine que vous pourriez bien être ma maîtreſſe.

NELL.

Moi, ta maîtreſſe.

FANNI.

Il me ſemble.

NELL.

Tu crois que je ſuis ta maîtreſſe ?

FANNI.

Ouï, je le crois, parce que cela eſt.

NELL.

En vérité, j'en ſuis ravie.

FANNI.

Et moi enchantée, car je vous trouve aujourd'hui d'une humeur charmante.

NELL.

Allons, tu te moques de moi, avouë.

FANNI.

Il faut que vous aiez fait de jolis rêves cette nuit.

NELL.

Qui te l'a dit ? Je n'en ai parlé à perſonne. Mais que me ſeroit-il arrivé ? Comment ? Ne ſeroi-je plus *Nell* ?

FANNI.

Ah ! je reconnois les traces de vos

projets d'hier au ſoir, je ſçais votre rêve à préſent ; c'étoit un bal maſqué, vous figuriez ſous l'habit de *Nell* : mais il eſt jour, je vous en avertis.

NELL.

Je ne t'entens point, ce n'étoit point un bal, je n'étois point maſquée, j'étois comme tu me vois. Tu me trouves bien changée, n'eſt-ce pas ?

FANNI.

De figure ? point du tout ; je vous trouve toujours la même.

NELL.

Mais pour qui me prens-tu donc ? Pourquoi tout ce que tu me dis là ? Pourquoi me traiter comme ta maîtreſſe ?

FANNI.

Et pourquoi, ne la voulez-vous plus être ? Qu'eſt-ce que c'eſt que cette plaiſanterie ? .... Je m'en vais ; car vous prenez un air de bonne foi. ....
qui me perſuaderoit peut-être. ....
ce qu'il ne faut pas que je croie.

NELL.

(*A part.*) Il n'y a pas moyen de lui ôter de l'eſprit..... C'eſt le Devin qui aura fait tout cela. Mais, mais, cependant..... (*à Fanni qui s'en alloit.*) *Fanni*, *Fanni* ; & *Zékel*, où eſt-il ?

Qu'en a-t-on fait ? T'a-t-on dit ce qu'il étoit devenu ?

FANNI.

Zékel ? Il eſt devenu yvre ; voilà tout ce qu'on m'en a dit.

NELL.

Sçait-il que je ſuis ici ?

FANNI.

Apparemment.

NELL.

S'il alloit venir me chercher ?

FANNI.

Ah par ma foi ! il n'a qu'à venir ; je le lui conſeille, il ſera bien reçu.

NELL.

Quelqu'un eſt à la porte, c'eſt peut-être lui, va voir, va voir, je t'en prie. (*à part.*) Seroit-il bien poſſible ? J'ai peine à croire que je ſois bien éveillée. Ah, l'habile homme que ce Devin ! Mais, ſi *Zékel*, ſi *Zékel*.... (*à Fanni.*) Eh bien, qui eſt-ce ?

FANNI.

C'eſt le Cocher qui a ſçu que Madame s'étoit éveillée de bonne heure, & qui demande ſi elle ira prendre l'air en carroſſe.

NELL, *à part.*

Ah ! voilà le Carroſſe, juſtement. (*à Fanni.*) Oui, je voudrois bien aller en

carroſſe ce matin, s'il vouloit me faire le plaiſir de m'y mener.

FANNI.

Vous n'avez qu'à commander. Madame veut-elle qu'il mette les chevaux au grand carroſſe, ou au brelingot ?

NELL.

(*A part.*) Au brelingot ! (*à Fanni.*) Non, non, le carroſſe, le grand carroſſe.

FANNI.

Combien de chevaux ?

NELL.

Qu'il en mette cinq ou ſix. Des chevaux blancs. Ceux qu'il voudra, ceux qu'il voudra.

SCENE V.

NELL, *ſeule.*

JE ne ſçais où j'en ſuis ; la tête me tourne de joie ? Que je ſuis heureuſe ! Comme je vais être ſervie ! Combien de domeſtiques dans cette maiſon ! Mais j'ai peur de paroître trop étonnée ; le Devin m'avoit tant recommandé d'y prendre garde. Il a raiſon, il faut être fière ; je ne le ſuis point aſſez avec *Fanni* ; elle ſe moqueroit de

moi peut-être si je ne lui faisois sentir que je suis sa maîtresse.

SCENE VI.

NELL. FANNI.

NELL.

TE voilà déja ?

FANNI.

Oui, & j'ai parlé au Cuisinier. (*Elle va prendre un livre sur la table.*)

NELL, *brusquement*

Où vas-tu donc à présent ?

FANNI, *à part.*

Ah! bon ce ton là. (*à Nell.*) Ne faut-il pas vous faire quelques papillotes ?

NELL.

Non, non. Des papillotes ?..... Eh bien, soit ; voyons ces papillotes.

FANNI.

Voilà toujours votre *Shakespear.*

NELL.

Que veux-tu que je fasse de ce livre ?

FANNI.

Ce que vous avez coutume d'en faire, une amusette pendant que je vous frise : je vais chercher du papier.

NELL, *déchirant quelques feuillets.*

Du papier ? Tiens, en voilà.

FANNI, *à part.*

Je la reconnois. (*à Nell, en lui faisant une papillote.*) Comme vous traitez le premier Poete d'Angleterre.

NELL, *d'un ton impatient.*

Ah! ..... Elle m'arrache les cheveux, elle me déchire la tête. Veux-tu me laiſſer ?

FANNI.

Je vous demande pardon, le cheveux m'eſt échapé ; permettez.....

NELL.

Va, va, en voilà trop, donne-moi... rien ; ôte-toi d'ici, tu m'embarraſſes ; je veux être ſeule.

FANNI, *à part.*

C'eſt elle-même. (*à Nell.*) Mais Madame n'a-t-elle pas beſoin ? .....

NELL.

Je t'appellerai quand j'aurai beſoin de toi.

FANNI.

Et que ferai-je ce matin ? A quel ouvrage Madame veut-elle que je m'occupe ?

NELL.

Quel ouvrage ? Point. C'eſt fête aujourd'hui.

FANNI, *à part.*

Je n'y comprens plus rien. (*Elle ouvre le rideau de la fenêtre en s'en allant.*)

SCENE VII.

NELL *ſeule, ſe promenant dans la chambre & s'arrêtant à chaque pas, portant & fixant ſucceſſivement ſes regards étonnés ſur tout ce qui l'environne.*

J'Avois beſoin d'être ſeule pour me reconnoître un peu..... Je ſuis toute hors de moi.... (*appercevant la toilette toute en argent,*) ah que c'eſt beau! (*Elle examine tout piéce à piéce.*) (*Ouvrant un flacon,*) Ah qu'il ſent bon! (*ſe regardant au miroir.*) Comme je ſuis jolie aujourd'hui! Je ne m'étonne plus que *Fanni* ne m'ait pas reconnue; je ne me reconnois plus moi-même. Comme ce miroir eſt bon au prix de ce vilain petit qui étoit pendu au clou de notre cheminée! Voilà ce que c'eſt que d'être une Dame..... Des mouches, je crois..... il faut que je m'en mette. (*Elle ſe met des mouches.*) J'aime çà. Voyons cette robe. (*Elle*

s'ajuſte la robe de Mde. Gray.) Magnifique. Je ſens pourtant que je vais être bien embarraſſée de tant d'hiſtoires . . . de cérémonies . . . . . Ah ! je m'y accoutumerai, je m'y accoutumerai. (*Elle eſſaie de ſe promener en femme de qualité.*) (*On entend des violons ſous ſa fenêtre*) Ah ! des violons ! Il n'y a rien que j'aime tant. Le plus joli air du monde. (*Elle bat la meſure, elle chante, elle danſe machinalement ; on joue plus vivement, elle ſaute de tout ſon cœur.*)

SCENE VIII.

NELL. FANNI.

FANNI.

MAdame, Madame, voici Mr. le Chevalier qui demande s'il peut avoir l'honneur de vous voir.

NELL.

Ah! comment faire? Quel Chevalier?

FANNI.

Qui donc ? Le maître de la maiſon ; le Chevalier *Lovemore.*

NELL.

Il vient me voir.

FANNI.

Je m'en vais lui dire d'entrer.

NELL.

Non, non, attends, écoute, *Fanni*.

FANNI.

Ah ! ma foi, le voilà.

SCENE IX.

NELL. LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ME gronderez-vous, Madame ? Je me fais annoncer pat des violons ; cela n'eſt-il pas galant ? (*Nell s'étoit retirée & preſque cachée derrière la chaiſe longue.*) Comment je vous fais fuir ? On m'a dit que vous êtiez viſible ; ſans cela je n'aurois pas pris la liberté de me préſenter ſi matin.

NELL.

Oh ! ça ne fait rien ; mais, c'eſt que voyez-vous, comme je ne ſuis pas tout-à-fait habillée ..... (*Elle rit toute bas.*)

LE CHEVALIER.

Ah Madame ! Vous êtes toujours ſi bien ! .... Pouvez-vous me faire ces complimens-là ?

NELL.

(Elle rit encore de la même manière.) Oh pardonnez-moi, pardonnez-moi. *(à part.)* Comme il eſt honnête !

LE CHEVALIER.

Madame, je vous en prie, ne me privez pas plus long-tems du plaiſir de vous voir ; ſouffrez que j'aie l'honneur de vous embraſſer.

NELL.

O mon Dieu ! Monſieur, pour qui me prenez-vous ? Je ne me laiſſe pas comme çà embraſſer par les hommes.

LE CHEVALIER.

On m'avoit bien dit que vous êtiez de bonne humeur ce matin ; quel heureux changement ! Me défendriez-vous de penſer que l'approche de mon bonheur y ait contribué quelque choſe ? *(Il s'eſt avancé vers elle & l'a entraînée inſenſiblement ſur le devant du théatre.*

NELL.

Hélas ! vous me rendez confuſe. Je ſerois trop heureuſe ſi je pouvois contribuer au bonheur d'un homme auſſi aimable, auſſi gracieux.....

LE CHEVALIER.

L'ai-je bien entendu ? Eſt-ce bien vous qui me parlez ainſi ? Ah ! vous ſçavez trop que c'eſt à vous ſeule que

j'aime à devoir toute ma félicité. Mais, Madame, ſeroit-il bien poſſible que ce cœur ſi long-tems rebelle ſe fut enfin rendu ſans réſerve à l'importunité de mes empreſſemens ? Pourquoi donc, cruelle, avec de ſi favorables diſpoſitions m'avoir laiſſé juſqu'ici dans l'inquiétude ?

NELL.

Hélas ! ſi je l'avois ſçu plutôt ..... Mais ne doutez pas, Monſieur, que je n'aie dans le fond du cœur tout le reſpect, toute la ... (*à part*) Mon Dieu ! je ne ſçais comment lui dire.

LE CHEVALIER.

C'en eſt trop, vous oubliez que c'eſt moi qui vous dois tout ; recevez l'hommage de ma reconnoiſſance. (*Il ſe jette à ſes genoux & lui baiſe la main avec tranſport.*)

NELL.

Oh ! pour le coup je vois bien que vous vous mocquez de moi.

LE CHEVALIER.

Moi me moquer de vous, cher objet de tous mes vœux, au moment que vous me rendez le plus heureux des hommes ! Mais ſi mon frère étoit témoin de mon bonheur ? (*Il ſe relève.*) Il arrive .....

NELL.

Je ſerai charmée de le voir.

LE CHEVALIER.

Vous me raſſurez ; j'avoue que j'ai craint pour lui ; je n'ai oſé vous le préſenter avant de vous en demander la permiſſion : c'étoit même pour le prévenir que je m'abſentai hier au ſoir. Je puis donc lui promettre que vous le recevrez bien.

NELL.

Oh ouï, sûrement.

LE CHEVALIER.

Vous mettez le comble à vos bontés ; je cours l'en inſtruire ; je vous l'amène à l'inſtant.

NELL.

Ouï ; mais ſi *Zékel* vient à ſçavoir tout ceci ?

LE CHEVALIER.

Eh à quoi daignez-vous encore penſer ? Laiſſez ce pauvre fermier, il eſt honnête homme, croyez-moi.

NELL.

Vraiment je ſçais bien qu'il eſt honnête homme ; mais il n'eſt pas d'humeur endurante.

LE CHEVALIER.

Endurante ! Et que vous fait ſon humeur ? Qu'avez-vous à craindre de ſon reſſentiment ?

NELL,

NELL.

Je ſçais bien, je ſçais bien ce qui arriveroit.

LE CHEVALIER.

Il ſeroit capable de vous manquer de reſpect, lui ?

NELL.

Oui, oui, il ne manquera pas.... Oh, il ne voudra jamais rien entendre à ce que je pourrai lui dire.

LE CHEVALIER.

Mais quelle néceſſité de lui dire quelque choſe ? Ah ! c'eſt trop vous occuper de ce domeſtique importun ; voilà qui eſt fini, Madame, vous n'en entendrez plus parler ; je vous le ſacrifie ; comptez que vous ne le reverrez jamais.

NELL.

Comment ? ce n'eſt pas ce que je demande ; ne plus le revoir ! J'en ſerois bien fâchée : n'allez pas lui faire du chagrin.

LE CHEVALIER.

Le moins que je pourrai aſſurément ; il ne m'a jamais fait de tort, au contraire ; ce n'eſt que par rapport à vous que je le congédie.

NELL.

Et pourquoi le congédier ? Ah ! ne

le renvoyez pas, je vous en prie. Le pauvre homme! S'il alloit mourir? Cela me fait une peine à penſer... je ſens que je l'aimerai toute ma vie; je lui pardonne tout, je ſouffrirai tout.....

LE CHEVALIER.

C'eſt un rêve, c'eſt une ſuite d'illuſions. Mais vous n'êtes donc plus la même perſonne?

NELL.

Vous le voyez bien; c'eſt ce que je diſois à *Fanni*; je me ſens tout autre depuis que je ſuis dans cette maiſon.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprens point; mais vous me charmez toujours davantage. Vous me laiſſez mon ami *Zékel*, je vous en tiens grand compte; c'étoit un vrai ſacrifice que je vous faiſois. O çà, qu'il n'en ſoit plus queſtion; je vais chercher mon frère qui n'attend que le moment de vous rendre ſes devoirs. Je ſuis preſſé de le faire jouïr de votre bienveillance. Voilà quelqu'un à votre porte; donnez-vous le plaiſir de lui annoncer vous-même ſa bonne fortune, c'eſt *Zékel*.

NELL.

Ah que j'ai peur!

SCENE X.

NELL. ZEKEL.

NELL.

MOn cher *Zékel*, je t'en prie, ne te fâche pas.

ZEKEL, *embarraſſé.*

Madame, je ſçais ce que je dois à une perſonne comme vous.

NELL, *à part.*

Ah ! bon.

ZEKEL.

C'eſt une liberté.... Je vous demande pardon, Madame.

NELL, *à part.*

Il commence à me craindre à ſon tour.

ZEKEL.

Je n'aurois jamais oſé entrer ſans que Mr. le Chevalier....

NELL.

Va, mon ami, tu as bien fait, je ſuis bien aiſe de te voir.

ZEKEL.

Madame a trop de bonté; mais c'eſt qu'on m'avoit dit que je trouverois

peut-être ici ma femme ; elle s'eſt enfuie de la maiſon.

NELL.

Non, ne crains rien, elle ne s'eſt point enfuie ; elle eſt toujours à toi, elle t'aime toujours.

ZEKEL.

Bon ! elle m'aime ; elle eſt devenuë folle.

NELL.

Ne t'imagine pas cela ; non, elle t'aime, oui, beaucoup. Sçais-tu que tu ne ſeras point congédié, & que j'ai déja obtenu qu'on te laiſſât la ferme ?

ZEKEL.

Vous, Madame ?

NELL.

Sans doute, moi ; oh, j'ai du crédit maintenant.

ZEKEL.

Parbleu, il y paroît que vous en avez ? voilà ce qui m'inquiète. Croyez-vous que j'ignore l'uſage que vous en faites contre moi ?

NELL.

Et qui t'a dit que j'étois contre toi ? Ah ! qu'on t'a bien trompé, mon cher *Zekel* ; jamais je ne fus plus attachée à tes intérêts ; ne crois pas qu'i

me reſte aucun reſſentiment de toutes tes gronderies ; je te les pardonne de bon cœur.

ZEKEL.

Il eſt vrai, Madame, il m'eſt échapé quelques propos, qui ont pu vous être rapportés & ne pas vous plaire ; mais n'ayant pas l'honneur de vous connoître....

NELL.

Quoi ! Tu ne me connoiſſois pas, tu as pu ſoupçonner mon amitié ?... Allons, je te le pardonne encore, mais à condition que tu comptes ſur moi à l'avenir plus que ſur tout ce qu'on te pourroit dire.

ZEKEL.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame, aſſurément ; mais que le Diable m'emporte..... Si c'eſt pour vous divertir que vous me dites ces choſes-là, vous devez être contente, car vous me voyez dans un embarras bien ridicule.

NELL.

Tiens, mon cher *Zékel*, c'eſt toi qui m'embarraſſes avec tes défiances & tes complimens ; je n'aime point toutes ces façons-là. Veux-tu me faire plaiſir ?

Reprens ta familiarité ordinaire. Je ſçais bien ce qui te trompe ; tu ne me reconnois plus, n'eſt-ce pas ? Tu ne t'attendois guère à me trouver dans l'état où tu me vois ?

Non, je vous jure.

NELL.

Il ne faut point que cela t'étonne. Va, je ne ſuis point changée pour toi, je ſerai toujours la même à ton égard.

ZEKEL.

J'en ſerois bien fâché.

NELL.

Toujours ta meilleure amie.

ZEKEL.

Paſſe pour cela.

NELL.

Il n'y aura pas de jour que je ne t'en donne des preuves.

ZEKEL.

Vous ferez bien.

NELL.

Ce ſera mon plus grand plaiſir dans ma nouvelle fortune.

ZEKEL.

Encore mieux.

NELL.

Je ſçaurai bien t'ôter cette mauvaiſe opinion qu'on t'avoit donnée.

ZEKEL.

Pourquoi non ?

NELL.

Je veux te forcer à m'aimer plus que jamais.

ZEKEL.

Cela ne ſera pas difficile.

NELL.

Oui, compte ſur moi ; compte ſur moi.

ZEKEL.

Mais .... Sçavez-vous que je commence à avoir envie de m'y fier ?

NELL, *le regardant tendrement.*

Hélas !

ZEKEL.

Aurois-je tort ?

NELL.

Mon ami !

ZEKEL.

Eh bien ?

NELL.

J'ai peur qu'il ne t'arrive quelque choſe.

ZEKEL.

Comment donc ?

NELL.

Je tremble.

ZEKEL.

Pour moi ?

NELL.

Oui, pour ta vie.

ZEKEL.

Quoi ? Ce Devin vous auroit-il parlé de moi ?

NELL.

Pas tout-à-fait : mais je vois qu'il m'a prédit vrai, & il ne me ſemble pas que tout ceci puiſſe aller qu'il ne t'arrive quelque grand malheur.... Mon pauvre *Zékel* ! (*Elle pleure.*)

ZEKEL.

Que diable, eſt-ce que cela ſignifie ?

NELL.

Dis-moi, comment es-tu ? Que t'annonce le cœur ? Je te trouve changé.

ZEKEL.

Oh ! il faut qu'il y ait quelque choſe là-deſſous.

NELL.

Eh, ſans doute il y a quelque choſe. Ne ſens-tu pas quelque dérangement ? La tête, rien ne t'avertit ?

ZEKEL.

Sûrement ils m'auront joué quelque mauvais tour. Dites-moi du moins ce que c'eſt, Madame ? vous devez le ſçavoir mieux que perſonne ; je ne ſuis pas la dupe des propos que vous m'avez tenus....

NELL.

Tu te défies toujours de moi. Que tu me fais de tort & de peine ! Va, ne t'alarme pas ; j'eſpère que tu ne mourras point ſitôt, & laiſſe-moi faire, je te donne ma parole . . . (*Elle lui tend la main.*) Touche donc là, mon cher *Zékel*.

ZEKEL.

Madame !

NELL.

Viens, te dis-je.

ZEKEL.

En vérité, Madame.

NELL.

Oui, viens, aproche, embraſſe-moi.

ZEKEL, *s'enfuiant.*

Ah parbleu ! je m'en étois bien douté ; çà ne pouvoit pas finir autrement ; j'aime encore mieux pourtant que ce ſoit une plaiſanterie . . . . (*ſe retournant*) vous mériteriez bien que je vous priſſe au mot.

NELL.

Eh, qui t'en empêche ? Viens donc. Quoi, je te fais peur, *Zékel*, tu me refuſes un baiſer ?

ZEKEL.

Allez, Madame, je n'ai que faire de vos careſſes : aprenez que je ſuis fait

tout au plus pour être votre domeſtique, & non pas pour être votre jouet.

NELL.

Zekel, Zekel.

ZEKEL.

Mais voyez donc la belle amitié !

NELL.

Ecoute, écoute.

ZEKEL.

A d'autres.

NELL.

Je te dis que tu te trompes.
On ne m'attrape pas deux fois.

SCENE XI.

NELL, *ſeule.*

QUel changement, quelle différence ! Ne diroit-on pas que je ne ſuis plus ſa femme ? Une autrefois, une autrefois je lui ferai entendre raiſon. Mais voilà Mr. le Chevalier qui va m'amener ſon frère ; il faut que j'aille achever de m'habiller.

SCENE XII.

Mde. GRAY. FANNI.

Mde. GRAY.

COmment! insolente, coquine, effrontée, tu ne reconnois pas ta maîtresse?

FANNI.

Je reconnois ses mauvais propos, son ton aigre qui me déchire les oreilles; mais je ne reconnois que cela.

Mde. GRAY.

Et tu oses ajouter l'insulte à la fausseté? Tu oses encore? ....

FANNI.

Je te dis, ma chère enfant, que la tête t'a tourné. Ne vois-tu pas bien que tout le monde se moque de toi, que personne ne s'y méprend dans la maison, ni dans le village?

Mde. GRAY.

Ah! c'est une conspiration, c'est une chose inouie. Où est le Chevalier? Il doit être de retour. Je veux le voir. Va lui dire tout-à-l'heure que j'ai à lui parler.

SCENE XIII.

Mde. GRAY. FANNI. LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

COmment donc ? quel tapage eſt-ce là dans l'appartement de Madame ? Le voici le Chevalier ; voyons, mon enfant ; que lui veux-tu ?

Mde. GRAY.

Encor, mon enfant ? Tout le monde m'adopte ici, & perſonne ne veut me reconnoître.

FANNI.

Ecoutez-la, écoutez-la ſeulement ; je m'en vais voir ſi Madame a beſoin de quelque choſe.

SCENE XIV.

Mde. GRAY. LE CHEVALIER.

Mde. GRAY.

CE que je vous veux, Monſieur ? Auriez-vous part à cet indigne com-

plot ? Allez-vous auſſi méconnoître Mde. *Gray* ?

LE CHEVALIER.

Non, ma petite *Nell*, je l'aime trop pour la méconnoître : mais, c'eſt toi que je ne reconnois pas, toi qui me ſemblois ſi ſage & ſi douce. A qui en as-tu donc aujourd hui pour être ſi furieuſe ?

Mde. GRAY.

Quoi ? parce que vous me voyez cet habit .... Mr. le Chevalier, ſçavez-vous que c'eſt une fort mauvaiſe plaiſanterie que vous me faites là, & qui vous coutera plus cher que vous ne penſez ? Ah ! s'il eſt vrai que vous m aimiez ....

LE CHEVALIER.

Pauvre petite ! Tu t'es donc imaginé que je t'aimois, parce que je t'ai regardée quelquefois en paſſant ? Va, tu es gentille ; mais tu ne l'es point encore aſſez pour me faire oublier Mde. *Gray* ?

Mde. GRAY, *à part.*

Il me flate & m'outrage à la fois.

LE CHEVALIER.

Tiens, demande à ce miroir, rens-toi juſtice ; vois ſi tu effaces Mde. *Gray* ?

Mde. GRAY.

O Ciel ! ce n'eſt plus moi ; je ſuis perduë ; je n'en puis plus douter.

SCENE XV.

Mde. GRAY. LE CHEVALIER. LE DEVIN.

Mde. GRAY, *apercevant le Devin.*

AH ! voilà l'artiſan de mon malheur, voilà l'auteur du preſtige ; Chevalier, qu'on s'aſſure de ce coquin-là.

LE CHEVALIER.

C'eſt un ami de mon frère.

Mde. GRAY.

Un ami de votre frère ! C'eſt un ſcélérat qui a fait un pacte avec l'Enfer.

LE DEVIN.

Quoi ! petite ingrate, je t'ai prédit les plus belles choſes du monde, je t'ai donné cinq guinées, & tu n'es pas contente ?

Mde. GRAY.

Je vois trop qu'il n'y a rien à eſpérer ; c'eſt un complot affreux ; perſonne ne veut m'entendre. Que je ſuis malheureuſe !

LE CHEVALIER.

Que lui avez-vous donc dit, MONSIEUR ? Auriez-vous donné lieu à ſon délire ? Y comprenez-vous quelque choſe ?

LE DEVIN.

Moi ? Je lui ai dit ſa bonne fortune ; qu'elle m'a demandée ; mais je n'aurois jamais imaginé lui avoir ôté la raiſon.

Mde. GRAY.

Que ſçais-je ? C'eſt peut-être le Ciel qui me punit : je me ſuis rendue inſupportable à tout le monde, & tout le monde m'abandonne.

SCENE XVI.

Mde. GRAY. LE CHEVALIER. LE DEVIN. NELL. FANNI.

Mde. GRAY.

AH ! qu'eſt-ce que je vois ? Mon portrait vivant ! Je me retrouve dans une autre ; c'eſt mon air, mes traits, ma taille, & juſqu'à la robe que j'avois hier. (Nell *s'enfuit pendant que Mde.* Gray *parle.*)

LE CHEVALIER.

Pauvre créature ! Elle eſt folle à lier.

NELL, *ſa raprochant en tremblant.*

Seroit-il bien poſſible que je fuſſe ici & que je fuſſe là en même tems ? Voilà mon vrai viſage & mes vrais habits ; c'eſt moi depuis les pieds juſqu'à la tête. Hélas ! Mr. le Chevalier, ayez pitié de moi. (*Elle ſe jette dans les bras du Chevalier.*)

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, Madame ? Eſt-ce une contagion ? Sa folie auroit-elle paſſé juſqu'à vous ?

NELL.

Je me trouve mal. *Fanni Fanni.*

FANNI, *au Chevalier.*

Laiſſez, Monſieur, ce ne ſera rien, ne vous alarmez pas. (*Elle emmène* Nell *dans un cabinet à droite.*)

Md^e. GRAY.

Ah ! C'en eſt trop : il faut que tout ceci s'éclairciſſe ; il faut que je me venge, ou que j'achève de me perdre. (*Elle ſe précipite dans le cabinet de l'autre côté.*)

SCENE XVII.

LE CHEVALIER. LE DEVIN.

LE CHEVALIER.

Ciel ! quel parti prendre ? Dans quelle agitation, quel égarement ! quelle en peut être la cauſe ? Eſt-ce une illuſion ? Eſt-ce un ſort ? Monſieur . . .

LE DEVIN.

C'eſt une vapeur qui ſe diſſipera; ne vous inquiétez pas.

LE CHEVALIER.

Cette femme auroit-elle eu raiſon de ſe plaindre ? pourquoi cet eſprit de vertige juſques dans Mde. *Gray* ? Si j'en étois atteint moi-même ? Quand je me rappelle tous les diſcours qu'elle m'a tenus . . . mon bonheur étoit trop étonnant pour être ſolide. Où eſt donc mon frère ? Il faut qu'il y ait ici quelqu'un qui ait le Diable au corps.

LE DEVIN.

Ne ſeroit-ce point plutôt quelque bon Génie ? Pour moi, j'augure bien de cette aventure-ci ; vous verez qu'elle finira mieux que vous ne penſez. Le voilà votre frère.

SCENE XVIII.

LE CHEVALIER. LE DEVIN. LE FRERE DU CHEVALIER.

LE DEVIN.

AH ! venez, MONSIEUR, il ne manquoit plus que vous ; tout a réuſſi à merveilles.

LE FRERE.

Vraiment, vous avez fait de belles choſes. C'eſt donc-là ce que vous m'aviez promis ? Voilà deux femmes à qui la tête tourne.

LE DEVIN.

Cela vous étonne ?

LE FRERE.

Tout eſt ſans-deſſus-deſſous dans la maiſon.

LE DEVIN.

Tout va rentrer dans l'ordre. Mais vous allez voir votre Mde. *Gray*, comme elle eſt devenue douce & traitable. (*Il prend ici un ton merveilleux.*) C'en eſt aſſez ; elle a reconnu ſa faute ; diſſipez-vous vains fantômes, rentrez dans les nuages, & que les vrayes formes reparoiſſent.

LE CHEVALIER.

Qui eſt donc cet homme-là, mon frère? Que ſignifie ce verbiage?

LE DEVIN.

Le charme eſt levé : les voilà renduës à elles-mêmes.

SCENE XIX. & dernière.

LE CHEVALIER. LE FRERE DU CHEVALIER. LE DEVIN.

Mde. GRAY, *entrant du côté gauche ſous ſa propre figure & ſes propres habits.* NELL, *ſous ſa propre figure & ſes propres habits, entrant de l'autre côté avec* FANNI & ZEKEL.

(Fanni *court à Mde.* Gray, *auſſi-tôt qu'elle l'apperçoit.*)

LE CHEVALIER.

Quel nouveau prodige! En croirai-je mes yeux?

NELL, *à Zékel.*

Laiſſe, mon cher *Zékel*, ne te moque pas de moi, j'ai fait un ſonge qui m'a fatiguée à la mort.

LE DEVIN, *au Chevalier.*

Regardez les bien, & ne les prenez

plus l'une pour l'autre. Voilà Mde. *Gray*, que vous avez méconnuë à l'habit & à la figure ; n'allez pas encore vous méprendre au caractère.

LE CHEVALIER.

Seroit-il [illegible] Madame !.....

Mde. GRAY.

Oui, c'étoit moi que vous vous obſtiniez à ne pas reconnoître.

LE CHEVALIER.

J'aurois manqué à ce que je vous dois ! J'aurois été aſſez aveugle..... Un cœur peut donc ſe tromper ſur l'objet qu'il aime..... Mais auſſi pourquoi vous déguiſer à ce point ? Quelle pouvoit être votre idée ? Par quel enchantement m'avez-vous jetté vous-même dans cette erreur ?

Mde. GRAY.

Soyez tranquille, Monſieur ; vous n'avez rien à vous reprocher ; moi à vous faire des excuſes ; c'eſt moi qui vous ai offenſé par d'injuſtes ſoupçons ; vous m'avez déſabuſée ſans y penſer ; je vois que vous méritez tout mon attachement. Si votre bonheur dépend de ma reconnoiſſance, il ſera déſormais ſans nuage. (*au Devin*)

Mais vous, Monſieur, qui m'aviez prédit cet embarras, expliquez-moi ces étranges mépriſes.

LE DEVIN.

Oui, mais commencez, s'il vous plaît, Madame, par me promettre une amniſtie générale.

Mde. GRAY.

Je vous la promets de bon cœur.

LE DEVIN.

Et ſurtout votre amitié pour ces deux honnêtes perſonnes; (*en montrant* Nell & Zekel.)

Mde. GRAY.

Cela eſt juſte; ils m'ont trop bien ſervie; je leur donne à chacun cent guinées pour première marque de reconnoiſſance.

ZEKEL, *embraſſant* Nell.

A ce prix-là je te permets d'extravaguer le reſte de ta vie.

LE DEVIN, *à Mde.* Gray.

Convenez qu'il n'eſt rien tel qu'un peu de changement de ſituation pour aprendre à vivre.

Mde. GRAY.

Je l'ai ſenti parfaitement.

LE VRAI DEVIN.

La vraye métamorphoſe eſt donc

faite. Croyez-moi, Madame, tenez-vous-en là, & ne m'en demandez pas davantage. Supprimons des éclairciſſemens que vous auriez peu de plaiſir à entendre, & moi beaucoup de peine à vous donner. (*Il dit ces derniers mots en ſe tournant vers les ſpectateurs, & diſparoît.*)

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES MATIERES
DU TOME PREMIER.

Les Chiffres marquent les Numéros des Lettres où il eſt parlé de l'Article en queſtion.

A.

ABdérites, leur fièvre, 2.
Académicien de Province, (Lettre d'un) 26. 28.
Académie des Sciences, ſes Mémoires pour 1744. 16. pour 1745. 51.
Accompagnemens inſolens, 31.
Adonis; les Amours de Vénus & d'Adonis par Mr. Fréron, 7.
Aiguemère, (La Dame d') Arrêt rendu en ſa faveur, 60.
Albermale, (Milord Comte d') mal loué, 40.
Alcibiade, ſon caractère, 39.
Alembert, (Mr. d') 53. Vers de lui, 66.
Allemagne, (Hiſtoire générale d') par le Père Barre, 4.
All for Love, tragédie Angloiſe, 56.
Alphéa, (Voyage à la montagne d') 61.
Amant Précepteur, (L') ou le Faux ſçavant, Comedie, 38.
Amazones, (Les) tragédie, 36.
Amour dévoilé, (L') ou le Syſtème des Sympathiſtes, 48.
Anecdotes (Littéraires, &c.) 56.

Animaux-Fleurs, 43.
Annales galantes de la Cour de Henri ſecond, 28.
Année Merveilleuſe, Comédie, Feuille volante, 17.
Anti-Lucréce, (L') écrit en latin par Mr. le Cardinal de Polignac, traduit par Mr. de Bougainville, 26.
Arcy, (Mr. d') 29.
Arétin, (Vie de Pierre) ſon aventure avec le Tintoret, 48.
Ariſtomène, tragédie, 30. 31. 45.
Arnaud, (Meſſire Henri) ſes Négociations, &c. 19.
Art de faire des Garçons, 3. 5.
Art du Théatre, par Mr. Riccoboni, 52.
Arts (Beaux) réduits à un même principe par Mr. le Batteux, 5.
Attilie, Tragédie Chrétienne, 66.
Aveugles, (Lettre ſur les) 33.
Azenoncourt, (Mdle. d') ſon portrait, 19.

B.

B.... (Le) eſpèce de pamphlet, 64.
Barbade, (Hiſtoire de l'Iſle de) 43.
Barbeau de la Bruyère, (Mr.) ſa Mappemonde, 66.
Barnwell, (George) ou le Marchand de Londres, tragédie bourgeoiſe, 21. 66.
Barre, (le Père) ſon Hiſtoire générale d'Allemagne, 4.
Barres magnétiques, 53.
Batteux, (Mr. le) ſon Cours de Belles Lettres, ſes Beaux Arts réduits à un même principe, 5.
Bavarde, (Hiſtoire) 32.
Beau, (Mr. le) ſon mémoire ſur les Médailles reſtituées, 10.
Bel eſprit, ou Dévotion, reſſources des beautés ſurannées, 44.
Bellanire, (la Princeſſe) ouvrage de ſociété, 13.

Belliſle, (Mr. le Maréchal Duc de) 34.
Bergère, (La) aux beaux yeux fermés, 26.
Bijoux indiſcrets, roman de Mr. Diderot, 4.
Billet perdu, ou l'Impertinent, Comédie, 62.
Biſſy, (Mr. le Comte de) ſon élection à l'Académie Françoiſe, 66.
Bléterie, (Mr. l'Abbé de la) ſon Hiſtoire de Jovien, 11.
Bocage, (Mde. du) ſon imitation de Milton, 2. Ses Amazones, 36.
Boismenard, (Mdle. de) autrement Gogo, 29.
Boismorand, (Mr. l'Abbé de) le ſecret de l'Egliſe, ſelon lui, 64.
Boispréaux, (Mr. de) 48.
Boiſſy, (Mr. de) ſa Comédie de la Péruvienne, ſon caractère d'eſprit, 12. Son Retour de la Paix, 26.
Bolingbroke, (Mylord) Traduction de ſes Lettres ſur le Patriotiſme, de ſa Chronique des Rois d'Angleterre, 49.
Bonneval, (Mr le Comte de) mot de lui, 64.
Boſe, (Mr.) ſon mariage électriquement fécond, 7.
Sa glace inflammable, 51.
Bouflers, (Mde. la Ducheſſe de) ſes Etrennes à Mde. du Chatelet, 2.
Bougainville, (Mr. de) 26. 29.
Bouguer, (Mr.) ſon Héliomètre, ou Aſtromètre, 10. Son Voyage au Pérou, 16. Son obſervation ſur la dilatation des métaux, 51.
Bouquet, d'un Mouſquetaire, 41.
Bourſier, (Mr.) 42.
Bouteille d'encre, (La) Conte, 45.
Brandebourg, (Mémoires de) 19.
Bret, (Mr.) ſa Comédie de la Double extravagance, 62.
Buache, (Mr.) ſa Carte marine, 51.

Bucéphale, tragédie burleſque, 10.
Buffon, (Mr. de) ſon Hiſtoire Naturelle, ſon caractère d'eſprit, 37. 38 Son idee ſur les Planètes, ſur le Déluge, &c. 37. Sur la reproduction, ſur les germes préexiſtans, ſur la Virginité, ſes moules intérieurs, ſon homme éveillé du néant, 38. Sa diſpute avec Mr. Clairaut, 51.
Burlamaqui, (Mr.) ſes Principes de Droit Naturel, 15.
Burigny, (Mr. de) 54.
Buveurs de vin & d'eau de vie, menacés d'être brulés, 33.

C.

CAbinet du Roi, (Deſcription du) 37.
Cahuſac, (Mr. de) ſon Opéra de Zaïs, 8. de Naïs, 31. de Zoroaſtre, 44.
Caliſte, Tragédie, 55.
Canons de glace, 51.
Carnaval du Parnaſſe, (Le) Opéra, 40.
Cat, (Mr. le) 33.
Cataracte, abbatue à une Aveugle née, 33.
Catilina, (Tragédie) 16. 17. 23. 24. Bon mot de Mr. Collet au ſujet de cette pièce, 16.
Cénie, Comédie, 62.
Chantilly, (Mdle) 42. 61.
Chardonnerets, ſingulièrement nés, 43.
Chaſſe au Couſin, (La) 47.
Chatelet, (Mde. la Marquiſe du) fait l'ornement du Théatre de Seaux, chante le rôle d'Iſſé, vers de Mr. de Voltaire à ce ſujet, étrennes de Mde. de Bouflers à la même, a mis Leibnitz à la portée de tout le monde, s'y met elle-même, 2. Son épitaphe, ſes Inſtitutions phyſiques, ſes Principes de Newton, 40.
Chaulnes, (Mde. la Ducheſſe de) le défaut qu'el-

le trouve aux Beaux-Eſprits, 26.
Chauſſée,(Mr.de la) ſon Ecole de la Jeuneſſe, 26.
Chauve ſouris de ſentiment, (La) Comédie, 11.
Cheminée, (Aventure & Chanſon de la) 22.
Chien, connoiſſeur en vierges, 48.
Choiſi, (Mr. l'Abbé de) ſa Vie, 17.
Citoyen, (La Voix libre du) 46.
Clairaut, (Mr.) ſon Mémoire ſur l'attraction, 5. 51.
Clélie, ſon aventure miſe ſur le compte de Mdlle..... 64.
Cléopatre, Tragédie, 55. 56.
Clergé, (Remontrances du ſecond Ordre du) 64.
Cloud, (Théatre particulier de St.) 2.
Coïer, (Mr. l'Abbé) ſes ouvrages, 60.
Colbert, (l'Ombre du grand) &c. Dialogue, 32.
Collet, (Mr.) bon mot de lui, 16.
Comète, (La) Comédie, 33.
Concetti, plus rares chez les bons Auteurs Italiens qu'on ne croit en France, 7.
Concubitus ſine Lucina, brochure, 66.
Condamine, (Mr. de la) ſa Meſure Univerſelle, 10.
Condé, (Mr. le Prince de) ſes bals, 26.
Condillac, (Mr. l'Abbé de) ſon Traité des Syſtèmes, 42.
Confidences réciproques, (Les) roman, 15.
Connoiſſance des beautés & des défauts, &c. livre attribué à Mr. de Voltaire, 40.
Conſtantinople, (Hiſtoire des révolutions de l'Empire de) 54.
Cordelière, (montagnes de la) Indiens qui les habitent, phénomène obſervé ſur le ſommet de ces montagnes, 16.
Corneille, (Le grand) comme il appareilloit ſes perſonnages, 23.

Cosmopolite, (Le) espèce de roman, 64.
Coup d'œil Anglois sur les Cérémonies du Mariage, 49.
Cours de Belles Lettres, par Mr. le Batteux, 5.
Cramer, (Mr.) célèbre Mathématicien Genevois, 7.
Crébillon père, (Mr. de) son Catilina, 16. 17. 23. 24 Son Xercès, 28.
Crébillon fils, 28.
Crévier, (Mr.) ses Empereurs Romains, 48.
Cythère, (Voyage du Temple de) 61.

D.

DAme, brulée auprès de son feu, explication de ce fait, 33.
Danchet, (Mr.) aux Champs Elysées, vers de Mr Piron à ce sujet, 13.
Dangeville, (Mlle.) 52.
Daran, (Mr.) ses observations sur les maladies de l'Urétre, 9.
Daubenton, (Mr.) sa description du Cabinet du Roi, 37. 38. Son mémoire sur les Pierres précieuses, 53.
Delisle, (Mr.) son Avertissement aux Astronomes, 15 Son Mémoire sur le froid, 42. Autre mémoire sur un passage à l'Amérique, 53.
Démocrite, flaireur de pucelles, &c. ses bonjours à l'Abdéritaine, 48.
Démonstration du Principe de l'Harmonie, mise en vers, 53.
Dents bêtes, 13.
Denys le Tyran, tragédie de Mr. Marmontel, 3. 6. 8.
Desfontaines, (Mr. l'Abbé) traduit Joseph Andrews sans sçavoir l'Anglois, 50.
Deslandes, (Mr.) Son Essai sur la Marine des Anciens, 4.

Gray, (Jeanne) tragédie de Mr. de la Place, 10.
Greſſet, (Mr.) éloge & critique de ſa Comédie du Méchant, 1. Son Diſcours de réception à l'Académie, 9.
Grotte du Chien, (Mémoire ſur la) 53.
Guéan, (Mdle.) 42.
Gueux, (Opéra du) 65 & 67.

H.

HAmel, (Mr du) ſon Mémoire ſur la conſervation des grains, 51. Sur la Bouſſole, ſes barres magnétiques, 53.
Haren, (Mr. le Baron de) ſon Poëme de Friſo, 58. 59.
Haſſe, (Mr.) 53.
Héliomètre, ou Aſtromètre de Mr. Bouguer, 10.
Hill, (Mr. le Docteur) 60.
Hollandois, (Pièce du théatre) trait de cette pièce, 17.
Hommes à deux queues, 24.
Hughes, (Mr.) ſon Hiſtoire de l'Iſle de Barbade, 43.

I.

JAllabert, (Mr.) ſa cure électrique, 6. 7.
Jéliot, (Mr.) 8.
Jéruſalem délivrée, on a joué des chants de ce Poëme ſur le théatre de Sant' Angelo à Veniſe, 62.
Jetonniers, à qui on donne ce nom, 66.
Jetons de l'Académie Françoiſe, 66.
Immunités Eccleſiaſtiques, (Lettres contre les) Réponſe à ces Lettres, trait de cette réponſe, 57.
Impertinent, (L') ou le Billet perdu, prétendue Comédie, 62.
Joyeux, (l'Empereur) ſon Hiſtoire, 11.

Journal de Verdun, 33.
Iſle (Frivole,) brochure, 60.
Julien, (l'Empereur) traduction de quelques-uns de ſes écrits, 11.

K.

KAnor, Conte, 45.
Kara Muſtapha, roman, 47.
Kioſte, ce que c'eſt; 63.
Knight, (Mr.) ſes barres magnétiques, 53.

L.

LAmbert, (Mr. de St.) vers de ſa façon, 31.
Lattagnant, (Mr. l'Abbé de) ſes chanſons, couplet, 60.
Laurès, (Mr. le Chevalier) remporte le prix de poëſie de 1749. belle ſtrophe de ſon Ode, 39. Remporte le prix de 1750, 60.
Lauriers Eccléſiaſtiques, (Les) 7.
Le blanc, (Mr. l'Abbé) 32.
Leibnitz, (Mr. de) 37. Ses Monades, 42.
Lenclos, (Mdle Ninon) ſes prétendues Lettres au Marquis de Sévigné, 56. Son idée de l'amour, 56.
Leroy, (Mr.) 29.
Lettre, à une Dame Angloiſe, 39.
Liotard, (Mr. ſa collection de portraits de belles femmes, ſon ſentiment ſur les Connoiſſeurs en Peinture, 21.
Liſle Adam, Poëme épique, trait de génie dans ce poëme, 35.
Livie, fait éclorre un poulet dans ſon ſein, 43.
Louis XIV, ſon Hiſtoire, 29. Anecdote de le Nautre, 32.
Louis XV. ſon Panégyrique, 20. 22.
Lucina ſine concubitu, brochure, 60. 66.
Luſſan, (Mdle. de) ſes Anecdotes de la Cour de François premier, 2. Ses Annales, &c. 28. Sa

Deſmahis, (Mr.) ſon Impertinent, 62.
Deſtouches, (Mr.) ſa Force du Naturel, 52. 65.
Dévotion, ou bel-eſprit, reſſources des beautés ſurannées, 44.
Diable, (Le) de la vigne Borghèſe, 15.
Diabotanus, eſpèce de roman, 28.
Diderot, (Mr.) ſes Bijoux indiſcrets, 4. Son orgue, 29. Sa Lettre ſur les Aveugles, 33.
Diſcours, qui a remporté le prix d'Eloquence en 1748, 17.
Dons de Comus, 41.
Droit Naturel, (Ses Principes) 15.
Dru, (Mr.) roman à lui dédié, 37.
Dryden, ſon Ode ſur le pouvoir de la Muſique, mal imitée, miſe en muſique par Handel, 40. Son All for Love, 56.
Dubos, (Mr. l'Abbé) examen d'un de ſes livres, 25.
Duvaur, (Mr.) 38.

E.

EAu non gelée plus froide que gelée, 51.
Eclipſe annulaire, 15.
Ecole des Pères, cri du Parterre ſur un vers de cette comédie, 62.
Education, (La Force de l') roman, 65.
Electre, ou Oreſte, tragédie, 46. 47. 55.
Electrométre, de Mrs. d'Arcy & Leroy, 29.
Eli, (Mle.) jeune & belle perſonne, a donné lieu à la Comédie de la Péruvienne, ſe renferme dans un couvent, 12.
Encyclopédie, Dictionnaire, 66.
Enfant mort 30 ans avant que de naître, 10.
Epitre à un Chevalier, ſur les bureaux d'eſprit, 15.
Fſca, (L'Iſle d') 63.
Eſpaces (meſure des) en fait d'ouvrages d'eſprit, ce que c'eſt, 59.
Eſprit des Loix, (L') 24. 25.

Euler, (Mr.) 5.
Extrait des livres qu'on ne lit point, 39.
Extravagance, (La double) Comédie, 62.

F.

Fanfiche, roman. 13.
Favart, (Mde.) ou Mdle. Chantilly, 42.
Favoride, roman, 47.
Faux ſçavant, (Le) ou l'Amant précepteur, comédie, 38. 40.
Femmes, qui ont une queue, 24.
Ferrein, (Mr.) 17.
Fielding, (Mr.) ſon Tom Jones traduit. 49. 50.
Fontenelle, (Mr. de) ſa réponſe à Mr. de Vauréal, 41.
Fouchy, (Mr. de) 17. 51.
Fouquet, (Le Père) 42.
Fragmens, (Les) eſpèce d'Opéra, 19.
Franc, (Mr. le) édition de ſes Oeuvres, ſon ode ſur la mort de Rouſſeau, 54.
Fréron, (Mr.) ſes Amours de Vénus & d'Adonis, 7. Vers de lui, 48.
Friſo, (Poëme,) idée de ce poëme, trait de ce poëme, 58. 59.
Fuzelier, (Mr.) 40.

G.

Garçons, (Art de faire des) 3. 5.
Gauſſin, (Mdle.) 52.
Gènes, (Hiſtoire des révolutions de) 45.
Gnide, (Le Temple de) 61.
Graffigny, (Mde. de) ſes Lettres d'une Péruvienne, 3. Sa Cénie, 62.
Grammont, (Mr. le Duc de) ſon Opéra de Puteaux, 41.
Gras, (Gens) menacés d'être brulés, 33.

Marie d'Angleterre, 33.
Lynx, ſon horreur pour la Panthère, 48.

M.

Mably, (Mr. l'Abbé de) ſes Obſervations ſur les Grecs, 39.
Machine, (L'Homme,) livre brulé, 22.
Machoire ſupérieure, (Mouvement de la) 17.
Maffei, (Mr. le Marquis de) ſa grande pierre, 15. Sa Mérope, 27.
Mairan, (Mr. de) 31. 53. Sa Diſſertation ſur la Glace, 51.
Maître d'hôtel Cuiſinier, (Science du) 41.
Malte. (Le Poëme de) trait de génie dans ce poëme, 35.
Marie d'Angleterre, roman, 33.
Marigni, (Mr. l'Abbé de) ſon Hiſtoire des Arabes, ſes Révolutions de l'Empire des Arabes, 66.
Marine des Anciens, (Eſſai ſur la) par Mr. Deſlandes, 4.
Marmontel, (Mr) ſa tragédie de Denys le Tyran, 6. 8. Son Ariſtomène, 30. 45. Ses réfléxions à la ſuite d'Ariſtomène, & ſon ſentiment ſur Mr. de Voltaire, 45. Ses vers ſur le Principe de l'Harmonie, 53. Sa Cléopatre, 55. 56.
Maſcrier, (Mr. l'Abbé le) 29.
Maſque, (Le) roman, 45.
Maupertuis, (Mr. de) 55. Son Diſcours à l'Académie de Berlin, 19. Son Eſſai de Philoſophie morale, ſa deviſe, 44. Son principe de la moindre quantité d'action, 5. 60. Son Eſſai de Coſmologie, 60.
Méchant, (Le) Comédie de Mr. Greſſet, examinée, 1.

Médailles reſtituées, (Mémoires ſur les) 10.
Memnon, conte, 46.
Mémoires Turcs, 61.
Mérope, de Mr. de Maffei, de Mr. de Voltaire, de Mr. Clément, préface de celle de ce dernier, 27. Bévue dans cette préface, 28.
Meſure Univerſelle, propoſée par Mr. de la Condamine, 10.
Métamorphoſe, (La double) imitation du Devil to pay, opéra comique Anglois, idée & dernier acte de cette Pièce, 68.
Métaſtaſio, (Mr. l'Abbé) ſon Rhadamiſte, 30.
Metrie, (Mr. de la) 22. Son idée ſur les phyſionomies, ibid.
Mœurs, (Les) livre de Mr. Touſſaint, ou Panage 12.
Monades, 42.
Monbron, (Mr. de) ſon Coſmopolite, 64.
Monde, (Les quatre parties du) opéra de Mrs. Roi & Batiſtin, 17.
Mondonville, (Mr. de) 40.
Monteſquieu, (Mr. de) ſes Conſidérations, ſon Dialogue de Sylla & d'Eucrate, 20. Son Eſprit des Loix, 24. 25.
Montgon, (Mr. l'Abbé de) ſes Mémoires, 17.
Morand, (Mr.) électriſe des paralytiques, 7. Son hiſtoire d'un enfant mort 30. ans avant de naître, 10.
Muets, Mr Pereira les fait parler, 39.
Murray, (Fanni) très-jolie Angloiſe, 54.

N.

NAïs, Opéra, 31.
Nanine, comédie, 34. 43.
Naturel, (La Force du) comédie, 52. 65.
Nautre, (Mr. le) 32.
Négociations de Meſſire Henri Arnaud, 19.

Nicole, (Mr.) 53.
Nollet, (Mr. l'Abbé) électriſe des Paralitiques, 7. Son Mémoire ſur la Grotte du Chien, 53.

O.

OBſervations, ſur les Grecs, 39.
Oculiſte (L') Pruſſien, 33.
Oeconomie de la vie humaine, (L') ouvrage Anglois, 67.
Oreſte, ou Electre, tragédie, 46. 47. 55. Billets de Parterre à ce ſujet, 47.
Orgue, de Mr. Diderot, 29.
Otter, (Mr.) ſon Voyage en Turquie & en Perſe, 12. Son éloge par Mr. de Bougainville, 29.

P.

PAlaie, (Mr. de Ste.) ſon mémoire ſur l'Ancienne Chevalerie, 21.
Palais de glace, 51.
Pambamarca, (Phénomène de) 16.
Pantalon, ce que c'eſt, 47.
Paralytique, électriſé & preſque guéri, 6. 7. 33.
Pariati, ſa Judith, 30.
Paris, (Projet d'une Hiſtoire de la Ville de) 54.
Pâris, (La) 63.
Parlement d'Angleterre, ſon Hiſtoire par Mr. l'Abbé Raynal, 4.
Paulmy d'Argenſon, (Mr. le Marquis de) ſon Diſcours de réception à l'Académie, 9.
Péliſſon, (Mr.) 29.
Péreira, (Mr.) fait parler les Muets, 39.
Perſe, (Hiſtoire de) par Mr. de Clairac, 66.

Péruvienne, Comédie, 12.
Péruvienne, (Lettres d'une) voyez Graffigny.
Phalier, (Mdle. de St.) 33.
Phyſionomies, (Lettres philoſophiques ſur les) ſiège de la Phyſionomie, où il eſt, Phyſionomie de l'Ecriture, 13. Phyſionomies de grands hommes, 22.
Pièces dérobées à un Ami, 60.
Piron, (Mr.) ſon ode, 7. Ses vers ſur Mrs. de l'Académie, 9. Ses vers ſur Mr. Danchet, ſa reconnoiſſance pour Mr. le Marquis de Livri, 13. Vers ſur lui, 66. Ses vers ſur Sémiramis, 19.
Pivati, (Mr.) ſes prétenduës cures électriques, 7.
Place, (Mr. de la) ſa tragédie de Jeanne Gray, 10.
Platée, Opéra bouffon, 26.
Polichinelle, l'Auteur demandé à voir, poliſſonerie, 49.
Pologne, (Hiſtoire générale de) 57.
Pompadour, (Mde. la Marquiſe de) favoriſe les Gens de Lettres, 24. Impromptu de Mr. de Voltaire au ſujet de cette Dame, 2. Son portrait, 20.
Pont Neuf, (Hiſtoire générale du) 54.
Porte feuille rendu, roman, 33.
Pot pourri, (Le) ouvrage de ces Dames & de ces Meſſieurs, 13.
Pouilly, (Mr. de) ſa Théorie des ſentimens agréables, 5.
Prévention, (La Fauſſe) Comédie, 46.
Privat de Fontanilles, (Mr) ſon Poëme de Malte 35.
Provincial à Paris, (Le) Comédie, 55.
Pruſſe, (Le Roi de) Vers de S. M 55.
Puiſeaux, (L'Aveugle du) trait de lui, 33.
Puvignée, (Mdle.) 19.

Pyrénées, (Hiſtoire des Négociations & du Traité de Paix des) 66.

R.

RAkoczi. (Le Prince) ſon Teſtament politique & moral, 66.
Rameau, (Mr.) ſon Opéra de Zaïs, 8. Son acte de Pygmalion, 19. Sa Platée, vers à ce ſujet, 26. Sa Naïs, 31. Son Zoroaſtre, 44. Sa Démonſtration du Principe de l'Harmonie, 53.
Raynal, (Mr. l'Abbé) ſon hiſtoire du Parlement d'Angleterre, 4.
Réaumur, (Mr. de) fait abattre la cataracte à une aveugle née, 33. Ses Poulets, ſes Fours de fumier, ſon Thermomètre au beurre, 43. Sa glace inflammable, 51.
Recluſières de Vénus, petit poëme, 63.
Réveil de Thalie, (Le) comédie, 57.
Riccoboni, (Mr. François) ſon Art du Théatre, ſon idée ſur l'expreſſion, 52.
Richelieu, (Mr. le Maréchal de) Epitre qui lui eſt adreſſée, ſon aventure de la Cheminée, 22.
Rime riche en françois, fauſſe en hollandois, 59.
Robbé, (Mr.) ſes vers à ſon médecin, 29.
Roi, (Mr.) ſon opéra des 4. Parties du Monde, 17. Ses vers à Mr. de Voltaire, 23. Mot de lui ſur Mr. de Voltaire, 40.
Rouge, (des femmes) la quantité qu'elles en mettent aujourd'hui, 21.
Roule, (l'Hôtel du) ce que c'eſt, 63.
Rouſſeau, (Le grand) ſes Lettres, ſon caractère, trait de ſes Lettres, ſon épigramme ſur

Rameau, 36. ſur Mr. de Voltaire, 38. Deux nouveaux volumes de ſes Lettres, 66.
Rouſſeau, de Toulouſe, (Mr.) ſa tragédie de Bucéphale, 11. Sa Ruſe inutile, 42.

S.

Saintefoy, (Mr. de) Sa Colonie, ſon Rival ſuppoſé, ſon Prologue de la Cabale, 42. Ses Lettres de Nédim Coggia, 63. & 64. Ses Veuves Turques, 60.
Salon, de 1748. 24.
Sarraſins, (Hiſtoire des) 12.
Saunderſon, (Profeſſeur aveugle) 33.
Savoyards, (Ballet des) 42.
Sauvages, (Mr. de) 33.
Saxe, (Mr. le Maréchal de) ſa mort, mot du Roi & vers ſur ſa mort, 66.
Seaux, (Théatre particulier de) 2.
Sémiramis, (Tragédie) 16. 18. 19. 28. 43. Le tonnerre de la répétition, 18. Vers ſur Sémiramis, Parodie de Sémiramis, 23.
Sentimens agréables, (Théorie des) 5.
Serrurier de Géneve, électriquement guéri, 67.
Shakerley, (Mr.) 14.
Siège de Cythère, 24.
Simple, (La vie de David) 33.
Solignac, (Mr. le Chevalier de) 57.
Songes du Printems, roman, 57.
Sonnettes, (Les) roman, 37.
Soupleſſe d'eſprit, (réflexion ſur la) 39.
Sphincter, (La force du) 35.
Spinoſa, ſon ſyſtème, 42.
Spire, (mot d'un François à la bataille de) 43.
Staniſlas, (Le Roi) 46. 57.
Syſtêmes, (Traité des) 42.

T.

TAlon,(Le Pere)trait de ſon Hiſtoire ſainte, 17.
Telliamed, 24. 38.
Tencin, (Mde. de) ſa mort, ſes ouvrages, ſes bêtes, ſes diners, ſes culottes de velours, 44.
Téniers,dégoût de Louis XIV.pour ſes tableaux, 67.
Terraſſon, (Mr. l'Abbé) ſa mort, 66.
Teſtamens politiques, (Recueil de) 41.
Théatres particuliers à Verſailles, à St. Cloud, à Seaux, &c. 2.
Thérèſe Philoſophe, 24.
Toinon, ſon hiſtoire & celle de ſes petites amies, 14.
Tom Jones, ou l'Enfant trouvé, 49. 50. Sa maniére d'enviſager la Lune, 51.
Tours, (Mr. l'Archevêque de) mot attribué à ſon Ombre, 64.
Touſſaint, ou Panage, (Mr.) ſon livre des Mœurs, 12.
Tranſpiration, (matiére de la) cauſe de Sympatie, &c. 48.
Trublet, (Mr. l'Abbé) ſes Eſſais de Morale & de Littérature, 39.
Turben, (Mr.) 57.

V.

VAillant, (Mr.) ſon aventure des médailles, 56.
Vatteville, (Dom Jean de) ſon caractère, 29.
Vaucanſon, (Mr. de) ſa machine à tirer la ſoie, 42.
Vauréal, (Mr. de) Evêque de Rennes, ſon compliment à l'Académie Françoiſe, 41.
Verſailles, (Théatre particulier de) a deux ou trois excellens Acteurs, 2.

Verſorand, héros d'un roman qui porte ſon nom, 64.
Vierges, (Condamné aux) 24.
Voyage en Turquie & en Perſe, par Mr. Otter, 12.
Voyage au Pérou, par Mr. Bouguer, 16.
Voyage au ſéjour des Ombres, (Suite du) 30.
Voiſenon, (Mr. l'Abbé de) 57.
Voix du Prêtre, brochure, 64.
Voltaire, (Mr. de) ſes vers à Mde de Pompadour & à Mde. du Chatelet, 2. Au Pape, & ſa correſpondance avec le Pape, 5. Sa Sémiramis, 16. 18. Son Epitre au Roi de Pruſſe, 16. Son Panégyrique de Louis XV, ſon Epitre au Maréchal de Richelieu, 22. Sa Mérope, 27. Son pâté, 30. Sa Nanine, 34. 43. Son édition des œuvres de Mr. de Crébillon, Epitaphe de Mde. du Chatelet qu'on lui attribuë, 40. Son Electre, 46. 47. 55. Son Memnon, ſon Epitre ſur l'encouragement des Arts, 46. Diverſes petites Pièces de lui, 55. Se fixe à Berlin, 61.
Urétre, (Maladies de l') 9.

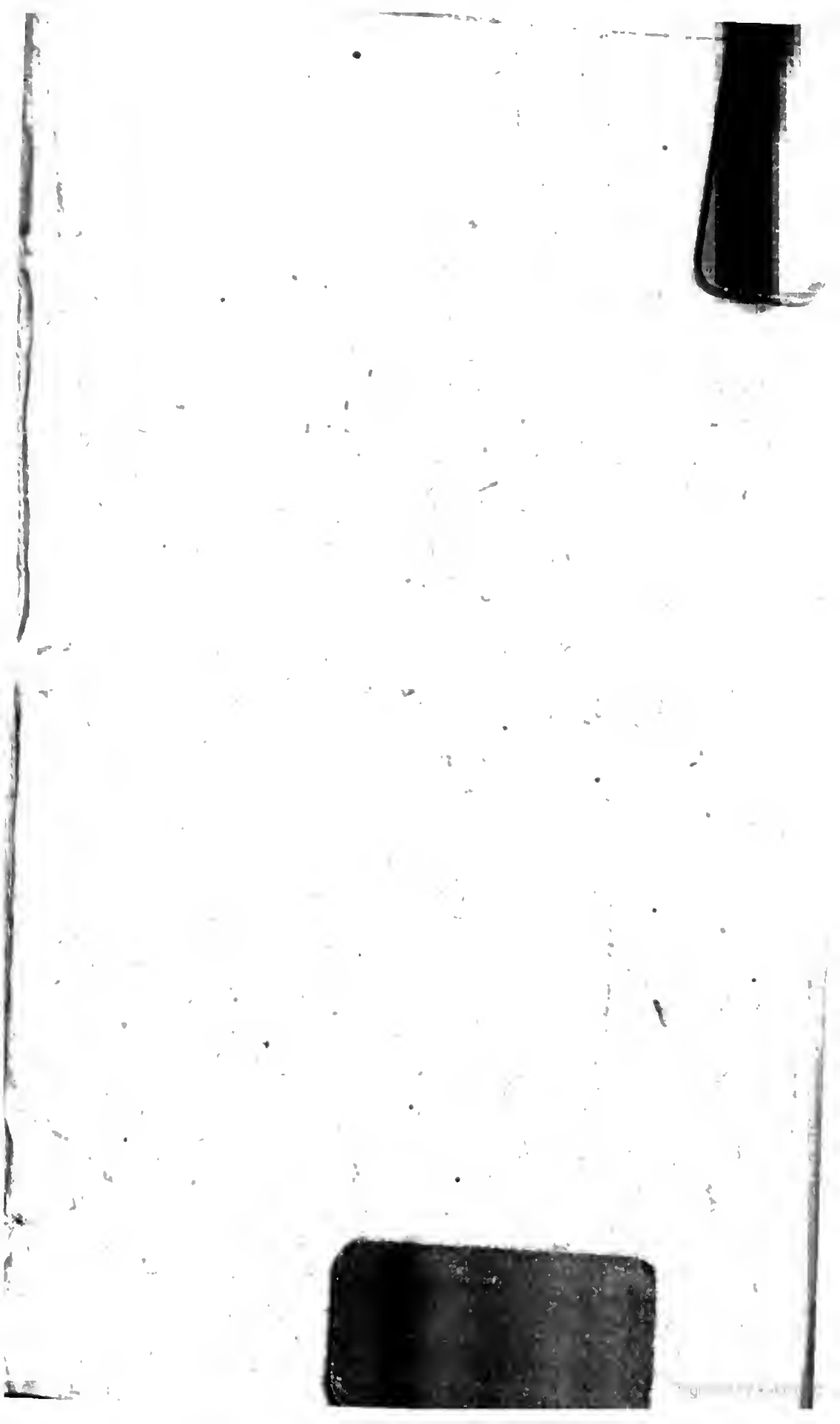
W.

Wiſton, 37.
Wodward, 27.

X.

Xercès, tragédie, trait de cette tragédie, 28.

Z.

Z, (Noms au) à la mode, 8.
Z Z Z Z Z Z Z Z, (L'hiſtoire du) Prince, 8.
Zadig, Conte, 20. 21.
Zaïs, Opéra de Mrs. de Cahuſac & Rameau, 8.
Zoramis, Parodie de Sémiramis, 23.
Zoroaſtre, Opéra, 44. 45.

V 4 1 150 9776